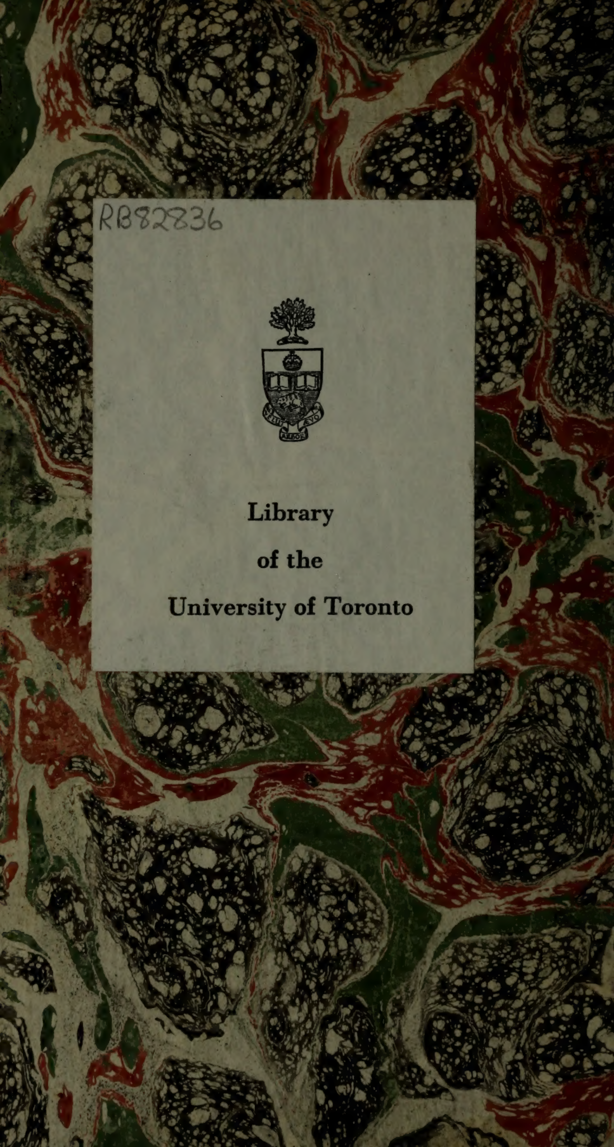
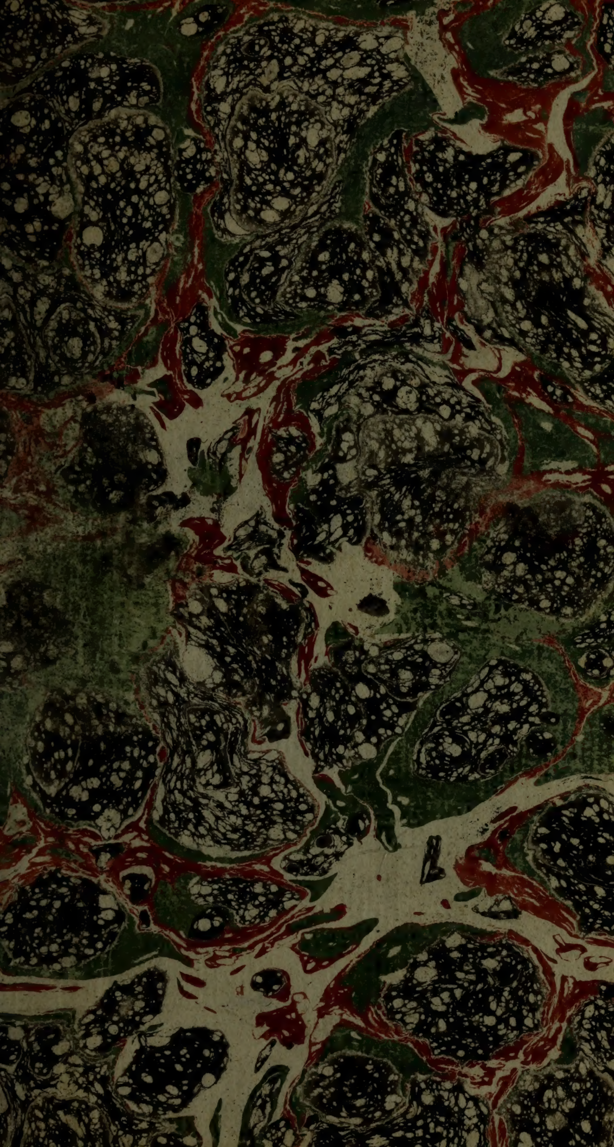




RB82836
VELUT ARBOR ÆVO



HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE SUÈDE,

ET

DE PORTUGAL.

LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE.

Cette édition, d'après le procédé D'HERHAN,

SE TROUVE,

A PARIS, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Et chez A. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE SUÈDE,
ET
DE PORTUGAL,

PAR VERTOT.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.



AVERTISSEMENT.

Entre les événements qui plaisent dans l'histoire, je n'en vois point qui méritent plus d'attention que les changements qui arrivent dans les états au sujet de la religion ou du gouvernement; tous les particuliers s'y trouvent intéressés par ce qu'il y a de plus capable de toucher dans les hommes, l'ambition ou la conscience; chacun est animé de passions vives, tout est en mouvement, le peuple croit alors rentrer dans ce qu'il appelle ses premiers et ses plus anciens droits; il veut choisir lui-même son maître et décider de la religion; il prend parti selon qu'il est prévenu et agité, et les grands même sont contraints dans ces occasions de le flatter pour le faire servir à leurs intérêts et à leurs desseins particuliers.

Quand l'historien est bon peintre, c'est pour le lecteur le plus beau spectacle du monde; si outre cela il est bon juge, il rend ce spectacle utile en montrant d'un côté les malheurs affreux qui accompagnent et qui suivent ces étranges révolutions, et de l'autre en exposant fidèlement le caractère des principaux acteurs qui paroissent sur le théâtre, et en rendant à ces hommes fameux toute la justice qui leur est due.

On verra dans cet ouvrage la noblesse suédoise peu

unie entre elle, presque indépendante de son souverain, jalouse sur-tout de la puissance des évêques, et envieuse de leurs richesses excessives : on y verra ces prélats usurper les droits du prince, et profaner souvent la sainteté de leur caractère parmi la sédition et les armes; tout le royaume partagé entre ces deux partis; les Danois leurs voisins profiter de leurs divisions, se déclarer pour un de ces partis, et les accabler ensuite tous les deux; le sénat et la noblesse massacrés, le peuple réduit à une extrême misère; enfin cette monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, sans roi, sans sénat, sans généraux et sans armée, prête à devenir une malheureuse province de Danemarck, lorsqu'il paroît un prince fameux par ses exploits, et chef de la maison qui règne aujourd'hui, qui, par sa conduite et sa valeur, chassa les Danois de la Suède, et qui eut l'habileté de reprendre peu à peu toute l'autorité que le clergé et la noblesse avoient usurpée sur les rois ses prédécesseurs.

On verra dans cette histoire les grands biens des évêques et du clergé, qui furent au commencement de l'église le témoignage et la récompense de leur vertu, devenir dans la suite la cause des désordres qu'on leur reprocha, ce qui servit de prétexte pour envahir leurs richesses et pour les en dépouiller.

On verra enfin un royaume électif devenir successif et héréditaire par la valeur et l'habileté d'un prince qui, de malheureux proscrit, parvint à la couronne et à une puissance absolue, et qui changea la forme de l'état suivant son inclination et ses intérêts.

J'avoue que j'ai été blessé du peu d'exactitude ou du manque de bonne foi de plusieurs historiens qui ont parlé des affaires de la Suède. Les uns ont déguisé la vérité, et les autres n'ont pas eu assez de soin de nous instruire ni des évènements ni des motifs des entreprises : plus ces auteurs m'ont paru se contredire, plus je me suis appliqué à les concilier ou à démêler le vrai du faux. J'ai lu avec attention les historiens (*a*) Suédois, Danois, Allemands et Français, catholiques et protestants; je les ai lus sans intérêt et sans passion que celle de connoître la vérité et de l'écrire avec exactitude, et

(*a*) Ericus Upsaliensis. Chorographia Scandinaviæ Adami Bremensis. Tumbæ veterum apud Suones Gothosque regum. Exegesis de quinque primariis Suecorum Gothorumque antiquis emporiis. Retorsio adversùs Petram Parvum. Jacobus Zieglerus testis oculatus cædis holmiensis. Huitfeld. Annales episcoporum slevencensium. Theatrum nobilitatis Suecanæ, Messenii. Joannes Gothus magnus. Olaüs magnus. Pontanus. Saxo Grammaticus. Loccenius. Schefferus. Chytræus. Bazius. Buræus. Puffendorf. Vita archiepiscoporum Upsalensium. Crantzius. Vastorius. Meursius. Scandia illustrata Messenii. Antiquitates Suecogothicæ Loccenii. Jac. Aug. de Thou. Florimond de Remond. Varillas. Maimbourg.

j'ai lieu d'espérer qu'on ne me reprochera point certain esprit de parti indigne de la fidélité et du désintéressement d'un véritable historien.

Je n'ai point loué en tout les chefs des catholiques, parce qu'ils n'étoient pas louables en tout. Ils ont toujours eu le bonheur de soutenir un parti où règne la vérité; mais eux-mêmes souvent n'en faisoient qu'une profession extérieure sans une véritable foi, et ils défendoient moins la religion que les biens et les richesses qui étoient attachés à son culte.

Je n'ai point blâmé en tout ni méprisé les chefs des protestants, parce qu'ils n'étoient pas en tout ni blâmables ni méprisables; j'ai distingué l'erreur de la malice, et j'ai respecté les grands talents et les qualités estimables que Dieu, comme auteur de la nature, avoit répandus sur des personnes qu'il n'avoit pas cependant attirées par sa grâce à la connoissance de la véritable religion.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE SUÈDE,

OU L'ON VOIT LES CHANGEMENTS QUI SONT ARRIVÉS DANS CE ROYAUME AU SUJET DE LA RELIGION ET DU GOUVERNEMENT.

Vers le milieu du quatorzième siècle le royaume de Suède étoit encore électif; et quoique les enfants et les plus proches parents du roi succédassent ordinairement à la couronne, c'étoit quelquefois sans égard à l'ordre de la naissance, et toujours en vertu d'une élection. Les Suédois se servoient même souvent de ce droit comme d'un titre pour déposer leurs souverains, quand ces princes donnoient atteinte à la liberté ou aux privilèges de la nation.

Le pouvoir du roi étoit fort borné dans ce royaume: il ne pouvoit faire la guerre ni la paix, et bien moins des levées de troupes ou d'argent, sans le consentement du sénat ou des états-généraux, lorsqu'ils étoient assemblés. Il ne lui étoit pas permis de faire construire de nouvelles forteresses, et il ne pouvoit donner le gouvernement des anciens châteaux qu'à des Suédois

naturels. Il se seroit infailliblement exposé à une révolte générale s'il avoit tenté de faire entrer des troupes étrangères dans le royaume; tout ce qui pouvoit étendre ou fortifier son autorité étoit également suspect et odieux, et ces peuples ne redoutoient pas moins la puissance de leur souverain, que celle de leurs voisins et de leurs ennemis.

Le domaine de la couronne ne consistoit que dans quelques terres de peu d'étendue, situées proche la ville d'Upsal, et dans un tribut fort léger que les paysans payoient par tête. Sous le règne du roi Magnus Ladaslasz (1282) le sénat du royaume réunit au domaine du prince les mines de cuivre, la propriété des trois grands lacs Meler, Wener et Weter, avec le droit de pêche sur les côtes de la mer Baltique, et il ordonna que ceux qui avoient acquis des terres incultes à titre de fief, ou le droit de pâturage dans les forêts, paieroient dans la suite au roi les redevances dont ils s'étoient affranchis à la faveur des guerres civiles. Comme il y avoit peu de crimes punis de mort selon les lois du royaume, mais seulement par des amendes et par des confiscations, cela faisoit anciennement une partie considérable du domaine; les évêques et le clergé s'étoient emparés de ce droit, sous prétexte peut-être que ces amendes leur appartenoient comme une espèce d'expiation pour les crimes des coupables.

Les fiefs et les gouvernements des châteaux, qui ne se donnoient d'abord qu'à vie, et même que pour un certain temps, étoient devenus insensiblement héréditaires; la noblesse qui en jouissoit avoit cessé d'en

payer les redevances, sans autre titre que sa puissance et la foiblesse du prince : les évêques et ceux du clergé qui en possédoient s'étoient pareillement exemptés de ces droits sous le prétexte toujours plausible de la religion, et que ces fiefs étoient devenus biens ecclésiastiques : enfin le domaine du prince étoit si diminué par les différentes usurpations du clergé et de la noblesse, qu'à peine suffisoit-il en ce temps-là pour entretenir cinq cents chevaux. Le roi n'étoit presque considéré que comme le capitaine général de l'état pendant la guerre, et le président du sénat dans la paix : la guerre augmentoit son autorité, sur-tout s'il étoit heureux contre les ennemis de la nation; mais dans la paix on ne lui laissoit que le pouvoir de convoquer les états, de proposer les affaires, et d'exécuter les décrets publics.

Le sénat avoit presque toute l'autorité; il étoit ordinairement composé de douze seigneurs, la plupart gouverneurs de province, ou qui avoient les premières charges de l'état. Ces seigneurs se rendoient à Stockholm, capitale du royaume, et auprès du roi quand il arrivoit quelque affaire d'importance : l'archevêque d'Upsal, primat de la Suède, étoit sénateur né; les six autres évêques (*a*) de ce royaume avoient à la vérité beaucoup de pouvoir et une grande considération dans les états-généraux, mais ils n'entroient cependant dans le sénat que par la nomination du roi, ou par le choix des états dans un interrègne. La dignité de sénateur n'étoit point héréditaire : quand il y avoit quelque

(*a*) Linkioping, Strengnaz, Westerahs, Skara, Abo, Wexio.

place vacante dans le sénat, le roi choisissoit parmi les évêques et les principaux seigneurs de la nation une personne qui lui fût agréable pour la remplir. Le prince par ce droit pouvoit faire entrer ses amis et ses créatures dans le sénat; mais il étoit souvent trompé dans son choix, il perdoit ses amis en les faisant sénateurs; cette dignité les éloignoit de ses intérêts à proportion qu'elle les approchoit de sa puissance et de son autorité : d'ailleurs l'amour pour la liberté, et l'attachement pour les privilèges de la nation, prévaloient souvent en ce temps-là dans l'esprit d'un Suédois sur tous ses autres engagements.

Le sénat, qui dans sa première institution n'étoit établi que pour servir de conseil au roi, portoit alors son autorité jusque sur la conduite du prince : le premier sénateur prétendoit être en droit de l'avertir quand il passoit les bornes de son pouvoir; les Suédois regardoient les sénateurs comme les protecteurs de la liberté et des privilèges de la nation : c'étoit proprement dans ce corps que résidoient la toute-puissance et la majesté de l'état; le sénat rendoit souverainement la justice, décidoit de la guerre ou de la paix, conjointement à la vérité avec le roi, qui n'étoit cependant souvent que le ministre de leurs résolutions.

Le clergé possédoit lui seul plus de biens que le roi, et même que tous les autres états du royaume ensemble; l'archevêque d'Upsal et les six évêques ses suffragants soutenoient leur dignité avec tout l'éclat que donnent de grandes richesses; ils étoient la plupart seigneurs temporels de leurs villes épiscopales. Outre

les biens attachés à leurs évêchés, qui consistoient en des seigneuries considérables, ils s'étoient encore rendus maîtres chacun dans leurs diocèses de la succession de tous les ecclésiastiques qui mouroient sans faire de testament; ce qui par la suite des temps avoit extrêmement augmenté leur revenu; ils jouissoient des droits d'amende et de confiscation qui appartenoient anciennement au domaine du prince. Ils avoient acquis insensiblement par des fondations et legs pieux plusieurs fiefs de la couronne: le domaine du clergé pouvoit bien augmenter par des donations, mais jamais diminuer par des ventes ni par des aliénations; les lois les défendoient expressément, et ces lois étoient aussi contraires aux séculiers qu'elles étoient utiles à l'agrandissement du clergé.

Les évêques surent si bien se prévaloir dans les élections du crédit qu'ils avoient parmi le peuple, et du besoin qu'on avoit de leurs suffrages, qu'ils obtinrent dans ces conjonctures plusieurs privilèges, qui diminuèrent beaucoup dans la suite le domaine et l'autorité du prince: ils exigeoient du roi avant que de le reconnoître pour souverain, et ils l'obligeoient de jurer avant que de faire la cérémonie de son couronnement, qu'il les conserveroit inviolablement dans la possession de leurs droits et de leurs privilèges; qu'il n'entreprendroit jamais de mettre garnison dans leurs châteaux et leurs forteresses; qu'il ne réuniroit point à son domaine les terres, ni les fiefs dont ils jouissoient, de quelque manière qu'ils les eussent acquis; et ils engageoient en même temps ce prince à signer qu'il consen-

toit à sa déposition, s'il violoit leurs privilèges et son serment.

Ces prélats, fiers de leurs richesses et du nombre de leurs vassaux, s'érigèrent insensiblement en petits souverains : ils firent fortifier leurs châteaux ; ils y entretenoient garnison en tout temps ; ils ne marchoient jamais qu'accompagnés d'un nombre considérable de cavaliers et de gens de guerre ; on les voyoit à la tête de toutes les brigues et de tous les partis. Des différents au sujet de leurs vassaux, ou pour les limites de leurs seigneuries, leur faisoient prendre souvent les armes contre leurs voisins ; quelquefois même ils paroissoient à la tête des troupes contre le roi, sur-tout quand ils soupçonnoient qu'il vouloit rentrer dans ses droits et dans les terres du domaine et de la couronne.

Les seigneurs et les gentilshommes retirés dans leurs châteaux en faisoient de petites forteresses, et comme le siège de leur domination : ils se servoient de leurs vassaux comme de domestiques sans gages, pour cultiver les terres, et souvent même ils les armoient pour faire des courses sur leurs voisins. On ne connoissoit point encore en Suède parmi la noblesse les titres de baron, de comte, de marquis, ni les noms héréditaires dans les maisons ; on n'étoit connu que par les armes de sa famille, et par le nom de son père, que l'on portoit conjointement avec le sien (*a*) : on n'étoit distingué que par sa valeur, et par le nombre des vassaux que l'on pouvoit mener à la guerre. Les gentilshommes défendoient leurs intérêts, et vengeoient les torts qu'ils

(*a*) *Gustave Ericson*, Gustave, fils d'Éric.

avoient reçus par les armes; on ne connoissoit guère la justice des lois, parce qu'il n'y avoit point de puissance dans l'état capable de les faire observer; la force décidoit presque de tout, et tenoit lieu de droit et de justice.

Les bourgeois de Stockholm et les habitants des autres villes maritimes, qui ne subsistoient que par le commerce, avoient plus de soumission et d'attachement pour le roi; les marchands sur-tout, rebutés d'une liberté tumultueuse, et qui les exposoit toujours à l'invasion du plus fort, auroient volontiers consenti que le prince eût pris toute l'autorité nécessaire pour rétablir la tranquillité, et pour faire fleurir le commerce; mais le petit nombre de villes qu'il y avoit en Suède faisoit que les députés des bourgeois avoient peu d'autorité et de considération dans les diètes.

Les paysans, au contraire, qui dans ce royaume ont le privilège particulier d'envoyer des députés de leur corps aux états, suivoient aveuglément les mouvements de leurs seigneurs, et défendoient toujours avec opiniâtreté la liberté et les privilèges de leurs provinces. Dans les cantons fertiles ils s'occupoient au labourage, mais dans le Helsingland, le Guestricland, l'Angermeland, et les autres provinces qui tirent vers le nord, ils passoient leur vie à la chasse des bêtes fauves, dont la chair leur servoit de nourriture, et les pelleteries pour payer les tributs au prince : c'étoient des gens sauvages, la plupart élevés dans les bois, jaloux de leurs coutumes, et, comme ils avoient peu à perdre, toujours prêts, sur le moindre prétexte, à

prendre les armes et à se révolter. L'idolâtrie régnoit encore dans quelques-uns de leurs villages; les autres suivoient à la vérité la loi chrétienne, mais si défigurée par le mélange de leurs anciennes superstitions, qu'ils n'avoient guère que le nom de chrétiens.

Les paysans formoient le corps de l'état le plus nombreux et le plus puissant : les uns relevoient immédiatement du roi, et envoyoient des députés aux diètes; les autres appartenoient au clergé ou à la noblesse. Ils ne payoient les uns ni les autres qu'un léger tribut au prince; souvent même il falloit pour ainsi dire leur faire la guerre, et envoyer des troupes jusque dans leurs forêts et sur leurs montagnes, pour appuyer ceux qui levoient ces droits. Ils ne vouloient presque contribuer au bien de l'état qu'en marchant à la guerre, encore prétendoient-ils n'y être obligés que pour défendre chacun leurs frontières, et ils ne vouloient même combattre que sous les chefs qu'ils se choisissoient eux-mêmes.

Du reste ils vivoient presque sans aucune dépendance de la cour, et même sans aucune union entre eux, également incapables de société et de soumission, et plutôt farouches et indociles que libres.

Tant d'indépendance dans des sujets, une autorité si bornée dans le souverain, si peu d'union entre les différents ordres de l'état, tout cela avoit été cause que ce royaume n'avoit presque jamais été sans quelque révolte et sans guerres civiles. La plupart des rois de Suède aspirèrent à une autorité plus absolue; quelques-uns de ces princes, appuyés de leurs amis et de leurs

créatures, tentèrent de se rendre maîtres du gouvernement et indépendants du sénat : mais les Suédois se révoltèrent autant de fois que leurs souverains donnèrent atteinte à la liberté et aux privilèges de la nation ; dans ces occasions l'ombre et la moindre apparence du pouvoir arbitraire faisoit prendre les armes, et réunissoit tous les états contre le roi.

Les évêques appréhendoient un prince trop puissant, qui eût voulu rentrer dans son domaine, et qui les eût peut-être renfermés dans les bornes de leur profession : la noblesse armoit de son côté pour défendre des privilèges qui lui procuroient une espèce d'indépendance ; et les paysans, sans trop connoître leurs intérêts, combattoient avec opiniâtreté pour conserver des coutumes peu utiles à l'état, mais conformes à leur naturel sauvage. On ne voyoit dans tout ce royaume que séditions, que ravages, et que révoltes : il sembloit que la destinée des rois de Suède fût entre les mains de leurs sujets, et qu'elle dépendît de leur caprice : ils chassèrent plusieurs de ces princes qui avoient tenté de s'emparer du pouvoir absolu.

La jalousie entre les premières maisons du pays ne leur permettant pas de vivre long-temps sans souverain, ils résolurent de conserver toujours la dignité de roi ; mais ils convinrent de ne la donner qu'à des princes étrangers, afin que se trouvant dans le royaume sans domaine particulier, sans alliance et sans créatures, ils en fussent moins puissants, et qu'ils n'eussent d'autorité que celle qu'ils voudroient bien leur laisser.

Vers l'an mil trois cent soixante-trois Magnus Smeck

régnoit en Suède; il avoit eu de la reine Blanche, sa femme, fille d'un comte de Namur, deux enfants, Eric et Haquin : l'aîné de ces princes étoit mort, et les peuples de Norwège avoient déféré leur couronne à Haquin. Le roi son père lui avoit fait épouser Marguerite, fille de Waldemar, quatrième du nom, roi de Danemarck. Magnus, assuré des Norwégiens, et fortifié par l'alliance des Danois, entreprit de se rendre absolu dans la Suède, et d'abolir entièrement le sénat de ce royaume. Peut-être que ces trois princes avoient formé la même résolution, et qu'ils vouloient se défaire chacun dans leurs états d'un corps redoutable, et toujours en garde contre leur autorité. Les Suédois ayant pénétré ce dessein et leur intelligence, prirent les armes; la Suède devint le théâtre d'une guerre sanglante. Waldemar pendant sa vie assista puissamment le roi de Suède son allié. Haquin de son côté amena un secours considérable au roi son père. Les Suédois seuls, mais toujours assez forts quand ils combattoient pour la défense de leur liberté, défirent en plusieurs occasions les troupes de ces trois princes : ils chassèrent enfin Magnus de la Suède, et ils regardèrent la liberté où ils se trouvoient de se choisir un nouveau souverain, comme le plus doux fruit de leur victoire. = 1365. = Ils élurent aussitôt pour roi le prince Albert, second fils du duc de Meklenbourg, et neveu du roi Magnus, sans avoir égard dans l'élection ni au roi Haquin, ni à Henri, frère aîné d'Albert, qui leur étoient suspects et odieux par l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour le prince qu'ils venoient de détrôner.

Albert ne devoit la couronne de Suède qu'à l'humeur impatiente des Suédois, qui ne pouvoient souffrir une domination trop absolue. Ce prince étoit entré dans leurs intérêts pour régner : il ne se vit pas plus tôt affermi sur le trône qu'il y prit les maximes de ses prédécesseurs; il chercha avec application les moyens de parvenir à une autorité absolue.

Le sénat lui étoit suspect et odieux; l'exemple du roi Magnus ne lui permettoit pas de songer à l'abolir, et il espéroit encore moins de réduire ni de gagner des seigneurs riches et puissants, qui se regardoient plutôt comme les tuteurs des rois que comme les conseillers du prince. Albert, pour balancer leur autorité, appela auprès de lui quelques-uns des princes de sa maison, et plusieurs seigneurs et capitaines allemands : il leur confia le commandement des troupes et des principales forteresses du royaume; il fit même entrer dans le sénat quelques-uns de ces seigneurs étrangers contre les lois fondamentales de l'état : il fit venir en Suède sous différents prétextes un nombre considérable de troupes étrangères, qui commencèrent à le rendre redoutable à ses propres sujets; il mit ensuite des impôts extraordinaires sur le peuple, afin d'en tirer l'argent nécessaire pour la solde de ces étrangers; mais cette politique, qui n'avoit pour objet que l'établissement de son autorité, étant poussée trop loin, ne servit qu'à la détruire; les Suédois, jaloux de leurs priviléges, et peu accoutumés à une domination si dure, résolurent de le déposer.

Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemarck,

et veuve de Haquin, roi de Norwège, régnoit en même temps dans ces deux royaumes; le roi son mari n'avoit survécu que peu d'années à la défaite et à l'abdication du roi Magnus son père. =1374= Les états de Norwège déférèrent à la reine Marguerite la régence du royaume, et la tutelle du prince Olaüs, son fils : cette princesse se rendit si puissante et si absolue pendant son administration, que, le jeune prince Olaüs étant venu à mourir, les Norwégiens s'aperçurent qu'ils n'avoient pas la liberté de faire un nouveau choix.

La reine étoit maîtresse des troupes et des places fortes, les principaux seigneurs du royaume étoient dans ses intérêts, et ceux qui n'étoient pas gagnés n'osoient montrer ni mécontentement, ni indifférence dans une conjoncture où ils se trouvoient trop foibles pour faire paroître leurs sentiments avec sûreté. Marguerite fut élue dans les états pour souveraine =1376;= elle quitta la qualité de régente pour reprendre celle de reine, de son chef, après en avoir porté le titre comme femme du roi Haquin.

Le roi Waldemar son père étant mort dans la même année sans laisser de prince de son sang sur qui le choix des Danois pût tomber, la reine Marguerite envoya des députés aux états-généraux du royaume pour y solliciter son élection : elle avoit pour concurrent Henri de Meklenbourg, frère aîné d'Albert, roi de Suède, et qui avoit épousé la princesse Ingelburge, sa sœur aînée. Le prince Henri se flattoit qu'avec la qualité de gendre du roi défunt il emporteroit aisément la couronne sur une femme; mais les agents de Marguerite

surent si bien faire valoir le mérite et peut-être l'argent de cette reine, qu'ils obtinrent en sa faveur tous les suffrages de l'assemblée. Elle fut proclamée dans les états reine de Danemarck, et quitta aussitôt la Norwège pour se rendre à Copenhague, où elle établit le siège de son empire et de sa domination.

Cette princesse, qu'on a appelée la Sémiramis du nord, joignoit à l'ambition ordinaire à son sexe une habileté et une suite de desseins qu'on n'a pas coutume d'y trouver. Elle aimoit les plaisirs, la grandeur et la magnificence, mais elle les aimoit en reine : elle n'étoit véritablement sensible qu'à sa gloire, et qu'à la passion d'étendre les bornes de son empire, et d'augmenter sa puissance.

Elle aperçut avec un plaisir secret le mécontentement des Suédois; elle s'appliqua à se faire des créatures parmi les principaux de la nation : ceux qui étoient maltraités par le roi Albert trouvoient à sa cour des pensions et une retraite honorable; elle témoigna même assez hautement qu'elle blâmoit les entreprises qu'il faisoit sur la liberté et les privilèges des Suédois. Ce prince mettoit tous les jours de nouveaux impôts sans la participation des états ni du sénat; il avoit tiré des sommes considérables du clergé par forme d'emprunt : mais rien ne le rendit plus odieux aux évêques et à la noblesse que la réunion qu'il fit à son domaine de la troisième partie des fiefs, dont le clergé et les gentilshommes étoient en possession depuis long-temps.

Cette réunion fut le signal de la révolte; tous les Suédois conspirèrent contre lui; ils résolurent de le

chasser du royaume, et ils jetèrent les yeux sur la reine Marguerite pour lui offrir leur couronne. Ils espéroient que cette princesse, occupée dans le royaume de Danemarck, se contenteroit presque du titre de reine de Suède; et ils se flattoient d'ailleurs que si elle entreprenoit de porter trop loin son autorité, les Danois et les Norwégiens agiroient toujours de concert avec eux pour tenir leur souveraine dans la dépendance des états et du sénat de chaque royaume.

Dans cette vue ils lui députèrent secrètement quelques seigneurs des plus considérables du royaume pour lui offrir la couronne. La reine en reçut la proposition avec joie; l'antipathie entre les deux nations étoit aussi ancienne, pour ainsi dire, que l'établissement de ces deux royaumes; cette haine ordinaire entre des états voisins avoit produit des guerres presque continuelles, et qui avoient été souvent funestes au Danemarck : l'élection de la reine assuroit le repos des Danois; cette habile princesse l'envisagea même comme un moyen de réunir un jour la Suède au Danemarck. Ces motifs la firent résoudre d'accepter les propositions des mécontents : elle convint avec leurs députés que la noblesse prendroit les armes; qu'on signifieroit au roi Albert sa déposition; que l'armée et les états la reconnoîtroient publiquement pour souveraine, et qu'en conséquence de son élection elle feroit entrer en Suède un corps considérable de troupes pour les soutenir.

=1385.= Ce traité ayant été signé, les Suédois armèrent aussitôt contre le roi; ils lui firent signifier par un héraut qu'ils renonçoient à l'obéissance qu'ils lui

avoient jurée, et ils proclamèrent en même temps dans leur camp Marguerite de Waldemar pour reine de Suède. Cette princesse fit avancer son armée au secours des mécontents; leurs troupes se joignirent, et ils marchèrent vers la Gothie occidentale, où le roi Albert assembloit son armée. Ce prince n'oublia rien pour résister à ses ennemis; il assembla un corps considérable de troupes, il appela à son secours des princes allemands qui étoient de sa maison et dans son alliance; il engagea même aux chevaliers de l'ordre teutonique l'île de Gotlande pour vingt mille nobles à la rose, monnoie d'Angleterre, afin d'avoir de l'argent pour fournir aux frais de la guerre. Les deux armées ennemies se rencontrèrent proche Falkioping; les troupes du roi Albert furent défaites, et il eut même le malheur de tomber entre les mains de ses ennemis avec le prince Eric son fils, et les principaux seigneurs de son parti.

Les princes de la maison de Meklenbourg et Gerard comte d'Holsace, remirent sur pied de nouvelles troupes en faveur de ce malheureux prince, et ils tirèrent des secours considérables des villes anséatiques, jalouses et inquiètes de la puissance de la reine et du progrès de ses armes. La Suède fut en proie à tant de nations différentes, qui sembloient ne s'accorder que dans le dessein de ruiner ce royaume, sans que les Suédois pussent distinguer dans ces malheureux temps leurs amis de leurs ennemis. Il y eut beaucoup de sang répandu pendant près de sept ans que dura cette guerre. Enfin les deux partis étant également épuisés, et les forces manquant plutôt que l'animosité, la paix se fit

= 139 =; le roi Albert fut contraint de renoncer à sa couronne pour recouvrer sa liberté. Ce prince se retira dans son pays de Meklenbourg, et la reine fut solennellement reconnue pour souveraine de la Suède et des deux autres royaumes du nord.

Les Suédois voyant cette princesse sans enfants, et craignant qu'après sa mort le roi Albert ou le prince son fils ne fissent revivre leurs prétentions, la prièrent d'assurer le bonheur de la Suède par un mariage avantageux : la reine n'écouta cette proposition qu'avec chagrin; jalouse de la souveraine puissance, elle ne pouvoit se résoudre à la partager avec un mari; cependant, pour satisfaire aux prières des Suédois, elle fit dessein de se désigner un successeur, mais elle résolut en même temps de le choisir si jeune, que ce prince par l'impatience de régner ne fût pas en état de troubler la douceur de son gouvernement. Dans cette vue elle appela auprès d'elle son petit-neveu, fils de Wartislas VII du nom, et de Marie de Meklenbourg, qui étoit fille de Henri de Meklenbourg et d'Ingelburge, sa sœur : ce jeune prince s'appeloit Henri; la reine lui changea ce nom en celui d'Eric, que douze rois de Suède avoient déja porté; elle résolut de l'élever à sa cour, et de faire passer sur sa tête les trois couronnes du nord.

La forme du gouvernement étoit presque semblable dans ces trois royaumes; ils étoient tous trois électifs; chacun avoit son sénat; et le prince ne pouvoit, sans sa participation ou sans le consentement des états-généraux, entreprendre aucune affaire d'importance. La

reine prit quelque temps pour se faire des créatures, et pour s'assurer des principaux de chaque nation : elle convoqua ensuite les états-généraux de ces trois royaumes à Calmar en Suède, pour travailler à faire une loi fondamentale de l'union des trois royaumes sous un même monarque; quarante députés de chaque nation se rendirent dans l'assemblée.

La reine, en leur présentant le jeune duc de Poméranie, les pria de l'agréer pour son successeur : elle leur représenta avec beaucoup de grace et d'éloquence l'avantage qu'ils tireroient de n'avoir qu'un même souverain : elle leur dit qu'ils n'ignoroient pas que son élection avoit terminé tout d'un coup les différents qu'ils avoient entre eux, et qui naissent continuellement entre des états puissants et voisins; qu'ils seroient maîtres à l'avenir de tout le commerce de la mer Baltique, et que les villes anséatiques ne pourroient plus profiter de leurs divisions : elle ajouta que pour rendre cette union plus solide il étoit à propos d'en faire une loi solennelle qui fît de ces trois royaumes une seule monarchie.

La présence de cette princesse, son discours plein de solidité, l'applaudissement et le crédit de ses créatures, lui gagnèrent les suffrages de tous les députés. Les états consentirent unanimement à l'élection du duc de Poméranie, et à l'union des trois royaumes du nord en faveur de ce prince et de ses successeurs; on en fit une loi fondamentale, qui fut reçue par les trois nations, et qui fut confirmée par les serments les plus solennels.

=1395.= Cette loi si célèbre dans le nord, et qu'on appela l'union de Calmar, fut dans la suite le fondement et l'origine des guerres qui ont duré plus d'un siècle entre la Suède et le Danemarck : elle consistoit en trois principaux articles, qui sembloient avoir été établis et arrêtés pour la sûreté et l'indépendance de chaque nation. Le premier article, que ces trois royaumes, qui étoient naturellement électifs, n'auroient dans la suite que le même roi, qui seroit cependant élu tour à tour dans les trois royaumes, sans que la dignité royale pût être affectée à aucun par préférence aux autres, à moins que le prince n'eût des enfants ou des parents que les trois états assemblés jugeassent dignes de lui succéder. Le second article consistoit dans l'obligation que le souverain avoit de partager tour à tour sa résidence dans les trois royaumes, et de consommer dans chacun le revenu de chaque couronne, sans en pouvoir transporter ailleurs les deniers, ni les employer que pour l'utilité particulière de l'état d'où ils seroient tirés. Et le troisième et le plus important, que chaque royaume conserveroit son sénat, ses lois, ses coutumes et ses privilèges; et que les gouverneurs, les magistrats, les généraux, les évêques, et même les troupes et les garnisons, seroient pris de chaque pays, sans qu'il pût être jamais permis au roi de se servir d'étrangers, ni des sujets de ses autres royaumes, qui seroient réputés pour étrangers dans le gouvernement de l'état où ils ne seroient pas nés.

Les Suédois se flattoient d'avoir tellement borné par ce traité l'autorité de leurs souverains qu'il leur sem-

bloit que ces princes ne seroient jamais en état d'entreprendre sur leur liberté; mais ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir combien ils s'étoient trompés dans leurs vues. La reine étoit trop puissante pour se contenter d'une autorité si bornée. A peine cette princesse eut été reconnue en Suède qu'elle travailla avec application à s'y rendre absolue; elle s'empara peu à peu des principales forteresses, qu'elle tira habilement des mains des gentilshommes par des échanges plus utiles pour leurs familles, mais moins sûrs, et plus dépendants de la cour : elle donna la plupart des gouvernements vacants à des seigneurs danois, contre le traité exprès de Calmar, et elle éloigna insensiblement la noblesse suédoise de toutes les charges et de toutes les dignités considérables de l'état. Il n'y eut qu'Abraham Bronerson qui obtint d'elle le gouvernement de l'Hallandie; c'étoit un jeune seigneur suédois de bonne mine et parfaitement bien fait, qui possédoit seul alors sa confiance; mais cette distinction en faveur d'un jeune gentilhomme, qui n'avoit pour mérite que les agréments de sa personne, fournit un nouveau prétexte aux mécontents pour médire de la conduite de la reine, et pour se plaindre du gouvernement. Ils allèrent la trouver en corps pour lui représenter les titres de leurs privilèges, et la copie du traité de Calmar, dont l'infraction étoit le sujet de leurs plaintes. La reine, se trouvant maîtresse de l'état, leur répondit en raillant qu'ils conservassent soigneusement ces titres, comme elle sauroit bien garder toutes les forteresses du royaume. Cette habile et impérieuse princesse régna

depuis avec une autorité absolue : elle mit de nouveaux impôts inconnus jusqu'alors dans la Suède, et elle prétendoit affermir sa domination en tenant la noblesse éloignée des affaires, et en rendant peu à peu le peuple si pauvre qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Mais comme ces moyens étoient encore trop foibles pour contenir une nation accoutumée à une liberté excessive, et toujours prête à se révolter, cette princesse travailla à se faire des créatures, et à former un parti dans le royaume qui fût capable de s'opposer aux révoltes et de maintenir son autorité. Elle jeta les yeux sur le clergé, puissant par ses grands biens et par le nombre de ses vassaux, mais sur-tout considérable par le crédit que la religion donne sur l'esprit des peuples : la reine fit de grands biens à toutes les églises de Suède; elle augmenta le pouvoir et confirma tous les privilèges des évêques : elle donna même ensuite beaucoup de part dans le gouvernement à ces prélats, afin de les intéresser par leur propre grandeur à la conservation de l'autorité royale.

Les évêques, gagnés par des graces si pleines de distinction, se dévouèrent aux intérêts de la cour; et les ecclésiastiques du second ordre suivirent le même parti, tant par la dépendance où ils étoient de leurs supérieurs, que parce que la protection de la cour et la recommandation de la reine auprès des chapitres étoit le moyen le plus sûr pour parvenir à l'épiscopat. Les seigneurs et les gentilshommes, déja jaloux des grands biens et de la puissance du clergé, n'aperçurent qu'avec beau-

coup de chagrin la nouvelle autorité des évêques; ils n'osèrent cependant éclater du vivant de la reine : cette princesse, aussi habile que puissante, avoit des créatures secrètes et cachées parmi les mécontents, qui l'avertissoient de leurs résolutions, et qui rompoient toutes les mesures qu'ils eussent pu prendre pour secouer le joug de sa domination.

Après sa mort le roi Eric succéda à ces trois couronnes, mais il n'hérita ni de sa puissance ni de son habileté. Il se retira en Danemarck, d'où il envoya des gouverneurs en Suède, qui traitoient les peuples de ce royaume plutôt comme des ennemis désarmés que comme les sujets naturels de leur prince; on les accabla d'impôts, et on remplit le royaume de troupes qui pilloient impunément les provinces : les soldats danois ajoutoient la raillerie et l'insulte aux violences; leurs officiers dissimuloient ces désordres, soit qu'ils tirassent contribution du pillage de leurs soldats, ou qu'ils eussent des ordres secrets de les souffrir. Les plaintes des malheureux ne pénétroient point jusqu'au prince, ou étoient rejetées avec mépris : les Suédois, ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs misères que dans le changement de l'état, songèrent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit paru injuste dès son commencement, et qui étoit devenue tyrannique et insupportable.

=1434.= Engelbrecth, gentilhomme de la province de Dalécarlie, touché des malheurs de son pays, prit les armes le premier, et fit soulever les paysans de son canton : c'étoient des peuples qui habitoient vers le

nord de la Suède, gens simples et grossiers, affectionnés au prince et à la patrie, mais jaloux de leurs privilèges, et ennemis de l'oppression. Engelbrecth marcha à leur tête contre les Danois; il tailla en pièces les premières troupes qui voulurent s'opposer à son entreprise; le succès de ses armes attira sous ses enseignes une foule de paysans des provinces voisines : la noblesse de Westmanie et de Néricie se joignit à lui; il passa dans l'Uplandie dont il se rendit maître : il fit révolter toutes ses provinces par sa présence; il abolit les impôts que le roi Eric avoit établis, et il fit raser toutes les nouvelles forteresses que ce prince ou ses prédécesseurs avoient fait construire pour fortifier leur autorité. Les sénateurs du royaume reconnoissoient encore le roi Eric : ils s'assemblèrent à Vadestena pour donner ordre à ces mouvements. Engelbrecth s'y rendit en diligence à la tête de mille paysans; il entra dans l'assemblée tout armé; il représenta l'injustice et la dureté de la domination danoise, et il jura qu'il poignarderoit le premier qui s'opposeroit au salut et à la liberté de la patrie. Ce discours hardi et violent effraya tellement les sénateurs, qu'il en obtint sans peine un acte par lequel ils renonçoient à l'obéissance qu'ils avoient jurée au roi Eric.

Charles Canutson, grand maréchal de Suède, et gouverneur de Finlandie, se conforma à la délibération du sénat : ce seigneur étoit de l'illustre maison de Bonde, qui compte plusieurs rois de Suède (*a*) parmi ses ancêtres. Il vit avec joie sa patrie en état d'être

(*a*) Canut, Éric XI.

bientôt délivrée de la domination danoise; mais il souffroit impatiemment que toute la gloire en revînt à un simple gentilhomme tel qu'Engelbrecth, et il craignit même que dans l'affection que les paysans lui portoient ils ne disposassent en sa faveur d'un royaume qu'ils avoient presque conquis entièrement sous sa conduite : il se joignit habilement à ses troupes et à son parti, afin de s'en rendre le chef et le maître; et il obtint sans peine un pouvoir qui étoit dû à sa naissance et à sa dignité.

Ce seigneur profita de la mésintelligence qui étoit alors entre le roi Eric et les Danois. Ce prince se voyant souverain de trois grands royaumes, crut que sa puissance le mettoit au-dessus des lois et des privilèges de ces nations : il traitoit les Danois et les Norwégiens peu différemment des Suédois : il prétendoit régner d'une manière toute despotique et sans égards pour des gens qui vouloient bien être ses sujets, mais qui ne pouvoient souffrir d'être traités en esclaves.

Une domination si tyrannique fit soulever les trois royaumes contre lui, sans qu'il lui restât des sujets fidèles et qu'il pût opposer aux révoltés. Les Danois le forcèrent d'abandonner le royaume, et ils déférèrent leur couronne à Christophe de Bavière, son neveu =1439.= Ce prince ne fut pas plus tôt sur le trône de Danemarck qu'il demanda aux états de Suède et de Norwège d'être reconnu pour leur souverain, suivant le traité de Calmar. Les Norwégiens s'y soumirent : le grand maréchal de Suède et les principaux de la noblesse auroient bien voulu s'en défendre : ils représen-

tèrent aux états du royaume que l'élection de ce prince devoit être rejetée, puisque les Danois y avoient procédé sans la participation de leurs alliés; mais les évêques et le clergé sollicitèrent si puissamment dans les états en faveur de ce prince, qu'il fut enfin résolu de le reconnoître.

Son règne ne fut pas plus heureux pour la Suède que celui de ses prédécesseurs : il suivit leurs maximes; il s'attacha au Danemarck, et n'oublia rien pour assujettir la Suède à ce royaume La mort prévint ses desseins : les Danois mirent en sa place Christiern, premier comte d'Oldenbourg, chef de la maison qui règne aujourd'hui en Danemarck; et les Danois firent cette élection sans y appeler encore ni les Suédois ni les Norwégiens. Ce prince prétendoit cependant, à l'exemple de son prédécesseur, que l'élection des Danois fût un titre qui lui assurât en même temps les couronnes de Suède et de Norwège; mais il trouva en son chemin le grand maréchal Canutson, qui traversa ses desseins et s'y opposa courageusement.

Ce seigneur, depuis la révolte d'Engelbrecth, s'étoit aperçu que les Suédois étoient dégoûtés de la domination étrangère; dès ce temps-là il aspira secrètement à la couronne, et il forma le plan de son élévation. Sa charge de grand maréchal le rendoit maître des troupes et des milices : il commandoit dans une grande province, et il étoit le plus riche seigneur du royaume. Les états étant assemblés à Stockholm, le grand maréchal s'y rendit à la tête d'un si grand nombre de gentilshommes et de seigneurs de Finlandie, qu'on ne douta

pas qu'il ne fût maître de l'élection : il représenta à l'assemblée combien le traité de Calmar étoit préjudiciable à tout le royaume; que la reine Marguerite et les rois ses successeurs ne s'en étoient servis que pour les assujettir à leur couronne, et que les Danois les traitoient moins comme des alliés que comme des esclaves, puisqu'ils se réservoient le pouvoir de leur donner un souverain sans les appeler à son élection; mais que les Suédois méritoient d'en être traités encore plus indignement, s'ils ne rompoient un traité si honteux à toute la nation.

Ce discours réveilla la haine et l'antipathie des Suédois contre la domination danoise; on se souvenoit des mauvais traitements et de la tyrannie du roi Eric; chacun se reprochoit la foiblesse d'avoir consenti à l'élection du prince de Bavière : on rejeta hautement celle d'un comte d'Oldenbourg, et les états déférèrent la couronne =1448= au grand maréchal comme une récompense du zèle qu'il avoit toujours fait paroître pour les intérêts de sa patrie. Ce prince eut le crédit et l'habileté en même temps de se faire élire pour roi de Norwège. Il passa dans ce royaume, il fut couronné à Drontheim, et il confia le gouvernement de l'état à deux seigneurs des principaux du royaume.

Les évêques de Suède étoient devenus partisans de la couronne de Danemarck depuis que la reine Marguerite les avoit préférés à la noblesse dans le gouvernement du royaume : ces prélats n'avoient consenti à l'élection du grand maréchal que parce qu'ils ne s'étoient pas trouvés en état de s'y opposer; ils souffroient

même impatiemment qu'il se rendît si puissant. Ce prince aperçut qu'ils étoient mécontents, et il reconnut qu'ils ne l'étoient que parcequ'il régnoit sans leur faire part du gouvernement. Il étoit de son intérêt de les gagner; il tint une conduite opposée; il se crut assez puissant pour n'avoir rien à en craindre : il entreprit même de les abaisser et de diminuer ces grands biens dont ils jouissoient avec tant de faste, et qui ne servoient qu'à les rendre redoutables à leur souverain. = 1452. = Il ordonna conjointement avec le sénat qu'on feroit une recherche exacte de tous les droits de la couronne, et des biens du domaine que le clergé avoit usurpés, et il défendit qu'on fît à l'avenir aucunes fondations, sous prétexte que les ecclésiastiques et les moines s'emparoient insensiblement de tous les biens de l'état.

Cette déclaration du roi irrita au dernier point les évêques et tout le clergé du royaume : ils traitèrent publiquement ce prince d'hérétique, et ils n'oublièrent rien pour faire regarder cette entreprise sur leur temporel comme un attentat fait contre la religion; ils résolurent de se révolter contre le roi, et ils engagèrent dans cette conspiration leurs parents, leurs vassaux et leurs créatures. Jean de Salstat, archevêque d'Upsal, de l'illustre maison de Bielke, dépêcha secrètement un gentilhomme à Christiern, premier roi de Danemarck, pour l'exhorter à passer en Suède, et à faire revivre l'union de Calmar : il le fit assurer par son envoyé que tous les évêques se déclareroient en sa faveur, et qu'ils étoient disposés à le recevoir dans leurs villes et dans leurs forteresses comme leur souverain.

Christiern faisoit alors la guerre en Norwège : il y avoit été appelé par un parti qui s'y étoit formé contre le roi Canutson. Ce prince ne laissa pas de faire entrer une puissante armée en Suède pour appuyer la révolte des évêques. Salstat ayant appris que les Danois paroissoient sur la frontière, convoqua une assemblée générale du clergé à Upsal : il excommunia le roi dans une messe solennelle qu'il dit ; il déposa ensuite ses ornements et ses habits ecclésiastiques sur l'autel, et il jura qu'il ne les reprendroit point qu'il n'eût chassé ce prince du royaume : il prit une cuirasse et une épée qu'on lui apporta, et dans cet équipage guerrier il sort t de l'église à la tête de ses vassaux pour aller combattre contre son souverain. Les autres évêques l'imitèrent dans sa révolte ; ils prirent les armes pour défendre leurs privilèges, et ils se joignirent ouvertement au parti des Danois, pour maintenir des princes qui en leur absence leur abandonnoient tous les honneurs de la souveraineté, et une partie même de l'autorité royale : on vit en différentes occasions ces prélats combattre à la tête des Danois contre le roi même ; de sorte que la guerre civile et la guerre étrangère remplissoient ce royaume de troubles et d'horreurs. Ce prince n'auroit pas laissé de triompher des Danois et du parti des évêques, s'il eût su se contenter de la dignité de roi et des domaines qui y étoient attachés ; mais il voulut régner trop impérieusement dans le commencement d'une domination ; il mit des impôts extraordinaires sur le peuple pour subvenir aux frais de la guerre : il attaqua les privilèges de la noblesse

comme il avoit fait ceux du clergé, sans songer que c'étoit à la noblesse même qu'il étoit redevable de sa couronne.

Plusieurs seigneurs des plus considérables du royaume abandonnèrent son parti. L'archevêque profita de cette mésintelligence; il battit l'armée du roi, qui étoit affoiblie par la retraite de la principale noblesse; il poursuivit ensuite ce prince jusque dans Stockholm, où il s'étoit jeté après la perte de la bataille. Canutson, abandonné de sa noblesse, sans troupes et sans vivres pour soutenir un siège, et craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, quitta le royaume, et se retira à Dantzick dans le dessein de faire des levées de troupes en Prusse et en Allemagne, et de revenir disputer sa couronne à la tête d'une armée. L'archevêque fut reçu dans Stockholm, et il fit proclamer Christiern I, roi de Suède.

=1457.= Ce prince étoit encore en Norwège, où il venoit d'établir son autorité : il passa promptement en Suède; il y fut reconnu pour souverain. L'archevêque se flattoit de gouverner le royaume sous le nom de ce prince; mais Christiern témoigna hautement qu'il vouloit régner lui-même : il donna peu de part dans les affaires à l'archevêque; ce prélat, irrité d'une conduite qu'il traitoit d'ingratitude, fit paroître son mécontentement : et il s'en expliqua en des termes peu éloignés d'une menace. Christiern, qui connoissoit son esprit inquiet et entreprenant, le fit arrêter, et l'envoya sous bonne escorte en Danemarck. Catil, évêque de Linkioping et neveu de ce prélat, prit aussitôt les armes

contre le roi : il forma en peu de temps une armée considérable; ses troupes défirent celles du prince en plusieurs occasions. Christiern, ne se trouvant pas des forces suffisantes pour tenir la campagne devant ce prélat, dispersa son armée dans les places dont il étoit maître, et il repassa en Danemarck pour en tirer des troupes qui lui étoient nécessaires.

L'évêque Catil demeura maître du gouvernement pendant près de sept ans que dura cette guerre : il offrit plusieurs fois au roi de Danemarck de le recevoir dans le royaume, s'il vouloit rendre la liberté à l'archevêque. Christiern voulut toujours soutenir sa conduite, et il se flatta qu'il se rendroit maître de la Suède par la voie des armes. Les amis de Canutson profitèrent de cette division qui étoit entre le clergé de Suède et le roi de Danemarck; ils gagnèrent Catil, qui consentit au rétablissement du roi =1464.= Ce prince repassa en Suède, et remonta sur le trône après sept ans d'exil; mais il y resta peu de temps. Christiern s'aperçut de la faute qu'il avoit faite de choquer un corps aussi puissant que le clergé : il se réconcilia avec l'archevêque; il lui rendit sa liberté, et ils convinrent que ce prélat prendroit de nouveau les armes contre le roi Canutson. Christiern ne put lui donner de troupes, ayant besoin de toutes ses forces contre le comte de Holsace, qui lui faisoit la guerre dans le Jutland: il lui fit toucher seulement une somme considérable d'argent pour faire des levées en Suède, et il le fit escorter par une compagnie de ses gardes, afin qu'il rentrât plus glorieusement dans le royaume.

L'évêque Catil et tous ses partisans allèrent recevoir l'archevêque sur la frontière. Ce prélat les blâma d'avoir contribué au retour du roi Canutson : on résolut de le détrôner une seconde fois : la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant ; il se donna une sanglante bataille sur le lac Méler, qui étoit alors glacé. Le roi la perdit si absolument, qu'il ne lui resta pas assez de troupes pour assurer sa retraite. Ce malheureux prince fut obligé de se livrer lui-même à son ennemi ; l'archevêque le contraignit de renoncer au titre de roi, et il le relégua ensuite dans un château de Finlandie qu'il lui assigna pour sa subsistance.

Ce prélat ne se pressa point de faire reconnoître Christiern pour roi de Suède. Sa prison lui avoit ouvert les yeux sur la conduite et la politique de ce prince, et il avoit reconnu qu'il est quelquefois dangereux à un sujet de rendre de trop grands services à son souverain : il résolut de jouir lui-même du fruit de sa victoire ; il partagea la souveraine puissance avec les principaux seigneurs de son parti. La Suède tomba dans une espèce d'anarchie funeste : il y avoit autant de souverains dans le royaume qu'il s'y trouvoit de seigneurs qui eussent des troupes, ou le commandement de quelque forteresse : ils se faisoient la guerre les uns aux autres pour différents intérêts, et ils se servoient des noms des rois Canutson et Christiern pour autoriser la prise des armes, quoique dans le fond ils ne reconnussent l'autorité d'aucun de ces princes.

= 1468. = Ces guerres civiles désolèrent la Suède pen-

dant quatre années. L'archevêque étant mort, les peuples lassés d'une indépendance qui leur causoit tant de malheurs, redemandèrent avec instance le roi Canutson, et ils préférèrent une douce sujétion à une liberté fâcheuse.

Ce prince remonta sur le trône pour la troisième fois; on lui rendit solennellement la qualité de roi, mais on ne lui en rendit que le titre avec la possession de sa capitale: les évêques et les seigneurs conservèrent leur autorité dans les provinces. Ce prince vécut peu de temps après son rétablissement: = 1470 = il désigna pour son successeur Sténon Sture son neveu, mais il lui conseilla de ne prendre que la qualité d'administrateur de Suède, de peur d'exciter la jalousie des seigneurs par un titre plus élevé. Les états après sa mort approuvèrent le choix qu'il avoit fait, et l'avis qu'il avoit donné à son successeur. Les évêques et la noblesse craignoient que si ce seigneur étoit revêtu de la dignité royale, il ne redemandât les tributs, le domaine, et les forteresses dont ils s'étoient emparés: ils lui déférèrent le titre d'administrateur; et en cette qualité ils lui conférèrent le commandement des troupes et le gouvernement de l'état.

La dignité d'administrateur n'étoit proprement qu'une commission pendant l'interrègne, qui pouvoit même être révoquée par les états généraux. L'administrateur étoit le général né de l'état; son autorité s'étendoit principalement sur les troupes; les soldats et les officiers lui prêtoient le serment de fidélité. L'archevêque d'Upsal, comme premier sénateur né, avoit à la

vérité la préséance dans des actions publiques, et dans des jours de cérémonie; mais pendant la guerre, la puissance et l'autorité souveraine étoient dans la personne de l'administrateur; et alors il avoit toute l'autorité du roi, sans oser en prendre le titre. Les Suédois redoutoient de la puissance absolue jusqu'au nom de roi : et ils se flattoient d'être plus libres sous un administrateur qui avoit cependant autant d'autorité que les rois en avoient eu, et autant qu'il savoit s'en donner lui-même par sa conduite et par son habileté.

Christiern I, employa tantôt la voie de la négociation, et tantôt les armes, pour faire abolir cette dignité, et pour obtenir le rétablissement de l'union de Calmar. Le clergé étoit toujours dans ses intérêts, et il se déclara en sa faveur dans toutes les occasions où il le put faire avec sûreté. Pendant quarante-quatre ans, ce prince et le roi Jean II son fils, régnèrent alternativement en Suède avec les administrateurs Sténon et Suante Sture; souvent ces princes et ces seigneurs étoient maîtres en même temps de différentes provinces de la Suède, suivant que la faction des évêques, ou que le parti de la noblesse prévaloit, et cependant ni les uns ni les autres n'étoient entièrement absolus dans un royaume où il falloit souvent que les souverains, pour être reconnus, achetassent d'une partie de leur autorité l'obéissance de leurs sujets.

Tel étoit l'état de la Suède, lorsqu'on vit les commencements des plus grandes révolutions qui fussent arrivées dans le nord, et qui sont, à proprement parler, les fondements de la monarchie suédoise, et l'ori-

gine de la grandeur de la maison qui est à présent sur le trône.

Après la mort de Suante Sture, dernier administrateur de Suède, on vit paroître les brigues et les différents partis que la puissance et l'habileté de ce seigneur avoit dissipés pendant sa vie : il étoit illustre par ses victoires contre les Moscovites; son mérite et le besoin de l'état l'avoient fait choisir pour administrateur dans un temps où cette dignité sembloit n'être établie que pour s'opposer aux entreprises des rois de Danemarck (*a*).

= 1504. = Suante Sture avoit gouverné la Suède en cette qualité, et avec un pouvoir peu différent de celui des rois les plus absolus : heureux dans la guerre, révéré dans la paix, il avoit su réduire Jean II, roi de Danemarck, par la terreur de ses armes, à faire une trève avec la Suède; et il avoit procuré en même temps à ses peuples la tranquillité et l'abondance. La noblesse et les paysans le regardoient comme le protecteur de la liberté, et son mérite lui avoit même donné pour amis quelques évêques du royaume, qu'il avoit détachés du parti des Danois.

Il n'entreprenoit aucune affaire d'importance qu'il n'en fît part à Jacques Ulfonis, archevêque d'Upsal, et à Heming Gadde, évêque de Linkioping : ces prélats, naturellement ennemis de sa dignité, ne pouvoient s'empêcher d'avoir de l'estime et de l'attachement pour

(*a*) Charles XI, roi de Suède, de la maison palatine des deux Ponts, est petit-fils de Catherine de Wasa, fille de Charles, de Sudermanie, et femme de Casimir, comte palatin du Rhin.

sa personne : il avoit une considération extrême pour le corps du sénat; il affectoit des manières d'égalité avec la noblesse, on ne s'apercevoit que de la supériorité de son mérite : il n'étoit pas fâché cependant qu'on reconnût que c'étoit plutôt un effet de sa modération que de sa foiblesse : il tenoit toujours un bon nombre de troupes sur pied, de peur d'être surpris par ses ennemis : sa cour et sa maison n'étoient composées que de ses capitaines; il les entretenoit de ses deniers dans la paix, c'étoient ses ministres et ses favoris : cette conduite le rendit toujours redoutable aux Danois et à leurs partisans, qui pendant son administration n'osèrent jamais entreprendre rien contre la Suède.

Aussitôt que ce prince fut mort, le sénat convoqua les états généraux à Arboga, pour lui donner un successeur. Les évêques crurent qu'il étoit de leur intérêt de rappeler les rois de Danemarck, sous le règne desquels ils avoient plus de crédit; ils n'oublièrent rien pour faire revivre l'union de Calmar : ils représentèrent aux états que les peuples de Norwège, à la faveur de ce traité, avoient attiré dans leur pays le commerce et l'abondance; que c'étoit le seul moyen de convertir la trève qu'on avoit avec le Danemarck en une paix solide et avantageuse à la Suède, et au contraire, que l'élection d'un administrateur perpétueroit la guerre dans le royaume, autant de temps qu'il y auroit des rois en Danemarck en état de faire valoir leurs prétentions.

Mais ces prélats furent peu écoutés, la domination des Danois n'étoit utile qu'au clergé : elle étoit odieuse

et insupportable aux autres états du royaume. La plus grande partie des députés déclarèrent hautement qu'ils vouloient un administrateur; les évêques furent contraints d'y consentir. L'archevêque d'Upsal donna le premier sa voix, et il la donna au sénateur Eric Troll; c'étoit un homme de mérite, sage, déja âgé, distingué dans le royaume par sa naissance et par ses grands biens, et allié même du dernier administrateur. L'archevêque, pour faire valoir son suffrage, fit entendre à la famille et aux amis de Suante Sture qu'il ne faisoit ce choix que par la considération qu'il avoit pour sa mémoire, que le jeune Sténon, fils de Suante, encore sans expérience, se formeroit dans les affaires, et apprendroit le métier de la guerre auprès d'Eric Troll son parent, qui par sa mort peu éloignée lui remettroit la dignité d'administrateur et le gouvernement de l'état.

Ce n'étoit pas cependant le dessein ni l'intention de ce prélat; il avoit repris les anciennes maximes du clergé après la mort de Suante, ou plutôt il ne les avoit quittées qu'en apparence, et parce qu'il n'avoit osé les faire paroître sous le règne d'un prince aussi habile et aussi puissant que le dernier administrateur. La mort de Suante le mit en liberté de suivre son inclination : il étoit ami intime d'Eric Troll : il n'ignoroit pas que ce seigneur étoit attaché au parti des Danois, et qu'il avoit même de grands biens en Danemarck; c'étoit à la vérité un homme habile et plein d'esprit; mais timide, peu entreprenant, et incapable par son âge et par son inclination de faire la guerre aux rois de Danemarck.

L'archevêque se flattoit même qu'il seroit aisé de le

disposer, soit par la crainte de perdre les biens qu'il avoit en Danemarck, ou par la vue d'une récompense sûre et considérable, à ne recevoir la dignité d'administrateur qu'en dépôt, et que pour faire passer ensuite de concert l'autorité souveraine entre les mains du roi de Danemarck.

Mais des vues si fines échouèrent contre l'aversion constante que les Suédois avoient en ce temps-là pour tout ce qui étoit suspect de favoriser les Danois; les sénateurs séculiers, les seigneurs, les députés des provinces, les consuls de Stockholm, donnèrent l'exclusion à Eric Troll, et ils se déclarèrent en même temps pour le prince Sténon. Cette concurrence et la différence des partis causèrent de grands tumultes dans les états. Les évêques et leurs partisans s'opiniâtroient pour Troll; mais les députés de la noblesse se portèrent avec tant de zèle pour le fils du dernier administrateur, que ces prélats virent bien qu'il n'étoit pas même sûr pour eux de s'opposer plus long-temps à son élection : ils se rendirent à la pluralité des voix, ils feignirent même d'approuver ce qu'ils n'avoient pu empêcher. = 1513, 21 juillet. = Sténon fut reconnu dans les états pour administrateur, il fut redevable de la première dignité du royaume au mérite et à la mémoire de son père.

Les partisans d'Eric Troll ne laissèrent pas dans la suite de vouloir encore disputer l'élection du prince Sténon, qu'ils prétendoient n'avoir pas été faite avec une entière liberté de suffrages; et il étoit à craindre qu'un intérêt aussi considérable que la souveraine

puissance ne rallumât la guerre civile, sur-tout dans un royaume électif, où l'on a tant de peine à regarder comme souverain un homme avec qui on a vécu comme égal; et on eût peut-être vu éclater les mécontents, si des amis communs de ces deux partis et de ces deux maisons ne se fussent entremis pour les concilier.

On exigea du jeune administrateur, pour condition de l'accommodement, qu'il consentît à la démission du vieil archevêque en faveur du fils d'Eric Troll, dans la vue que la dignité du fils consoleroit le père de son exclusion, et on espéra par ce moyen réunir ces deux maisons, et conserver la paix dans le royaume.

Ce n'est pas que la plupart des seigneurs et des gentilshommes ne s'opposassent à la promotion du jeune Troll : ils regardoient cet accommodement comme une marque de foiblesse qui faisoit tort à leur courage et à la réputation de leur parti : ils dirent hautement à l'administrateur qu'ils étoient assez forts pour soutenir son élection en campagne et l'épée à la main contre le parti des évêques et des Danois; quelques-uns même plus habiles lui représentèrent en particulier, que l'exemple de ses prédécesseurs lui devoit avoir appris de quel intérêt il lui étoit de ne pas mettre dans la première dignité ecclésiastique du royaume un homme aussi puissant que Troll, soit par sa naissance, soit par ses grands biens; que depuis la malheureuse union de Calmar, les archevêques avoient causé tous les troubles et toutes les guerres civiles qui avoient désolé la Suède sous la régence et l'administration de ses prédécesseurs;

que le jeune Troll passoit pour un esprit hardi et remuant; que ce gentilhomme ne lui devoit être que trop suspect, par l'empressement que tout le clergé et les autres partisans de Danemarck faisoient paroître pour sa promotion, et sur-tout que la politique ne lui permettoit pas d'élever un homme qu'il avoit si sensiblement offensé par la préférence qu'il venoit d'obtenir sur son père.

Mais ce jeune administrateur peu habile et sans expérience, ébloui par l'éclat de sa nouvelle dignité, impatient d'en jouir sans obstacle, peut-être même séduit par l'apparence d'une action généreuse qu'on lui proposoit de faire en faveur d'un parent, agréa avec précipitation la démission de l'archevêque. Troll fut élu archevêque d'Upsal par le chapitre de cette église, à la recommandation de ce prince = 1514. = Il écrivit au pape Léon X en sa faveur, et il fit même tenir une grosse somme d'argent à ce nouveau prélat, qui étoit pour lors à Rome, afin qu'il y pût paroître dans un équipage conforme à sa dignité et à la réputation du royaume.

L'ancien archevêque lui dépêcha de son côté un homme fidèle, qu'il fit passer secrètement par la cour de Danemarck. Le clergé de Suède y entretenoit toujours des intelligences; l'élection de Sténon et la promotion de Troll à l'archevêché d'Upsal, étoient des nouvelles trop importantes au roi de Danemarck pour ne lui en pas donner avis. C'étoit Christiern II qui venoit de succéder au roi Jean son père, jeune prince d'une humeur sombre et farouche, défiant, soupçon-

neux, courageux par colère et par emportement, peu touché de la gloire, et qui sembloit n'aller à la guerre que pour avoir le plaisir de voir répandre du sang. Sa naissance et l'élection des Danois lui avoient donné deux couronnes; mais contraint par des lois et par la majesté du sénat, il se croyoit peu heureux en Danemarck, et il envisageoit au contraire la Suède comme un royaume où à la faveur de ses armes, et par le droit de conquête, il seroit peut-être un jour en état d'établir et de faire reconnoître sa volonté pour unique loi.

Ce prince brûloit d'impatience que la trève que le roi son père et les états du royaume avoient faite avec le dernier administrateur fût expirée pour porter ses armes dans la Suède. La promotion de Troll, qui étoit d'une maison et d'un parti attaché de tout temps au Danemarck, le consola en quelque façon de l'élection d'un administrateur, et il se flatta qu'avec ses forces, et le secours des évêques de ce royaume, il détruiroit aisément la nouvelle puissance de ce prince : il écrivit de sa propre main au jeune prélat, pour le féliciter sur sa dignité, et il joignit même à sa lettre une somme considérable d'argent qu'il lui envoya comme une marque de son amitié.

= 1515. = Troll fut sacré archevêque à Rome, et reçut le pallium des mains du pape Léon X. Il partit ensuite pour la Suède, et arriva peu de temps après à Lubeck. C'étoit la première et la plus puissante des villes anséatiques, et qui faisoit seule tout le commerce des royaumes du nord. L'archevêque y trouva en arrivant un gentilhomme que Christiern lui avoit envoyé secrètement

pour l'engager dans son parti : cet homme bien instruit des intentions de son maître, après avoir montré à ce prélat ses lettres de créance, lui dit qu'il étoit venu pour lui témoigner de la part du roi la joie qu'il avoit de sa promotion, et l'espérance qu'il concevoit de voir l'union de Calmar bientôt rétablie par son ministère, et par le crédit et le pouvoir que sa dignité lui donnoient dans le royaume.

Troll prévenu par son père et par l'ancien archevêque, et bien instruit des intérêts de sa maison, répondit à ce gentilhomme qu'il n'ignoroit pas les justes prétentions du roi de Danemarck : il le pria d'assurer ce prince de sa part, qu'il connoissoit parfaitement quels engagements il avoit, et par sa maison, et par sa dignité, à prendre son parti, et qu'il n'oublieroit rien pour le servir quand il auroit pris possession de l'archevêché.

Il eut encore plusieurs conférences secrètes avec cet envoyé pendant le séjour qu'il fit à Lubeck. L'agent de Christiern trouvant ce prélat d'un caractère fastueux et altier, entêté du pouvoir de sa dignité et de la grandeur de sa maison, crut qu'il pouvoit s'ouvrir à lui plus particulièrement : il lui fit envisager d'abord avec beaucoup d'art combien l'exclusion de la dignité d'administrateur, que son père avoit reçue dans les états, causoit de douleur et de honte à sa maison, et combien il auroit à souffrir lui-même sous le gouvernement d'un jeune homme, fier de son élévation, et qui lui feroit sentir à tous moments sa puissance et son autorité.

Il lui représenta ensuite que la dignité d'administrateur n'étoit qu'une nouvelle invention de la noblesse, pour ne pas se soumettre au traité de Calmar; que les Suédois privoient par là les rois de Danemarck des droits incontestables qu'ils avoient à la couronne de Suède, et les prélats de ce royaume de la part que ces princes leur donnoient dans le gouvernement : et voyant que son discours faisoit impression sur l'esprit de l'archevêque, il lui dit, comme pour le consoler, que l'autorité du jeune administrateur seroit apparemment de peu de durée; qu'il étoit chargé de lui dire de la part du roi son maître, qu'il étoit résolu de demander l'exécution du traité de Calmar; qu'il étoit appuyé dans ce dessein par Charles et Ferdinand d'Autriche, dont il venoit d'épouser la sœur, par les ducs de Saxe ses oncles, et par le marquis de Brandebourg son beau-frère; qu'il avoit la paix avec toutes les villes anséatiques; que celle de Lubeck, qui affectoit autrefois de tenir la balance entre les couronnes du nord, n'étoit plus en état d'armer en faveur de la Suède; que cette ville, affoiblie par une guerre de dix ans contre le feu roi de Danemarck, ne songeoit qu'à rétablir son commerce, et qu'elle se tenoit fort heureuse que Christiern voulût bien entretenir la paix qu'on lui avoit accordée; que son maître travailloit à faire des alliances avec la France et l'Angleterre; et qu'aussitôt que la trêve qui étoit entre le Danemarck et la Suède seroit expirée, il entreroit dans ce royaume à la tête de son armée pour s'y faire reconnoître et pour y établir son autorité. Il ajouta à ce discours qu'il avoit ordre du roi de l'assurer

de sa part qu'il lui confieroit volontiers en son absence tout le gouvernement et la conservation de son autorité en Suède, comme avoient fait les rois ses prédécesseurs aux archevêques d'Upsal.

Ce prélat écouta avec plaisir des propositions qui flattoient son ambition : il regarda la grace importante qu'il venoit de recevoir de l'administrateur comme une chose qu'il n'avoit pu lui refuser dans la conjoncture de son élection : il commença à considérer ce prince, non plus comme son bienfaiteur, mais comme un ennemi secret et irréconciliable de sa maison, et qui étoit intéressé à l'abaisser : il lui parut qu'il jouissoit d'une autorité à laquelle il devoit aspirer lui-même, et qu'il pouvoit obtenir en se dévouant aux intérêts du roi de Danemarck.

Plein de ces considérations, il assura de nouveau l'envoyé qu'il n'auroit pas moins d'attachement que ses prédécesseurs pour la couronne de Danemarck; mais comme il étoit peu instruit de l'état présent de la Suède dont il étoit absent depuis long-temps, ils convinrent qu'avant que d'éclater il prendroit quelque temps pour ranimer la faction danoise qui étoit dans le royaume, et pour se faire de nouvelles créatures, et que le roi de son côté lui enverroit secrètement des agents de temps en temps pour reconnoître l'état et les forces de son parti, et pour concerter ensemble les moyens les plus sûrs et les plus convenables de faire réussir ses desseins.

Ils se séparèrent ensuite : l'envoyé retourna auprès de Christiern, et l'archevêque s'embarqua pour la

Suède dans l'intention de n'oublier rien pour détruire l'administrateur.

Quoique ce prélat eût été élevé à la cour de Rome, il s'étoit peu formé dans la politique et dans cette profonde dissimulation qui règne en cette cour : c'étoit un homme d'un caractère dur et violent, savant, mais peu habile, fier du crédit de sa maison et de ses richesses, gouverné par son humeur, et ne connoissant de manières de traiter avec les hommes que les manières de commandement, ennemi de ses supérieurs, incapable de souffrir des égaux, insolent avec ses inférieurs; et il prenoit indifféremment pour inférieurs tous ceux qu'il ne croyoit pas aussi riches que lui : il ne garda à son retour nulle mesure de politique, ni même de bienséance avec l'administrateur : il évita de rencontrer ce prince qui étoit sorti obligeamment de son palais pour aller au-devant de lui, et dès qu'il fut débarqué, il se rendit par terre à Upsal, sans charger personne de faire aucun compliment à l'administrateur de sa part, comme s'il eût ignoré sa dignité, et les obligations qu'il lui avoit.

Il passa les premiers jours de son arrivée à recevoir les compliments de ses suffragants et les hommages de son clergé; sa famille, les amis de sa maison, et les partisans des Danois, se rendirent auprès de lui, les uns pour le féliciter sur sa dignité, et les autres pour reconnoître son caractère, et pour observer sa conduite à l'égard de l'administrateur : ce ne furent pendant plus d'un mois que fêtes à Upsal; la magnificence de ce jeune prélat, le nombre de ses amis et des créatures

de sa maison, lui attiroient une cour qui obscurcissoit en quelque manière celle du souverain.

On mêla même la politique et les affaires d'état avec les plaisirs; ce fut durant ces fêtes, et dans la chaleur d'un repas, que ce prélat, naturellement violent et impétueux, commença à faire paroître son mécontentement : il se plaignit à ses amis de l'injustice qu'il prétendoit qu'on avoit faite à son père dans la dernière élection, et il ne put même s'empêcher de dire publiquement que Sténon y auroit eu peu de part si les suffrages avoient été libres.

Il prit ensuite les évêques en particulier, pour reconnoître leurs dispositions au sujet du gouvernement, et pour voir ce qu'il s'en pouvoit promettre s'il s'engageoit dans quelque entreprise contre l'administrateur : il dit d'abord à ces prélats pour pressentir leur penchant, et comme par manière d'entretien, qu'il étoit bien à craindre que la fin de la trève qu'on avoit avec le Danemarck ne fût le commencement d'une guerre sanglante; qu'il ne doutoit pas que Christiern ne fît tous ses efforts pour rétablir l'union de Calmar, malgré l'élection de l'administrateur; qu'il plaignoit le malheur de sa patrie, qui alloit être la victime de l'ambition et de la concurrence de ces deux princes; qu'il ne savoit pas même quel parti le clergé du royaume devoit prendre s'ils venoient à éclater; qu'à la vérité la dignité d'administrateur sembloit n'être établie que pour la défense de la liberté de la nation; mais aussi que les prétentions des rois de Danemarck n'étoient pas sans justice et sans fondement, et que d'ailleurs

ces princes sembloient n'affecter la qualité de roi de Suède que pour confier au clergé toute l'autorité et le soin du gouvernement.

Il ajouta que le temps et leur conseil lui apprendroient quelle conduite il devoit tenir avec le roi de Danemarck; mais qu'à l'égard du prince Sténon, il étoit si persuadé que les suffrages avoient été violentés dans son élection, qu'il ne croyoit pas que le clergé dût s'intéresser pour soutenir la dignité d'administrateur contre les Danois, tant qu'il en seroit revêtu.

Le discours de ce prélat fut reçu avec applaudissement par ses suffragants; chacun se déclara pour le roi de Danemarck; les plus violents proposèrent même de l'inviter à rompre la trève pour surprendre le prince Sténon, qu'ils traitoient d'usurpateur : on dit qu'il faudroit en même temps que chaque prélat fît déclarer les villes et les châteaux de sa dépendance; d'autres proposèrent encore de s'assurer de bonne heure de leurs amis et de leurs vassaux. Tous ces évêques s'empressoient de donner à leur primat des marques de complaisance, qui leur coûtoient d'autant moins que ces projets étoient encore vagues, et qu'ils croyoient la guerre et le péril fort éloignés.

L'archevêque s'appliqua ensuite à connoître exactement le nombre et les forces de ses vassaux : il fit entrer publiquement des troupes et des munitions dans la forteresse de Stèque, qui dépendoit de l'archevêché, comme si la guerre eût été déclarée : il s'assura de nouveau de sa famille et de ses amis, et il en resta même un grand nombre auprès de lui, attirés par la profusion de sa dépense.

La conduite que ce prélat tenoit avec l'administrateur, et le mouvement qui paroissoit parmi ses créatures et les partisans des Danois, firent croire qu'on ne seroit pas long-temps sans voir naître dans le royaume quelque guerre civile : on vit accourir à Upsal tous les mécontents, et la plupart de ces aventuriers, gens incertains qui s'offrent toujours avec chaleur dans les commencements des partis, et qui les trahissent ensuite, ou qui les abandonnent suivant leur crainte ou leur intérêt. L'archevêque les recevoit bien; il écoutoit avec plaisir les plaintes qu'ils faisoient du gouvernement, et entroit dans les intérêts de leur fortune. Ce prélat par sa conduite et dans ses discours marquoit assez qu'il étoit mécontent pour avoir moyen de découvrir et de rassembler les mécontents; mais il évitoit avec beaucoup de soin de paroître avoir aucune liaison avec les Danois, parce qu'il savoit combien en général tous les Suédois, à l'exception du clergé, détestoient leur domination, et il vouloit persuader que sa haine et son aversion pour l'administrateur n'étoit qu'une affaire particulière entre leurs maisons, et qui ne regardoit point l'état.

L'administrateur, informé de ce qui se passoit à Upsal, pénétra aisément les desseins et les intentions de l'archevêque, et ce fut avec une surprise pleine d'indignation. Ce prince, irrité de son ingratitude, naturellement impatient et plein de feu, vouloit prendre sur-le-champ les armes; mais son conseil s'y opposa. On lui dit que les princes ne vengeoient pas leurs injures comme les particuliers; que la moindre violence

ne serviroit qu'à fortifier le parti de l'archevêque, et à augmenter le nombre des mécontents; qu'il avoit affaire à une nation jalouse de sa liberté, et toujours en garde contre les entreprises de ses souverains. On lui conseilla de dissimuler plutôt son ressentiment, et de tâcher même de ramener ce prélat à son devoir par les voies de douceur et d'honnêteté.

Sténon se rendit à cet avis; et sous prétexte d'un voyage qu'il faisoit sur ses terres il passa par Upsal, qui se trouvoit sur sa route, et qui n'étoit éloigné de Stockholm que de dix lieues suédoises : il alla descendre chez l'archevêque avec toutes les apparences de joie et de confiance qu'eût pu avoir un prince qui auroit cru que son rang et ses bienfaits le devoient faire souhaiter : il félicita Troll sur son heureux retour dans le royaume; il lui témoigna la satisfaction qu'il avoit d'avoir contribué à son élévation; il se plaignit même obligeamment qu'il n'eût pas encore paru à Stockholm ni à la cour; enfin il n'oublia rien de toutes les honnêtetés qu'il pouvoit lui faire pour le gagner et pour le ramener à son devoir.

L'archevêque, surpris et chagrin de l'arrivée de ce prince, ne répondit à ses caresses que d'une manière contrainte et embarrassée : il ne laissa pas de le traiter avec une magnificence extraordinaire; mais ce fut plutôt par un sentiment de vanité, et pour faire montre de sa puissance et de ses richesses, que pour témoigner à l'administrateur de la joie de le recevoir dans sa maison : il ne put même s'empêcher, dans la chaleur de la conversation, de reprocher indirectement à ce prince

qu'il avoit emporté par violence une dignité qui n'étoit due qu'aux services et à l'expérience de son père.

L'administrateur, qui ne songeoit qu'à le gagner, voulut justifier son élection; mais ce fier prélat ne daigna pas même écouter ses raisons : il lui dit avec beaucoup de hauteur qu'il se trouveroit peut-être quelque jour une assemblée des états libre, et dans laquelle on feroit justice à son père et à tous ceux qui se plaignoient du gouvernement.

Le prince se retira, également surpris et irrité des menaces de ce prélat : il résolut de se servir de sa puissance et de son autorité pour le remettre dans son devoir; et de peur que la cour de Rome, qui ne cherche souvent qu'à établir son autorité sous prétexte de protéger le clergé, ne s'intéressât dans cette occasion en faveur de l'archevêque, l'administrateur écrivit au pape pour le prévenir, et pour se plaindre de la conduite séditieuse de ce prélat.

Le pape répondit peu de temps après à ce prince en des termes obligeants et favorables : il lui marquoit par sa lettre qu'il blâmoit l'humeur inquiète, et même le peu de reconnoissance de Troll, et il ajoutoit qu'il avoit ordonné à un légat, qu'il avoit pour lors à la cour de Danemarck, de passer incessamment en Suède pour avertir de sa part l'archevêque de son devoir.

Mais ces ordres du pape étoient plus spécieux qu'effectifs : quoique le souverain pontife blâmât en apparence le peu d'égards que ce prélat avoit pour l'administrateur, il ne pouvoit pas être fâché dans le fond que l'archevêque et les autres prélats de ce royaume,

que la cour de Rome regarde toujours en quelque façon comme ses sujets et ses créatures, se rendissent puissants, et prissent part au gouvernement de l'état. D'ailleurs les papes en général étoient peu affectionnés aux rois et aux souverains de Suède depuis que ces princes avoient cessé de payer le denier de saint Pierre. C'étoit un tribut que le roi Olaüs avoit imposé en faveur du saint-siège sur tous ses sujets, l'an 940, lorsque le christianisme s'établit dans ce royaume, mais auquel peu de ses successeurs avoient voulu se soumettre (*a*) : ces princes avoient protesté plusieurs fois contre une dévotion qui ruinoit leurs sujets, et qui tiroit à conséquence pour la souveraineté de l'état.

Plusieurs papes exigèrent inutilement ce tribut (*b*) : ils en étoient venus même jusqu'aux foudres de l'excommunication, sans pouvoir cependant ébranler la fermeté de ces princes. La cour de Rome fut obligée enfin de laisser en repos des gens qui, conduits par des vues de politique plutôt que par la science, s'étoient délivrés de bonne heure de la crainte des censures ecclésiastiques. Le conseil de l'administrateur, qui connoissoit l'ancien mécontentement de la cour de Rome, lui fit comprendre qu'il ne devoit pas attendre de grands secours du pape pour réduire l'archevêque : aussi ce prince ne se reposa-t-il pas si fort sur ces lettres apostoliques qu'il ne prît en même temps des mesures plus efficaces pour se mettre en état de n'être pas surpris.

(*a*) Bazius, Historia ecclesiastica suec. et gothica. — (*b*) Honoré III, Jean XXII, Innocent VI, Grégoire XI.

Il convoqua les états-généraux à Tellie, sous prétexte que la trève qu'on avoit avec le Danemarck étoit près de finir, mais en effet dans la vue de faire reconnoître de nouveau son autorité, et de l'affermir par la présence des états, et pour tâcher de pénétrer en même temps si le parti de l'archevêque étoit considérable.

Ce prélat de son côté n'oublioit rien pour faire des créatures au roi de Danemarck et des ennemis à l'administrateur : il s'assura de nouveau de ses partisans, et il gagna même les gouverneurs des châteaux de Stockholm et de Nykioping, qu'il mit dans les intérêts de Christiern : il dépêcha ensuite un homme fidèle à ce prince pour lui rendre compte de l'état et de la disposition de son parti : il l'exhorta de s'avancer à la tête de son armée, sans s'arrêter à la trève : il lui fit représenter par son agent qu'il étoit aisé de la rompre sous différents prétextes, et il le fit assurer que les gouverneurs des châteaux de Stockholm et de Nykioping recevroient ses troupes dans leurs places, et se déclareroient en sa faveur.

Christiern lui manda par son envoyé que ce n'étoit pas assez de rompre la trève, à moins que les états de Danemarck ne contribuassent à la guerre contre la Suède; qu'il travailloit à faire entrer les principaux du royaume dans ses desseins; qu'il croyoit même avoir mis dans ses intérêts le légat, qui devoit passer incessamment en Suède; que si la négociation de ce prélat ne réussissoit pas, il feroit naître quelque incident entre les deux nations, et qu'il engageroit la querelle

si avant, que les états de Danemarck ne pourroient se dispenser de prendre les armes.

Cependant les états-généraux de Suède s'assemblèrent à Tellie, où l'administrateur les avoit convoqués; la plupart des députés se trouvèrent les mêmes qui avoient eu le plus de part à son élection. Ce prince, se voyant si bien appuyé, fit citer l'archevêque pour prêter le serment de fidélité qu'il devoit à la couronne à cause de sa dignité. Ce prélat, ne se croyant pas en sûreté dans une assemblée où il savoit que le parti de son ennemi étoit le plus fort, s'enferma dans sa forteresse de Stèque; c'étoit un château bâti sur la croupe d'une montagne, également fortifié par l'art et par la nature. Les archevêques d'Upsal n'avoient rien oublié pour le rendre imprenable selon les règles de ce temps-là, et d'ailleurs il étoit assez fortifié par les privilèges du clergé, qui en faisoient un asile inviolable. L'archevêque y tint de son côté une assemblée des évêques du royaume et de ses partisans, comme si celle de Tellie n'eût été ni libre ni légitime. Les choses se disposoient de part et d'autre à une rupture ouverte, lorsque Jean Ange Arcemboldi, légat du pape Léon X dans les royaumes du nord, passa de Danemarck en Suède (*a*), et intervint pour accommoder l'archevêque avec l'administrateur.

C'étoit un homme d'un caractère aisé, souple, plein de politesse, complaisant, et qui ne montroit de passion que dans l'application qu'il faisoit paroître d'a-

(*a*) Joannes Magnus, Vita archiepiscop. Upsalens.

masser de l'argent. Une des commissions de ce prélat consistoit en des pouvoirs dont il prétendoit être chargé, de permettre de manger de la viande dans les jours défendus par l'église, à ceux qui vouloient acheter cette permission, et il distribuoit en même temps des indulgences à tous ceux qui contribuoient une certaine somme fixée pour le bâtiment de la basilique de Saint Pierre de Rome, manières toutes nouvelles en ce temps-là de trouver de l'argent, et que les ministres de la cour de Rome poussèrent même un peu loin sous le pontificat de Léon, apparemment à l'insu de ce pape.

Arcemboldi cueilloit ces deniers avec l'avidité d'un partisan qui lève des impôts dont il a traité. Ce prélat, à la faveur des bulles dont il étoit porteur, ravagea impunément une partie du Danemarck; et non content des sommes considérables qu'il avoit tirées de ce royaume, il mit encore cet argent dans le commerce et à de gros intérêts, étant près de partir pour la Suède.

Christiern n'avoit vu qu'avec beaucoup de chagrin cette mission du légat, qui, sous prétexte de dévotion, tiroit tout l'argent de ses états; mais cependant il avoit caché avec soin ses sentiments : il ne pouvoit espérer de réussir dans les desseins qu'il avoit sur la Suède sans le secours du clergé; et il craignoit qu'il ne quittât son parti s'il se brouilloit avec la cour de Rome : il abandonna pour ainsi dire son royaume en proie à l'avarice du légat, afin de le mettre dans ses intérêts : il le combla de caresses et d'honnêtetés pendant son séjour en Danemarck; et lorsque ce prélat alla prendre congé de lui pour passer en Suède suivant les

ordres du pape, il le reçut avec des manières honnêtes et pleines de confiance.

Il le pria de vouloir bien se servir de la considération que lui donnoit son caractère pour établir une paix solide entre les deux nations : il l'assura qu'il étoit prêt d'y contribuer de sa part, pourvu que les Suédois se disposassent à rentrer de bonne foi dans l'union de Calmar : il lui représenta ensuite que ni les guerres civiles ni les rébellions précédentes n'avoient pu rompre un traité si solennel, quoique ces révoltes eussent été quelquefois suivies de quelques succès favorables pour les chefs des rebelles : il lui dit que le clergé et la plus saine partie de l'état souhaitoient le rétablissement de ce traité comme l'unique moyen d'établir une paix solide entre les deux nations; que c'étoit le sujet de plainte de l'administrateur contre l'archevèque. Il pria le légat de protéger ce prélat, qui étoit exposé, à ce qu'il lui dit, aux insultes d'un jeune homme violent et emporté; et il ajouta qu'il se flattoit qu'il mettroit quelque différence entre un chef de révoltés et un souverain, et un prince d'une maison royale, dévoué de tout temps aux intérêts du saint-siège.

Le légat n'ignoroit pas que la cour de Rome étoit aussi contente du Danemarck qu'elle étoit peu satisfaite des Suédois, qui y conservoit même peu de relation : il savoit d'ailleurs que Christiern étoit allié de la maison d'Autriche, pour qui le pape avoit une extrême considération; mais rien ne le détermina davantage à entrer dans les intérêts de ce prince que l'argent qu'il laissoit en Danemarck, et celui qu'il espéroit encore

tirer, à son retour, de quelques provinces où il n'avoit pas publié ses indulgences : il assura Christiern qu'il n'oublieroit rien pour faire réussir sa négociation selon ses intentions : il lui laissa même entrevoir qu'il avoit des ordres secrets d'appuyer ses intérêts et de protéger ses créatures, et il lui promit que sous le caractère apparent de médiateur il agiroit pour son service avec autant de zèle que ses propres ministres.

Le roi de Danemarck, ébloui de ces protestations, lui fit part de ses desseins secrets, et il s'expliqua avec lui plus ouvertement que ne doit faire un prince avec un ministre étranger : il lui avoua qu'il étoit assuré des châteaux de Stockholm et de Nykioping; que tous les évêques étoient disposés à le recevoir dans leurs places, et que l'archevêque d'Upsal, qui conduisoit cette affaire, s'étoit engagé de passer dans son armée sitôt qu'il paroîtroit sur les frontières du royaume : il pria le légat de conférer avec ce prélat, s'il le pouvoit faire sans se rendre suspect, et de concerter avec lui les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour faire réussir ses desseins.

Le légat partit avec cette instruction : il ne fut pas plus tôt arrivé à la cour de Suède qu'il exhorta publiquement l'administrateur et le sénat de la part du pape à faire une paix solide avec le Danemarck : il demanda quelques jours après une audience particulière à l'administrateur; il pria le prince dans son audience de la part du saint-père d'accorder l'honneur de son amitié à l'archevêque, et de ne point troubler ce prélat dans une dignité que le pape même ne lui avoit conférée

qu'à sa recommandation. Sténon lui répondit en peu de mots et avec beaucoup de fermeté qu'il auroit toujours beaucoup d'égards pour les prières qui lui viendroient de la part de sa sainteté, et toute la considération possible pour la personne du légat, mais qu'il devoit porter ses remontrances à l'archevêque, et que ce prélat seroit en repos sitôt qu'il seroit rentré dans son devoir.

Le légat, qui cherchoit à entrer en matière, dit à ce prince qu'il avoit ordre du pape de travailler à l'accommodement de l'archevêque, et à la paix entre la Suède et le Danemarck : qu'il s'étoit aperçu que ce n'étoit presque qu'une même affaire, et qu'il le prioit de consentir à la médiation du saint-siège : il l'exhorta à préférer une paix solide aux événements d'une guerre toujours fort incertaine, qui peut-être n'étoit pas également agréable à tous les états du royaume, ce qui ne pouvoit manquer de le rendre odieux à la noblesse même et aux paysans, pour peu qu'elle durât ou qu'elle fût malheureuse.

Ce discours et le soin que le légat avoit pris de mêler l'affaire de l'archevêque avec les prétentions du roi de Danemarck, firent soupçonner à l'administrateur que ce prélat étoit gagné par ses ennemis, et qu'il connoissoit tous leurs desseins. Il étoit de son intérêt d'en découvrir entièrement le secret; mais il n'étoit pas aisé à un jeune prince suédois de faire parler un prélat italien qui avoit vieilli à la cour de Rome. L'administrateur ne s'amusa point à vouloir tirer son secret par des conférences dans lesquelles il sentoit bien que le légat

lui étoit supérieur : il attaqua ce prélat directement par son foible; il le pria par l'avis du sénat de distribuer dans le royaume les indulgences dont il étoit chargé, et il l'assura que pendant ce temps-là il prendroit des résolutions utiles pour l'état, et conformes aux intentions du saint-père.

Le légat embrassa avec ardeur une occasion si favorable d'amasser de l'argent; c'étoit l'unique sujet de sa légation dans les pays du nord, et il craignoit que si la guerre s'allumoit entre les deux nations, il ne lui fût impossible d'exercer sa commission en Suède parmi le tumulte des armes, et que cela ne le privât d'un gain dont on prétend même qu'il étoit en avance à la chambre apostolique. Ce prélat n'eut pas plus tôt obtenu le consentement de l'administrateur et du sénat qu'il fit publier dans tout le royaume les bulles dont il étoit porteur. Ses officiers et certains quêteurs qu'il menoit à sa suite les répandirent dans toutes les provinces : ils avoient sous-fermé le droit de les publier, et le légat en traitoit indifféremment avec tous ceux qui lui en offroient le plus, sans chercher d'autres conditions dans ces prédicateurs mercenaires que la sûreté de ses deniers.

L'administrateur parut fort touché du désir de gagner ces indulgences, soit politique, ou dévotion. Ce prince fit à cette intention beaucoup de largesses; les sénateurs à son exemple et toute la noblesse donnèrent des sommes considérables : le peuple, naturellement avide de ces sortes de graces, s'épuisa pour y avoir part; tout le monde voulut contribuer : les plus liber-

tins même entrèrent sans peine dans une dévotion que la conduite de l'administrateur avoit mise pour ainsi dire à la mode, et qui ne leur coûtoit que de l'argent.

(a) Arcemboldi amassa des sommes immenses dans la Suède : l'administrateur lui permit de faire sortir cet argent du royaume en espèces, sans rien prendre pour ses droits; c'étoit une grace d'autant plus considérable, que tous les princes en Allemagne avoient exigé un tiers de l'argent qui provenoit des indulgences qu'on avoit publiées dans les terres de leur dépendance. Sténon ajouta à un procédé si honnête des présents magnifiques qu'il fit en particulier au légat : on porta de sa part chez ce prélat un nombre considérable de pelleteries d'un grand prix, et une table d'argent massif d'une grandeur extraordinaire.

L'administrateur, se flattant de s'être fait jour dans l'esprit du légat par la richesse de ses présents, le prit quelque temps après en particulier : il se plaignit à ce prélat de l'ingratitude de l'archevêque; il lui dit qu'il étoit bien informé de ses mauvais desseins, mais qu'il étoit résolu de le forcer à reconnoître sa dignité, ou à sortir du royaume. Arcemboldi, charmé de la libéralité de ce prince, approuva son ressentiment; il n'eut pas même la force de garder le secret au roi de Danemarck : il sembloit qu'il se fît un scrupule de n'être pas pour celui de ces princes dont il tiroit le plus d'argent; peut-être même aussi qu'il ne trahit Christiern que dans la crainte que l'administrateur n'eût pénétré leur intelligence, et que ce prince n'arrêtât l'argent des

(a) Vita archiepiscoporum Upsalensium Joannis Magni.

indulgences, s'il continuoit à lui en faire un secret; il aima mieux s'en faire un mérite : il lui découvrit les desseins du roi de Danemarck, ses liaisons avec le clergé de Suède, et la trahison des deux gouverneurs des châteaux de Stockholm et de Nykioping.

Il exigea cependant de l'administrateur qu'il se conduiroit de manière avec l'archevêque qu'on ne le pût soupçonner d'avoir trahi le secret de Christiern. Il repassa ensuite en Danemarck pour y continuer la publication de ses indulgences; il témoigna à son retour au roi le chagrin qu'il avoit du peu de succès de sa négociation : il dit à ce prince qu'il avoit trouvé l'esprit de l'administrateur trop aigri contre l'archevêque pour espérer un prompt accommodement; qu'il croyoit même que la personne de ce prélat étoit un obstacle au rétablissement de l'union de Calmar; qu'il étoit toujours enfermé dans sa forteresse de Stèque, d'où il sembloit menacer l'administrateur d'une guerre civile, et que dans cette conjoncture il n'avoit pas cru devoir s'aboucher avec lui, pour ne se pas rendre suspect à Sténon; que ce prince haïssoit sa personne, et qu'il avoit pressenti que quand même il pourroit se résoudre pour le bien de la paix à se démettre de sa dignité, il ne le feroit cependant jamais tant qu'il pourroit croire qu'on en voudroit revêtir son ennemi.

Christiern voyant cette négociation échouée, s'aperçut bien qu'il n'y auroit que ses armes qui le rendroient maître de la Suède; mais la trêve duroit encore, et il ne la pouvoit rompre, ni commencer la guerre, sans le consentement du sénat de Danemarck.

Il ordonna secrètement à son amiral d'insulter sur quelque prétexte les premiers vaisseaux suédois qu'il rencontreroit, ne doutant pas que l'administrateur n'usât aussitôt de représailles par terre ou par mer; ce qui feroit commencer la guerre malgré tout le penchant que les états et le sénat de Danemarck avoient pour la continuation de la trève.

Cependant l'administrateur ne perdoit point de temps pour prévenir ses ennemis : il résolut de profiter du secret du légat sans manquer à la parole qu'il lui avoit donnée : il convoqua aussitôt le sénat; il dit à l'assemblée qu'il y avoit une conspiration formée contre le repos de l'état, et que les gouverneurs de Stockholm et de Nykioping devoient au premier jour recevoir les ennemis dans leurs places. Le sénat, effrayé de cette nouvelle, le pria de prévenir les traîtres. L'administrateur, sous prétexte d'une revue, tira habilement le gouverneur de Nykioping de sa place avec toute sa garnison; il y fit entrer aussitôt d'autres troupes, et il y mit un nouveau gouverneur dont il étoit bien assuré; il fit arrêter en même temps le gouverneur du château de Stockholm, qui s'étoit trouvé au palais et à la cour du prince selon son ordinaire. =1516, 8 sept.= Il convoqua ensuite les états-généraux à Westerahs, capitale de la Westmanie; ces deux gouverneurs y furent accusés de trahison contre leur patrie : les états leur donnèrent des commissaires pour instruire leur procès. Soit par la crainte du supplice, ou l'espérance du pardon, ils avouèrent l'un et l'autre l'intelligence qu'ils avoient avec le roi de Danemarck, et ils accu-

sèrent tous deux l'archevêque comme le chef et l'auteur de la conspiration.

L'administrateur ayant cet avantage sur lui, résolut de le pousser : il le fit citer devant les états pour venir rendre compte de sa conduite. Quelques sénateurs, qui prévoyoient avec douleur que ces mouvements alloient dégénérer en guerre civile, firent exhorter sous main l'archevêque à reconnoître l'administrateur, et à faire sa paix avec ce prince; on lui offrit même un sauf-conduit signé des premiers seigneurs des états, dans la vue de le ramener par les voies de la douceur.

L'archevêque fut au désespoir qu'on eût découvert ses desseins avant qu'il eût eu le temps de les faire éclater avec avantage pour son parti : il se plaignoit à ses amis de la lenteur et de l'inexécution des paroles du roi de Danemarck : il envoya une de ses créatures en toute diligence à ce prince pour lui représenter le péril où il se trouvoit exposé, et pour le presser de s'avancer à la tête de ses troupes; et pour gagner temps il demanda au sénat que l'on convoquât de nouveaux états, sous prétexte que la plupart des députés qui composoient l'assemblée de Westerahs étoient créatures ou alliés de son ennemi.

Les états, offensés de l'orgueil et de la rébellion de ce prélat, résolurent de s'assurer de sa personne, et de lui faire son procès. On pria l'administrateur de faire investir la place où il s'étoit retiré; on arrêta en même temps son père et ceux de ses parents et de ses amis qui étoient suspects, et qui pouvoient prendre les armes en sa faveur; et comme les états prévirent que

cette affaire engageroit infailliblement la querelle avec le roi de Danemarck, l'administrateur fut prié de convoquer toutes les milices, et de mettre le royaume en état de n'être pas surpris par ses ennemis.

Ce prince ne fut pas fâché que l'archevêque se fût commis avec les états; il se voyoit par-là en état de se venger, sous prétexte de poursuivre un rebelle : il convoqua aussitôt la noblesse et les milices; ses amis, de leur côté, et ses parents lui amenèrent des secours considérables; chacun voulut signaler son zèle pour la patrie, et son affection pour le prince dans une guerre où il s'agissoit de soutenir son élection, et de défendre la liberté du royaume.

Mais parmi ces seigneurs qui s'empressoient de donner des marques de leur attachement pour l'administrateur, personne ne fit paroître plus de chaleur pour ses intérêts que Gustave Ericson, grand enseigne de la couronne : c'étoit un jeune seigneur âgé de vingt-six ans, descendu des anciens rois de Suède, petit-neveu du roi Canutson, et fils du sénateur Eric Wasa, gouverneur de l'Hallandie; il étoit cousin germain de l'administrateur; il avoit été élevé auprès de ce prince, dont il étoit comme le favori : il avoit l'esprit naturellement grand et hardi, le cœur avide de gloire, et beaucoup plus sensible à l'ambition qu'aux plaisirs : il partageoit avec son père l'estime et la confiance de l'administrateur; mais l'âge avancé de ce sénateur, et je ne sais quoi de timide qui se trouvoit toujours dans ses avis, faisoient que, sans le considérer moins, le prince goûtoit cependant davantage Gustave, dont l'esprit

aussi solide, mais plus hardi et plus entreprenant, ne lui proposoit jamais que des desseins conformes à son courage et à son inclination.

Ce fut par le conseil de ce jeune seigneur qu'il résolut de donner des armes à feu aux paysans, qui ne se servoient encore la plupart que d'arcs et de flèches : ce prince fit acheter à Lubeck un nombre considérable de mousquets; on en chargea un vaisseau qui mit aussitôt à la voile pour Stockholm, mais qui fut pris par l'amiral de Christiern à la sortie de l'embouchure de la Trave, qui passe à Lubeck; et par cet acte d'hostilité la guerre fut déclarée et recommença entre les deux nations, malgré les états de Danemarck, qui avoient plus de penchant pour la continuation de la trève.

L'administrateur, privé de ce secours, ne laissa pas de faire avancer ses troupes pour assiéger l'archevêque : il se mit à la tête des milices, qui formoient le corps le plus nombreux de son armée, et il donna le commandement de la cavalerie à Gustave. Les évêques de Strengnaz et de Linkioping prirent les devants, sous prétexte de s'entremettre pour ramener l'archevêque à son devoir, mais en effet pour l'avertir de la marche et des forces de l'administrateur : ces deux prélats n'avoient pas moins de penchant pour les Danois qu l'archevêque; mais plus habiles et plus politiques que lui, ils cachèrent avec soin une inclination inutile à leur parti, et périlleuse pour eux dans une conjoncture où toute la nation s'étoit déclarée pour l'administrateur. Ils s'excusèrent auprès de l'archevêque, quand ils furent arrivés à Stèque, de ce qu'ils ne se déclaroient

pas contre ce prince, comme ils en étoient convenus à Upsal : ils lui représentèrent que la prudence ne leur permettoit pas d'éclater avant que le roi de Danemarck fût entré dans le royaume pour les appuyer : ils l'exhortèrent à faire lui-même attention aux forces de l'administrateur, qui dans peu de jours paroîtroit au pied de son château avec une armée nombreuse : ils lui dirent qu'il devoit en habile homme conjurer l'orage qui alloit fondre sur lui, et amuser ce jeune prince par quelques soumissions apparentes, dont après tout il sauroit bien se dégager quand son parti seroit plus puissant.

L'archevêque rejeta les avis de ces prélats avec beaucoup de mépris et de fierté : il leur reprocha leur foiblesse, qu'il traitoit de trahison et de lâcheté : il leur dit qu'il venoit d'apprendre par un envoyé de Christiern que ce prince se disposoit à entrer dans le royaume avec toutes ses forces; que sa flotte étoit équipée et prête à faire une descente; que l'administrateur n'étoit guère en état de s'opposer à une puissance si redoutable; qu'il espéroit voir dans peu de temps le roi de Danemarck sur le trône de la Suède, et que pour lors ils devoient craindre que ce prince ne mît peu de différence entre ses faux amis et ses ennemis déclarés. Ces prélats n'ayant pu rien gagner sur cet esprit farouche et indomtable se retirèrent pour faire place aux troupes de l'administrateur, qui parurent en même temps devant cette forteresse.

Ce prince espéroit emporter cette place avant que les Danois fussent en état de faire aucune diversion; mais à peine avoit-il ouvert la tranchée qu'il fut averti

que les Danois avoient fait une descente proche Stockolm, et qu'ils mettoient tout à feu et à sang : ce prince partagea son armée; il laissa son infanterie dans les lignes, et avec sa cavalerie marcha aux ennemis accompagné de Gustave, et suivi de toute la jeunesse de Suède, qui brûloit d'impatience de se signaler sous le commandement et aux yeux du prince.

= 1517, août. = L'administrateur rencontra les Danois proche le château de Wedel; Gustave les chargea le premier à la tête d'un escadron : le combat fut sanglant et disputé avec toute l'opiniâtreté qui se rencontre ordinairement dans les premières occasions où il s'agit de l'honneur de la nation, et en quelque manière du succès de la campagne : la victoire se déclara à la fin pour les Suédois; les troupes de Danemarck furent défaites; la plupart furent taillées en pièces; ceux qui échappèrent regagnèrent leurs vaisseaux avec précipitation, et se retirèrent en Danemarck.

L'administrateur donna toute la gloire de cette action à Gustave, qui, après avoir enfoncé les ennemis avec beaucoup de vigueur, s'étoit mêlé parmi eux l'épée à la main, et les avoit poursuivis jusqu'au bord de leurs vaisseaux, sans leur donner le temps de se remettre ni de se rallier. Ce fut par cette action que le prince commença à le considérer comme une personne utile, après l'avoir aimé comme un homme d'un caractère agréable. Il admiroit l'inclination et le génie surprenant que ce jeune seigneur avoit pour la guerre, le courage, la valeur, et sur-tout la présence d'esprit qu'il avoit fait paroître dans la première action où il eût tiré

l'épée; et ce prince étoit d'autant plus touché de ces qualités que c'étoit celles où il se connoissoit le mieux, et pour lesquelles il avoit naturellement le plus d'inclination.

L'administrateur ramena ses troupes victorieuses au siège de Stèque. L'archevêque fut consterné de la défaite des Danois, qui l'abandonnoient à ses ennemis : il se flattoit que le roi de Danemarck feroit de plus grands efforts pour le soutenir. Les évêques et ses autres partisans, intimidés par la puissance du prince et par la retraite des Danois, n'osoient se déclarer; on avoit même arrêté ou chassé de leurs places ceux qui étoient suspects : l'administrateur poussa ses travaux jusqu'au pied de la muraille. Ce prélat ne pouvoit plus tenir, et sa fierté naturelle, et son animosité contre ce prince, lui permettoient encore moins de se rendre; il se défendit encore quelques jours avec toute la fureur et toute l'opiniâtreté d'un homme désespéré qui veut s'ensevelir dans sa place; mais les principaux officiers de sa garnison ne s'étant pas trouvés de la même humeur, et craignant d'être traités en rebelles s'ils étoient pris d'assaut et l'épée à la main contre le prince et les états, ils forcèrent ce fier prélat de capituler.

Il demanda à faire lui-même sa composition avec l'administrateur, et il offrit de passer dans son camp et de se rendre à sa tente, pourvu qu'il lui voulût donner Gustave en otage. Sténon ayant consenti à cette proposition, Gustave entra dans la place en même temps que l'archevêque en sortit pour se rendre au camp de l'administrateur : ce prélat craignant encore d'être

arrêté malgré cet échange, inviolable selon le droit des gens, voulut au moins pourvoir à sa vengeance si on lui manquoit de parole : il savoit à quel point Gustave étoit cher à l'administrateur ; il ordonna aux officiers de sa garnison, avant que de sortir de la place, de faire pendre ce seigneur aux créneaux du château, en cas qu'ils apprissent que l'administrateur l'eût fait arrêter.

Il se rendit ensuite chez ce prince, et il demanda à faire son traité avec autant de hauteur et le même air de confiance que s'il eût défendu la place pour le service de sa patrie, et contre les ennemis de la nation. L'administrateur, qui vouloit toujours faire regarder cette affaire comme un crime d'état et une rébellion manifeste, refusa d'entrer dans aucune explication : il demanda seulement de mettre garnison dans la forteresse au nom des états : il dit à l'archevêque que le sénat prononceroit sur sa conduite, et ordonneroit des autres conditions du traité ; et il ajouta qu'il ne se trouveroit pas même au sénat quand on règleroit cette affaire, et qu'il ne seroit jamais son juge ni son ami, puisqu'il refusoit de reconnoître sa dignité.

L'archevêque, toujours également fier et audacieux, crut que l'administrateur, malgré la fermeté de sa réponse, ne le renvoyoit au sénat que dans la vue de faire naître à quelques sénateurs le dessein de les accommoder : il remit sa place à ce prince, et ayant exigé un sauf-conduit de lui, il se rendit à Stockholm suivi de ses partisans, et avec un cortège et un équipage aussi magnifique que s'il eût triomphé de tous ses ennemis : il se croyoit encore si redoutable par ses liaisons avec

le roi de Danemarck, qu'il ne doutoit pas que ses juges ne fussent bien aises qu'il voulût être innocent : il se flattoit même qu'on ne regarderoit au plus son affaire que comme une querelle particulière entre l'administrateur et lui, causée par la jalousie du gouvernement, et dont il seroit quitte s'il vouloit seulement faire dire au prince qu'il reconnoissoit sa dignité.

Mais il fut fort trompé dans ses vues; il ne fut pas plus tôt à Stockholm que l'on commença à instruire son procès dans les formes : le sénat se voyant appuyé par l'administrateur, qui étoit toujours à la tête de son armée, prononça hautement contre ce prélat : il fallut même que les évêques de Linkioping, de Strengnaz et de Skara, qui étoient revêtus de la dignité de sénateurs, se rendissent à la pluralité des voix : ils souscrivirent à sa condamnation, de peur de se rendre suspects d'avoir favorisé sa révolte. Ce prélat fut déclaré ennemi de la patrie : le sénat ordonna qu'il donneroit incessamment la démission de son archevêché; qu'il se retireroit dans un monastère pour y faire pénitence de tous les désordres qu'il avoit causés dans le royaume par son ambition; que la forteresse de Stèque, qui avoit donné lieu à l'entrée des Danois en Suède, et qui sous d'autres archevêques avoit toujours servi de retraite aux rebelles, seroit rasée; que l'administrateur seroit remercié de la vigilance qu'il avoit apportée à étouffer la rébellion, et que tout le royaume s'uniroit pour soutenir sa conduite et l'arrêt du sénat, si le pape, prevenu ou mal informé, entreprenoit de faire rétablir l'archevêque.

Cet arrêt fut mis dans les registres publics, signé de tous les sénateurs, séculiers et ecclésiastiques; et en conséquence la forteresse de Stèque fut rasée, et l'archevêque contraint de renoncer à sa dignité. Ce prélat donna sa démission en plein sénat, pour être envoyée au pape; mais en même temps il dépêcha une de ses créatures à Rome pour protester de la violence qu'on lui avoit faite, et pour implorer la protection du saint-siège.

Le roi de Danemarck de son côté employa en sa faveur tous les amis qu'il avoit à la cour de Rome. L'abdication de ce prélat ruinoit ses desseins et son parti : ce prince, moins consterné qu'irrité de la défaite de ses troupes, armoit tout de nouveau, et se préparoit à faire un puissant effort contre la Suède, la campagne suivante; car les états de Danemarck étoient enfin entrés dans cette guerre par ressentiment de la défaite de Wedel : il avoit même envoyé jusqu'en Moscovie pour solliciter le czar de faire la guerre à l'administrateur, et il n'auroit pas été fâché que le pape se fût déclaré en même temps contre ce prince, et qu'il eût joint les foudres ecclésiastiques aux armes qu'il destinoit contre lui.

Le pape, sur les plaintes de l'archevêque, et à la sollicitation de ce prince, ordonna au légat Arcemboldi, qui étoit encore en Danemarck, de repasser en Suède, et de menacer de sa part l'administrateur de l'excommunier s'il ne rétablissoit incessamment l'archevêque dans sa dignité. Le légat, étant arrivé en Suède, n'oublia rien pour engager ce prince à donner

satisfaction au pape : il lui représenta en particulier, et même avec une franchise et une confiance peu convenable à son caractère, mais qui sembloit être une suite de leur première liaison et le prix de ses bienfaits, combien l'indignation et le mécontentement de la cour de Rome étoient redoutables aux plus grands princes; qu'il devoit craindre sur-tout les suites de l'excommunication; que le peuple, de concert dans cette occasion avec le clergé, abandonneroit aussitôt son parti, et que ses amis mêmes et ses créatures les plus dévouées se laisseroient peut-être ébranler assez facilement par la crainte des foudres de l'église : au reste, qu'il avoit assez satisfait à son autorité et même à son ressentiment par l'abdication de l'archevêque; qu'il devoit se faire un mérite de son rétablissement auprès du saint-père, et que le pape seroit engagé par cette déférence à se rendre à l'avenir caution de sa conduite.

L'administrateur fit part au sénat de la demande et des menaces du pape : les évêques de Linkioping, de Strengnaz et de Skara, qui n'avoient souscrit qu'à regret à la condamnation de l'archevêque, appuyèrent fortement la sollicitation du légat; mais tous les sénateurs séculiers, qui composoient le plus grand nombre et le plus puissant, s'y opposèrent unanimement : ils représentèrent à l'administrateur qu'il ne devoit pas s'effrayer mal à propos des foudres du Vatican; qu'ils tiroient de la crédulité et de la soumission de ceux contre qui on les lançoit la plus grande partie de leur force; qu'on n'ignoroit pas que toutes les machines de la cour de Rome étoient toujours couvertes du man-

teau de la religion; qu'il n'y avoit qu'à mépriser ces sortes de menaces pour les rendre vaines et inutiles; que les papes ne pouvoient leur pardonner de s'être affranchis du denier de S. Pierre, et que le roi de Danemarck, de concert avec Léon X, sollicitoit le rétablissement d'un rebelle pour se rendre maître du royaume.

Sténon par leur conseil répondit au légat qu'il étoit surpris que le pape s'intéressât si fort pour un traître qui avoit été pris les armes à la main, et qui méritoit même la mort pour son intelligence avec les Danois; que le caractère et la dignité de ce prélat ne le mettoient pas à couvert de la justice de son souverain; qu'on avoit cru lui faire grace en ne le condamnant qu'à une prison perpétuelle; que tous ses confrères avoient même souscrit à sa condamnation, et qu'on ne pouvoit le rétablir sans exposer le royaume à de nouveaux troubles. Ce prince fit goûter ces raisons au légat par de nouveaux présents; et afin de le convaincre efficacement des torts de l'archevêque, et pour intéresser en même temps le pape dans sa déposition, il offrit à Arcemboldi le riche archevêché d'Upsal, et il s'engagea d'obtenir des états en sa faveur qu'il pourroit pendant sa vie jouir de tout le revenu sans être obligé de résider dans le royaume.

Le légat, à la vue des grands biens qu'il se flattoit de tirer de ce riche bénéfice, oublia son instruction et les ordres du pape : il reçut avec joie la proposition du prince; il approuva sa conduite, et il blâma publiquement celle de l'archevêque : il écrivit à Rome contre ce

prélat, et il manda au pape qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de l'administrateur et des états de Suède par sa rébellion. Il fit agir en même temps ses amis auprès du saint-père pour faire confirmer sa déposition, et pour obtenir la liberté de concourir dans l'élection qui se devoit faire au sujet de son successeur; mais le saint-père lui refusa l'agrément nécessaire pour être pourvu de cette dignité, soit par égard pour la maison d'Autriche et le roi de Danemarck, qui appuyoient les intérêts de l'archevêque, ou peut-être qu'il fût justement offensé contre ce légat de la manière peu édifiante dont il avoit porté les indulgences dans le nord.

= 1518. = Le pape, sur le refus que faisoit l'administrateur de rétablir l'archevêque, mit le royaume de Suède en interdit : il excommunia ce prince et tout le sénat; il les condamna à faire rebâtir à leurs dépens la forteresse de Stèque, et à une amende de cent mille ducats envers l'archevêque. Christiern fit adresser la bulle, pour la publier, à Théodore, archevêque de Lunden en Danemarck, et à l'évêque d'Odensée en Fionie; et ce prince étoit prié dans la bulle d'en appuyer l'exécution, avec ordre de traiter les Suédois désobéissants comme des excommuniés et des schismatiques opiniâtres.

La précipitation avec laquelle cette bulle avoit été fulminée surprit tout le monde; et les Suédois sur-tout furent étrangement scandalisés du dernier article qui en confioit l'exécution au roi de Danemarck : ils disoient qu'il ne convenoit pas au pape, qui étoit le père com-

mun de tous les chrétiens, de prendre parti dans leurs différents, mais qu'il devoit encore moins se servir de sa puissance, qui étoit toute spirituelle, pour protéger un rebelle et un traître, et pour autoriser un prince qui vouloit se rendre maître de leurs biens et de leur liberté. Le sénat défendit sous de grièves peines qu'on déférât à cette bulle, et l'administrateur se mit en état de résister aux armes de Christiern, sans lesquelles il redoutoit peu celles du Vatican.

Le légat ne pouvant plus demeurer avec bienséance auprès d'un prince que son maître venoit d'excommunier, fut contraint d'abandonner la Suède et l'espérance de l'archevêché d'Upsal : il repassa en Danemarck, où il trouva Christiern qui assembloit ses troupes, et qui les faisoit marcher du côté de la Suède = 1518, mai. = Ce prince n'eut pas plus tôt reçu la bulle du pape qu'il entra dans ce royaume à la tête de son armée. Il mit d'abord tout à feu et à sang pour porter la terreur et l'épouvante parmi les Suédois; et cependant pour donner une couleur de justice et une apparence de religion à des cruautés auxquelles il ne se portoit que par vengeance et pour ses intérêts, il faisoit afficher la bulle du pape dans tous les lieux où ses troupes commettoient ces violences, comme s'il n'eût été que le ministre du saint-père.

Il s'avança jusqu'à Stockholm, et mit le siège devant cette place. Il espéroit que la terreur de ses armes, la surprise des bourgeois, et sur-tout la crainte et la frayeur de l'excommunication, causeroient dans la ville quelque émotion dont il pourroit profiter; mais

le gouverneur et les magistrats y mirent un si bon ordre qu'on n'eut rien à craindre de ce côté-là. Le peuple de Stockholm, ennemi de la domination des Danois, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les bourgeois mêlés avec les soldats de la garnison faisoient souvent de furieuses sorties. Les Danois ne gagnoient pas un pied de terrain qui ne leur coûtât beaucoup de monde; ils perdoient même souvent pendant le jour les postes qu'ils avoient emportés à la faveur de la nuit; le feu continuel de la garnison faisoit périr beaucoup de soldats, et la difficulté de recouvrer des vivres achevoit de ruiner l'armée.

Les capitaines de Christiern lui conseilloient de se retirer avant qu'il y fût contraint par les Suédois, qui s'avançoient pour secourir la place; mais ce prince violent, piqué de la résistance des bourgeois de Stockholm, s'opiniâtra à continuer le siège : l'administrateur de son côté se disposoit à marcher contre lui avec toutes les forces du royaume. Dans cette occasion toute la nation s'ébranla, tout le monde s'assembla pour combattre : ce n'étoit pas une véritable armée qui fût composée de troupes réglées, c'étoient des peuples entiers qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté; on vit accourir dans l'armée de ce prince des troupes de paysans, dont les uns descendoient des montagnes, et les autres sortoient de leurs forêts, la plupart habillés de peaux de bêtes sauvages, armés bizarrement, mais pleins d'une férocité qui leur tenoit lieu de valeur, et qui les faisoit combattre avec opiniâtreté jusqu'à la mort.

=1518, juillet.= L'administrateur ayant assemblé toutes ses troupes, marcha droit au roi de Danemarck. Ce prince, craignant d'être enfermé entre l'armée des Suédois et la ville, leva le siège; mais dans le mouvement qu'il fit pour se rembarquer, l'administrateur le chargea si à propos, qu'il défit presque toute son arrière-garde : la crainte de l'ennemi qui approchoit, l'empressement des soldats pour s'embarquer, mirent le désordre et la confusion parmi eux : la plupart furent taillés en pièces; il y en eut plusieurs de noyés en voulant gagner leurs vaisseaux à la nage. Les Suédois prirent tout le bagage, et ils firent plus de trois cents prisonniers, la plupart officiers et gens de distinction, qui firent ferme pendant que leurs troupes s'embarquoient, et qui sauvèrent aux dépens de leur liberté le roi même, et la meilleure partie de son armée.

La disgrace de ce prince ne se termina pas à la défaite de son arrière-garde : il s'étoit embarqué pour retourner en Danemarck; le vent se trouva si long-temps contraire à la route qu'il lui falloit tenir pour son retour, qu'il fut plus de trois mois sans pouvoir sortir de la rade de Stockholm : les vivres commencèrent à manquer sur sa flotte; il fit plusieurs descentes pour en recouvrer, mais il fut toujours repoussé par la cavalerie suédoise. Gustave la commandoit, et ce seigneur, plein de courage et toujours en action, traversoit tous ses desseins, et le contraignoit de se rembarquer. La flotte danoise étoit réduite dans la dernière misère; elle manquoit également d'eau et de vivres, il mouroit tous les jours un nombre considérable de soldats. Christiern se

voyoit exposé à périr lui-même, ou par le défaut de vivres, ou par les maladies contagieuses qui étoient dans son armée.

Pour se tirer de cet embarras il envoya proposer une trève de quelques jours à l'administrateur, sous prétexte de traiter de la rançon des prisonniers : celui qui étoit chargé de cette commission fit entendre habilement à ce prince qu'il ne seroit peut-être pas difficile de changer cette trève en une paix éternelle entre les deux nations. L'administrateur n'ignoroit pas l'extrémité où Christiern étoit réduit; il ne lui auroit coûté, pour achever de vaincre, que de laisser périr son ennemi par la faim; mais, soit générosité, soit l'espérance d'une paix qui l'auroit affermi pour toujours dans sa dignité, il consentit à la trève, et il fit partir en même temps quantité de barques chargées de vivres et de rafraîchissements pour le roi et pour toute sa flotte.

Christiern résolut de se servir de l'inclination que ce prince paroissoit avoir à la paix pour se rendre maître de sa personne : il feignit d'être touché de la manière généreuse dont il l'avoit secouru; il lui fit proposer de passer sur sa flotte pour traiter ensemble de la paix; et pour sa sûreté il lui envoya jusque dans son palais plusieurs personnes de qualité les plus considérables de son armée.

L'administrateur, prince d'un caractère plein de franchise, se disposoit à lui donner cette satisfaction; mais le sénat s'opposa à cette démarche, soit par la crainte de quelque surprise, ou pour soutenir toujours dans la

personne de l'administrateur la dignité de l'état. Sténon renvoya les otages au roi de Danemarck avec de nouveaux rafraîchissements, et il fit dire à ce prince qu'il étoit bien fâché de ne pas pouvoir passer sur sa flotte comme il paroissoit le souhaiter, mais que le sénat trouvoit plus à propos que la paix se traitât de part et d'autre par des commissaires, qui se rendroient incessamment dans quelque ville frontière dont on conviendroit.

Christiern, chagrin que l'administrateur n'eût pas donné dans le piège, tourna ses vues et ses artifices d'un autre côté : Gustave lui étoit redoutable par sa valeur et par le crédit de sa maison dans le royaume, et il haïssoit particulièrement ce jeune seigneur à cause du zèle et de l'ardeur qu'il faisoit paroître pour les intérêts de l'administrateur. Il fit dessein de se rendre maître de sa personne et de cinq ou six autres seigneurs de l'armée de Suède, dans la vue de contraindre l'administrateur à consentir au rétablissement de l'union de Calmar, par la crainte qu'il lui donneroit de faire mourir ces officiers; ou du moins il espéroit de brouiller ce prince avec les premières maisons du royaume, s'il ne consentoit pas à tout ce qu'il pourroit exiger de lui pour sauver la vie de Gustave et de ses compagnons.

Il fit proposer à l'administrateur une entrevue dans la ville de Stockholm même, et il offrit de s'y rendre avec quelques personnes de son conseil, pourvu qu'on lui donnât Gustave en otage et six autres seigneurs à son choix; et pour déterminer ce prince et le sénat à cette proposition, il fit représenter à l'administrateur

qu'ils termineroient ensemble plus promptement tous leurs différents que par des plénipotentiaires, qui emploient presque toujours un temps infini dans les seuls préliminaires.

Il n'y avoit point d'apparence de refuser une proposition si plausible : (*a*) Gustave et les autres otages se rendirent sur le port de Stockholm; l'amiral danois, suivi d'un nombre considérable d'officiers, s'avança aussitôt pour leur faire compliment : il avoit fait glisser auparavant à la faveur de la trève un bon nombre de soldats déguisés en matelots, qui s'étoient dispersés en différents endroits du port, sur le prétexte de se pourvoir d'eau-de-vie et de menues provisions, mais qui se réunirent insensiblement auprès de lui sitôt qu'il eut joint Gustave.

L'amiral lui proposa ensuite de passer dans sa chaloupe pour aller saluer le roi, qui se disposoit à venir trouver l'administrateur. Gustave eût bien voulu se défendre d'une pareille démarche, et attendre, pour passer sur la flotte de Danemarck, que ce prince de son côté eût mis pied à terre; mais l'amiral danois s'étoit fait si bien accompagner, qu'il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, et qu'il valoit mieux le prendre de bonne grace que de faire une résistance inutile.

Il passa sur son vaisseau avec les autres otages; on les conduisit en même temps à Christiern : ce prince les fit arrêter et désarmer contre la foi publique et le

(*a*) Laurens Sigonis, Olaüs Ryning, Benoît Nicolaï, George Sigones, Heming Gadde.

droit des gens : il envoya dire ensuite à l'administrateur qu'il leur feroit couper la tête comme à des rebelles et à des excommuniés, s'il s'opposoit plus long-temps au rétablissement de l'archevêque, et de l'union de Calmar. Sténon, irrité de cette perfidie, arma aussitôt ce qu'il y avoit de barques et de vaisseaux dans le port : toute la noblesse qui se trouvoit à Stockholm, et surtout les parents et les amis des prisonniers, se jetèrent dedans les premières barques qu'ils rencontrèrent ; le prince monta lui-même une frégate qu'il trouva appareillée, et il mit à la voile suivi de sa petite flotte, et résolut avec ces barques d'attaquer les grands vaisseaux de Christiern, et de périr ou de retirer les otages ; mais il ne put rencontrer les ennemis (*a*) : il s'étoit élevé peu d'heures auparavant un vent favorable pour le roi ; ce prince en profita, il fit lever les ancres, et retourna en Danemarck.

Il n'oublia rien à son retour pour gagner Gustave et ses compagnons ; il employa inutilement les menaces et les promesses pour les détacher du parti de l'administrateur, il les trouva inébranlables. Cette fidélité pensa leur coûter la vie. Christiern ne pouvant les gagner, et redoutant sur-tout le courage et le ressentiment de Gustave s'il étoit obligé de le relâcher, commanda secrètement qu'on s'en défît ; mais l'officier danois à qui il en donna la commission, détestant cet ordre barbare, et craignant peut-être le droit de repré-

(*a*) David Chytrée, l. VII, p. 200. Loccen, l. V, p. 196, édition d'Upsal. Joannes Magnus, l. XXIII, p. 790. Olaüs Magnus, l. XVI, p. 289, édit. de Leyde.

ailles si le sort des armes le faisoit tomber entre les mains des Suédois, représenta à ce prince que la mort le ces seigneurs seroit préjudiciable à ses intérêts, et qu'il pouvoit au contraire tirer dans la suite beaucoup l'utilité de la crainte qu'il en donneroit à leurs parents. Le roi se contenta de les faire enfermer dans le château le Copenhague, où cependant ils furent traités par ses ordres avec tant de dureté que quelques-uns d'entre eux y périrent de misère.

Eric Banner, seigneur danois, parent de Gustave, ouché de compassion, le demanda au roi sur sa pa ole; et pour l'obtenir plus facilement de ce prince dé iant et soupçonneux, il lui représenta qu'il ne souhaitoit l'avoir chez lui que pour tâcher de le gagner, et lans l'espérance de le mettre dans ses intérêts. Chrisiern consentit à sa demande, à condition néanmoins qu'il conduiroit son parent dans le château de Kalloë n Jutland, dont il étoit gouverneur, et qu'il paieroit ix mille écus d'or pour sa rançon s'il le laissoit échaper, et s'il manquoit de le représenter aussitôt qu'il le edemanderoit.

Banner, plein de générosité, ne trouva point de conlitions trop rudes pour sauver la vie de son parent, qu'il croyoit être en danger dans le château de Copenhague. = Octobre. = Il mena avec plaisir Gustave dans a forteresse de Kalloë : il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il âcha par ses manières honnêtes de faire oublier à son prisonnier les mauvais traitements qu'il avoit reçus lans la capitale. La bonne mine, l'air noble et agréable le Gustave, lui gagnèrent bientôt le cœur de Banner

et de toute sa famille : il ne fut pas long-temps dans ce château sans avoir la liberté d'en sortir pour se promener, et pour prendre le divertissement de la chasse. On lui proposoit tous les jours des plaisirs nouveaux, tout le monde s'empressoit pour le divertir; mais ces soins obligeants ne pouvoient lui faire oublier qu'il étoit prisonnier; rien ne pouvoit le consoler de n'avoir point de part à la gloire et aux événements de la guerre. Le désir de servir l'administrateur, la passion de défendre sa patrie, et de se venger en même-temps de la perfidie de Christiern, l'empêchoient de goûter les plaisirs dont on se servoit pour adoucir le chagrin de sa captivité.

Christiern de son côté étoit toujours tourmenté de la passion de réduire les Suédois sous son obéissance; le mauvais succès du siège de Stockholm n'avoit fait qu'aigrir son ressentiment contre l'administrateur : il ne pouvoit pardonner à ce prince la honte qu'il lui avoit fait recevoir par la retraite précipitée à laquelle il l'avoit contraint, et par la défaite d'une partie de son armée; il sentoit même à tous moments une secrète confusion d'avoir inutilement violé sa parole et le droit des gens dans la personne de Gustave et des autres otages, et sur-tout la considération que le parti qu'il avoit en Suède s'anéantissoit tous les jours, lui fit prendre la résolution de faire, la campagne suivante, de si grands efforts, qu'il pût accabler l'administrateur, et que le succès de ses armes justifiât en quelque façon, qu'il avoit pu en user avec des sujets rebelles et frappés d'anathème autrement qu'avec des ennemis ordinaires,

Il avoit également besoin de troupes et d'argent pour faire réussir ses desseins : il fit saisir par ses officiers celui du légat Arcemboldi, sous prétexte que ce prélat avoit employé l'argent des indulgences en marchandises de contrebande; mais son véritable crime consistoit dans un million de florins qu'il emportoit des royaumes du nord, et dans les liaisons qu'il avoit eues avec l'administrateur. Christiern avoit appris les mauvais offices que le légat avoit rendus à l'archevêque auprès du pape, et qu'il avoit même fait agir tous ses amis auprès du saint-père pour obtenir l'archevêché d'Upsal; cela fit croire sans peine à ce prince que cette dignité à laquelle ce prélat aspiroit du consentement de l'administrateur, n'étoit que le prix et la récompense du secret qu'il avoit trahi : cette infidélité avoit ruiné son parti dans le royaume de Suède. Le plaisir d'une vengeance utile l'emporta sur le droit des gens : il fit même arrêter le légat avec tous ses effets; et de peur d'être obligé dans la suite d'entrer en discussion des privilèges de son caractère, et pour éviter sur-tout la restitution de l'argent qu'il avoit fait saisir, il ordonna secrètement qu'on le laissât échapper après lui avoir fait donner mille frayeurs de la mort, afin qu'il se sauvât avec plus de précipitation. Cette conduite envers un légat fit bien voir que tout le zèle et la déférence que ce prince affectoit de faire paroître pour les ordres du saint siège n'étoient qu'un moyen d'arriver à ses fins, qu'il couvroit du prétexte de la religion.

Il se servit de l'argent du légat pour faire de nouvelles levées : il mit des impôts extraordinaires dans

son royaume, sans la participation des états. Le clergé et la noblesse s'y opposèrent, et refusèrent absolument de contribuer, sous prétexte que ces nouveaux impôts, et même le commencement et la déclaration de la guerre, n'étoient autorisés ni par le sénat, ni par les états; mais en effet, parce que l'ambition et l'humeur violente de ce prince commençoient à leur causer beaucoup d'inquiétude, et qu'ils craignoient peut-être autant que les Suédois le succès de ses armes.

Ce prince ne laissa pas de tirer beaucoup d'argent du peuple, qui paie ordinairement le premier, et que la noblesse et les autres états abandonnent toujours quand il ne leur en coûte rien : il employa ces deniers à faire des levées de troupes étrangères : il appela à son service tous les aventuriers qui s'y voulurent engager, et il les préféra même aux Danois dans la distribution des emplois, afin que ses armes ne fussent pas entre les mains de gens qui eussent d'autre intérêt que le sien; il obtint en même temps de François I, roi de France, quatre mille hommes d'infanterie; Gaston de Brezé, prince de Foucarmont, et le baron de Gondrin, commandoient ces troupes. Christiern se vit en peu de temps une armée nombreuse, et qui le rendoit également redoutable à ses sujets et à ses ennemis : il nomma pour général Othon Crumpein, qui passoit pour un des plus grands capitaines du nord : il lui confia ses desseins et le commandement de ses troupes, n'ayant pas jugé à propos de quitter Copenhague dans une conjoncture où le sénat et les principaux seigneurs de Danemarck paroissoient fort mécontents.

= 1519, février. = Othon entra dans la Gothie occidentale à la tête de cette armée : ses troupes par son ordre firent des ravages horribles dans cette province, dans le dessein d'attirer les Suédois au combat. L'administrateur s'avança de son côté à la tête de son armée, et suivi de dix mille paysans de cette province qui s'étoient réunis auprès de lui; ce prince campa à l'entrée de la forêt de Twède, et il fit abattre quantité d'arbres de tous côtés pour fortifier son camp et ses retranchements. Othon, à la vue de l'armée suédoise, fit paroître quelque frayeur; il se retira avec une précipitation apparente sur le lac Weter qui étoit glacé, et il y campa avec toute son armée : Sténon, emporté par son courage, poursuivit avec plus d'ardeur que de précaution un ennemi qu'il croyoit trouver en désordre et épouvanté : il laissa son infanterie et les paysans Suédois dans les bois, où ils s'étoient retranchés, et avec sa cavalerie il chargea les Danois, qu'il rencontra proche Bogesund. Sa valeur et son exemple firent combattre ses soldats comme des gens qui vouloient vaincre ou mourir; ce prince, à la tête d'un escadron qui étoit composé de la première noblesse du royaume, poussa et rompit tout ce qui se présenta devant lui, et déja la victoire se déclaroit en sa faveur, lorsque dans la chaleur du combat il fut frappé d'un coup de canon qui lui emporta une jambe : les Suédois, épouvantés de la blessure de leur général, s'ébranlèrent. Othon sut profiter de ce mouvement de terreur qu'il aperçut dans ses ennemis; il fit tirer de nouveau son canon chargé à cartouches au travers des escadrons suédois;

son infanterie s'avança en même temps, qui faisoit un feu continuel. La cavalerie suédoise destituée de son général se battit d'abord en retraite; mais craignant à la fin d'être enveloppée, elle se débanda : chacun chercha son salut dans la fuite; ce ne fut plus un combat, mais une déroute générale. On déroba l'administrateur à la poursuite des Danois, ses gens l'emportèrent sur un traîneau : il mourut de sa blessure proche Strengnaz, comme on le transportoit à Stockholm. C'étoit un prince plein de valeur, mais peu habile, sans politique, et plus propre à commander un parti qu'à gouverner un état.

Othon qui savoit vaincre fit marcher aussitôt ses troupes contre l'infanterie suédoise, et les paysans qui occupoient le passage du Twède : il se flattoit d'emporter aisément leurs retranchements : il les fit attaquer par l'infanterie danoise; mais les Suédois se battirent avec tant de courage, qu'ils forcèrent cette infanterie d'abandonner l'attaque, après avoir perdu beaucoup de monde au pied des retranchements.

Othon, au désespoir de la lâcheté de ses troupes, fit renouveler l'attaque par l'infanterie françoise qui étoit dans son armée, et il fit en même temps le tour de ces retranchements pour tâcher de trouver un passage plus facile et moins défendu : le prince de Foucarmont s'avança de son côté à la tête des François : il monta le premier l'épée à la main sur les retranchements, mais il reçut aussitôt un coup de flèche qui le renversa dans le fossé; ses soldats, irrités de la blessure de leur commandant, se poussèrent avec fureur contre

les Suédois, et ils emportèrent ces retranchements malgré une résistance inconcevable. Othon, à la faveur de l'attaque des François, s'ouvrit en même temps un passage. Les Suédois affoiblis par un long combat, et enveloppés de tous côtés, se défendoient encore avec une valeur extraordinaire; la plupart de ces paysans, furieux de désespoir, s'enfonçoient dans les bataillons ennemis, contents de périr, pourvu qu'ils vengeassent leur mort par celle d'un ennemi : ils furent presque tous taillés en pièces; la nuit favorisa la retraite de quelques-uns, qui se jetèrent dans les bois, d'où ils regagnèrent chacun leurs cantons et leurs villages.

Le général danois, ne trouvant plus d'obstacle, passa la forêt de Twède, et pénétra dans le cœur du royaume : tout fuyoit devant lui: il n'y avoit ni troupes ni milice sur pied qu'on pût lui opposer; chacun se retiroit dans les provinces les plus éloignées; la plupart des sénateurs s'enfermèrent dans leurs châteaux; la veuve de l'administrateur se retira dans la citadelle de Stockholm, avec deux jeunes enfants du prince Sténon son mari. Les paysans, consternés de la défaite de leurs compatriotes, s'étoient réfugiés dans les bois; il n'y avoit que l'élection d'un administrateur qui pût rétablir les affaires de la Suède : il auroit fait prendre de nouveau les armes à la noblesse, toutes les milices et ce qu'il y avoit de troupes dispersées se seroient ralliées auprès de lui, et c'étoit d'ailleurs un obstacle à l'élévation de Christiern sur le trône de ce royaume.

Le clergé n'oublia rien dans cette conjoncture pour traverser une élection si préjudiciable aux intérêts de

ce prince. L'archevêque n'eut pas plus tôt appris la mort de l'administrateur, qu'il sortit de sa retraite : il reprit les marques de sa dignité, à laquelle il avoit renoncé solennellement dans le sénat : il rentra dans Upsal, et il fit déclarer cette ville en faveur du roi de Danemarck. Les évêques de Linkioping et de Strengnaz, partisans secrets de ce prince, mais qui avoient affecté de ne se pas déclarer ouvertement pour aucun parti, tant que l'événement de cette guerre avoit été incertain, publioient alors hautement la justice de ses armes : ils parcoururent chacun leurs diocèses pour empêcher la noblesse de prendre les armes : ils gagnoient les uns par des vues de récompenses, et ils intimidoient les autres par des menaces de la puissance et du ressentiment de Christiern. Ils représentoient indifféremment à tout le monde que la Suède n'étoit plus en état de résister aux Danois ; que le dernier administrateur, en désobéissant au chef de l'église, s'étoit justement attiré tous les malheurs sous lesquels il avoit succombé ; qu'une nouvelle élection ne serviroit peut-être qu'à rendre les Suédois plus coupables, et que c'étoit exposer le royaume à une désolation générale, pendant qu'on y pouvoit rétablir le calme et la tranquillité par une soumission aux ordres du saint-père, et par une bonne paix avec le Danemarck.

Ils attirèrent par de semblables discours trois sénateurs (*a*) dans leur parti, et plusieurs seigneurs, dont les terres se trouvoient sans défense, et les premières exposées au pillage et à la fureur des Danois : ces deux

(*a*) Éric Troll, Éric Abrahami, Benoît Canut.

prélats, sous prétexte de s'intéresser à la conservation de leur pays, engagèrent ces seigneurs à députer vers le général Othon, pour lui demander une trève au nom de toute la nation, et ils le firent assurer par leurs députés qu'ils ne s'en serviroient que pour prendre des résolutions qui seroient également utiles aux deux royaumes, et agréables au roi son maître.

Othon, qui ne vouloit pas donner le temps aux Suédois de se reconnoître, n'accorda que onze jours de trève, et il exigea que pendant ce temps-là les états s'assembleroient incessamment à Upsal, où il se rendroit lui-même pour y traiter des intérêts du roi de Danemarck. L'archevêque, comme premier sénateur né de l'état, convoqua l'assemblée; le clergé fit tous ses efforts pour persuader à la noblesse et aux paysans de s'y rendre, ou d'y envoyer des députés; mais la plupart refusèrent hautement de tenir les états dans une ville qui venoit de se déclarer pour les ennemis, et où ils savoient bien que les Danois donneroient la loi : il ne se trouva à Upsal que les évêques du royaume, trois sénateurs qu'ils avoient gagnés, et quelques seigneurs de la Gothie occidentale, intimidés par la présence des troupes d'Othon, et par les menaces de ce général danois. L'archevêque ne laissa pas d'ouvrir les états, qui, n'étant composés que de ses amis et de ses créatures, suivirent aveuglément tous ses mouvements. Othon y parut accompagné des principaux officiers de son armée : il demanda l'extinction de la dignité d'administrateur, et le rétablissement de l'union de Calmar en faveur du roi son maître : il obtint sans peine ce

qu'il voulut d'une assemblée dont il disposoit; les états prévinrent même ses demandes et ses prétentions : ils abolirent la dignité d'administrateur, et ils condamnèrent la mémoire des princes qui en avoient été revêtus comme ayant été rebelles à leur souverain légitime; chacun se faisoit un mérite de donner des marques d'aversion et d'éloignement pour les intérêts de son pays, et Othon n'eut de peine qu'à modérer des honneurs excessifs qui pouvoient faire soupçonner que le traité qu'il faisoit avec les états n'avoit été signé que par des traîtres ou par des gens dont les suffrages avoient été violentés.

=Mai.= Ce général promit au nom du roi son maître de conserver à la Suède ses lois et ses privilèges, d'observer ponctuellement toutes les conditions du traité de Calmar; que les prisonniers, et spécialement Gustave Ericson, seroient délivrés sans rançon, et que l'on ne pourroit rechercher personne pour les différents partis où l'on se seroit engagé depuis la mort de l'administrateur Suante : l'archevêque donna ensuite le titre de roi de Suède à Christiern, au nom de toute cette assemblée, comme s'il eût été véritablement avoué par les états-généraux du royaume, et il écrivit en même temps dans les provinces qu'on eût à recevoir ce traité, et à se soumettre à cette résolution des états d'Upsal, avec menaces de punir rigoureusement ceux qui refuseroient de s'y conformer.

Othon fit avancer ensuite son armée dans les provinces les plus éloignées pour y faire reconnoître l'autorité de son maître; il battit en différentes occasions

les paysans qui commençoient à s'attrouper et à reprendre les armes. Ces peuples naturellement féroces ne purent souffrir que leurs ennemis parussent si près de leurs villages, sans se mettre en défense : ils attaquèrent les Danois avec autant de résolution que si leurs forces avoient été égales : ils ne cédoient à leurs ennemis ni en courage, ni même en nombre et en quantité de troupes ; mais ils manquoient de chefs et de fortune. Othon eut bientôt dissipé ces milices qui combattoient avec plus d'impétuosité que d'ordre ; il envoya de tous côtés des partis qui brûloient les villages, et qui poursuivoient ces paysans jusque dans leurs forêts, et ses troupes en firent périr une prodigieuse quantité.

L'archevêque, pour intimider les autres par quelque chose de plus redoutable pour ces paysans que la mort même, défendit au clergé de donner la sépulture chrétienne à ceux qui mourroient les armes à la main contre un prince autorisé par les ordres du pape. Le général danois portoit lui-même le fer et le feu dans les châteaux des seigneurs qui refusoient de se soumettre, en même temps qu'il combloit d'honnêtetés ceux qui se déclaroient en sa faveur : les seigneurs et les gentilshommes, peu unis entre eux, subirent enfin le joug de la domination danoise ; tout le monde fut contraint de se soumettre : on couroit au-devant du vainqueur, et on se pressoit de faire sa paix en particulier. La plupart des villes envoyèrent des députés pour promettre obéissance ; il n'y eut que Stockholm et Calmar qui restèrent dans le parti de la veuve de

l'administrateur. Othon investit la capitale, et disposa ses troupes dans des quartiers d'une manière qu'il ne pouvoit entrer aucun secours dans cette ville que par mer. =Novembre.= Il écrivit ensuite au roi de Danemarck pour lui rendre compte du succès de ses armes, et du traité d'Upsal.

Les nouvelles de la réduction de la Suède remplirent de joie toute la cour de Danemarck. Christiern seul parut inquiet et chagrin; ce prince défiant et ombrageux craignoit que le général Othon ne se servît de son armée, qui n'étoit composée que d'étrangers, pour se rendre maître en son nom du royaume, ou que les Suédois, dans le désespoir de se voir soumis aux Danois, ne tentassent sa fidélité, et ne lui offrissent de le reconnoître pour administrateur. Il lui écrivit des lettres pleines de reconnoissance, et conformes aux services qu'il en venoit de recevoir; mais il lui manda en même temps, pour le contenir dans son devoir, qu'il passeroit en Suède au printemps suivant, à la tête d'une puissante armée, et qu'il vouloit former lui-même le siège de Stockholm : il lui envoya peu de temps après plusieurs vaisseaux chargés de sel, qui étoit rare et fort cher en Suède, et il lui ordonna de le faire distribuer gratuitement aux principaux de chaque village, afin de faire goûter aux paysans la douceur de son gouvernement.

Gustave ne fut pas long-temps sans apprendre les malheurs de son pays; il fut touché sensiblement de la mort de l'administrateur; il ne douta point que, dans une consternation si générale, le roi de Danemarck ne

se rendît maître de toute la Suède; sa captivité, quoiqu'adoucie par les bons traitements de Banner, lui devint insupportable; le désir de venger la mort de Sténon, la passion si naturelle de défendre sa patrie, peut-être même des vues flatteuses d'ambition le déterminèrent à travailler à sa liberté : il connoissoit trop bien le roi de Dancmarck, pour espérer que ce prince le relâchât tant que la guerre dureroit, quoique le général Othon pour gagner la noblesse s'y fût engagé par le traité d'Upsal; et d'ailleurs il ne pouvoit pas exiger de bonne grâce de Banner, quoique son parent, qu'il entrât dans ce dessein contre ce qu'il devoit à son roi: ainsi il résolut de ne devoir sa liberté qu'à lui-même, persuadé qu'il ne feroit aucun tort à Banner, pourvu qu'il lui rendît la somme à laquelle Christiern avoit fixé sa rançon.

=Décembre.= Dans ce dessein il sortit un jour de grand matin du château de Kalloë, sous prétexte d'aller à la chasse dans les bois, ce qui lui étoit assez ordinaire: il se travestit en paysan, et dans cet équipage il marcha deux jours à pied, par des chemins détournés, et se rendit à Flensbourg. Il ne sortoit personne de cette ville sans passeport : Gustave n'osoit se présenter à la porte ni au gouverneur, de peur d'être reconnu; heureusement pour lui, c'étoit la saison où les marchands de la basse Saxe venoient acheter des bœufs en Jutland, où il s'en fait un trafic considérable : Gustave se loua à un de ces marchands allemands pour conduire ces bœufs, et à la faveur de ce déguisement il sortit heureusement des terres de Danemarck, et arriva à Lubeck.

Banner, averti de la fuite de son prisonnier, courut après avec une extrême diligence, et le joignit à Lubeck: il lui reprocha dans la chaleur de son ressentiment une fuite qui l'exposoit à l'indignation de son souverain, et à payer même une somme très considérable: Gustave n'oublia rien pour satisfaire et pour apaiser son parent: il lui représenta l'injustice de sa détention, et la violence qu'on lui avoit faite, contre la foi publique et le droit des gens; qu'il avoit cependant supporté sa captivité avec patience, tant qu'il avoit espéré que Christiern se résoudroit à lui faire justice; mais que ce prince paroissant l'avoir condamné à une prison perpétuelle, au préjudice même du traité d'Upsal, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il se fût procuré lui-même sa liberté; qu'au reste il alloit travailler efficacement à lui faire toucher la somme à laquelle sa liberté avoit été fixée, afin qu'il n'en pût recevoir aucun dommage.

Banner convaincu de la justice de ses raisons, et satisfait de sa promesse, retourna chez lui, et publia qu'il n'avoit pu joindre son prisonnier. Christiern irrité de sa fuite, et craignant sur-tout qu'il ne traversât ses desseins en Suède, envoya des ordres au général Othon, d'employer tous ses soins pour le faire arrêter. Gustave, sans s'étonner du péril où il s'exposoit, persévéra dans le dessein de passer dans ce royaume, et d'y former un parti contre les Danois: il s'adressa à Nicolas Gems, premier consul de Lubeck, dans la vue de le faire entrer dans ses desseins, et d'en tirer quelques secours; et après s'être fait connoître, il lui représenta l'intérêt que la régence de Lubeck avoit de s'opposer à

l'agrandissement de Christiern; que la conquête de la Suède alloit rendre ce prince maître de tout le commerce de la mer Baltique, ce qui ruineroit dans la suite les négociants des villes anséatiques, et que celle de Lubeck n'ignoroit pas de quelle conséquence il lui étoit que les royaumes du nord ne fussent pas réunis sous un même souverain : il le fit souvenir ensuite de la haine que les Danois avoient toujours fait paroître contre la ville de Lubeck, et au contraire des services constants que les Suédois lui avoient rendus en tous temps : il ajouta qu'il ne croyoit pas que la régence eût oublié que cette ville devoit sa liberté au roi de Suède Eric Blésus, qui l'avoit délivrée en 1248 de l'usurpation tyrannique de Waldemar, second roi de Danemarck; que le commerce et la protection de la Suède avoient enrichi ses négociants, et qu'il espéroit que la ville de Lubeck, par des motifs aussi pressants que ceux de son intérêt et d'une généreuse reconnoissance, se déclareroit dans cette conjoncture pour ses anciens alliés.

Le consul goûta ses raisons, et promit à Gustave de les proposer dans le premier conseil; mais la régence de cette ville, qui n'étoit composée que de marchands, ne trouva pas à propos de se déclarer en faveur d'un parti qui étoit sans troupes, et qui paroissoit sans ressource. Ces bourgeois qui n'avoient pour but que la sûreté présente de leur commerce, et qui craignoient d'irriter Christiern, qui avoit une puissante flotte, refusèrent même à Gustave de le faire conduire à Stockholm, où il vouloit se jeter. Le magistrat auquel il s'étoit adressé ne laissa pas de lui promettre de le faire

passer secrètement sur les terres de Suède, soit qu'il eût des vues plus étendues, et qu'il connût mieux les intérêts de sa ville que les autres conseillers, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il eût un ordre secret de favoriser son passage, sans qu'il parût que la régence y eût part.

Le consul le fit embarquer dans un vaisseau marchand, et il l'assura en partant, que, s'il pouvoit former dans le royaume un parti capable de tenir la campagne, la régence se déclareroit en sa faveur. Gustave eût bien voulu descendre dans le port de Stockholm; mais le patron du navire tint une autre route, soit qu'il eût pour cela des ordres secrets, ou que ses affaires et son négoce l'appelassent d'un autre côté : il débarqua Gustave proche Calmar. Ce seigneur entra dans cette ville: elle tenoit encore en apparence pour le parti de la princesse Christine, veuve de l'administrateur; ou, pour mieux dire, le gouverneur tenoit pour lui-même, et attendoit à faire son traité que les Danois lui offrissent des conditions assez avantageuses pour le dédommager de son gouvernement.

Gustave se fit connoître au gouverneur et aux principaux officiers de la garnison, la plupart allemands, et qui avoient même servi sous lui dans l'armée du prince Sténon. Il se flattoit qu'à la faveur de sa naissance et de son ancienne autorité, ils lui déféreroient encore le commandement. Dans cette pensée, il les exhorta à garder inviolablement à la veuve de l'administrateur la fidélité qu'ils avoient promise à ce prince: il leur dit qu'il étoit venu se jeter dans leur ville au

péril de sa vie, pour partager avec eux la gloire d'une résistance honorable : il les assura qu'ils ne manqueroient pas de secours; mais ces étrangers, gens de solde et mercenaires, voyant ce seigneur sans troupes et sans suite, le regardèrent comme un homme perdu, et refusèrent d'entrer dans son parti; et sur ce qu'il tenta de gagner des soldats de la garnison, on le menaça de le tuer ou de le livrer à Christiern, s'il ne se retiroit. Gustave fut obligé de sortir promptement de la ville : cette affaire ayant éclaté, les Danois mirent quantité de monde en campagne pour l'arrêter, il fut contraint d'avoir recours à son déguisement ordinaire; il s'habilla de rechef en paysan; et à la faveur de ce déguisement il passa, caché dans un chariot chargé de paille, au travers de tous les quartiers de l'armée danoise, et il se rendit ensuite dans un château que son père avoit dans la province de Sudermanie.

Il écrivit de là à ses amis pour leur faire part de son retour en Suède, et pour les prier de se rendre auprès de lui avec ce qu'ils pourroient armer de leurs vassaux : son dessein étoit de se mettre à leur tête, et de forcer quelque quartier de l'armée des Danois pour se jeter dans Stockholm; mais il ne trouva personne qui voulût s'engager dans un dessein si hardi : ses parents même refusèrent d'entretenir avec lui aucune correspondance. Ce n'étoient plus ces mêmes Suédois si fiers et si jaloux de leur liberté; tout ployoit sous le joug de la domination danoise : chacun s'appliquoit à éloigner de soi le moindre soupçon de révolte, contents de leur sûreté, et indifférents presque pour le salut de l'état.

Gustave, trouvant tant de foiblesse dans ses amis, s'adressa aux paysans de la province : il espéroit que ces gens naturellement féroces, et qui n'avoient rien à craindre ni à espérer de Christiern, se jeteroient avec ardeur dans son parti : il parcourut d'abord la nuit plusieurs villages pour gagner les principaux, et il s'exposa même à la fin jusqu'à paroître en public les jours de fête, pour les exhorter à se soulever : mais ces gens rebutés de la guerre, où la plupart avoient perdu leurs parents, lui répondirent brutalement qu'ils ne manqueroient jamais de sel ni de harengs sous le gouvernement du roi de Danemarck, mais qu'ils ne pouvoient manquer de périr s'ils tentoient le moindre soulèvement contre un prince si puissant.

Gustave fut sensiblement touché de cette réponse; il ne savoit quel parti prendre, ni même où se retirer; il n'y avoit de sûreté pour lui en Suède qu'à la tête d'une armée; les Danois le cherchoient toujours avec empressement, et il ne pouvoit demeurer long-temps dans un même lieu, ni aussi changer souvent de retraite, sans s'exposer à être découvert et arrêté : il se résolut dans cette extrémité à tenter au péril de sa vie de se jeter seul dans Stockholm, espérant que sa présence fortifieroit le courage des bourgeois et de la garnison, et que la résistance de cette capitale engageroit peut-être les villes anséatiques à la secourir. Il partit du château de Rafnas sans avoir fait part de son dessein à personne; il marcha quelques jours par des chemins détournés, et ne logeant que dans des cabanes écartées, de peur d'être reconnu : mais les Danois

avoient mis tant de monde en campagne, qu'ils pensèrent le surprendre; ils ne le manquèrent pas d'une heure. Gustave se voyant poursuivi revint sur ses pas par une autre route, et il résolut dans cette extrémité de se cacher pour quelque temps dans un monastère : il choisit pour sa retraite le couvent des chartreux de Griphysholme, dont ses aïeux étoient fondateurs : mais ces religieux peu touchés des graces passées, et attachés au contraire jusqu'au scrupule à la conservation des biens présents, s'excusèrent de le recevoir sous prétexte qu'ils craignoient d'attirer sur leur maison et sur leur ordre l'indignation de Christiern. Il fallut que Gustave cherchât un autre asile; il retourna dans la province de Sudermanie : il se retira chez un paysan, ancien domestique de sa maison, et il s'y tint caché quelques mois : il se servit de son hôte pour porter des lettres à différents seigneurs, dans la vue de tenter encore de leur faire prendre les armes; mais tous ses soins furent inutiles, personne ne branla. Othon par sa présence, et par le bruit qu'il avoit fait répandre de l'arrivée prochaine de Christiern à la tête d'une puissante armée, retint tout le monde dans l'obéissance. Gustave se consola de la foiblesse de ses compatriotes, dans l'espérance que l'arrivée de ce prince, et la dureté de son gouvernement, réveilleroient enfin l'aversion des Suédois, et feroient naître quelque conjoncture dont il pourroit profiter.

= 1520, mai. = Christiern impatient de jouir de ses conquêtes, et de se montrer victorieux aux Suédois, passa dans ce royaume au printemps, comme il en

avoit assuré le général Othon : il fut reçu par l'archevêque et par les autres prélats avec toute la joie que leur donnoit l'heureux succès de leurs desseins. L'archevêque se flattoit sur-tout que ce prince n'auroit pas plus tôt achevé de soumettre tout le royaume, qu'il lui en remettroit le gouvernement entre les mains.

Christiern à son arrivée ratifia solennellement le traité d'Upsal; et, comme s'il n'eût manqué que cette formalité pour le rendre véritablement roi de Suède, il fit aussitôt sommer la veuve de l'administrateur et le gouverneur de Calmar de lui remettre ces deux villes; le gouverneur fit son traité sans attendre seulement qu'il fût assiégé : il n'en coûta que de l'argent au roi de Danemarck pour être maître de cette importante place, qui étoit après Stockholm le port le plus considérable de la Suède. Christiern en donna le gouvernement à Séverin de Norbi, gouverneur de l'île de Gotlande, et amiral de Danemarck. Ce prince combloit ce seigneur de bienfaits, pour reconnoître la complaisance aveugle qu'il avoit indifféremment pour toutes ses volontés, dans un temps où les sénateurs de Danemarck, et les premiers seigneurs de ce royaume croyoient être en droit de dire leur avis, et même de s'opposer à celui du prince quand ils ne le trouvoient pas conforme au bien de l'état.

La veuve de l'administrateur fit paroître plus de courage que le gouverneur de Calmar; elle fit dire à Christiern qu'elle ne pouvoit reconnoître pour son souverain l'ennemi de son pays et de sa maison, ni déférer aux résolutions d'une assemblée qui n'étoit com-

posée que de traîtres et de rebelles, et où même les ennemis de la nation avoient donné la loi : Christiern vit bien par la fermeté de cette réponse qu'il n'y auroit que ses armes qui le rendroient maître de Stockholm ; il fit marcher toutes ses troupes pour en former le siège, pendant que sa flotte s'avançoit en même temps sous la conduite de Norbi pour fermer le port de cette ville.

Christiern pressoit le siège de Stockholm, avec toute l'ardeur et l'application que lui donnoient le désir et l'espérance prochaine de se voir bientôt maître de cette capitale et de tout le royaume : il étoit jour et nuit à cheval ; il encourageoit les soldats et les officiers par son exemple et par des libéralités considérables ; il ne se passoit point de jour qu'il ne visitât la tranchée et les travaux les plus avancés : il s'exposoit comme le moindre de ses soldats ; et, ce qui lui étoit encore plus difficile, il retenoit son humeur violente : il cachoit la haine qu'il portoit aux Suédois, et il caressoit même les seigneurs de ce royaume pour les empêcher de prendre les armes et de se déclarer en faveur de la veuve de l'administrateur.

Cette princesse ne laissoit pas de se défendre avec beaucoup de courage : les soldats de la garnison animés par sa présence, et les bourgeois encouragés par le succès du premier siège, soutenoient les attaques des Danois avec une valeur extraordinaire : ils ne manquoient ni de courage ni de résolution, mais ils commençèrent à manquer de vivres et de munitions de guerre ; et la ville étoit serrée de si près par les armées de terre et de mer de Christiern, qu'ils ne pouvoient

espérer aucun secours, quand même les Suédois ou leurs alliés auroient pris les armes en leur faveur. Le roi de Danemarck apprit de quelques transfuges, avec une joie extrême, l'état de la ville : il savoit bien qu'il ne seroit jamais véritablement roi de Suède tant qu'il ne seroit pas maître de cette place, et il craignoit toujours que Gustave, dont il ne pouvoit découvrir la retraite, ne fît soulever quelque province, ou que les villes anséatiques, à la persuasion de ce seigneur, ne lui déclarassent la guerre, et qu'elles n'attaquassent le Danemarck pour l'obliger à abandonner la Suède.

Il fit sommer de nouveau la veuve de l'administrateur de lui ouvrir les portes de Stockholm : il fit représenter à cette princesse qu'elle s'opiniâtroit à une défense inutile; qu'il étoit maître de tout le royaume; que ses troupes logées au pied de la muraille n'attendoient que ses ordres pour donner un assaut; qu'il seroit fâché qu'elle fût exposée aux suites d'une ville prise par force, et que les états d'Upsal l'ayant reconnu par un traité solennel pour souverain de la Suède, une plus longue résistance passeroit justement pour une rébellion d'autant plus criminelle qu'elle se trouvoit à la tête d'un parti que le pape avoit excommunié. Il lui fit offrir ensuite de lui conserver ses biens et le même rang qu'elle avoit tenu dans le royaume du vivant de l'administrateur; que les prisonniers seroient relâchés réciproquement sans aucune rançon, et que la ville de Stockholm jouiroit de tous ses privilèges.

La princesse n'écouta ces propositions qu'avec beaucoup de répugnance; on ne quitte guère sans peine

la souveraine puissance, mais on ne la quitte jamais qu'avec désespoir quand on est contraint de la céder à son ennemi. La veuve de l'administrateur n'ayant ni troupes à opposer, ni secours dont elle pût se flatter, son conseil la détermina à la fin à traiter avec le roi de Danémarck : les consuls et les magistrats de Stockholm dressèrent les articles de la composition, ils la firent aussi avantageuse pour cette princesse que l'état de ses affaires le pouvoit permettre. Christiern ne disputa point sur les conditions, sûr que quand il seroit maître de la ville, il seroit en état de donner des explications au traité suivant ses intérêts : =Septembre= il signa la capitulation, et il fut reçu dans Stockholm, où il entra à la tête de quatre mille hommes qu'il y laissa en garnison.

Ce prince convoqua les états généraux de Suède au 4 novembre, et il fixa au même temps la cérémonie de son couronnement : il dispersa ensuite la plus grande partie de son armée dans les principales places du royaume, afin de contenir toutes les provinces sous son obéissance : il laissa en son absence le commandement des troupes à Séverin de Norbi, et il confia le gouvernement de l'état à l'archevêque d'Upsal; il renvoya en Danemarck le général Othon qui lui étoit suspect par l'éclat de ses victoires, et par l'affection de tous les soldats, et il repassa lui-même en diligence dans ce royaume, à la tête de ce qu'il avoit d'étrangers dans son armée, François et Allemands, sur les avis pressants qu'il reçut, que sa présence étoit nécessaire à Copenhague, pour empêcher le peuple de se révolter.

Ce prince avoit besoin du succès et de la réputation de ses armes pour contenir les Danois sous son obéissance. Le peuple, devenu plus hardi par son absence et par l'éloignement de ses troupes, refusoit avec opiniâtreté de payer les nouveaux impôts qu'il avoit établis; tout le monde se plaignoit du gouvernement; on blâmoit publiquement son entreprise; et on publioit même qu'il avoit été battu encore une fois en Suède, sans autre fondement cependant que le désir qu'on en avoit. Le sénat et les principaux seigneurs de ce royaume, bien loin de s'opposer à ces mouvements, entretenoient eux-mêmes le mécontentement du peuple: ils souffroient impatiemment que Christiern prît une autorité immodérée, et qu'il prétendit régner sans leur faire part du gouvernement; et ce qui augmentoit surtout leur ressentiment, c'est que ce prince n'usurpoit l'autorité absolue que pour la déposer entre les mains de Sigebritte.

C'étoit une femme hollandoise déja âgée, et qui sans naissance et sans beauté étoit parvenue, par sa seule habileté, jusqu'à se faire aimer éperdument de ce prince. Sigebritte le gouvernoit avec un empire absolu, et faisoit elle seule le destin de la cour et de tout le royaume; rien ne résistoit à son crédit: elle donnoit et ôtoit les charges et les dignités sans égard pour les lois du pays, et selon son caprice : elle entreprenoit même souvent des choses injustes, simplement pour faire paroître son pouvoir; mais quoi qu'elle entreprît, Christiern, malgré son âge et ses défauts, approuvoit

toujours sa conduite, et se faisoit un mérite d'être le premier ministre de ses volontés.

Le prompt retour de ce prince, qui revenoit conquérant de la Suède, surprit et dissipa les mécontents; chacun cacha ses sentiments avec soin; on ne laissa paroître que des dehors de joie sur son retour et sur ses conquêtes. Il fut reçu dans son royaume avec cet applaudissement des peuples qui accompagne toujours une fortune heureuse. Les ministres toujours flatteurs, et qui se pressoient de parler suivant le goût et les inclinations du prince, disoient dans le conseil secret, qu'il étoit de sa politique de s'assurer des principaux seigneurs de Suède, et qu'il devoit sur-tout abolir le sénat de ce royaume s'il vouloit conserver ses conquêtes : que c'étoit un corps jaloux et ennemi de l'autorité royale; qu'il n'y avoit pas un sénateur qui ne fût prêt de se mettre à la tête de la première rébellion, dans l'espérance de parvenir à la dignité d'administrateur, qui depuis quelques années sembloit être la récompense du chef des révoltés; qu'il falloit se défaire des seigneurs qui étoient considérables dans les provinces par leurs biens, ou par leur crédit sur le peuple, et ne laisser dans ce royaume que ceux qui par leur condition étoient destinés à cultiver la terre, et à payer les tributs au prince.

Sigebritte de son côté représenta en particulier à Christiern que sa victoire seroit imparfaite, et les suites douteuses et incertaines, tant que ses ennemis subsisteroient; que les sénateurs et les premiers seigneurs de

ce royaume étoient ses ennemis nés; qu'il devoit assurer sa victoire et achever de vaincre, en faisant périr des gens qui n'étoient que trop criminels par le pouvoir où ils étoient encore de se révolter, et que, pour se mettre entièrement en repos, il ne devoit pas même épargner ceux des Suédois qui avoient marqué le plus de chaleur pour ses intérêts; que la jalousie seule du gouvernement entre le clergé et la noblesse avoit mis les évêques dans son parti; mais que ces prélats seroient les premiers à prendre les armes, et à se révolter, s'il touchoit à leurs privilèges, ou s'il entreprenoit de régner sans leur ministère.

Les conseils inhumains de cette femme étoient fort au goût de Christiern, dont l'humeur violente et cruelle ne pouvoit souffrir ni puissance ni liberté dans ses sujets. Ce prince croyoit tirer uniquement son autorité de sa place, et non des lois de l'état, et prétendoit que sa volonté seule dût être la règle du gouvernement; il résolut de faire périr et d'immoler à la sûreté de sa conquête, tout le sénat de Suède, et les plus grands seigneurs de ce royaume : il avoit besoin d'un prétexte spécieux pour autoriser une action si cruelle et si extraordinaire : il ne pouvoit pas sans des raisons et des sujets très considérables faire mourir un si grand nombre de personnes de qualité qui venoient de se donner à lui sous la foi d'un traité solennel.

Sigebritte lui conseilla de confier cette exécution à des officiers de la garnison de Stockholm, qui, sous prétexte de quelque différent qu'ils feroient naître entre leurs soldats et les bourgeois de la ville, engageroient

insensiblement la querelle plus avant, et feroient ensuite main-basse dans les principales maisons; mais ce moyen lui parut difficile et même dangereux : les bourgeois de Stockholm étoient en grand nombre et aguerris; ils pouvoient avoir de l'avantage sur la garnison, et tailler en pièces les soldats danois dans la chaleur du tumulte, et ç'auroit été peut-être le signal d'une révolte dans tout le royaume.

Christiern aima mieux se servir du prétexte de l'excommunication, et faire revivre l'affaire de l'archevêque, pour soutenir toujours la même conduite, et ne laisser paroître aux yeux du public que le zèle d'exécuter la bulle du pape contre les ennemis de ce prélat. Il fut encore quelque temps en Danemarck à donner les ordres nécessaires pour prévenir les mouvements qui pourroient arriver en son absence : il congédia avant que de partir les troupes françoises qu'il avoit à son service, apparemment par complaisance pour Charles d'Autriche son beau-frère, qui venoit d'être élu empereur (*a*) : on traita ces troupes avec la dernière dureté, et plutôt en prisonniers de guerre, que comme des alliés et des troupes auxiliaires, à la valeur desquelles les Danois devoient la meilleure partie du succès de leurs armes en Suède; on leur refusa des vivres, la paye qui leur étoit due, et jusqu'à des vaisseaux pour repasser dans leur pays; ils furent contraints de se disperser; plusieurs périrent de misère, ou furent massacrés par les Danois mêmes; quelques-uns prirent parti dans leurs troupes, et ce ne fut qu'avec des peines

(*a*) A Francfort, le 20 juin 1519.

infinies que leurs chefs en ramenèrent une partie en France.

Christiern se disposa ensuite à repasser en Suède, afin de se trouver aux états qu'il avoit convoqués pour la cérémonie de son couronnement; Sigebritte lui conseilla de se faire accompagner par deux sénateurs de Danemarck, afin d'autoriser par leur présence la cruelle exécution qu'il méditoit, et même pour rejeter sur ses ministres, après l'évènement, tout ce qu'une action si inhumaine pourroit avoir d'odieux.

Ce prince par son conseil choisit Théodore, archevêque de Lunden, primat de Danemarck, et l'évêque d'Odensée, un de ses suffragants; c'étoient ces mêmes prélats à qui il avoit fait adresser la bulle d'excommunication que le pape Léon X avoit fulminée contre l'administrateur, gens dévoués à la cour, et qui n'étoient considérés que parce que Christiern s'en servoit comme des ministres de ses passions. L'archevêque de Lunden avoit beaucoup de part dans sa confiance; c'étoit un homme de basse naissance, sans érudition, et même sans habileté, mais savant dans l'art d'inventer de nouveaux plaisirs, et qui en connoissoit également tous les secrets et les assaisonnements; il étoit redevable de sa faveur et de son élévation à Sigebritte; elle l'avoit d'abord introduit à la cour pour lui servir d'espion; il passa ensuite tout d'un coup, par le crédit de cette femme, de la fonction de barbier du prince, à la dignité d'archevêque, et il se maintint dans la faveur en présentant à Christiern des plaisirs qu'il savoit accommoder à son goût.

Ce prince s'embarqua pour la Suède, accompagné de la reine son épouse, et suivi de toute sa cour. Sigebritte ne fut point du voyage, soit qu'elle craignît de s'exposer à la raillerie des seigneurs suédois, qui plaisantoient souvent sur la passion extravagante de Christiern, ou que ce prince eût trouvé plus à propos de la laisser en son absence à Copenhague pour veiller sur la conduite du sénat.

Le roi de Danemarck, en arrivant en Suède, reçut un ambassadeur de l'empereur, qui lui apportoit l'ordre de la toison d'or, et qui venoit le féliciter de sa part sur ses conquêtes, et sur l'heureux succès de tous ses desseins. Charles-Quint entroit dans les intérêts du roi de Danemarck avec une chaleur que la seule alliance ne produit guère entre les potentats. On prétend que ce prince, le plus ambitieux de son siècle, n'avoit accordé la princesse sa sœur à Christiern, qu'à condition qu'il le reconnoîtroit pour son successeur aux couronnes du Nord en cas qu'il mourût sans enfants : cette succession étoit une pièce importante au dessein de la monarchie universelle : on sait assez que ce fut l'idole et la vision de ce prince, et cette chimère de la souveraineté de l'Europe a passé même dans sa maison et à ses successeurs, jusqu'à l'empereur Ferdinand II, que Gustave Adolphe, roi de Suède, contraignit, par la rapidité de ses conquêtes (en 1631), de changer le plan imaginaire de cette domination universelle dans la pressante nécessité de défendre les seuls pays héréditaires de la maison d'Autriche.

Christiern remit au jour de son couronnement à

recevoir l'ordre de la toison d'or, afin que la cérémonie en fût plus éclatante et plus magnifique : il prit ensuite des mesures secrètes avec l'archevêque d'Upsal, pour faire périr leurs ennemis communs; il convint avec ce prélat, qu'il lui présenteroit une requête dans les états après la cérémonie de son couronnement, pour lui demander justice contre ceux qui l'avoient dépouillé de sa dignité et de ses biens. = 4 novembre. = Il tint ensuite l'assemblée, il y fut reconnu solennellement pour souverain légitime de la Suède. Le lendemain l'archevêque fit la cérémonie de son couronnement. Ce prince jura sur les évangiles et sur les reliques des saints qu'il conserveroit inviolablement les lois, les privilèges et les coutumes du royaume. Le sénat, le clergé, la noblesse, et les députés des provinces, lui prêtèrent le serment ordinaire de fidélité; l'ambassadeur de l'empereur parut au milieu de l'assemblée, il présenta à Christiern l'ordre de la toison d'or, et lui souhaita de la part de son maître un règne plein de prospérité.

Le nouveau roi fit ensuite inviter tous ces seigneurs à une fête magnifique qu'il fit dans le château, pour marquer la joie de son avènement à la couronne. Le sénat en corps, et ce qu'il y avoit de seigneurs de la première noblesse à Stockholm, ne manquèrent pas de s'y rendre : ce ne fut pendant les deux premiers jours que festins, que jeux, que plaisirs. Christiern affectoit des manières pleines de bonté et de familiarité; il sembloit qu'on eût enseveli dans la bonne chère la haine et l'aversion que les deux partis avoient fait paroître si

long-temps l'un contre l'autre; tout le monde s'abandonnoit tranquillement à la joie, lorsque le troisième jour, les Suédois furent tirés de cet excès de sécurité d'une manière bien funeste.

L'archevêque d'Upsal, accompagné de ses parents et de ses créatures, se présenta en pleine assemblée devant le roi, comme il en étoit convenu secrètement avec ce prince : il lui demanda justice contre le défunt administrateur, et contre les sénateurs et les autres seigneurs du royaume qui l'avoient forcé de renoncer à sa dignité, et qui avoient fait raser la forteresse de Stèque, qui étoit du patrimoine de l'église. Christiern se défendit en apparence de connoître d'une affaire qui regardoit, à ce qu'il disoit, les commissaires du pape : il renvoya l'archevêque aux deux prélats danois, à qui la bulle de Léon X avoit été adressée, et il protesta qu'il ne se réservoit que le soin d'exécuter leur ordonnance, conformément à la bulle et aux intentions du saint-père.

Les deux prélats danois, ministres secrets de la passion de ce prince, requirent et demandèrent d'abord qu'on fît venir la veuve de l'administrateur, pour rendre compte de la conduite du prince Sténon. Ce n'étoit guère l'usage qu'une femme fût obligée de répondre pour son mari en matière d'affaires d'état, sur quoi les femmes ordinairement sont peu consultées; cependant Christiern l'obligea de se rendre dans l'assemblée. La princesse y parut avec une contenance modeste et assurée tout ensemble; elle voulut d'abord se défendre de répondre devant les commissaires du pape : elle

pria le roi de Danemarck de se souvenir des traités d'Upsal et de Stockholm, par lesquels il s'étoit engagé d'ensevelir tout le passé dans un entier oubli; elle conjura ce prince de laisser en repos les cendres de son mari, et d'avoir pitié d'une princesse qui n'avoit en partage que ses larmes et sa douleur; mais Christiern, inflexible et sans colère apparente, la renvoya aux commissaires du pape, sous prétexte que l'affaire de l'archevêque n'avoit rien de commun avec les différents qu'il avoit eus de son côté avec le défunt administrateur.

La princesse, forcée par la dureté du roi de Danemarck de défendre la conduite du prince son mari, répondit à la fin avec beaucoup de courage, que l'administrateur n'avoit assiégé l'archevêque, ni fait raser sa forteresse que par une ordonnance des états et du sénat; que ce prélat, convaincu ensuite de trahison contre sa patrie, avoit été jugé dans les formes et selon les lois du pays, et que son arrêt étoit encore dans les registres publics, signé des sénateurs séculiers et ecclésiastiques.

Le roi n'ignoroit rien de ce qui s'étoit passé dans cette affaire; il ne laissa pas de faire apporter ces registres; on lut publiquement par son ordre la sentence de l'archevêque avec les noms de tous ceux qui y avoient souscrit. Ce prince sortit ensuite de l'assemblée, comme s'il eût voulu laisser la liberté aux commissaires de délibérer; mais en même temps on vit entrer une troupe de soldats de ses gardes, qui arrêtèrent la veuve de l'administrateur, les sénateurs, les évêques

même, et tout ce qui se trouva de seigneurs et de gentilshommes suédois dans le château.

Les évêques danois, commissaires du pape, commencèrent à instruire leur procès comme à des hérétiques, et comme s'ils eussent été en pays d'inquisition; mais la procédure étant trop longue pour des gens qui étoient déja condamnés, Christiern, dans la crainte qu'il ne se fît quelque révolte en leur faveur, leur envoya des bourreaux sans autre formalité, pour leur annoncer qu'il falloit mourir.

Le huitième de novembre fut destiné pour leur supplice; on entendit dès le matin des trompettes et des hérauts de la part du prince, qui défendoient à qui que ce fût de sortir de la ville, sous peine de la vie; toute la garnison étoit sous les armes : il y avoit des corps de garde aux portes et dans toutes les places. Le canon prêt à tirer étoit dans la grande place, la bouche tournée contre les principales rues; tout le monde étoit dans une profonde consternation; on ne savoit à quoi aboutiroient ces mouvements extraordinaires, lorsque sur le midi on vit ouvrir les portes du château, et au travers de deux rangs de soldats parurent ces illustres prisonniers, la plupart encore avec les marques de leur dignité, conduits à la mort par des bourreaux.

Sitôt qu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, un officier danois lut tout haut la bulle du pape, comme l'arrêt de leur condamnation, et il ajouta que dans le châtiment des coupables, le roi ne faisoit rien que par l'ordonnance des commissaires apostoliques, et que suivant le conseil de l'archevêque d'Upsal. Les évêques

condamnés et les autres seigneurs prisonniers demandèrent avec instance des confesseurs, mais Christiern leur refusa cette consolation avec beaucoup d'inhumanité, soit que ce prince trouvât un rafinement de vengeance à étendre son ressentiment jusque sur les choses de l'autre vie, ou qu'il ne voulût pas qu'on traitât en catholiques des gens qu'on venoit de condamner comme hérétiques : il sacrifia par la même politique ses amis et ses partisans, pour n'être pas soupçonné d'avoir fait périr ses ennemis; toute l'ardeur et tout le zèle que les évêques de Strengnaz et de Skara avoient fait paroître pour ses intérêts, ne purent les exempter de la mort; la qualité de sénateurs leur coûta la vie, et la signature qu'ils avoient mise à la condamnation de l'archevêque, conjointement avec les autres sénateurs, fut le prétexte de leur supplice.

(a) Comme le bourreau alloit couper la tête à l'évêque de Linkioping, ce prélat pria l'officier danois qui présidoit de la part du roi à l'exécution, de faire regarder sous le cachet et le sceau de ses armes qu'il avoit apposé à l'arrêt de l'archevêque, et qu'on y trouveroit les preuves de son innocence. Sa prière ayant été rapportée à Christiern, ce prince leva lui-même la cire du cachet; il trouva dessous un petit billet que ce prélat politique y avoit glissé, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver : il protestoit dans ce billet qu'il ne signoit la condamnation de l'archevêque que pour se mettre à couvert de la violence dont on le menaçoit,

(a) Jean Brach. Locc. l. V, p. 203. Olaüs Magnus, testis oculatus. Ziglerus, testis oculatus cædis holmiensis.

et pour éviter une pareille condamnation. Cette précaution lui sauva la vie; Christiern le fit mettre en liberté, afin de faire paroître qu'il n'en vouloit qu'aux ennemis de l'archevêque, et qu'aux partisans de l'administrateur, qu'il prétendoit être enveloppés dans l'excommunication qui avoit été fulminée contre ce prince.

On exécuta ensuite tous les sénateurs séculiers (*a*); on commença par Eric Vasa, père de Gustave, les consuls (*b*) et les magistrats de Stockholm, et quatre-vingt-quatorze seigneurs qui avoient été arrêtés dans le château, eurent la même destinée. Le roi n'apprit qu'avec un violent chagrin qu'on n'avoit pu faire périr quelques seigneurs qu'il avoit proscrits particulièrement, et qu'on croyoit qui s'étoient cachés dans la ville; la crainte qu'ils n'échappassent, et l'espérance de découvrir la retraite de Gustave, qu'il soupçonnoit d'être caché dans Stockholm, lui fit confondre les innocents avec les coupables : il abandonna la ville à la fureur de ses troupes. Les soldats se jetèrent d'abord sur le peuple qui étoit accouru à ce triste spectacle; ils frappoient et ils tuoient indifféremment tous ceux qui étoient assez malheureux pour se rencontrer à leur chemin : ils passèrent ensuite dans les meilleures maisons de la ville, sous prétexte de chercher Gustave et les autres pros-

(*a*) Éric Abrahami, Éric Johanson, Éric Canut, Éric Rining, Éric et Eschille Nicolaï, Joachim Brach, Magnus Green, Eric Kusius, Olaüs Beron, Gunnar Gallus, Benoît Érici.

(*b*) Jean Gundmund, André Olaï, et André Érici, consuls de Stockholm.

crits : ils poignardoient les bourgeois jusque dans les bras de leurs femmes ; les maisons furent mises au pillage, et la pudicité des femmes et des filles exposée à la brutalité des soldats : rien ne fut épargné que la laideur et la pauvreté, tout le reste devint la proie du soldat furieux, qui, sous les ordres et à l'exemple de son souverain, se faisoit un mérite de sa fureur et de son emportement.

Un gentilhomme suédois n'ayant pu retenir sa douleur ni s'empêcher de déplorer publiquement le malheur de sa patrie, Christiern, irrité de ces marques de compassion qu'il prenoit pour des reproches secrets de sa cruauté, fit attacher ce malheureux gentilhomme à un poteau ; on lui coupa les parties que la pudeur ne permet pas de nommer, on lui fendit le ventre et on lui arracha le cœur : comme si c'eût été le plus grand de tous les crimes de pleurer des malheureux ! On déterra ensuite par ordre de ce prince le corps de l'administrateur, comme indigne, à ce qu'il disoit, par l'excommunication qu'il avoit encourue, de la sépulture chrétienne ; on jeta son corps dans la place publique et parmi ceux de tous ces seigneurs qu'on avoit massacrés. Christiern ne put s'empêcher de descendre dans la grande place, pour jouir du spectacle de leur mort : il défendit sous peine de la vie qu'on les enterrât ; mais la corruption le força bientôt malgré lui de les faire enlever : il les fit porter hors de la ville, et on les brûla par son ordre ; espèce de second supplice dont il croyoit les punir encore après leur mort en qualité d'excommuniés.

Il ordonna ensuite qu'on noyât la veuve de l'administrateur; mais l'amiral Norbi lui sauva la vie. Cet homme étoit en apparence esclave de toutes les volontés de son maître; mais sous cette feinte complaisance il méditoit secrètement de hauts desseins : il étoit persuadé qu'un gouvernement aussi violent que celui de Christiern ne pouvoit pas durer; il se voyoit maître d'une puissante flotte, gouverneur de l'île de Gotlande, qui regarde les côtes de Suède, et de la ville de Calmar, qui étoit le port le plus considérable de ce royaume après Stockholm : sa faveur et sa puissance firent naître dans son esprit des pensées d'indépendance, et d'une ambition démesurée : il aspiroit secrètement au mariage de la princesse veuve, afin de se frayer par ce moyen un chemin au trône de Suède, ou du moins à la dignité d'administrateur. Il dit au roi son maître, pour sauver la vie de cette princesse, qu'elle la racheteroit volontiers de tous les trésors de l'administrateur. Christiern, en qui l'avarice servoit de contrepoids à la cruauté, consentit à ce prix de lui laisser la vie, et il crut lui faire grâce de ne la condamner qu'à une prison perpétuelle : il fit conduire cette princesse en Danemarck avec la mère et la sœur de Gustave, et les autres dames suédoises dont les maris avoient péri dans le massacre de Stockholm : on les jeta en différentes prisons; elles y furent traitées avec beaucoup de dureté, et on les garda comme des otages de la fidélité des enfants et des parents qu'elles laissoient en Suède.

Christiern se flatta d'avoir affermi son autorité par ce massacre de toute la haute noblesse : il se voyoit

trop puissant et trop redoutable au reste des Suédois pour en avoir rien à craindre : il changea à son gré la forme du gouvernement, et il en disposa comme dans un pays de conquête; il accabla le peuple de nouveaux impôts; il menaça même les paysans de leur faire couper un pied et une main, pour les empêcher de se révolter, ajoutant, avec une espèce de raillerie, qu'un paysan, qui étoit né pour la charrue et non pas pour la guerre, devoit se contenter d'une main et d'un pied naturel avec une jambe de bois.

Il nomma Théodore, archevêque de Lunden, pour vice-roi en son absence; il lui donna pour ministres et pour conseil l'archevêque d'Upsal et l'évêque d'Odensée, et il nomma de son autorité privée ces deux prélats danois aux riches évêchés de Strengnaz et de Skara, sans avoir égard aux droits de ces deux églises, qui étoient en possession d'élire leurs évêques (*a*). Ce prince eut même assez de crédit à Rome pour faire approuver par le pape l'intrusion de ces deux prélats danois, qui étoient encore teints, pour ainsi dire, du sang de leurs confrères. Christiern, en partant, leur ordonna de n'épargner ni soins ni dépenses pour découvrir la retraite de Gustave : il mit la tête de ce seigneur à prix, et il promit des sommes considérables à ceux qui pourroient l'arrêter vif ou mort; il reprit ensuite le chemin de Danemarck, chargé de l'exécration des Suédois, qui le nommèrent le Néron du Nord.

Ses troupes en son absence continuèrent dans les

(*a*) Vita archiepiscoporum Upsalensium Joannis Magni; Romæ, cum privilegio summi pontificis.

provinces les cruautés qu'il venoit d'exercer dans la capitale. Plusieurs seigneurs furent par son ordre surpris et massacrés dans leurs châteaux, sans autre crime que celui d'être distingués par leur naissance et par leur courage; on ne daignoit plus même employer le prétexte ordinaire de l'excommunication; on étoit trop criminel quand on étoit accusé d'être riche, ou d'avoir du crédit dans sa province. Le vice-roi, abîmé dans la volupté, ne cherchoit qu'à amasser de l'argent de la confiscation de ceux qu'il proscrivoit tous les jours : les principaux officiers de son armée ravageoient les provinces; ils avoient chacun leurs troupes indépendantes et séparées : il n'y avoit ni ordre ni discipline; et parmi tant d'intérêts différents et si peu de subordination on ne songeoit qu'à piller et qu'à ruiner les peuples.

La noblesse, effrayée de tant de massacres, peu unie entre elle, sans chef, sans argent et sans troupes, se vit réduite, pour échapper à la cruauté des Danois, de rechercher la protection de l'archevêque; chacun s'empressoit de faire sa cour à ce prélat; tout le monde vouloit être du parti victorieux; on vouloit même paroître en avoir toujours été : il sembloit que tous les gentilshommes suédois eussent péri dans le massacre de Stockholm : personne n'avouoit qu'il eût servi dans l'armée de l'administrateur; la plupart de la noblesse prit de l'emploi dans les troupes du vice-roi, comme une sauvegarde; et le malheur de la Suède étoit si grand qu'on regardoit même avec quelque sorte d'envie ceux à qui il étoit permis de s'armer contre leur patrie.

L'amiral Norbi, feignant d'avoir compassion du malheur de la Suède, reçut plusieurs gentilshommes sur ses vaisseaux et dans ses gouvernemens; il affectoit de les traiter avec toute sorte d'honnêteté par rapport à ses desseins secrets : ceux qui n'avoient pas sa protection, incertains de leur destinée, et toujours pour ainsi dire entre la vie et la mort, étoient exposés à l'insolence et à l'avarice des Danois : il étoit bien dangereux d'avoir du bien et de n'avoir pas été dans le parti de l'archevêque; et il falloit s'enfuir, ou se résoudre à mourir si on avoit été son ennemi. Ce prélat ne pardonna à personne; il fit périr tous ses ennemis sous prétexte de les immoler à la sûreté de l'état; il cherchoit sur-tout avec empressement à se rendre maître de la personne de Gustave : il le haïssoit comme le parent et le favori du défunt administrateur, et d'ailleurs il savoit que pour bien faire sa cour auprès de Christiern il falloit arrêter ce seigneur ou le faire périr.

Gustave du fond de sa retraite portoit ses vues de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit rien qui pût favoriser ses desseins : il avoit envoyé secrètement à Stockholm ce vieux domestique chez qui il s'étoit retiré, pour apprendre ce qui se passeroit dans les états. Ce fut à son retour qu'il apprit la mort de son père et de tous les sénateurs, et le massacre général qui s'étoit fait dans cette capitale. Il fut accablé par une nouvelle si funeste; la mort de tant de seigneurs lui enlevoit toute sa famille, ses amis, et presque jusqu'aux moyens et à l'espérance de se sauver.

Il ne savoit quel parti prendre, ni même où se retirer : il étoit environné de troupes danoises ; il savoit qu'outre les grandes promesses qu'on avoit faites à celui qui le découvriroit on avoit menacé de mort tous ceux qui auroient contribué à le cacher, si eux-mêmes ne le livroient ; d'un autre côté il n'osoit sortir de sa retraite, de peur d'être reconnu en changeant de lieu, ni même se confier à aucun Suédois, dans la crainte de quelque trahison, dont il savoit bien qu'on est toujours menacé quand le souverain y attache des récompenses. Il résolut dans cette extrémité de se retirer dans les montagnes de la Dalécarlie : il espéroit se pouvoir cacher aisément dans les bois dont ce pays est couvert, et il se flattoit même qu'il ne lui seroit peut-être pas difficile d'en faire soulever les habitants, qui avoient été les derniers du royaume à se soumettre à la domination des Danois. Il n'y avoit aucune ville dans toute la province ; ce n'étoient la plupart que de méchants villages, situés pour la commodité des habitants proche les forêts, ou au bord des lacs et des rivières : quelques-uns de ces villages dépendoient des gentilshommes du pays ; mais il y en avoit plusieurs du domaine qui ne relevoient que de la couronne, et qui étoient gouvernés par les paysans mêmes : les plus anciens dans chaque village leur tenoient lieu de juges et de capitaines ; ils n'en étoient cependant ni plus riches ni plus autorisés : l'honneur du commandement ne consistoit que dans le privilège de combattre les premiers et à la tête de leurs troupes ; le pouvoir étoit dans la multitude, qui s'assembloit les jours de fête,

et qui décidoit de toutes les affaires selon qu'elle étoit prévenue et agitée par les plus violents et les plus mutins.

On n'osoit envoyer dans cette province ni troupes ni garnisons : les rois même n'y entroient jamais qu'ils n'eussent donné aux habitants des otages pour la sûreté de leurs privilèges. On ménageoit avec de grands égards des peuples féroces qui habitoient des montagnes inaccessibles, dans la crainte qu'ils ne s'aperçussent qu'ils pouvoient ne pas obéir; on se contentoit pour tout tribut de tirer de ces paysans quelques fourrures, et du reste on les laissoit vivre selon leurs coutumes, qui étoient fort différentes de celles des autres provinces.

Gustave sous un habit de paysan prit le chemin de ces montagnes, suivi d'un paysan à qui il étoit inconnu, et qui lui servoit de guide : il traversa toute la Sudermanie; il passa ensuite entre la Néricie et la Westmanie : enfin, après les fatigues d'un voyage pénible et après les alarmes continuelles et la crainte d'être reconnu et arrêté, il arriva dans les montagnes de la Dalécarlie que les gens du pays appellent *Daarefield*.

Mais à peine étoit-il entré dans le pays qu'il se vit abandonné de son guide, qui lui vola tout l'argent dont il s'étoit pourvu pour sa subsistance; il se trouva égaré dans ces montagnes affreuses et au milieu de ces sauvages, sans compagnie, sans crédit, sans argent, et sans oser même se nommer ni se faire connoître : il fut réduit, pour vivre et pour se cacher, à se louer

comme un ouvrier qui cherchoit du travail et de l'emploi : on l'occupa à travailler aux mines de cuivre, dont les gens de ce canton tiroient leur principal revenu; (*a*) il étoit tous les jours au travail avec les autres manœuvres pour gagner sa vie, et enseveli pour ainsi dire dans ces abîmes souterrains.

Gustave se flattoit que la misère de sa condition lui serviroit au moins pour se cacher, et qu'on ne s'aviseroit pas d'aller chercher le général de la cavalerie suédoise dans un si triste séjour : il ne laissa pas cependant sous un tel déguisement d'être découvert et reconnu. Une femme, chez qui il se retiroit, aperçut par hasard sous ses habits de paysan que le collet de sa chemise étoit brodé. Cette nouvelle passa bientôt des mines dans tout le village, et parvint même jusqu'au seigneur du lieu (*b*) : soit curiosité de voir un étranger dont on lui vantoit la bonne mine, ou plutôt que cette apparence de déguisement fît soupçonner à ce gentilhomme que ce pouvoit être quelque proscrit, il se rendit aux mines dans le dessein de lui offrir sa maison, et de contribuer à le sauver. Il n'eut pas de peine à reconnoître Gustave, avec lequel il avoit passé sa jeunesse dans l'université d'Upsal : il fut surpris et touché de voir ce jeune seigneur dans un état si misérable; il feignit cependant de ne le pas connoître, de peur d'achever de le découvrir : mais il ne fut pas plus tôt de retour dans sa maison qu'il lui fit dire secrètement de s'y rendre.

(*a*) Loccenius, lib. VI, p. 2, 3; edit. Upsal.

(*b*) André Pierre de Rankhitta.

Gustave étant arrivé, il le tira à l'écart; il lui dit obligeamment que les gens de sa naissance et de son mérite ne pouvoient jamais se cacher; il le pria de la meilleure grâce du monde de prendre sa maison pour retraite; il l'assura qu'il y seroit aussi caché et plus commodément qu'aux mines; et dans la première chaleur de sa compassion il lui promit de faire prendre les armes à ses amis et à ses vassaux, si quelques Danois entreprenoient de lui faire violence dans sa maison. Gustave accepta ses offres avec beaucoup de joie; il passa d'abord quelques jours chez lui, comme s'il n'eût point eu d'autre dessein que de se dérober à la poursuite de ses ennemis, mais il s'appliquoit en même temps à s'instruire des forces de la province, et à reconnoître la disposition des habitants au sujet du nouveau gouvernement.

Son hôte lui apprit que les Dalécarliens souffroient impatiemment la domination des Danois, qu'on murmuroit hautement dans la province de quelques impôts que Christiern avoit établis, légers à la vérité et peu considérables, mais qui paroissoient excessifs et intolérables parce qu'ils étoient nouveaux; que le peuple détestoit la cruauté et l'inhumanité du roi de Danemarck; il ajouta qu'il ne doutoit pas que les paysans ne se soulevassent d'eux-mêmes, si les Danois continuoient à entreprendre sur leurs privilèges; il lui vanta ensuite les forces de la Dalécarlie avec cet air de satisfaction que l'on a ordinairement de faire valoir les avantages de son pays; il lui dit que la province seule pouvoit mettre plus de vingt mille hommes sous les

armes; que tous les paysans naissoient soldats, et qu'ils étoient capables d'arrêter et de défaire dans leurs montagnes toutes les forces de Christiern.

Ce discours répété en plusieurs rencontres détermina Gustave à tenter de faire soulever cette province. Il s'en ouvrit à son hôte, et le conjura d'entrer dans ses desseins et dans son parti; il lui représenta que le royaume étoit plongé dans les derniers malheurs; que ni la foi des traités, ni l'obéissance, ni la soumission des peuples n'avoient pu arrêter l'humeur sanguinaire de Christiern; qu'il sembloit sur-tout que ce prince barbare eût juré la mort de toute la noblesse suédoise; que le massacre de Stockholm n'avoit été qu le prélude des cruautés que ses troupes exerçoient dans les provinces; qu'on apprenoit tous les jours la mort de quelques gentilshommes qu'on avoit massacrés inhumainement; qu'il étoit plus généreux et même plus sûr de prévenir et de surprendre les Danois que d'attendre lâchement qu'ils passassent dans la province, et qu'ils vinssent les égorger jusque dans leurs maisons.

Mais ce gentilhomme, épouvanté du péril de cette entreprise, se défendit d'y prendre part, sous prétexte de la puissance formidable des Danois. « Où sont, dit-« il à Gustave, les forces nécessaires pour soutenir un « aussi grand dessein? et quelle armée avez-vous à op-« poser aux troupes ennemies, qui semblent jusqu'ici « avoir respecté nos privilèges, mais qui se répandront « avec violence dans toute la province au premier « mouvement que vous ferez paroître? »

Il sembloit que la peur eût fait oublier à ce gentil-

homme ce qu'il venoit de lui dire des forces de sa province et de la disposition des habitants : il trouva même de nouvelles raisons pour détruire les premières, et pour obliger Gustave à prendre un autre parti; il s'étendit avec chaleur sur ses vues politiques, moins à la vérité par affection pour sa personne, que pour justifier que ce n'étoit ni faute de courage, ni manque de zèle pour sa patrie, s'il n'entroit pas dans ses desseins.

Mais voyant que Gustave persévéroit constamment dans la résolution de prendre les armes, et de se déclarer ouvertement contre les Danois, il lui conseilla de différer au moins pour quelque temps son entreprise; il lui dit qu'on touchoit peut-être au moment que toute la province se révolteroit d'elle-même; que les paysans, peu sensibles aux intérêts des gentilshommes, qu'ils regardoient toujours comme des maîtres sévères, n'avoient donné jusqu'ici que des marques d'une compassion inutile à la mort des sénateurs et des seigneurs qui avoient péri dans le massacre de Stockholm; mais qu'il ne doutoit pas qu'ils ne se soulevassent généralement dans tous les villages, si les Danois entreprenoient sur leurs privilèges; et qu'il étoit persuadé que les troupes de Christiern, après avoir impunément ruiné toutes les provinces, ne s'abstiendroient jamais de passer dans la Dalécarlie pour y exercer leur brigandage; que pour lors l'intérêt commun feroit prendre les armes à tous les paysans; qu'il laissât aux plus téméraires la gloire et le péril d'être les premiers auteurs d'une révolte; qu'il le conjuroit d'attendre tranquillement dans sa maison que le mécontentement des peuples eût éclaté;

que de quelque côté que vînt la révolte, on seroit toujours disposé, par sa naissance et par son mérite, à lui déférer le commandement; mais qu'il devoit craindre de ruiner ses desseins par trop de précipitation, et qu'en voulant être le vengeur et le restaurateur de sa patrie, il ne fournît un nouveau prétexte aux Danois pour la détruire entièrement.

Gustave comprit bien qu'il y avoit plus de timidité que de véritable prudence dans ce discours. La foiblesse de son hôte lui donna de la pitié plutôt que de la colère; il ne le soupçonna ni de favoriser les Danois, ni d'être capable de le trahir; il démêla au contraire qu'il avoit du penchant pour son entreprise; mais il aperçut en même temps qu'il n'osoit en convenir de peur de s'engager à en partager le péril : il se contenta de lui recommander le secret; et jugeant qu'un plus long séjour dans sa maison lui causeroit de l'inquiétude, il résolut d'en sortir : il partit la nuit afin de mieux cacher sa marche. Après plusieurs journées de chemin, qu'il fit seul et au travers des bois, il se rendit chez un autre gentilhomme appelé Péterson, qu'il avoit connu dans les troupes, et en qui il espéroit trouver plus de courage et de résolution.

Ce gentilhomme le reçut parfaitement bien, et même encore avec ces marques de respect et de déférence qui sont toujours si douces aux grands dans leurs disgrâces; il parut plus touché que Gustave même de ses malheurs; il détesta la tyrannie des Danois, et à la première ouverture que lui fit ce seigneur quelques jours après de former un parti et de faire prendre les armes

à ses vassaux, il entra en apparence avec beaucoup d'ardeur dans ce dessein.

Gustave fut touché d'une joie sensible de trouver encore un Suédois assez généreux pour oser s'attacher à sa fortune : il n'oublia ni caresses ni vues de récompenses pour l'affermir dans ce dessein. Péterson y répondit par les assurances qu'il lui donna d'une fidélité inviolable; il lui nomma les seigneurs de villages, et les principaux des paysans qu'il prétendoit engager dans son parti; et quelques jours après il partit secrètement de chez lui sous prétexte d'aller travailler à les mettre dans ses intérêts.

Mais sous ces dehors spécieux de zèle et d'affection pour ce seigneur le perfide Dalécarlien cachoit le dessein de le trahir : la vue de faire sa cour au nouveau roi, et l'espérance d'en être récompensé, le déterminèrent à le livrer aux Danois. Il alla droit chez un officier de Christiern, auquel il découvrit la retraite de Gustave : cet homme ayant appris qu'il étoit dans la maison même de Péterson, accourut en diligence pour l'arrêter; il fit investir d'abord la maison par des soldats dont il s'étoit fait accompagner, et il s'empara de la principale porte que le Dalécarlien lui livra : il se flattoit d'être bientôt maître de la personne de Gustave; mais toutes ces précautions se trouvèrent inutiles. Ce seigneur s'étoit heureusement sauvé la nuit précédente; et il fut redevable de son salut à la femme même de Péterson : cette dame, pleine de générosité, touchée de compassion, et peut-être même engagée par des sentiments encore plus pressants, lui découvrit les

mauvais desseins de son mari; elle le fit sortir la nuit de sa maison, et l'ayant remis entre les mains d'un domestique fidèle (*a*), elle le fit conduire chez un curé de ses amis. Par cette fuite, et le secret que garda le domestique, les Danois perdirent les traces de Gustave.

Le curé reçut ce seigneur avec tout le respect et la considération qu'il devoit à sa naissance, et à la recommandation de la personne qui l'avoit envoyé chez lui. C'étoit un homme plein de zèle pour sa patrie, et qui n'aspirant point aux premières dignités du clergé n'en suivoit ni le parti, ni les maximes. Il assura Gustave d'un secret inviolable : et de peur que le domestique qui l'avoit conduit dans sa maison ne devînt indiscret ou infidèle, il fit passer Gustave dans son église, et il le cacha dans un endroit dont il avoit seul la clef et la disposition.

Il alloit voir ce jeune seigneur tous les jours, et dans les entretiens qu'il eut avec lui, il prit insensiblement pour sa personne une secrète inclination que Gustave inspiroit naturellement à tous ceux qui l'approchoient. Il entra avec ardeur dans ses desseins, et il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour lui faire des créatures dans son village, et dans tous les lieux où il avoit des habitudes : mais il ne lui conseilla pas d'avoir recours, ni même de se confier davantage à la noblesse de la province.

Il lui représenta que ce qu'il y avoit de gentilshommes dans la Dalécarlie, contents de la sûreté et de l'indépendance où ils vivoient dans leurs montagnes, s'inté-

(*a*) Suverdsio.

ressoient peu aux mouvements de la cour, et au bien même de la nation; qu'ils avoient toujours beaucoup de peine à mettre les armes à la main de leurs vassaux que les paysans faisoient leur principale richesse, et qu'ils les perdoient souvent à la guerre, ou, s'ils revenoient chez eux, qu'ils les trouvoient ensuite moins dociles et plus prompts à se révolter contre eux-mêmes; qu'il devoit s'adresser directement aux paysans, et qu'il en tireroit plus de secours s'ils prenoient les armes et s'ils se déclaroient en sa faveur de leur mouvement, que si les villages y étoient seulement engagés par l'autorité de quelques seigneurs particuliers.

Ils convinrent ensuite qu'il falloit, pour réussir dans ce dessein, disposer insensiblement le peuple à la révolte, par le moyen des bruits qu'on feroit répandre que les Danois étoient près d'entrer en armes dans la province pour y établir de nouveaux impôts. Le curé se chargea de ce soin, et il assura Gustave qu'il rendroit bientôt cette nouvelle publique par le commerce et les relations qu'il avoit avec la plupart des curés de ce canton. Il conseilla ensuite à ce seigneur de se rendre à Mora, qui étoit un diocèse fort peuplé, pour s'exprimer à la manière de ces peuples, et qui avoit douze lieues suédoises de tour; il s'y faisoit tous les ans aux fêtes de Noël une assemblée extraordinaire des paysans des villages circonvoisins : il lui dit que c'étoit une conjoncture favorable pour ses desseins dont il devoit profiter; que le peuple n'étoit jamais plus hardi, ni plus aisé à faire révolter que dans ces assemblées publiques qui le font apercevoir de sa force; il lui promit

et il s'engagea de prévenir et de mettre dans ses intérêts les principaux de ce diocèse; en sorte qu'il y seroit toujours en sûreté, quand même toute l'assemblée ne se détermineroit pas aussitôt à prendre les armes.

Gustave, suivant son conseil, se rendit à Mora le jour qu'il lui avoit marqué : il trouva les paysans de ce village prévenus de son arrivée, et dans l'impatience de voir un homme illustre par sa naissance et par sa valeur, et plus célèbre encore par les persécutions de Christiern, que par la faveur de Sténon. Il reprit des habits conformes à sa condition avant que de se montrer en public, afin de se concilier l'attention du peuple, qui est toujours sensible à ces marques extérieures de grandeur. Il parut ensuite dans l'assemblée avec un air plein d'une noble fierté, qui étant tempérée par la douleur qu'il faisoit paroître de la mort de son père, et de tous les sénateurs, attiroit tout ensemble le respect et la compassion de ces paysans.

Il leur représenta d'une manière vive et touchante les derniers malheurs de leur patrie; que tous les sénateurs et que les principaux seigneurs du royaume venoient d'être massacrés par les ordres barbares de Christiern; que ce prince cruel avoit fait égorger les magistrats et la plupart des bourgeois de Stockholm; que ses troupes répandues ensuite dans les provinces y commettoient tous les jours mille violences; qu'il avoit résolu, pour assurer sa domination, d'exterminer indifféremment tous ceux qui étoient capables de défendre la liberté de la patrie; qu'on n'ignoroit pas combien ce prince haïssoit les Dalécarliens, dont il

avoit éprouvé la valeur et le courage pendant le règne du dernier administrateur; qu'ils lui étoient trop redoutables pour n'avoir pas tout à craindre d'un prince si perfide et si cruel; qu'on avoit appris que, sous prétexte de quartier d'hiver, il devoit faire passer des troupes dans leur province pour les désarmer; et qu'ils verroient au premier jour leurs ennemis maîtres de leurs villages, disposer insolemment de leurs vies et de leur liberté, s'ils ne les prévenoient par une généreuse résolution; que leurs pères et leurs ancêtres avoient toujours préféré la liberté à la vie; que toute la Suède jetoit les yeux sur eux pour voir s'ils marcheroient sur leurs traces, et s'ils en avoient hérité la haine qu'ils avoient toujours fait paroître contre la domination étrangère; qu'il étoit venu leur offrir sa vie et son bien pour la défense de leur liberté; que ses amis et tous les véritables Suédois se joindroient à eux au premier mouvement qu'ils feroient paroître; qu'il étoit assuré d'ailleurs d'un secours considérable des anciens alliés de la Suède : mais que, quand même ils n'auroient pas des troupes égales en nombre à celles des Danois, ils étoient encore trop forts, ayant la mort de leurs compatriotes à venger, et leur propre vie à défendre; et que pour lui, il aimoit mieux la perdre l'épée à la main, que de l'abandonner lâchement à la discrétion d'un ennemi perfide et cruel.

Les Dalécarliens répondirent à ce discours par mille cris pleins de fureur et de menaces contre Christiern et contre tous les Danois; il sembloit que ce fussent les premières nouvelles qu'ils apprissent du massacre de

Stockholm, tant le discours et la présence de Gustave avoient excité de douleur et de ressentiment dans leurs esprits. Ils jurèrent hautement de venger la mort de leurs compatriotes. On résolut sur-le-champ de ne plus reconnoître Christiern, et de faire main-basse indifféremment sur tous les Danois qu'on rencontreroit. Ce n'est pas que quelques-uns de ces paysans ne voulussent d'abord s'opposer à cette révolte, sous prétexte qu'il en falloit communiquer avec les autres villages, soit qu'ils fussent gagnés par les Danois, ou que par des vues de prudence, ils craignissent d'irriter un prince puissant et victorieux : mais toute l'assemblée en fureur rejeta avec indignation un avis si timide. Les plus violents et ceux qui se déclarèrent pour la guerre furent écoutés avec un applaudissement général. On courut de tous côtés aux armes, et ces paysans prièrent Gustave de les commander, charmés de sa bonne mine, et pleins d'admiration pour la grandeur de sa taille, et pour la force apparente de son corps.

Mais rien ne les détermina davantage à suivre avec confiance ce jeune seigneur, que l'observation que les anciens du village firent que le vent du nord avoit continuellement soufflé pendant qu'il les avoit harangués (*a*) : c'étoit parmi ces peuples grossiers un signe infaillible d'un heureux succès. Ainsi sans délibérer plus long-temps, et croyant qu'ils ne pouvoient différer sans aller contre les ordres du ciel, qui venoit de se déclarer si visiblement en faveur de Gustave, ils formèrent sur-le-champ un corps de quatre cents hommes,

(*a*) Loeccenius, lib. VI.

et dans ce nombre ils en choisirent seize des mieux faits, et des premières familles, qu'ils présentèrent à ce seigneur pour lui servir de gardes, et comme des marques de l'autorité qu'ils venoient de lui déférer.

=1521, janvier.= Gustave voulant profiter de l'ardeur qu'ils faisoient paroître, les mena droit contre le gouverneur de la province. Il étoit de son intérêt de le prévenir et de le mettre hors d'état de s'opposer à la révolte des autres villages. Dans cette vue il partagea sa troupe en plusieurs bandes, afin de mieux cacher sa marche et son dessein; et à la faveur de la nuit et des bois, il arriva au pied de son château avec ses Dalécarliens, qui s'y étoient rendus secrètement par différentes routes. Les ténèbres et la surprise d'une attaque imprévue favorisèrent son entreprise : le château fut emporté par escalade. Quelques soldats danois qui composoient la garde du gouverneur, et la plupart de ses domestiques qui s'étoient mis en défense, furent sacrifiés à la première fureur des Dalécarliens. Gustave eut bien de la peine à arracher de leurs mains le gouverneur, qui paya par sa prison l'imprudence de s'être tenu dans un pays de conquête, et parmi une nation si féroce, sans une garnison convenable à sa sûreté et à sa dignité. Gustave abandonna ses biens au pillage : on traita peu différemment plusieurs marchands danois, qui depuis la nouvelle domination de Christiern étoient venus trafiquer dans cette province. Les étoffes les plus riches devinrent la proie du paysan dalécarlien, qui s'en habilla à sa mode. On tua ceux qui étoient employés à lever les nouveaux impôts que Christiern avoit

établis : Gustave dissimuloit, et peut-être même qu'il n'étoit pas fâché de ces excès qui ne servoient qu'à rendre les Dalécarliens plus irréconciliables avec les Danois.

Quoique cette entreprise ne fût pas considérable, elle ne laissa pas de disposer les paysans en faveur de Gustave; et ils lui donnèrent des louanges d'autant plus volontiers, que chacun le prenoit pour témoin de son courage, et de la valeur qu'il avoit fait paroître dans cette occasion. Le bruit et le succès de cette expédition fit déclarer en peu de jours presque toute la province en sa faveur. Les paysans abandonnoient en foule leurs villages pour se rendre auprès de lui, les uns dans l'impatience de se venger des Danois, les autres attirés par l'espérance du butin, ou simplement émus par la nouveauté, et emportés par le penchant naturel qu'ils avoient pour toutes les entreprises hardies et extraordinaires.

Plusieurs gentilshommes suédois, et entre autres Olaï, Laurens Erici, Fredage et Jonas de Nederbi, qui étoient proscrits par Christiern, et qui s'étoient réfugiés comme Gustave dans cette province, se jetèrent dans son armée comme dans un asile. Il en fit des officiers pour commander ces milices, qui combattoient ordinairement avec plus d'impétuosité que d'ordre. Il parcourut ensuite avec une diligence extrême l'Helsingland, la Médelpadie, l'Angermeland, le Guestricland, et la Bothnie. Il fit soulever toutes ces petites provinces, qui sont la plupart sans villes considérables; et il s'en assura par le bon ordre qu'il mit à faire fortifier les

passages des montagnes qui en sont les principales forteresses.

Il grossit son armée dans sa marche par le concours des paysans qui venoient en foule se rendre auprès de lui, souvent malgré leurs seigneurs particuliers. Il abolit les impôts que Christiern avoit imposés, et il établit des commissaires pour recevoir les tributs ordinaires qu'il destina pour la subsistance de ses troupes. Il dépêcha ensuite secrètement des émissaires dans toute la Suède pour disposer la noblesse et les paysans à prendre les armes sitôt qu'il entreroit dans les provinces. Il gagna même par des négociations secrètes la plupart des officiers suédois qui servoient sur la flotte de Norbi, ou dans les troupes du vice-roi : enfin il n'oublia rien pour augmenter ses forces, et pour diminuer celles de son ennemi, et il ne se disposa à entrer dans le cœur du royaume, que lorsqu'il se crut presque aussi assuré de tous les Suédois qui étoient dans l'armée de ce prélat, que de ses Dalécarliens.

Ce vice-roi n'étoit presque occupé que du soin d'amasser de l'argent pour fournir à ses plaisirs. Il n'avoit poursuivi la vice-royauté que dans l'espérance de pouvoir piller impunément des gens que la politique de son maître vouloit affoiblir et ruiner, et il ne se seroit jamais chargé du gouvernement s'il eût prévu qu'il eût eu d'autres ennemis à combattre que des peuples désarmés, et qui ne se défendoient point. Il n'apprit la révolte des Dalécarliens qu'avec beaucoup de surprise et d'inquiétude. Ce qu'il y avoit de troupes danoises dans le royaume étoient fort affoiblies par le peu de

discipline et par la désertion. Les Suédois qui avoient pris parti ou de l'emploi dans ses troupes, lui étoient suspects, et il n'étoit guère plus assuré des troupes auxiliaires et des étrangers, qui pour l'ordinaire dans les guerres civiles sont toujours prêts à changer quand ils trouvent un parti plus avantageux. La valeur de Gustave lui étoit redoutable, il craignoit le courage et le ressentiment de ce jeune seigneur; mais il appréhendoit encore davantage l'indignation de Christiern, toujours terrible dans sa colère, et qui punissoit les malheureux succès comme les méchantes intentions.

Il dépêcha un courier à ce prince pour lui apprendre le soulèvement des provinces du nord, et il rappela en même temps auprès de lui ce qu'il avoit de troupes qui étoient dispersées en différents endroits du royaume. Les Danois déférèrent à ses ordres, quoiqu'à regret. Ils avoient peine à quitter des lieux où ils s'enrichissoient aux dépens du peuple, et où ils exerçoient impunément toute sorte de violence. Mais la plupart des troupes auxiliaires refusèrent de se mettre en campagne, sous prétexte de la paye qui leur étoit due. Ils se rendirent maîtres des villes et des châteaux où ils étoient en garnison, et ils s'y renfermèrent moins pour défendre et pour conserver ces places au nom du roi de Danemarck, que dans la vue de s'en servir comme d'otages pour le paiement de leur solde, et peut-être dans le dessein d'en traiter ensuite plus utilement avec le parti victorieux.

Christiern n'apprit les mouvements de Suède qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin; il ne se

voyoit pas en état de passer dans ce royaume, ni même de se défaire des troupes qu'il avoit en Danemarck. Tout le royaume étoit plein de mécontents. Ce prince devenu encore plus farouche depuis le massacre de Stockholm, ne gardoit plus de mesure avec ses sujets; il étendoit indifféremment son autorité sur les biens et même sur la vie des Danois, sans considération pour la dignité des personnes, et sans égards pour les lois, ni pour les privilèges du pays. Il avoit fait mourir sur de foibles soupçons, et sans aucune formalité, plusieurs gentilshommes, et il n'avoit pas moins offensé les évêques et tout le corps du clergé par les louanges qu'il donnoit publiquement au docteur Luther, qui, sous prétexte de blâmer les abus qui se commettoient en Allemagne dans la publication des indulgences, condamnoit hautement les richesses et la puissance temporelle des ecclésiastiques.

La cour de Rome se servoit ordinairement en Saxe des religieux augustins pour publier les indulgences, ce qui leur procuroit beaucoup d'autorité, et même un intérêt considérable. Les jacobins, sous le pontificat de Léon X, leur enlevèrent cette commission. Ces religieux pour se faire valoir dans leur nouvel emploi, et peut-être pour porter plus loin que n'avoient fait les augustins le produit de leur mission, exagéroient dans leurs sermons les vertus et l'efficacité des indulgences en des termes qui ne convenoient ni à l'intention de l'église, ni à l'esprit de la bulle dont ils étoient porteurs. D'ailleurs ces sortes de collecteurs menoient une vie peu régulière. On prétend qu'ils tenoient leurs

bureaux dans des cabarets, qu'ils y dépensoient souvent en festins l'argent qui provenoit de la piété des fidèles, et que le peuple par dévotion s'épargnoit sur ses propres nécessités.

Martin Luther, religieux augustin, docteur et professeur dans l'université de Wurtemberg, sous prétexte d'être touché de ces désordres, mais en effet pour venger ses confrères, commença à invectiver dans ses sermons contre l'abus que ces quêteurs faisoient de leur pouvoir. C'étoit un homme savant, éloquent, plein de feu, hardi et apiniâtre, entêté de sa science et de ses opinions, uniquement sensible à cette sorte de gloire que l'on acquiert par des sentiments nouveaux, intrépide et incapable de se rétracter jamais. Il se contenta d'abord de prêcher contre la manière peu édifiante dont on publioit ces grâces extraordinaires; mais ayant été aigri par les injures et les menaces des jacobins, il remonta jusqu'à l'origine et aux fondements des indulgences.

Il publia des opinions nouvelles sur la matière de la justification, de la rémission des péchés, de la pénitence et du purgatoire; il attaqua ensuite l'autorité du pape, d'où ses adversaires tiroient les principales preuves en faveur des indulgences.

Il enseigna dans ses écrits, et il prêcha dans ses sermons, que la foi seule justifioit, que la pénitence consistoit uniquement dans une douleur sincère, et que la confession étoit un détail inutile de ses fautes; que pour obtenir la rémission de ses péchés, il suffisoit de croire avec une foi vive qu'ils nous étoient remis; que

les indulgences n'étoient ni de conseil, ni de précepte, et qu'elles étoient également inutiles en ce monde et en l'autre; que le purgatoire n'étoit qu'une invention moderne des moines pour tirer de l'argent du peuple; que la messe n'étoit point un sacrifice, qu'elle étoit inutile aux morts, et qu'on devoit la célébrer, et toutes les prières de l'église, en langue vulgaire; et sur-tout qu'on devoit rendre au peuple la communion sous les deux espèces.

Le pape, alarmé de ces opinions nouvelles, qui sembloient exposer à l'examen des peuples la nature et l'étendue de sa puissance, crut étouffer tout d'un coup une doctrine si dangereuse, en condamnant Luther comme hérétique; et il fit même solliciter puissamment l'électeur de Saxe par Jérôme Aléandre, son nonce, de lui livrer ce moine séditieux, afin de le faire punir comme un perturbateur de la religion.

Luther, pour se défendre contre la cour de Rome, et pour intéresser le duc de Saxe et tous les magistrats séculiers dans sa défense, publia de nouveaux ouvrages aussi contraires à la puissance du pape, qu'ils étoient favorables aux princes souverains. Il écrivit contre le célibat des prêtres et contre les vœux monastiques. Il enseignoit qu'il n'y avoit point d'autres vœux qui pussent obliger les chrétiens que ceux du baptême. Il invectivoit contre la hiérarchie qu'il prétendoit être une domination tyrannique : il se déchaînoit sur-tout contre la corruption de la cour de Rome, et contre les richesses excessives de l'église : il exhortoit, dans ses livres et dans ses sermons, les princes souverains à se

rendre maîtres des fonds et de tous les biens des évêchés, des abbayes et des monastères, si ce n'est que les évêchés fussent érigés en principautés séculières, et, dans ce cas, il exhortoit l'évêque à se marier, et à ne point souffrir dans les terres de ses dépendances, des gens qui, sous le prétexte spécieux du célibat, s'attachoient à une puissance étrangère. Il vouloit qu'on changeât les couvents en des écoles publiques ou en des hôpitaux; qu'une partie des grands biens de ces maisons fût appliquée à l'entretien des pasteurs, des recteurs, et des officiers qui seroient chargés du soin des malades, des pauvres et des orphelins, et que le reste fût employé par le prince aux besoins de l'état, et au soulagement du peuple.

Ces dernières opinions firent plus de sectateurs à Luther, que les premières propositions qu'il avoit avancées sur la matière obscure et épineuse de la justification et du mérite des bonnes œuvres. Plusieurs princes en Allemagne s'emparèrent, sous prétexte de cette doctrine, des biens ecclésiastiques qui étoient à leur bienséance. Le roi de Danemarck usurpa à leur exemple une partie des biens de l'archevêché de Lunden, comme s'il eût déja fait profession ouverte de cette nouvelle religion.

Le clergé de Danemarck, pour se venger de la dureté de son règne, et peut-être même pour disposer le peuple à la révolte, fit courir une prophétie de sainte Brigitte, qui marquoit qu'un roi de Danemarck seroit chassé de ses états, à cause de ses cruautés. Tout le monde faisoit avec plaisir l'application de cette pro-

phétie à Christiern : mais ce prince l'ayant appris, s'en moquoit publiquement. Il disoit à ses courtisans que cette dévote écrivoit régulièrement tous les matins les songes de la nuit, qu'elle prenoit pieusement pour des révélations. Il affectoit de railler sur le chapitre de cette sainte, soit par indévotion, ou, ce qui est plus vraisemblable, pour décrier par ces mépris affectés une prédiction qui, vraie ou fausse, pouvoit toujours produire des effets dangereux dans l'esprit des peuples.

Ce prince vit bien cependant que parmi le mécontentement général de tous ses sujets, il ne pouvoit pas s'éloigner de Copenhague, ni se défaire de ses troupes sans s'exposer à une révolte : il écrivit au vice-roi de Suède de faire marcher son armée pour remettre les mutins dans leur devoir, et il fit dire en même temps a Gustave qu'il feroit mourir sa mère et sa sœur dans les plus cruels tourments, s'il apprenoit qu'il parût encore à la tête des rebelles.

Gustave, sans s'alarmer de ces menaces, s'avançoit toujours suivi de ses Dalécarliens ; il passoit indifféremment au fil de l'épée tous les Danois qu'il rencontroit, et même les Suédois qui étoient dans leur parti ou dans celui de l'archevêque. Ses troupes grossissoient tous les jours pendant sa marche. Il se vit en peu de temps une armée de plus de quinze mille hommes, tous animés de son courage et de son ressentiment, et résolus de vaincre ou de mourir. Il leur fit prendre la route de Westmanie. Le vice-roi s'avança de son côté à la tête de son armée jusqu'à la rivière de Brunebec, dans le dessein de l'arrêter et de le combattre au passage de cette rivière.

Mais à peine fut-il arrivé au bord de ce fleuve, qu'il vit paroître Gustave de l'autre côté à la tête de sa cavalerie, et prêt à tenter le passage l'épée à la main. Le vice-roi n'eut pas plus tôt reconnu la résolution de ce seigneur et la contenance de ses troupes, qu'il se retira avec précipitation, et abandonna lâchement un poste où il pouvoit combattre avec avantage, soit qu'il se sentît incapable de donner les ordres nécessaires, et de commander dans le tumulte et la chaleur de l'action, ou qu'il n'osât se confier aux Suédois, qui étoient en grand nombre dans ses troupes. Il se retira d'abord dans le château de Westerahs, qui étoit proche : cependant ne se croyant pas encore en sûreté, si près de Gustave, et craignant d'être assiégé dans cette place, il y laissa la meilleure partie de ses troupes pour la défendre, et il retourna à Stockholm. Il s'enferma dans le château de cette ville, et il se plongea tout de nouveau dans les plaisirs, sans vouloir entendre parler d'affaires, comme si, en se cachant, et en fermant les oreilles aux mauvaises nouvelles, il eût arrêté les progrès des ennemis.

Gustave profita de sa retraite : il fit jeter un pont sur la rivière ; toutes ses troupes passèrent dessus sans aucun obstacle, et marchèrent en même temps du côté de Westerahs, capitale de la Westmanie. Il étoit également dangereux de laisser derrière lui une place de cette importance, ou de s'y arrêter trop long-temps pour en former le siège : la plupart de ses troupes étoient composées de paysans peu propres pour ce genre de combat : il n'avoit ni poudre ni canon ; il y avoit dans

la place une garnison nombreuse et peu différente d'une armée, et la longueur et la difficulté d'un siège pouvoient rebuter les Dalécarliens, et ruiner ses desseins.

Pour se tirer de cet embarras, il résolut d'essayer, par une action hardie et par un stratagême, de réussir dans une entreprise qu'il croyoit impossible par les règles ordinaires de la guerre : il détacha ce qu'il avoit de cavalerie sous la conduite de Laurens Erici, son lieutenant, avec ordre de s'avancer à la faveur des bois le plus près qu'il pourroit des portes de la ville; il laissa Olaï, son autre lieutenant avec la meilleure partie de son infanterie derrière une montagne proche le village de Ballunga, et il lui commanda de le suivre au petit pas : il prit ensuite les devants à la tête de trois mille hommes, comme si ces troupes eussent composé toute son armée.

Il parut sur le soir à la vue de la place, et il se retrancha aussitôt proche la chapelle de saint Olaüs avec toute la diligence et les précautions apparentes d'un homme qui craint d'être attaqué, et qui fuit le combat; les Danois ayant aperçu le petit nombre de ses troupes, détachèrent toute leur cavalerie, comme il l'avoit prévu, pour le charger. Gustave, après une légère résistance, se battit en retraite pour gagner des défilés, et pour attirer insensiblement les ennemis dans le gros de son infanterie qui s'avançoit à son secours. Les Danois séduits par cette retraite, qu'ils prenoient pour une fuite et une déroute, sortirent en tumulte de Westerahs pour avoir part à la défaite d'un ennemi, qu'ils croyoient trouver en désordre et épouvanté. Il ne resta dans la

ville que ce qu'il y avoit de troupes suédoises dans leur parti, et la garnison danoise du château, que le gouverneur empêcha de sortir.

Gustave les ayant attirés assez loin de la ville pour donner lieu à Erici d'exécuter ses ordres, fit ferme. Il se mit l'épée à la main à la tête de toute son infanterie qui l'avoit joint, et se tournant vers ses Dalécarliens avec un air terrible, et qui sembloit ne respirer que la vengeance de la mort de son père : « Souvenez-vous, « mes amis, leur dit-il, de la cruauté et de l'avarice de « nos tyrans, et vous verrez qu'il ne nous reste qu'à « vaincre ou à mourir avant la servitude. »

Les Dalécarliens ne répondirent à ce discours que par mille cris pleins de fureur. Ils firent d'abord pleuvoir une grêle de flèches sur les Danois, ils se poussèrent ensuite l'épée à la main au milieu de leurs bataillons. La terre fut en peu de temps couverte de morts : on se battoit de part et d'autre avec toute la fureur et l'opiniâtreté qui se trouvent entre deux nations voisines et ennemies qui combattent pour l'empire et la liberté. Gustave se trouvoit partout, et en même temps qu'il chargeoit les ennemis comme le moindre de ses soldats, il donnoit ses ordres avec cette présence d'esprit si rare et si nécessaire dans ces occasions. Le combat se maintenoit par le courage et la valeur des deux partis : mais comme il semble qu'il se rencontre toujours plus d'ardeur dans des peuples qui se révoltent et qui prennent les armes pour recouvrer leur liberté, les Suédois firent de si puissants efforts que les Danois furent contraints de plier et de songer à regagner les murailles de Westerahs.

Ils se retiroient cependant en bon ordre, lorsqu'ils se trouvèrent chargés par la cavalerie d'Erici, qui leur avoit coupé le chemin. On recommença le combat, que la nécessité de vaincre ou de mourir rendoit encore plus furieux. Les Danois, attaqués de tous côtés, reprirent du courage dans le désespoir de sauver leur vie, et ils combattoient comme des gens qui songeoient moins à se défendre qu'à tuer et à faire acheter leur mort par celle d'un ennemi; la plupart furent taillés en pièces, il y eut peu de prisonniers : le Dalécarlien impitoyable et acharné tuoit tout sans faire de quartier, et sans que ses officiers pussent l'arrêter.

La cavalerie d'Erici poursuivit les fuyard si vivement qu'elle entra avec eux dans Westerahs, à la faveur des Suédois qui étoient de la garnison et du parti des Danois, mais qui se déclarèrent pour Gustave, sitôt qu'ils le purent avec sûreté. Ces troupes ne furent pas plus tôt dans la ville qu'elles se débandèrent à la faveur de la nuit, et coururent au pillage, sans que leurs officiers pussent les arrêter, ni même trouver un assez grand nombre de soldats pour poser des corps-de-garde, et pour prendre les précautions qui pouvoient assurer leur conquête; ils se jetèrent en foule dans plusieurs maisons de marchands qui faisoient commerce d'eau-de-vie et de vins de liqueurs. Les Dalécarliens que commandoit Gustave ayant appris que leurs camarades étoient dans une si douce occupation, abandonnent leurs enseignes, et malgré leurs officiers se jettent en foule dans la ville, pour avoir part à une liqueur qui fait la première passion et les plus sensibles plaisirs de ces peuples septentrionaux.

Le gouverneur du château ayant aperçu ce désordre, sortit à la tête de sa garnison pour charger les Suédois : ses soldats mirent d'abord le feu à plusieurs maisons, pour augmenter le tumulte et la confusion ; ils entrèrent ensuite dans la ville l'épée à la main, et ils tuèrent sans peine plusieurs Dalécarliens qu'ils trouvoient la plupart ivres, sans armes et sans défense. Gustave, ayant appris ce désordre, accourut aussitôt dans la ville ; il fut au désespoir de voir massacrer ses soldats, presque en sa présence, et sans en pouvoir trouver qui fussent en état de s'opposer aux ennemis. Il commanda à Olaï de se baricader dans la principale rue, et de faire tête aux Danois avec ce qu'il avoit d'officiers et de volontaires auprès de lui, pendant que de son côté il courroit par toute la ville pour arrêter le pillage et pour rassembler ses troupes qui sembloient avoir disparu. La plupart de ses soldats cachés au fond des caves, et ensevelis dans le vin et dans l'eau-de-vie, fuyoient presque également leur général et les ennemis. Gustave suivi de ses gardes descend lui-même dans les caves et les celliers, brise les tonneaux, répand les liqueurs et l'eau-de-vie, et par cette précaution que les Dalécarliens trouvoient injuste et cruelle, il les arracha de ces lieux enchantés, et il repoussa enfin les Danois jusque dans le château, plutôt encore par sa présence, que par les armes de ses soldats.

=29 avril.= Il fit ensuite pressentir le gouverneur du château, pour voir s'il seroit disposé à traiter de sa place ; mais l'ayant trouvé ferme et inébranlable, il se contenta de bloquer cette forteresse : il ne voulut ni

hasarder une attaque qui auroit peut-être rebuté ses troupes, ni s'arrêter à former un siège, de peur de donner aux Danois le temps de se reconnoître. Il fit faire seulement des lignes de contrevallation autour de cette place pour empêcher les sorties, et les secours que l'on y eût pu jeter. Il prit le premier un pic pour remuer la terre, il fut aussitôt suivi et imité par tous les officiers de son armée, et les bourgeois de la ville mêlés avec ses soldats y travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins de deux jours ils élevèrent ces retranchements en quelques endroits de plus de vingt-quatre pieds de hauteur.

Gustave n'eut pas plus tôt donné les ordres nécessaires pour empêcher qu'on ne jetât du secours dans cette place, qu'il se remit en campagne. Plusieurs seigneurs et gentilshommes, à la tête de leurs vassaux, se rencontrèrent sur sa route, et se joignirent à ses troupes. Soixante-dix officiers suédois abandonnèrent tout d'un coup le parti du vice-roi, et se jetèrent dans l'armée de Gustave. On commença à regarder ces avantages comme le commencement d'une grande révolution. Il sembloit que la prise de Westerahs fût le signal dont on étoit convenu pour faire soulever toute la Suède. Arvide, seigneur considérable dans la Gothie occidentale, Laurens Pétri de Sudermanie, et Olaüs Bonde de Néricie, vinrent l'assurer que la noblesse et le peuple de leurs provinces n'attendoient que sa présence pour prendre les armes, et pour se déclarer en sa faveur : ceux même qu'un excès de timidité, ou que la puissance et le voisinage des Danois retenoient encore en apparence sous

leur domination, l'assistoient secrètement de leurs avis et de leur argent : tout le monde avoit les yeux tournés sur lui et sur son mérite, et la dureté de la domination danoise lui attiroit les vœux de tous les Suédois.

Gustave se voyant à la tête d'une armée, et d'un parti si puissant, résolut de faire plusieurs entreprises en même temps, afin que le bruit et la nouvelle de ses conquêtes entraînassent tous les peuples dans son parti, sans que les Danois sussent où porter leurs armes. Il renvoya dans leurs provinces ces seigneurs qui l'étoient venu trouver, et il les fit accompagner par des détachements de son armée qu'il leur donna pour commencer la guerre, et pour appuyer la révolte et le soulèvement des peuples. Arvide par son ordre assiégea le château de Wadstena, dans la Gothie orientale; Laurens Pétri, la ville de Nykioping; et Olaüs Bonde, Oerebro, capitale de la Néricie. Olaï et Erici investirent en même temps la ville d'Upsal; la place étoit grande, fort peuplée, mais presque sans murailles, et sans autre fortification que quelques tours anciennes du côté de l'archevêché. L'archevêque, qui en étoit seigneur, y avoit mis quelques troupes et un gouverneur, plutôt cependant pour faire voir aux habitants qu'il ne les abandonnoit pas, que dans l'espérance de conserver cette ville si elle étoit attaquée. En effet les soldats de la garnison n'eurent pas plus tôt aperçu les Dalécarliens l'épée à la main descendre dans le fossé, et prêts à monter à l'assaut, qu'ils abandonnèrent le rempart après avoir fait leur décharge; les Dalécarliens entrèrent sans resistance dans Upsal, et corrigés par ce qui leur étoit arrivé

à la prise de Westerahs, ils poursuivirent les Danois sans s'arrêter au pillage : la plupart de la garnison fut taillée en pièces, et le gouverneur en s'enfuyant reçut un coup de flèche, dont il mourut peu de jours après.

= 18 mai. = Gustave ayant appris que ses troupes étoient dans Upsal, s'y rendit en diligence; il conserva avec soin la maison et les biens de l'archevêque, soit qu'il prétendît par ces égards le rendre suspect aux ministres danois, ou le gagner et l'attirer dans son parti. Il dépêcha ensuite un officier au consul de Lubeck, pour lui faire part de l'heureux succès de ses armes, et pour le faire souvenir en même temps des secours qu'il lui avoit promis de la part de la régence. Son agent représenta à ce magistrat de quel intérêt il étoit à sa république et à toutes les autres villes anséatiques que la Suède fût toujours séparée et ennemie du Danemarck; que la régence de Lubeck ne pouvoit trouver de conjoncture plus favorable pour rétablir les affaires de ce royaume; que Gustave s'étoit déja rendu maître de plusieurs grandes provinces, et qu'il avoit fait toutes ces conquêtes à la tête des Dalécarliens, mais que ces paysans servant pour la plupart sans paye, servoient aussi sans aucun engagement, et qu'il n'ignoroit pas que les peuples qui commencent une révolte, et qui entreprennent la guerre avec le plus de chaleur, sont ceux qui ordinairement s'en lassent le plus promptement; que son maître avoit besoin d'une flotte pour assiéger Stockholm et les autres villes maritimes du royaume, et de quelques troupes réglées pour soutenir

la guerre, et que ce seigneur espéroit avec ce secours chasser bientôt les Danois de toute la Suède.

Le consul de Lubeck rendit compte de ses demandes à la régence; mais ces républicains trouvèrent que leurs intérêts avoient changé avec la fortune de Gustave : la rapidité des conquêtes de ce seigneur, son courage et le génie élevé qu'il faisoit paroître, commençoient à les inquiéter, et Christiern au contraire cessoit de leur être redoutable par la conduite violente qu'il tenoit avec ses sujets.

L'agent de Gustave avançoit peu dans sa négociation : heureusement il rencontra à Lubeck un ancien colonel allemand appelé Etienne de Sassi, de ces gens qui font la guerre comme un métier, et qui sont toujours prêts à mettre leur vie en commerce, sans s'informer autrement du parti qu'ils embrassent. L'envoyé de Gustave traita avec lui au nom de son maître, et moyennant une somme d'argent dont ils convinrent, et sur laquelle ce Suédois lui fit des avances considérables, le colonel s'engagea de débarquer en Suède avant la fin du mois d'août à la tête de douze cents hommes. L'agent de Gustave lui fit part aussitôt de ce traité, et il lui manda qu'il demeuroit à Lubeck pour achever de déterminer la régence à se déclarer en sa faveur; mais il lui marqua en même temps qu'il apercevoit qu'il n'auroit pas tant de peine à réussir auprès de ces républicains, si ces conquêtes n'avoient pas été si rapides, et si le succès de son entreprise leur paroissoit encore douteux.

Gustave n'avoit eu jusqu'ici qu'à se louer de la fortune, tout lui avoit succédé au-delà même de ses espérances; il se voyoit à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il venoit de se rendre maître de la moitié du royaume : le reste de la Suède n'attendoit que sa présence pour se déclarer, lorsqu'au milieu de ses conquêtes il se vit abandonné tout d'un coup par la plus grande partie de ses troupes; les paysans lui demandèrent leur congé pour aller faire la moisson dans leurs provinces. Gustave, malgré la nécessité de ses affaires, ne put refuser des gens qui le servoient volontairement, et à qui il devoit même toute son autorité : il consentit de bonne grâce à leur départ, sur la promesse qu'ils lui firent de revenir même en plus grand nombre après la moisson, et il ne se réserva pour sa garde et pour la sûreté de la ville d'Upsal qu'une compagnie de cavalerie et six cents hommes d'infanterie, la plupart Dalécarliens, qui s'attachèrent à sa fortune, et qui ne voulurent jamais l'abandonner.

Il demeura à Upsal, qui étoit comme le centre de ses conquêtes : de là il donnoit les ordres nécessaires dans les provinces qui s'étoient déclarées en sa faveur, et dans celles où ses lieutenants faisoient la guerre pour lui; il travailloit en même temps à désunir ses ennemis par des négociations secrètes, jusqu'à ce qu'il fût en état de les réduire par la force.

L'archevêque lui étoit surtout redoutable par le nombre de ses vassaux et de ses partisans; il soutenoit lui seul le parti de Christiern par le crédit de sa maison et par l'autorité qu'il avoit sur le clergé. Il écrivoit dans

les provinces, il faisoit agir ses parens et ses amis pour retenir les peuples sous l'obéissance du roi de Danemarck. Gustave rencontroit dans la personne seule de ce prélat un ennemi vigilant, et qui lui donnoit plus de peine que tous les Danois ensemble; il ne laissa pas d'entreprendre de le détacher de leur parti; il mit dans ses intérêts deux chanoines d'Upsal, qui se flattoient d'avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de ce prélat. Gustave leur accorda publiquement un sauf-conduit, sous prétexte qu'ils demandoient à se retirer auprès de leur archevêque, et il les chargea secrètement d'une lettre qui étoit soumise et respectueuse, et telle qu'il convenoit pour flatter l'humeur altière et fastueuse de ce prélat. Il le conjuroit, dans sa lettre, de vouloir bien ne plus s'opposer à la liberté de sa patrie; il lui offroit ensuite de la meilleure grâce du monde de lui rendre sa ville d'Upsal et tous ses biens, sans exiger d'autre condition, sinon qu'il voulût bien passer dans son parti, et en être le chef, et il l'assura que tout le monde déféreroit avec plaisir à ses ordres, et que pour lui il ne se réservoit que la gloire d'exécuter ses avis et ses conseils.

Les deux chanoines étant arrivés à Stockholm, présentèrent la lettre de Gustave à l'archevêque, et ils hasardèrent même de se louer de sa modération pour pressentir le goût et l'inclination de leur prélat. L'archevêque rejeta la lettre et leurs offices avec beaucoup de mépris et d'indignation; la crainte que les Danois ne le soupçonnassent d'écouter ses propositions, lui fit porter aussitôt les lettres au vice-roi : il lui livra en

même temps les deux chanoines qui en étoient porteurs, et il demanda qu'on les fît mourir comme des traîtres et des espions.

Le vice-roi, qui ne savoit répandre le sang de ses ennemis que lorsqu'il les trouvoit désarmés, ne se seroit pas fait grande violence pour lui donner cette satisfaction; mais il craignoit d'offenser le clergé qui persévéroit presque seul dans le parti des Danois; il aperçut même que l'archevêque ne demandoit leur mort avec tant d'empressement que pour éloigner le soupçon qu'on pourroit avoir qu'il fût capable d'entretenir quelque intelligence avec Gustave; et d'ailleurs ces ecclésiastiques, épouvantés du péril où ils se trouvoient, lui protestèrent qu'ils ne s'étoient chargés de la lettre de Gustave que pour obtenir un sauf-conduit, et la liberté de sortir d'une ville qui n'étoit plus dans son parti; ils détestèrent ensuite la rébellion de ce seigneur, avec des invectives et en des termes que la crainte de la mort rendoit éloquents; ils protestèrent de demeurer inviolablement attachés aux intérêts de Christiern, qu'ils reconnoissoient pour leur souverain légitime; et pour achever de se justifier, et d'apaiser le vice-roi et l'archevêque, ils leur dirent que les paysans avoient abandonné Gustave, et ils leur firent un rapport de l'état de la ville et des forces de ce seigneur, qu'ils diminuèrent encore suivant le langage ordinaire des transfuges, pour faire leur cour, et pour être traités plus favorablement.

L'archevêque demanda avec empressement des troupes au vice-roi pour aller surprendre Gustave dans

Upsal; et il lui promit de le ramener prisonnier, ou du moins de le forcer à se sauver encore une fois dans les montagnes de Dalécarlie. Le vice-roi lui donna trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, qui faisoient la meilleure partie de la garnison de Stockholm (*a*): la marche de l'archevêque fut si prompte et si secrète, qu'il pensa surprendre Gustave dans Upsal; ce seigneur ne fut averti de ses desseins que deux heures avant son arrivée. Deux gentilshommes suédois (*b*), qui étoient en apparence dans le parti de l'archevêque, mais que Gustave avoit gagnés, se détachèrent secrètement, et vinrent à toutes jambes l'avertir du péril qu'il couroit: comme la ville étoit grande et ouverte de tous côtés, et que d'ailleurs les habitants étoient affectionnés à l'archevêque, qui étoit leur seigneur, Gustave ne trouva pas à propos avec le peu de troupes qui lui restoit d'entreprendre de défendre cette place; il fit aussitôt filer son infanterie vers la forêt de Nostan, et il se mit à la queue avec sa compagnie de cavalerie et ses gardes pour assurer la marche.

A peine étoit-il sorti de la ville que l'archevêque y entra à la tête de toutes ses troupes; ce prélat n'eut pas plus tôt aperçu Gustave qui se retiroit, qu'il le fit pousser par toute sa cavalerie; les Danois l'atteignirent au gué de Latéby; son infanterie déja effrayée d'une retraite précipitée, se débanda à la vue des ennemis: ses cavaliers même, quoique retenus par sa présence, avoient une contenance mal assurée: tout le monde se pressoit

(*a*) Loccenius, lib. VI.
(*b*) Suart, Onegrat.

d'avancer et de gagner la forêt. Son écuyer, emporté dans ce désordre par un cheval fougueux, vint tomber sur lui et le renversa dans l'eau; ses gardes le remontèrent. Gustave, sans s'etonner du péril ni du nombre des ennemis, fit ferme à la tête de ses gardes; ce brave homme, remarquable par sa taille avantageuse et par son air intrépide, soutint presque seul dans ce passage tout l'effort des Danois, pendant que ses troupes gagnoient la forêt; il ne les vit pas plus tôt en sûreté qu'il se retira, malgré le grand nombre de ceux qui le chargeoient. Il ne perdit dans cette occasion que dix ou douze cavaliers, et ce fut tout l'avantage que l'archevêque tira d'une occasion où la fortune et le désordre des troupes de Gustave lui avoient offert une victoire entière.

Le péril que ce prélat lui avoit fait courir, ne fit que rallumer son courage et son ressentiment; il fit dessein de le surprendre à son tour : il rappela une partie des troupes qu'il avoit données à Arvide, et il leur envoya ordre de se jeter dans les bois qui se trouvoient sur le chemin de Stockholm à Upsal; il reçut en même temps les troupes allemandes commandées par le colonel de Sassi. La plupart de ses amis, alarmés du péril qu'il avoit couru dans cette occasion, se rendirent en diligence auprès de lui; la haine qu'on portoit à Christiern, et la crainte de retomber sous sa puissance, rendoient la personne de Gustave extrêmement chère à tous les Suédois : ce seigneur se vit en peu de jours une armée nouvelle, et capable de tenir la campagne; il campa proche le château de Rimning, où il se retran-

cha, comme s'il n'eût eu que les mêmes troupes avec lesquelles il étoit sorti d'Upsal, et il prit toutes les précautions nécessaires pour cacher ses forces à l'archevêque, et pour l'entretenir dans l'excès de confiance et de présomption où il étoit par le petit avantage qu'il avoit remporté.

Ce prélat fier de l'avoir fait fuir se mit en chemin pour retourner à Stockholm, comme Gustave l'avoit prévu; il marchoit avec la même confiance que s'il eût mené son ennemi prisonnier à sa suite; ses troupes donnèrent dans l'embuscade; l'infanterie d'Arvide, qui étoit cachée dans les bois, parut tout-à-coup, et les chargea avec de grands cris. L'archevêque qui ne craignoit point d'ennemis où Gustave n'étoit pas, surpris d'une attaque imprévue, voulut rentrer dans Upsal, mais il trouva ce seigneur à son chemin, qui pendant sa marche s'étoit jeté entre la ville et ses troupes : la terreur se répandit parmi les Danois qui se voyoient pris en tête et en queue; les uns vouloient avancer du côté de Stockholm, et les autres espéroient trouver plus de facilité à rentrer dans Upsal : chacun dans ce désordre croyoit la résistance et le péril moins grands où il n'étoit pas, et il rencontroit partout l'ennemi et la mort; la plupart des Danois furent taillés en pièces, le reste chercha son salut dans la fuite : à peine l'archevêque qui s'étoit vanté de prendre Gustave prisonnier, put-il ramener la sixième partie des troupes que le vice-roi lui avoit confiées.

Gustave rentra dans Upsal à la tête de ses troupes victorieuses; et voyant qu'il n'y avoit plus de mesures

à garder avec l'archevêque, il fit abattre une tour qui servoit d'ornement et de forteresse dans l'archevêché, afin d'empêcher les Danois dans la suite de s'y pouvoir loger.

La doctrine de Luther commença en ce temps-là à s'introduire dans la Suède, et parmi les troupes de Gustave. Les soldats allemands l'y portèrent d'abord, mais ils ne la firent connoître que par la licence où ils vivoient, et par le mépris qu'ils faisoient paroître pour les religieux et pour tout l'ordre ecclésiastique. Les deux frères Laurent et Olaüs Pétri, de la province de Néricie, répandirent ensuite cette doctrine avec beaucoup de succès. Ils avoient tous deux étudié sous Luther dans l'université de Wurtemberg; ils apportèrent en Suède sa doctrine et ses écrits, et ils les publièrent avec tout le zèle et la chaleur que l'on a toujours pour les opinions nouvelles, surtout quand on se flatte de combattre d'anciennes erreurs, et d'établir la vérité.

Laurent Pétri, qui étoit naturellement timide, découvroit ses sentiments avec beaucoup de retenue et de précaution; il se contentoit de répandre secrètement les livres de Luther, et d'en conférer avec ses amis particuliers: mais Olaüs, qui étoit hardi et éloquent, prêchoit publiquement le luthéranisme dans l'église de Strengnaz, dont il étoit chanoine et protonotaire; il invectivoit dans ses sermons contre l'abus que le clergé et les religieux faisoient de leur puissance et de leurs richesses, et il étoit écouté d'autant plus favorablement qu'on n'ignoroit pas que l'ambition des évêques avoit causé tous les malheurs de la Suède.

Il fit ensuite des conférences; il afficha des thèses à Upsal, il disputoit tous les jours dans l'université de cette ville : enfin il n'oublia rien pour répandre la doctrine de son maître pendant le désordre et le trouble des guerres civiles, temps toujours favorable au changement ou à l'établissement des nouvelles religions. La jeunesse, avide et toujours la dupe des nouveautés, embrassa avec ardeur ces opinions. Il gagna la plupart des professeurs et des écoliers de l'université, qui se firent à leur tour un mérite de devenir les ministres et les hérauts de cette doctrine : tout le monde vouloit être instruit de ces nouvelles opinions. La doctrine de Luther passa insensiblement de l'école dans les maisons des particuliers; les familles se partagèrent; chacun prenoit parti selon ses lumières et son inclination; les uns défendoient la religion catholique, parce que c'étoit la religion de leurs pères, et la plupart s'y attachoient par le seul mérite de son antiquité; les autres se plaignoient des abus que l'avarice du clergé avoit introduits dans l'administration des sacrements, et ils attaquoient ces abus avec d'autant plus d'ardeur qu'ils trouvoient leur intérêt à les décrier; les femmes mêmes entroient dans ces disputes, soit par vanité, ou de bonne foi, et par une crainte excessive de n'être pas dans la bonne voie; tout le monde s'érigeoit en juge de controverse : ce qui étoit resté d'évêques en Suède depuis le massacre de Stockholm, plus attentifs aux conquêtes de Gustave qu'aux soins qu'ils devoient à leurs diocèses, négligèrent ces mouvements et le progrès du luthéranisme. Gustave de son côté dissimuloit ces nou-

veautés, soit qu'il regardât ces disputes comme le fruit du loisir de quelques théologiens, ou peut-être qu'il ne fût pas fâché que dans un royaume où les évêques lui étoient si opposés il s'élevât au milieu même du clergé un parti qui faisoit profession de condamner la puissance temporelle et les grands biens de ces prélats.

Gustave, après la fuite de l'archevêque, réunit toutes ses troupes qui étoient partagées en différents petits corps d'armée, et marcha droit à Stockholm : il ne prétendoit pas encore en former le siege, n'ayant pas de flotte pour en fermer le port; mais il en fit seulement approcher son armée, pour tenter si la consternation où étoient les Danois de la défaite de l'archevêque ne donneroit point lieu aux amis qu'il avoit dans la place d'entreprendre quelque chose en sa faveur. Le vice-roi et l'archevêque, peu assurés de la fidélité des bourgeois, et craignant de tomber entre les mains de Gustave, résolurent de se sauver pendant qu'ils avoient encore la mer libre. Ils confièrent le gouvernement de la place à un ancien officier qui commandoit la garnison, et ils se retirèrent avec précipitation en Danemarck, sous prétexte, disoient-ils, de hâter le secours que Christiern leur faisoit espérer tous les jours. Ce prince faisoit à la vérité tous ses efforts pour faire passer une armée en Suède; mais les Danois, effrayés du massacre de Stockholm, détestoient son entreprise et son gouvernement, et lui refusoient toute sorte de secours, sous prétexte qu'ils étoient épuisés par la longueur de la guerre.

Gustave fut ravi d'apprendre que ces deux prélats

fussent passés en Danemarck; le vice-roi sembloit lui abandonner le royaume par sa fuite, et la retraite de l'archevêque le défaisoit d'un ennemi toujours redoutable par son crédit sur le clergé. Cependant le gouverneur mit un si bon ordre dans Stockholm, que les bourgeois ne se virent pas en état d'entreprendre rien en faveur de Gustave. Ce seigneur reçut en même temps un courier d'Arvide, qui lui mandoit qu'il s'étoit rendu maître des châteaux de Wadstena, de Hova, et de Skeninge dans la Gothie orientale, qu'à l'approche seule de ses troupes les villes de Linkioping, de Norkioping et de Soderkioping avoient pris les armes et chassé les Danois, et qu'il marchoit pour assiéger le château de Stegeborg, où le colonel Bernard de Milen, allemand de nation, s'étoit enfermé avec son régiment.

De si heureux succès furent balancés par les tristes nouvelles que Gustave reçut de la mort funeste de sa mère et de sa sœur. Christiern, irrité de ses conquêtes, dont la fuite du vice-roi et de l'archevêque ne le rendoit que trop certain, fit jeter cruellement ces dames dans la mer, enfermées dans un sac, et il ordonna en même temps aux officiers danois qui commandoient dans les places qui lui restoient en Suède, de faire périr tous les Suédois qui étoient encore dans ses troupes, comme autant de traîtres qui étoient aux gages de son ennemi; ce qui fut exécuté avec beaucoup d'inhumanité, surtout par le gouverneur d'Abo, capitale de la Finlandie, qui fit mourir plusieurs gentilshommes finlandois de son gouvernement.

Gustave fut sensiblement touché de la mort de sa

mère et de sa sœur; il fit publier dans son armée et dans tous les lieux qui reconnoissoient son autorité qu'on massacrât sans quartier tous les Danois qu'on pourroit prendre; et il fit cette ordonnance pour rendre Christiern par ces représailles encore plus odieux à ses sujets mêmes. Il laissa la plupart de ses troupes autour de Stockholm, dont elles formoient le blocus sous les ordres du colonel de Sassi et de Frédage, et il se rendit ensuite dans la Gothie orientale, qui, autant par l'habileté que par la valeur d'Arvide, venoit de se déclarer presque tout entière contre les Danois. Gustave mit des garnisons dans toutes les villes qui avoient pris son parti; il fit rétablir en diligence les anciennes fortifications, il en ordonna de nouvelles dans tous les lieux qui en avoient besoin; il établit dans ces places pour gouverneurs des gens pleins de zèle pour leur patrie, et la plupart proscrits par Christiern. Toute la noblesse de la province se rendit au près de lui pour lui offrir ses services, et pour le féliciter sur l'heureux succès de ses armes. Il n'y eut que l'évêque de Linkioping qui, chagrin et incertain parmi une si prompte et si heureuse révolution, s'enferma dans son château de Munquebode, sans oser encore se déclarer en faveur de Gustave.

C'étoit ce même prélat qui avoit heureusement échappé du massacre de Stockholm : le péril qu'il avoit couru dans cette occasion lui faisoit envisager tous les partis opposés à Christiern comme des précipices; toutes les conquêtes de Gustave ne le pouvoient rassurer; il se persuadoit même qu'il ne pourroit jamais

soutenir la guerre contre un monarque aussi puissant que le roi de Danemarck, et il croyoit voir à tous moments ce prince rentrer en Suède à la tête d'une armée formidable, et traiter Gustave et ses partisans comme il avoit fait le sénateur Éric Vasa son père et les autres sénateurs. Ce prélat exhortoit ses peuples de vive voix, et même par écrit, à ne point prendre part aux mouvements qui agitoient le royaume; et il n'agissoit avec tant d'éclat que pour avoir plus de témoins qui pussent déposer un jour qu'il avoit persévéré constamment dans le parti du Danemarck.

Gustave, indigné de la foiblesse et de la lâcheté de ce prélat, qui au milieu d'une province dont il étoit maître n'osoit encore se déclarer contre les Danois, marcha vers son château à la tête d'une partie de ses troupes, dans le dessein de le faire expliquer, et de le chasser de sa place, si après les mauvais traitements qu'il avoit reçus de Christiern il tenoit encore son parti. L'évêque, averti de la colère et de la marche de Gustave, sortit au-devant de lui avec les principaux de son clergé; il n'oublia pour l'apaiser ni louanges, ni protestations de fidélité. Il étoit de l'intérêt de ce seigneur de s'assurer du château de ce prélat qui étoit fortifié; mais il n'osa y mettre garnison, dans la crainte que ceux même de son parti ne l'accusassent de violer les privilèges du clergé dans la personne d'un évêque qu'on ne pouvoit accuser d'avoir pris les armes, et qui avoit volontairement ouvert les portes de son château. Gustave se contenta de faire une sévère réprimande à ce prélat, qui, de son côté, se trouva bien heureux d'en

être quitte pour quelques serments de fidélité, qu'il étoit bien résolu de ne garder qu'autant que la présence et les armes de Gustave l'y contraindroient.

Ce conquérant ayant mis un si bon ordre dans toutes ses conquêtes, convoqua solennellement les états-généraux du royaume à Wadstena, pour donner quelque forme au gouvernement, et surtout pour établir et pour y faire reconnoître son autorité, qu'il ne tenoit que de son épée et de l'élection de quelques paysans de la Dalécarlie.

=24 août.= Il se trouva dans cette assemblée peu de députés des provinces; le meurtre et le massacre de la première noblesse, la différence des partis, le désordre de la guerre, la marche des troupes, et la crainte même de quelque nouvelle révolution en faveur de Christiern, empêchèrent la plupart des députés de s'y rendre. L'assemblée ne fut presque composée que d'officiers de guerre et de plusieurs gentilshommes proscrits par les Danois, et qui s'étoient jetés dans l'armée de Gustave comme dans un asile; tout l'état étoit pour ainsi dire dans cette armée. Gustave leur représenta avec beaucoup de grâce et d'éloquence la nécessité d'élire un administrateur qui fût capable de donner le dernier coup à la tyrannie des Danois; que ce qu'il y avoit de troupes de cette nation dans le royaume étoient plutôt cachées que fortifiées dans les places qui leur restoient; qu'il falloit presser des ennemis épouvantés, et achever de les vaincre par leur propre crainte. Il leur dit ensuite avec beaucoup de générosité qu'il ne prétendoit point que ses services contraignissent leur choix; qu'il

seroit le premier à reconnoître celui d'entre eux qu'ils voudroient élire, et que, dans quelque rang qu'on le plaçât, il se tiendroit toujours heureux de combattre et d'exposer sa vie pour la défense de sa patrie.

Les états ne répondirent à ce discours que par les éloges et les applaudissements qui étoient dûs à sa valeur et à sa modération : ce qu'il y avoit de gentilshommes et d'officiers dans les états étoient également attachés à sa personne et à sa fortune; ils ne subsistoient que de ses bienfaits, et il n'y avoit même de sûreté pour eux en Suède que dans son armée. Toute l'assemblée conjura ce seigneur de se charger du soin du gouvernement : on voulut même lui déférer la qualité de roi, afin de l'intéresser plus efficacement à la défense de la patrie; mais il refusa constamment ce titre, et il se contenta, à l'exemple de ses prédécesseurs, de la qualité d'administrateur, comme plus modeste, et même plus convenable à l'état de sa fortune et à la disposition présente du royaume. Tous les membres des états lui prêtèrent le serment de fidélité, et il fut reconnu et publié à haute voix dans les états et dans l'armée pour gouverneur général, et pour souverain administrateur de Suède.

Gustave ayant congédié l'assemblée, ne songea plus qu'à pousser plus loin ses conquêtes, et à faire de nouvelles entreprises qui répondissent à l'attente et à l'espérance des Suédois. Le succès de ses armes, ses victoires, le nombre et la valeur de ses troupes, la faveur et l'applaudissement des peuples, lui firent naître des pensées conformes à son courage et à son ambition; il

ne désespéra pas de monter un jour sur le trône de Suède, s'il pouvoit en chasser entièrement Christiern.

Les Danois étoient encore maîtres de la capitale et de plusieurs provinces, et Gustave manquoit d'argent pour soutenir la guerre : heureusement le roi de Danemarck n'en avoit pas plus que lui; ainsi la pauvreté de ses ennemis lui tenoit lieu en quelque manière de richesses. Il vendit cependant ou il engagea toutes les terres de sa maison pour lever de nouvelles troupes, dans la vue que s'il triomphoit de ses ennemis il trouveroit aisément dans la victoire de quoi se dédommager, et s'il étoit vaincu il seroit également contraint d'abandonner ses terres et de sortir du royaume.

Il envoya une partie des nouvelles troupes qu'il venoit de lever à Arvide, avec ordre de presser le siège de Stegeborg. Le colonel de Sassi et Frédage assiégèrent Stockholm, qu'ils tenoient bloquée depuis quelque temps : ce prince jeta un autre corps d'armée dans la Finlandie sous les ordres du frère d'Arvide, et il se réserva un camp volant pour la sûreté de sa personne et pour l'exécution de ses desseins particuliers. Il parcouroit toutes les provinces avec une diligence extrême; il étoit pour ainsi dire en même temps dans toutes ses armées; lui seul formoit tous les desseins et toutes les entreprises; il passoit souvent au travers du pays ennemi, et jusque sous le canon de leurs places, sans en être attaqué; le secret de ses desseins et la promptitude de sa marche ne donnoient pas le loisir aux Danois de s'y opposer : il se rendit maître lui-même

de toute la Smalandie en moins de temps presque qu'il n'en faut pour la parcourir.

= 18 décembre. = De là il joignit Arvide, qui étoit encore au siège de Stegeborg. Le gouverneur défendoit la place avec beaucoup de courage et de résolution : ce gouvernement faisoit toute sa fortune, et il tâchoit de le conserver plutôt comme son bien et comme son patrimoine, que dans la vue de soutenir le parti et les intérêts de Christiern. Gustave comprit bien que cet aventurier se défendoit mieux contre ses armes que contre son argent : il lui fit faire des propositions avantageuses ; le gouverneur céda à sa présence et à ses bienfaits ; il lui remit sa place ; il passa même dans ses troupes, et il y prit parti avec toute sa garnison, charmé de la valeur et de la générosité de ce prince, et attiré par les emplois et par les pensions considérables dont il le gratifia.

Gustave se rendit maître ensuite des châteaux et des forteresses de Nykioping et de Tynnelso ; de là il passa dans la Westmanie. Le gouverneur du château de Westerahs, qu'il tenoit bloqué depuis si long-temps, commençoit à manquer de vivres, et il ne pouvoit espérer aucun secours : Gustave, en passant dans cette province, l'obligea de lui rendre sa place ; il lui accorda une composition utile en secret, et honorable à l'égard du public : un conquérant, suivant sa maxime, ne pouvant payer trop cher les moments qu'on lui épargnoit. Quoique ce prince fût plein de courage et de la plus haute valeur, il n'attaquoit cependant d'abord ses ennemis que par des offres et des vues intéressantes ; il

savoit préparer les événements par des négociations secrètes, et faire mouvoir suivant ses intérêts tous les ressorts de la politique la plus fine.

L'administrateur ne se fut pas plus tôt rendu maître du château de Westerahs, qu'il s'avança à la tête de toutes ses troupes vers Stockholm, dans le dessein de commander lui-même au siège, et d'achever la conquête du royaume par la prise de la capitale. Il n'étoit qu'à deux journées de cette ville lorsqu'il apprit que ses deux lieutenants avoient été battus, et que le siège étoit levé. Christiern avoit fait un dernier effort pour conserver la Suède; il avoit mis en mer une puissante flotte chargée d'un nombre considérable de troupes de débarquement, et il en avoit donné le commandement avec la conduite de toute l'expédition à l'amiral Norbi, qui montroit beaucoup d'ardeur pour cette entreprise.

Ce seigneur ne pouvoit pardonner à Gustave de s'être emparé de la Suède, et d'avoir prévenu les desseins secrets qu'il formoit sur ce royaume · il ne cachoit point la haine qu'il portoit à ce prince; et Christiern prenoit cette haine violente pour zèle et pour affection à son service : il avoit contribué beaucoup à l'armement de la flotte par ses soins et même par son argent; ses amis l'accompagnoient dans cette expédition; les troupes qu'il commandoit lui étoient dévouées, et il se flattoit encore que s'il pouvoit défaire Gustave, il ne lui seroit pas impossible de disposer des Suédois, dans l'horrible aversion qu'ils avoient pour la domination de Christiern, à le choisir pour administrateur, ce qui étoit un degré pour parvenir à la couronne.

=Avril 1522.= Gustave n'ayant point de flotte qui tînt la mer, ni qui pût s'opposer au passage des Danois, Norbi entra sans peine dans le port de Stockholm; ses troupes étant débarquées, il fit une sortie avec toutes ses forces dans la vue de surprendre les Suédois. Malheureusement pour l'administrateur ses deux lieutenants s'étoient brouillés au sujet du commandement : le colonel allemand prétendoit conduire seul le siège, comme plus entendu dans le métier de la guerre où il avoit vieilli; mais le Suédois, jaloux de l'honneur de sa nation, sûr et fier de son courage, ne pouvoit se résoudre à céder à un homme qu'il ne croyoit pas plus brave que lui : ils avoient depuis leur différent leurs troupes et leurs quartiers séparés, et même sans communication, plus ennemis et plus en garde l'un contre l'autre que contre la garnison danoise, dont ils méprisoient également la foiblesse et le petit nombre.

Norbi profita de leur division : il fit une sortie sur le quartier de Frégade, sans que le colonel allemand se mît en état de le secourir. Les Suédois, surpris d'une attaque imprévue, abandonnèrent leurs lignes et s'enfuirent honteusement. Les Allemands qui insultoient à leur disgrace eurent leur tour; l'amiral danois les fit attaquer par toutes ses troupes : la terreur se répandit dans leur camp, et ils s'enfuirent après avoir fait une légère résistance. Norbi fit combler les lignes et ruiner tous les travaux par les soldats de la garnison pendant que ses troupes poursuivoient les fuyards.

La déroute et la honte furent cependant plus grandes que la perte; la plupart des troupes suédoises se ral-

lièrent sous leurs commandants : les deux chefs s'attribuoient réciproquement la défaite de l'armée; ce malheur avoit aigri leurs esprits et augmenté leur haine. Il étoit trop important à Gustave de terminer ces divisions pour n'y pas travailler avec empressement : il se rendit à l'armée avec une diligence extrême, et il finit heureusement leur querelle en leur ôtant par sa présence le commandement, qui étoit la principale source de leur haine et de leur jalousie; il fit ensuite rapprocher ses troupes de Stockholm, et il assiégea de nouveau cette place malgré la rigueur de l'hiver, afin que la nouvelle de son entreprise prévînt ou du moins balançât le bruit de la défaite de ses lieutenants.

Norbi ne s'embarrassa pas beaucoup de cette entreprise qui étoit plutôt un blocus qu'un véritable siège : il mit une grosse garnison dans la ville; et comme il étoit maître de la mer, il passa dans la Finlandie, d'où il chassa le frère d'Arvide, qui y faisoit la guerre pour Gustave. L'administrateur vit bien qu'il ne pouvoit espérer de réussir dans ses desseins, ni prendre Stockholm sans une flotte pour en fermer le port : il dépêcha à Lubeck Siguard de Holten, son secrétaire, pour presser le secours qu'on lui faisoit espérer tous les jours, et pour obtenir de cette république les troupes et les vaisseaux qu'il demandoit. Siguard fut écouté plus favorablement par la régence que le premier envoyé de Gustave. Les magistrats de cette ville avoient appris la levée du siège de Stockholm; ils croyoient la défaite et la déroute générale, et la perte pour l'administrateur aussi considérable que les Danois l'avoient publiée. Comme ces républicains vouloient également empêcher sa ruine et

son élévation, ils accordèrent alors sans peine à son secrétaire les secours qu'il demandoit, dans la vue de perpétuer la guerre, s'ils pouvoient, entre les deux royaumes du nord; ils s'engagèrent de faire partir incessamment une flotte de dix-huit vaisseaux de guerre chargés de quatre mille hommes, et payés pour un an, mais ils firent monter bien haut la dépense et les frais de cet armement.

Ils demandèrent que l'administrateur s'obligeât au nom des états de Suède de payer à leur ville pour l'armement de la flotte la somme de soixante mille marcs d'argent; qu'en attendant que le royaume fût en état de payer une somme si considérable, les marchands de Lubeck qui trafiqueroient en Suède seroient exempts des droits d'entrée et de sortie; que le commerce du royaume seroit interdit à toutes les autres nations; que Gustave ne pourroit faire ni paix ni trève avec le Danemarck sans la participation de la régence; et que, s'ils étoient attaqués par Christiern, il seroit obligé d'entrer en Danemarck à la tête de vingt mille hommes pour faire diversion.

La plupart de ces conditions parurent bien dures à Gustave; les marchands de Lubeck ruinoient par ce traité le commerce de la Suède, et anéantissoient le domaine du prince, qui ne consistoit presque plus en ce temps-là que dans les droits d'entrée et de sortie; mais d'un autre côté il ne pouvoit se passer d'une flotte pour assiéger Stockholm, Calmar, et les autres villes maritimes. Il n'avoit point d'argent pour faire construire des vaisseaux, ou pour en acheter, et il voyoit

bien que tant que les Danois seroient maîtres de la mer ces villes serviroient toujours de porte à Christiern pour faire entrer de nouvelles armées dans le royaume, et y perpétuer la guerre. L'administrateur fut contraint par ces raisons de consentir à un traité qui eût été honteux s'il n'eût été nécessaire. Siguard de Holten le signa par son ordre. La flotte de Lubeck mit à la voile quelque temps après : Fridéric Brum servoit d'amiral dans cette expédition, et Jean Stammel commandoit les troupes de débarquement.

= 11 Juin. = La flotte arriva heureusement dans le port de Soderkioping la veille de la pentecôte; on débarqua les troupes qui devoient servir sur terre. Gustave envoya Bernard de Milen, qui étoit de leur nation, pour leur faire prêter le serment de fidélité; mais ces troupes étrangères refusèrent obstinément de lui obéir, et de le reconnoître, quoiqu'il fût allemand : elles demandèrent avec instance à voir Gustave, et la plupart protestèrent qu'ils ne s'étoient embarqués que dans l'espérance de combattre dans son armée, et sous le commandement d'un prince célèbre dans toute l'Allemagne par sa valeur.

Il fallut pour les contenter que l'administrateur se rendît à Soderkioping : ces soldats étrangers furent charmés de sa bonne mine et de la grâce avec laquelle il leur parla; ils lui prêtèrent avec joie le serment ordinaire de fidélité pour tout le temps que leurs supérieurs les avoient engagés à son service, et ils s'attachèrent à sa fortune avec autant d'ardeur que s'ils eussent été ses sujets.

Gustave se servit de ces troupes pour grossir l'armée qu'il avoit devant Stockholm, et il les fit camper du côté de la mer et vis-à-vis le port de la ville, qui étoit l'endroit du camp le moins fortifié; il ramassa ce qu'il put de vaisseaux: il en forma une escadre dont il donna le commandement à Eric Fléming, seigneur finlandois, avec ordre de croiser avec la flotte de Lubeck devant le port de Stockholm, pour empêcher qu'on n'y fît entrer aucun secours.

Fléming étant à la hauteur de Stockholm découvrit une escadre de vaisseaux danois qui venoient à toutes voiles: c'étoit un convoi considérable commandé par le gouverneur d'Abo, que Norbi envoyoit pour ravitailler Stockholm, apparemment sans être instruit que ceux de Lubeck s'étoient déclarés pour les Suédois, et que leurs flottes tenoient la mer. Fléming fit retirer tous ses vaisseaux derrière le cap de Stockholm, le convoi et les vaisseaux de conserve ayant le vent favorable, avançoient toujours, et ils étoient précédés par deux frégates légères qui voguoient dans une égale distance pour découvrir.

La première de ces frégates n'eut pas plus tôt doublé le cap que Fléming l'environna et s'en rendit maître: il en fit sortir aussitôt tout l'équipage, il la remplit de matelots et de soldats suédois; il la monta lui-même, et il fut ensuite au-devant de l'autre frégate qui s'avançoit sans défiance: le commandant du convoi montoit ce vaisseau; il n'eut pas plus tôt aperçu la première frégate qui revenoit qu'il se jeta dans sa chaloupe, dans l'impatience d'apprendre ce qui l'obligeoit de revenir;

mais à peine fut-il à bord qu'il se trouva au pouvoir de ses ennemis. Fléming donna aussitôt le signal pour faire avancer toute la flotte; il environna le convoi et son escorte, et il se rendit maître de tous les vaisseaux avant que les capitaines destitués de leur amiral fussent convenus de combattre et de l'ordre de la bataille : il n'y eut qu'un seul vaisseau finlandois qui fit résistance; le capitaine se battit avec une valeur extraordinaire depuis midi jusqu'à la nuit, et il aima mieux se brûler que de se rendre. Fléming par ordre de Gustave fit pendre le commandant du convoi par représailles des cruautés qu'il avoit exercées dans son gouvernement.

L'amiral Norbi apprit avec un violent chagrin que son convoi avoit été pris : il dominoit pour ainsi dire dans ces mers, et il souffroit impatiemment que les Suédois, peu versés dans la marine, eussent fait une prise de cette importance; il employa tous ses soins pour mettre sa flotte en état d'aller promptement en mer : elle ne fut pas plus tôt équipée qu'il fit mettre à la voile : ses vaisseaux étoient chargés de vivres et de soldats qu'il espéroit faire entrer dans Stockholm. Gustave la tenoit toujours étroitement bloquée du côté de terre. Norbi trouva en son chemin la flotte de Lubeck et l'escadre de Fléming, qui étoient sur les ancres à la rade de cette ville : les deux flottes se can nonèrent furieusement pendant une journée entière; Norbi espéroit renouveler le combat le lendemain; mais des présages de gros temps l'ayant obligé de se retirer, il relâcha le soir auprès d'une petite île, dont le fond

étoit sûr, et qui n'étoit pas cependant éloigné du bord de la mer.

Il y fut surpris la nuit par une gelée extraordinaire, et si violente que tous ses vaisseaux se trouvèrent pris et arrêtés dans la glace. Gustave en ayant été averti, résolut de les aller brûler; il prit avec lui les troupes de Lubeck, qui campoient de ce côté-là, et qu'il croyoit plus propres pour ce genre de combat que les Dalécarliens et les autres paysans dont son armée étoit composée : il fit passer les soldats sur la glace jusque dans l'île, avec ordre de s'avancer à la faveur des ténèbres le plus près qu'ils pourroient des vaisseaux ennemis.

Norbi à l'approche des troupes de Gustave fit faire un feu continuel de son canon et de la mousqueterie; les soldats de Lubeck ne laissèrent pas de s'avancer courageusement jusqu'à bord des vaisseaux : les uns tiroient des flèches, d'autres lançoient des torches ardentes; quelques-uns, plus hardis, tâchoient d'y monter, et de s'en rendre les maîtres, mais ils étoient aussitôt renversés sur la glace par les Danois qui combattoient avec avantage du haut de leurs vaisseaux. On se battoit de part et d'autre avec une ardeur égale, et sans se voir qu'à la lueur du feu de la mousqueterie : on vit en peu de temps, malgré les soins et la résistance des Danois, plusieurs vaisseaux embrasés, que les vaincus et les victorieux abandonnoient ensuite avec la même précipitation; l'horreur des ténèbres, les cris de ceux qui périssoient dans les flammes, la chûte des mâts et les débris des vaisseaux, tout cela

mêlé ensemble inspiroit aux plus courageux une secrète frayeur. Les Danois avoient également à se défendre du feu et des ennemis; ils avoient déja perdu plusieurs vaisseaux, et il ne s'en seroit pas sauvé un seul, si ceux qui commandoient en cette occasion sous Gustave eussent voulu achever de vaincre.

Mais le général de Lubeck (*a*) arracha lui-même la victoire des mains de ses soldats; il fit sonner la retraite au milieu du combat, et malgré les prières et les menaces de Gustave il ramena ses troupes sur terre sous prétexte qu'elles étoient trop exposées au feu des ennemis, soit qu'il eût été gagné secrètement par Norbi, comme l'administrateur l'en soupçonna, ou qu'il eût un ordre secret de ses supérieurs de balancer les avantages entre les deux partis, et de ne pas achever sitôt la guerre. Comme la saison n'étoit pas encore fort avancée (novembre), le soleil parut le matin : il fit fondre la glace, et un vent du sud s'étant levé en même temps, acheva de la dissiper; Norbi mit aussitôt à la voile, et il se retira dans le port de Calmar avec le reste de sa flotte qui étoit fort en désordre.

Gustave fut au désespoir de la perfidie du général Stammel : sa retraite venoit de lui enlever une victoire assurée, et retardoit la prise de Stockholm, d'où dépendoit le succès de tous ses desseins; il vit par cette conduite quels fonds il devoit faire sur de tels alliés, et il comprit aisément dans cette occasion qu'il ne devoit leurs secours qu'à la crainte seule qu'ils avoient de l'agrandissement de Christiern, mais qu'ils cesse-

(*a*) Jean Stammel.

roient de l'assister, et que peut-être ils deviendroient même ses ennemis, s'il poussoit plus loin ses conquêtes, et s'il devenoit lui-même plus puissant; il dissimula cependant son ressentiment; il avoit toujours besoin de leur flotte pour fermer le port de Stockholm : il envoya pendant l'hiver leurs troupes dans de bons quartiers; et avec les Suédois seuls, qui étoient accoutumés au froid et à camper dans la neige, il serra de si près cette ville qu'on ne pouvoit plus y jeter ni secours ni vivres.

Norbi ayant appris l'extrémité où cette place étoit réduite, résolut de hasarder encore un combat sitôt que la mer seroit dégagée de la glace, et que la navigation seroit libre : il fit équiper avec beaucoup de soin et de dépense toute sa flotte, et il la chargea d'un nombre considérable de soldats, qu'il tira des garnisons de l'île de Gotlande et de la ville de Calmar, dont il étoit gouverneur; et il se flattoit de faire lever encore une fois le siège de cette capitale, lorsqu'il apprit que tout le royaume de Danemarck s'étoit enfin soulevé contre Christiern.

Ce prince toujours violent méprisoit les lois et les privilèges de son pays; il disposoit selon son caprice des biens et de la vie même de ses sujets; il en vouloit surtout au clergé du premier ordre et à la noblesse, qu'il soupçonnoit de méditer quelque révolte, parce-qu'ils avoient lieu de se plaindre de lui : il avoit fait mourir plusieurs seigneurs et deux évêques sans aucune forme de justice, ce qui avoit également irrité le corps du clergé et celui de la noblesse. Ces cruautés

et le massacre de Stockholm le faisoient généralement haïr; mais dans cette haine publique il étoit encore craint, et il seroit resté sur le trône malgré tant de cruautés, s'il n'eût pas accablé les Danois par des impôts extraordinaires pour soutenir la guerre de Suède, qui étoit toujours sa plus violente passion.

Le peuple, au désespoir d'un gouvernement si tyrannique, perdit la crainte avec le bien; il entra avec ardeur dans l'indignation et le ressentiment du clergé et de la noblesse : ce fut une conspiration générale de tous les états et de tous les ordres du royaume. Ils traitèrent secrètement avec Fridéric d'Oldenbourg, duc de Holstein, oncle de Christiern. Ce prince vivoit tranquillement dans les terres de son apanage, et il n'avoit fait paroître jusqu'alors aucune ambition; cependant la vue d'une couronne l'éblouit : il écouta avec plaisir les propositions des mécontents, il traita avec eux, et il consentit à dépouiller son neveu; il crut aisément et il se flatta que la conduite violente et toutes les cruautés de ce malheureux prince justifieroient ses armes, et empêcheroient qu'on ne le regardât comme un usurpateur. Il leva des troupes dans toutes les terres de ses dépendances pour appuyer les mécontents. La révolte commença dans la province de Jutland, qui confine au Holstein : les états de cette province assemblés à Arhusen déposèrent publiquement Christiern, et ils osèrent même lui faire signifier l'acte de sa dégradation par Munce, chef de la justice de cette province.

Christiern fut accablé de cette signification, à laquelle un prince plus ferme et plus habile n'auroit

répondu que les armes à la main. Il étoit encore maître du royaume de Norwège, que le roi Christiern premier, son grand-père, avoit rendu héréditaire dans sa maison; Copenhague ni toutes les îles de la mer Baltique ne s'étoient point encore déclarées en faveur de son oncle ni des rebelles, et il étoit assuré d'ailleurs de la flotte de Norbi, qui étoit toujours constamment attaché à ses intérêts. Ce prince ne songea cependant ni à combattre les révoltés, ni à disputer sa couronne au duc de Holstein; il crut que la conjuration étoit générale dans tout le royaume, quoiqu'elle n'eût encore éclaté que dans une province. Il se défioit de tout le monde; ses domestiques même et les officiers de sa maison lui étoient suspects; il craignoit à tous moments qu'ils ne le livrassent au prince son oncle; il se dégrada lui-même, il oublia sa naissance et sa dignité; il mendioit avec bassesse du secours et des conseils de ceux de ses sujets qu'il avoit traités le plus indignement. Sa disgrâce l'exposa aux yeux de ses peuples tel qu'il étoit, aussi lâche dans l'adversité qu'il avoit paru fier et présomptueux dans la bonne fortune : il aima mieux vivre particulier que de mourir roi; il s'enfuit honteusement de ses états: il s'embarqua avec la reine sa femme et les princes ses enfants, accompagné de Sigebritte, qui malgré le mauvais succès de ses conseils conservoit toujours son empire et son autorité sur ce malheureux prince =23 avril 1523=. Il alla chercher du secours auprès de l'empereur Charles-Quint, son beau-frère; il se flatta qu'il armeroit toute l'Allemagne pour le rétablir; comme s'il ne lui eût pas été bien plus aisé de conserver lui-même ses

états avec ce qu'il avoit de troupes, que de les recouvrer même avec toutes les forces de l'empire.

Norbi ayant appris la fuite et l'abdication de ce prince abandonna la Suède et le dessein de secourir Stockholm ; il ne laissa qu'une foible garnison dans Calmar, et il se retira avec toute sa flotte dans l'île de Gotlande, dont il étoit gouverneur, sous prétexte de la conserver pour Christiern, mais en effet dans la vue de tâcher de la garder pour lui-même parmi la confusion des affaires du nord, et dans le dessein de s'en rendre insensiblement le maître absolu et le souverain sous le nom de ce prince.

Gustave profita de sa retraite ; il se rendit maître de Calmar à la faveur d'une intelligence qu'il avoit dans la ville : les bourgeois reçurent la nuit ses troupes qui firent main-basse sur la garnison. Arvide s'empara en même temps de l'île d'Oéland, et Bernard de Milen conquit toute la Blequingie. Tout le royaume secoua universellement le joug de la domination danoise, à l'exception de Stockholm et de quelques places dans la Finlandie.

La garnison de Stockholm, affoiblie par la longueur du siège, pressée par les armées de terre et de mer de Gustave, et encore plus par les bourgeois de la ville, qui ne cachoient plus l'inclination qu'ils avoient pour ce prince, songea à faire sa composition. Les soldats sans paye, sans munitions, et sans savoir même en faveur de qui ils souffroient toutes les incommodités d'un siège, offrirent de se rendre et de capituler, et ils ne demandèrent pour toute condition que la paye qui

leur étoit due depuis qu'ils étoient entrés dans la place.

Gustave, qui avoit tant d'intérêt d'être maître de cette ville, refusa contre sa maxime ordinaire une proposition si avantageuse : ce prince savoit bien que la garnison étoit réduite à un petit nombre de soldats, et qu'ils étoient même sans vivres et sans poudre : il ne cherchoit sous cette sévérité apparente qu'à prolonger de quelques jours un siège dont la durée, dans la conjoncture présente, devenoit importante à sa fortune et à ses desseins secrets. Il voyoit la Suède absolument délivrée de la domination danoise; Christiern, haï de tout le monde, erroit comme un malheureux proscrit, et mendioit dans toutes les cours des princes ses alliés du secours pour se rétablir en Danemarck. Gustave touchoit pour ainsi dire à la couronne, mais il craignoit que la prise de Stockholm et la paix qui s'en suivroit dans tout le royaume ne produisissent insensiblement l'ingratitude avec la sécurité, et que les Suédois n'ayant plus d'ennemi commun, ne se divisassent en différents partis au sujet de son élection et de son autorité, et il étoit bien aise que l'incertitude du siège de la capitale leur causât toujours quelque inquiétude, et le rendît nécessaire et considérable.

Ce prince habile convoqua dans cette vue les états-généraux à Strengnaz : il s'y rendit des députés de toutes les provinces; la noblesse et le peuple y accoururent de tous côtés dans l'impatience de voir Gustave, que tout le monde regardoit comme le héros et l'ange tutélaire de la patrie. On procéda d'abord à l'élection des

sénateurs, afin de remplir la place de ceux qui avoient péri dans le massacre de Stockholm (*a*). L'administrateur eut le crédit et l'habileté de ne laisser tomber le choix des états que sur des gens qui lui étoient tout dévoués, et qui tenoient à sa maison ou à sa fortune par les liens du sang, ou par ses bienfaits.

L'orateur des états (*b*) représenta à l'assemblée la nécessité d'élire promptement un roi; il leur fit ensuite le portrait de Gustave en peignant un prince vigilant, laborieux, plein de courage, et qui fût capable par sa valeur et sa prudence de s'opposer aux prétentions injustes que les Danois avoient sur la couronne, et conclut qu'après tous les services que l'administrateur avoit rendus à la Suède, et les preuves qu'il avoit données de ses grandes qualités, ils seroient et ingrats et aveugles dans leurs intérêts s'ils ne lui déféroient le titre et l'autorité de roi.

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissements : la noblesse et le peuple, emportés par leur zèle et par leur affection, prévinrent les sénateurs et les députés des provinces; toute l'assemblée proclama à haute voix Gustave pour roi de Suède : il ne fut pas possible de recueillir les voix et d'observer les formes ordinaires dans les élections; toute l'assemblée retentissoit de ses louanges; on l'appeloit le sauveur et le libérateur de la patrie; les paysans et les bourgeois mêlés confusément dans les états, sans distinction, et

(*a*) Bernard Mylen, Pierre Ersand, Evard et Éric Fléming, Axel André, Canut André, Pierre Johan, Beto Claude, Tordo Bonde.

(*b*) Canut, prévôt de la cathédrale de Westerahs.

même sans égards pour les sénateurs et les autres seigneurs, s'empressoient d'approcher du prince; ils ne connoissoient que lui dans l'assemblée, tout le monde vouloit le voir et lui montrer la joie qu'on avoit de son élection, et le plaisir d'y avoir concouru.

Gustave fut charmé de l'affection extraordinaire que les Suédois lui marquoient; il avoua qu'il la trouvoit plus grande que ses services, et qu'elle lui étoit plus agréable que l'effet même de leur reconnoissance. Il voulut d'abord se défendre d'accepter la couronne par un reste de modestie; mais aux premières marques qu'il en donna tout le monde éclata en cris et en prières: il sembloit que les Danois fussent encore aux portes de la ville. L'assemblée fut si affligée et le pressa si fortement, qu'il souffrit à la fin qu'on lui fît une douce violence: il monta sur le trône dont il s'étoit frayé le chemin par sa valeur et son habileté. Il fut reconnu solennellement pour roi et pour souverain de la Suède et des deux Gothies: le sénat et les députés des provinces lui prêtèrent le serment de fidélité.

Les états le pressèrent de se faire couronner en même temps; mais ce prince évita habilement cette cérémonie, sous prétexte en apparence qu'il étoit obligé de retourner incessamment au siège de Stockholm, mais en effet parce qu'il ne se sentoit pas encore assez affermi sur le trône pour ne pas prêter dans cette occasion les serments que le clergé exigeoit toujours avec soin pour la conservation de ses droits et de ses privilèges.

Il invita tous les sénateurs et la plupart des députés

à passer dans son armée pour assister à la prise de Stockholm : il étoit bien assuré que la place ne pourroit plus tenir; la garnison, pressée de la faim et menacée par les bourgeois, avoit demandé plusieurs fois à capituler; ses officiers généraux avoient par son ordre fait traîner la négociation tant que l'assemblée des états avoit duré: on ne sut pas plus tôt dans la ville son élection et son retour dans le camp, qu'on lui dépêcha de nouveaux députés; le gouverneur se rendit, et laissa le roi maître de toutes les conditions du traité.

Gustave exigea qu'ils remissent entre les mains de ses officiers l'argent, les papiers, les meubles, et tous les effets du roi Christiern, de son vice-roi, de l'archevêque Troll, et de l'amiral Norbi: il permit à la garnison de sortir avec armes et bagages, à condition de ne porter de six mois les armes contre la Suède ni contre ses alliés, et il s'engagea de leur fournir des vaisseaux pour les porter à Wismar ou à Lubeck; et à l'égard des bourgeois, il promit avec plaisir de conserver inviolablement tous les privilèges de la ville.

La garnison sortit de Stockholm, et les troupes de Gustave en prirent possession. Il fit son entrée accompagné de tous les sénateurs, et suivi d'un nombre infini de seigneurs, de gentilshommes, et d'officiers de guerre habillés magnifiquement : ce prince augmentoit la splendeur de cette pompe par sa bonne mine, par l'éclat de sa jeunesse, et par son air élevé et majestueux. Il fut reçu à la porte de la ville par les consuls et par les magistrats qui lui en présentèrent les clefs à genoux; le peuple mêlé confusément avec ses soldats, sans ordre

et sans défiance, faisoit retentir l'air de mille cris de louanges. Gustave alla descendre à l'église pour remercier Dieu du succès de ses armes; et la journée finit par un grand repas, qu'il donna à tous les sénateurs, et aux principaux officiers de son armée.

Ce prince ayant pris possession de sa capitale, commença à faire les fonctions de roi; il envoya ses ordres dans toutes les provinces pour y faire reconnoître son autorité; il fit partir les gouverneurs des places et les principaux officiers de ses troupes, qu'il renvoya en diligence chacun dans leurs départements. Il donnoit ses audiences à toute heure : il recevoit les personnes de qualité et de mérite, les uns avec honneur et les autres avec bonté. Les peuples que la dureté du règne passé avoit accablés commencèrent à respirer; le commerce se rétablit, et la Suède se vit enfin affranchie de la domination de ses anciens ennemis, et sous le gouvernement d'un prince qui méritoit d'être aimé, et qui étoit capable de la protéger et de la défendre : il introduisit même dans sa cour plus de politesse dans les mœurs, et plus de magnificence dans les habits et dans la dépense qu'il n'y en avoit eu sous ses prédécesseurs, soit pour adoucir ce qu'il y avoit de sauvage et de grossier dans l'humeur de la plupart des Suédois, ou peut-être même aussi dans la vue de tirer insensiblement les seigneurs et la noblesse de leurs châteaux, et de les engager par une dépense extraordinaire à s'attacher à la cour et auprès du prince pour en tirer de quoi s'y soutenir.

Gustave avoit pensé périr, comme nous avons dit,

par la perfidie du Dalécarlien Péterson : la femme même de ce traître l'avoit fait sauver, et le curé de Suverdsio l'avoit reçu chez lui. Le roi envoya chercher cet ecclésiastique pour le récompenser; mais ayant appris qu'il étoit mort, il fit mettre une couronne de cuivre doré sur le haut de l'église de cette paroisse comme un monument de sa reconnoissance.

Toute la Suède se soumettoit également à son autorité, à l'exception de quelques places dans la province de Finlandie, dont les Danois étoient encore maîtres. Le roi fit partir les deux Fléming avec de bonnes troupes pour les en chasser. L'arrivée de ces deux seigneurs à la tête d'une armée victorieuse répandit la terreur parmi les Danois; on ne les eut pas plus tôt sommés de rendre leurs places, qu'ils en sortirent sans tirer un coup de mousquet : ils demandèrent pour toute condition qu'on les fît conduire en Danemarck, et ils se trouvèrent bien heureux de rencontrer dans l'armée même des généraux suédois un asile contre le ressentiment et la fureur du peuple, qui, malgré leur traite, vouloit les mettre en pièces pour se venger des cruautés et des brigandages qu'ils avoient commis dans la province sous le règne de Christiern. = 1524. = Gustave fit conduire avec soin ces troupes en Danemarck; elles y publièrent à leur retour ses conquêtes et son élection. Leurs officiers exagérèrent sa puissance, le nombre et la valeur de ses troupes, pour justifier le peu de résistance qu'ils avoient fait à ses armes.

L'archevêque Troll n'apprit qu'avec un violent chagrin l'élévation de ce prince sur le trône de Suède : son

élection sembloit lui interdire le retour dans son pays et dans sa dignité; ce prélat étoit resté en Danemarck depuis la fuite de Christiern : il vivoit obscurément, méprisé des Danois, et oublié même de la cour, qui ne considère jamais les traîtres que dans le temps qu'elle les croit utiles et nécessaires. Comme ce prélat ne se pouvoit faire valoir que par de nouvelles trahisons, il dit au nouveau roi de Danemarck, dans une audience qu'il eut de lui, que la couronne de Suède lui appartenoit en qualité de fils de Christiern I[er], et qu'il ne pouvoit, sans s'attirer le mépris même des Danois, la laisser plus long-temps sur la tête d'un usurpateur.

Il ajouta que le clergé du royaume conservoit toujours son ancienne inclination pour le Danemarck, et il l'assura qu'il ne manqueroit point de sujets parmi les Suédois sitôt qu'il voudroit seulement s'en déclarer roi. Frideric, ébloui de ces raisons qui flattoient également son intérêt et son ambition, se fit couronner par ce prélat à Copenhague en qualité de roi de Suède, comme si une couronne ne coûtoit que la cérémonie de se la faire mettre sur la tête; et ce prince dépêcha en même temps un ambassadeur au sénat de ce royaume pour se plaindre de l'élection de Gustave comme faite au préjudice de ses droits et du traité de Calmar.

Les sénateurs de Suède ne vouloient pas que cet ambassadeur fût écouté; mais Gustave fut d'un avis contraire : il l'envoya recevoir, et le fit même traiter magnifiquement par ses officiers tant qu'il fut dans le royaume; il convoqua ensuite les états généraux à Soderkioping, moins à la vérité pour délibérer sur les

propositions de cet ambassadeur queparcequ'il étoit bien assuré de faire confirmer en sa présence même son élection par tous les ordres du royaume. L'ambassadeur ayant été introduit dans l'assemblée = 11 juin, = fit un grand discours aux états pour leur prouver qu'ils ne pouvoient se dispenser de reconnoître son maître pour roi de Suède, suivant le traité de Calmar; il s'étendit ensuite avec exagération sur sa puissance et sur ses bonnes qualités, et il ajouta qu'ils devoient, à l'exemple des Norwégiens, se soumettre à la domination de ce prince, qui par là seroit plus en état de les protéger contre Christiern, qui se disposoit à rentrer dans les royaumes du nord avec toutes les forces de l'empereur.

Toute l'assemblée n'écouta cette harangue qu'avec beaucoup d'indignation. L'orateur des états lui répondit succinctement et avec beaucoup de vigueur, que la Suède ne choisissoit plus ses rois parmi ses ennemis; que tout le royaume, redevable de son salut à Gustave, l'avoit élu pour roi, et que ce prince sauroit bien se maintenir sur le trône malgré les prétentions des Danois. Il ajouta que l'union de Calmar avoit été presque aussitôt rompue que formée; que les Suédois, quoique peu unis entre eux par l'artifice de leurs ennemis, n'avoient pas laissé de soutenir la guerre avec avantage pendant plus d'un siècle, plutôt que de se soumettre à un traité si injuste et si odieux à toute la nation, et qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'à présent qu'ils étoient réunis sous un prince victorieux, ils reprissent volontairement des chaînes qui leur avoient coûté tant de sang.

Les états portèrent encore plus loin le zèle qu'ils avoient pour Gustave ; ils déclarèrent, en présence même de l'ambassadeur, l'archevêque Troll, traître et ennemi de la patrie, pour avoir couronné Fridéric; et dans la chaleur de leur zèle pour Gustave, ils s'obligèrent par un acte authentique (*a*) d'approuver tout ce que ce prince entreprendroit pour la conservation de sa dignité, sans qu'il fût obligé de convoquer les états-généraux, soit qu'il voulût faire la guerre ou la paix, et résolurent que ses ennemis seroient réputés ennemis de l'état et de toute la nation. Les Suédois, charmés de la valeur et des grandes qualités de Gustave, croyoient ne travailler que pour leur bonheur, en augmentant son pouvoir et ses droits; et ce prince habile, sous le titre apparent de défenseur de la liberté publique, s'acheminoit insensiblement à une autorité absolue.

Il retint encore quelques jours à sa cour l'ambassadeur de Danemarck avant que de le congédier : les principaux seigneurs du royaume le traitèrent par son ordre tour à tour; il le fit inviter ensuite à une revue qu'il faisoit de ses troupes, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour lui faire montre de sa puissance et de ses forces; il lui fit même des présents magnifiques quand il se retira; enfin il n'oublia rien pour le gagner, ou du moins pour le disposer à parler avantageusement de sa puissance et de sa grandeur. Il le fit accompagner par un envoyé qu'il dépêcha de son côté au roi de Danemarck pour demander à ce prince la liberté de la

(*a*) Loccenius, lib. VI, p. 237.

veuve de l'administrateur et des autres dames dont Christiern avoit fait mourir les maris.

Les Danois tenoient encore cette princesse et ces dames prisonnières, et Gustave savoit bien qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable aux Suédois, ni même qui fût plus glorieux pour sa mémoire, que de procurer leur liberté. Ce ne fut cependant pas le seul motif du voyage de son envoyé. Christiern s'étoit retiré auprès de l'empereur son beau-frère. Ce prince n'étoit que trop puissant pour le rétablir dans les royaumes du nord, surtout s'il les trouvoit divisés. Gustave ordonna secrètement à son agent de reconnoître le caractère et les desseins de Fridéric, et la disposition de son conseil, et de voir si on ne pourroit pas en venir à une paix solide entre les deux nations, et également nécessaire aux deux rois dans le commencement de leur règne, et d'une autorité naissante.

L'envoyé de Gustave étant arrivé à la cour de Danemarck, demanda publiquement au roi la liberté de la princesse et des autres dames suédoises; il eut ensuite une audience particulière de Fridéric; il se plaignit à ce prince de la part du roi son maître, qu'il eût envoyé un ambassadeur en Suède sans lui en faire part, et sans le lui adresser. Il lui dit que les rois ses prédécesseurs, malgré leurs prétentions, en avoient toujours usé plus honnêtement pendant même les guerres passées : que ces princes n'avoient pas fait de difficulté de reconnoître la dignité des administrateurs, et de leur adresser les lettres et les ambassadeurs qu'ils envoyoient à toute la nation. Il lui dit ensuite avec beaucoup de

fermeté qu'il devoit commencer à s'assurer du royaume dont il s'étoit emparé, avant que d'entreprendre de faire des conquêtes sur ses voisins; que le roi son maître ne songeoit point à s'agrandir ni à augmenter l'étendue de ses états; mais aussi que ses troupes et ses places étoient en si bon état, qu'il défioit ses ennemis de s'emparer d'un pouce de terre dans son royaume. Il lui fit même entendre habilement qu'il ne tenoit qu'à lui d'être reconnu par Christiern même pour roi de Suède; que ce prince, uniquement appliqué à recouvrer le royaume de Danemarck, lui avoit fait offrir une cession de tous ses droits sur la Suède, pourvu qu'il voulût entrer dans une ligue contre les Danois; mais que Gustave avoit refusé d'avoir aucune liaison avec le meurtrier de son père, et qu'il avoit déclaré qu'il étoit son ennemi indépendamment des intérêts de la couronne de Suède.

Fridéric comprit bien par la fermeté de ce discours, et encore plus par le rapport de son ambassadeur, que Gustave étoit plus puissant que l'archevêque ne lui avoit voulu faire croire : il reconnut qu'il n'étoit pas temps de faire revivre d'anciennes prétentions, qui attireroient la guerre dans son pays; il offrit à cet envoyé de convenir à l'amiable de tous ses différents avec Gustave, et de faire une ligue offensive et défensive avec lui contre Christiern, et pour gages de son estime et de son amitié il lui renvoya avec une escorte honorable la veuve de l'administrateur, et toutes les autres dames suédoises qui étoient prisonnières en Danemarck depuis le massacre de Stockholm.

Gustave suivi de toute sa cour alla au-devant de la

princesse veuve, il la reçut avec toutes les marques de considération qui étoient dues à sa naissance et à son mérite; il la fit loger à Stockholm dans le château; il lui fit reprendre le même rang qu'elle avoit dans le royaume du vivant de l'administrateur; et il n'oublia rien des honneurs et des déférences extérieures qui pouvoient la consoler de ce que la souveraine puissance n'étoit plus dans sa maison : il fit rétablir toutes les dames de sa suite dans leurs biens, et il porta ses soins encore plus loin. La plupart de ces dames étoient encore assez jeunes pour pouvoir passer à de secondes noces, mais presque tous les seigneurs de leur qualité avoient péri dans le massacre de Stockholm, ou se trouvoient déja mariés. L'usage en Suède interdisoit rigoureusement à une femme ou à une fille de qualité toute alliance avec une maison moins noble que la sienne : le roi leva en leur faveur cet obstacle; il leur permit de choisir tels maris qu'il leur plairoit; mais sous cette permission apparente, il ne laissa pas de disposer habilement de leur choix en faveur des principaux officiers de son armée; il exhorta ces dames à préférer le mérite et le sang versé pour la patrie à un sang souvent inutile à l'état, quoique hérité par une longue suite d'illustres ancêtres; il s'assura par ces alliances des meilleures maisons du royaume, et il mit en même temps ses créatures, par ces sortes de récompenses, en état de faire plus de dépense à la guerre, et de le mieux servir.

Quelque joie que ce prince eût témoignée à l'arrivée de la veuve de l'administrateur, le retour de cette

princesse ne laissoit pas de lui causer une secrète inquiétude : elle avoit deux enfants fort jeunes du prince Sténon, et les Suédois conservoient une affection et un attachement extraordinaire pour cette maison. Gustave prit ces jeunes princes auprès de lui sous prétexte de les faire élever dans le palais, et il résolut de marier la princesse leur mère à un homme qui ne fût pas capable de tirer à son préjudice aucun avantage de cette alliance, ni de troubler son règne et son gouvernement. Il lui présenta et il lui fit agréer Tureiohanson, premier sénateur, et grand maréchal du royaume; c'étoit un homme de bonne maison, qui avoit des biens considérables en Suède, et même jusqu'en Danemarck, mais sans valeur et sans courage, plein de vanité, entêté de sa naissance et de ses grands biens, peu estimé des gens de guerre, et qui n'avoit pour mérite que la considération de son nom, fort inférieure en ce temps-là parmi les Suédois à la réputation que donnoient les armes et le métier de la guerre.

Gustave résolut ensuite de travailler avec application à abaisser le clergé qui lui étoit suspect et odieux par ses grands biens, et par le penchant qu'il conservoit toujours pour la domination danoise, pendant laquelle il avoit été en grande autorité. L'archevêque Troll persistoit dans sa rébellion et dans leur parti; c'étoit par son conseil et par son ministère que Fridéric s'étoit fait couronner roi de Suède, et ce prélat, pour se faire valoir et pour se rendre nécessaire auprès de ce prince, entretenoit toujours de secrètes intelligences avec le clergé de Suède. Le roi étoit bien résolu d'abais-

ser des gens qui par leur puissance et par leurs cabales avoient toujours troublé le gouvernement et combattu l'autorité du prince, quand ils n'en avoient pas été les ministres et les dépositaires : mais il ne se sentoit pas assez affermi pour entreprendre une affaire à laquelle les princes même les plus absolus ne doivent toucher que d'une main timide et délicate.

Il se contenta d'abord de faire remplir les bénéfices vacants; il fit nommer aux évêchés de Strengnaz et de Westerahs deux hommes qui lui étoient entièrement dévoués (*a*), et qui ne pouvoient avoir de crédit et de considération dans le royaume que par sa protection; il fit dire ensuite aux chanoines d'Upsal, que vu la fuite et la condamnation de leur archevêque, il étoit à propos qu'ils lui nommassent un successeur : les chanoines, après les procédures requises, et toutes les sommations faites à ce prélat de revenir dans le royaume et de se justifier, procédèrent sur son refus, comme sur une abdication volontaire, à une nouvelle élection. Le choix du chapitre, par la recommandation de la cour, qui n'étoit déja guère différente d'un ordre absolu, tomba sur Jean Magnus, Suédois de nation : il étoit savant dans la théologie scolastique, plein de piété, et d'une vie exemplaire, mais timide, peu habile, aimant la retraite et la solitude, sans liaison dans le royaume, et incapable d'entreprendre jamais rien contre le gouvernement.

1525. Gustave par ces différentes nominations

(*a*) Sommor, Petrus Magni.

crut avoir assuré le repos de l'état, qui n'étoit ordinairement troublé que par l'ambition des évêques, et il se flattoit que les peuples alloient jouir de la félicité de son règne, lorsque la régence de Lubeck l'engagea dans une affaire qui lui causa beaucoup de dépense et de chagrin.

Séverin de Norbi s'étoit retiré, comme nous avons dit, dans l'île de Gotlande, après la fuite et l'abdication de Christiern : il détestoit d'abord hautement la rébellion des Danois, et il protesta de faire la guerre indifféremment aux rois Fridéric et Gustave qu'il traitoit d'usurpateurs ; ses vaisseaux croisoient continuellement dans la mer Baltique, et ils y faisoient souvent des prises considérables : le succès qu'il avoit dans ses courses, la richesse de ses prises, et la facilité d'amasser de grands biens par cette voie, lui firent attaquer ensuite tous les vaisseaux qu'il rencontroit de quelque nation qu'ils fussent : il donna même retraite dans le port de Visbi, capitale de l'île, à plusieurs corsaires qui infestoient comme lui la mer Baltique. D'amiral de Danemarck il devint lui-même corsaire ; il quitta le pavillon de Christiern, il prit la qualité de prince de Gotlande ; il se disoit ami de Dieu, et ennemi de tout le monde, et il se vantoit insolemment de ne relever que de Dieu et du soleil.

Les marchands de Lubeck faisoient tout le commerce de la Suède à l'exclusion des autres nations, conformément au traité que la régence avoit fait avec le secrétaire de Gustave ; les magistrats de cette ville avoient associé à leur privilège les villes anséatiques

de Dantzik, de Hambourg, de Rostok, de Wismar et de Lunebourg : Norbi et les autres corsaires ruinoient leur commerce; ils ne pouvoient mettre un vaisseau en mer qui ne fût enlevé. La régence de Lubeck, qui n'étoit la plupart composée que des principaux marchands de cette ville, intéressée dans ces pertes, eût bien voulu faire la guerre à Norbi, et le chasser de son île; mais ces républicains craignoient la dépense et le succès de la guerre : ils jetèrent les yeux sur Gustave, et ils lui dépêchèrent un de leurs principaux magistrats pour l'engager dans cette affaire, sous prétexte que l'île de Gotlande étoit un ancien fief de la couronne de Suède. Ils choisirent pour cette ambassade un ancien consul de la ville, appelé Herman : c'étoit un homme fin et adroit, qui sous la simplicité et la candeur apparente d'un bon marchand, cachoit une profonde dissimulation et toute la souplesse d'un habile négociateur.

Cet ambassadeur étant arrivé à Stockholm, félicita d'abord Gustave de la part de ses maîtres sur la gloire et sur la prospérité de son règne; il lui fit ensuite des plaintes des brigandages de Norbi : il lui dit que la régence auroit déja porté ses armes dans la Gotlande, pour en chasser ce corsaire, si elle n'avoit été bien instruite que cette île appartenoit à la couronne de Suède; que tout le nord étoit surpris qu'un prince victorieux et aussi puissant que lui, souffrît que des corsaires en fissent leur retraite ; que les vaisseaux de ces pirates tenoient même la Suède comme assiégée; qu'il étoit de sa gloire et de son intérêt de rendre la mer libre, s'il

vouloit faire fleurir le commerce dans son royaume; et surtout qu'il lui étoit de conséquence de se rendre maître de cette île, qui couvroit en partie toutes les côtes de Suède.

Gustave n'ignoroit pas les prétentions qu'il avoit sur cette île, et combien même elle étoit à sa bienséance; mais il ne trouvoit pas à propos de s'engager dans une guerre étrangère, et de porter ses armes hors du royaume au commencement de son règne, et dans un temps où il pouvoit craindre quelque surprise et une descente dans ses états de la part de Christiern : d'ailleurs, il n'avoit point de fonds pour fournir aux frais de cet armement, ni pour soutenir la guerre, si Norbi se défendoit plus long-temps qu'on ne croyoit, ou que le roi de Danemarck prît son parti, et s'intéressât dans cette affaire; il comprit même sans peine que ces villes marchandes ne le faisoient solliciter si puissamment d'entreprendre cette guerre, que pour la sûreté de leur négoce, et par l'avantage considérable qu'elles tiroient du commerce de la Suède.

Il répondit à l'ambassadeur de Lubeck, qu'il n'étoit pas d'humeur à courir indifféremment comme un aventurier à toutes sortes d'entreprises; que sa présence étoit nécessaire dans son royaume, et qu'il vouloit même laisser goûter à ses peuples la douceur de la paix qu'il venoit de leur procurer par le succès de ses armes; il ajouta qu'il n'ignoroit pas les droits incontestables de la couronne de Suède sur l'île de Gotlande, mais que le roi de Danemarck y avoit aussi quelques prétentions; que ce prince ne manqueroit pas de s'opposer

à son entreprise, et qu'il vouloit terminer à l'amiable ce différent avec Fridéric avant que d'en chasser Norbi et les autres corsaires.

L'ambassadeur sentit bien sous cette réponse que Gustave souffroit impatiemment que ses maîtres fissent seuls le commerce de son royaume, et surtout sans payer aucuns droits, et que ce prince habile vouloit à son tour tirer avantage du besoin qu'ils avoient de ses armes; il vit qu'il falloit faire quelques avances pour l'engager. Il lui offrit de la part des villes anséatiques une flotte pour passer ses troupes dans l'île; que la régence de Lubeck n'exigeroit de cinq ans le paiement des sommes qui lui étoient dues par la Suède; et qu'en cas qu'il ne se rendît pas maître de cette île elle partageroit tous les frais de cette expédition : il ajouta que les villes anséatiques associées à celles de Lubeck tiendroient la mer avec une puissante flotte, pour empêcher les Danois de le troubler dans son entreprise, et que si le roi Fridéric s'obstinoit à lui disputer la propriété de cette île, la régence se faisoit fort de lui procurer en mariage la princesse Dorothée, fille de ce prince, avec toutes ses prétentions sur la Gotlande pour dot.

Herman publia à la cour et parmi le peuple les propositions plausibles qu'il faisoit au roi, afin d'intéresser les Suédois dans le succès de sa négociation; il insinua même adroitement à quelques sénateurs que si Gustave ne prenoit ce parti les villes anséatiques seroient contraintes d'avoir recours au roi de Danemarck, et de joindre leurs forces à celles de ce prince pour chasser

les corsaires de cette île; il gagna en même temps plusieurs marchands qui servoient de correspondants à ceux de Lubeck, et qui étoient intéressés comme eux dans les prises que faisoient les vaisseaux de Norbi. Cet habile négociateur se fit un parti dans le sénat et parmi le peuple de Stockholm dans un temps où les Suédois étoient encore en possession de dire leur avis sur des affaires d'état. La populace gagnée et prévenue par les émissaires de cet ambassadeur, et accoutumée pour ainsi dire par les victoires continuelles de Gustave à le croire invincible, crioit jusqu'aux portes du palais que c'étoit une honte à la Suède de souffrir si longtemps les brigandages de ces pirates, qu'ils ruinoient tout le commerce du royaume, et qu'on ne pouvoit mettre une barque en mer qu'ils ne l'enlevassent souvent jusque sous le canon du château : il y eut même quelques seigneurs des principaux du royaume, qui voyant que Gustave balançoit encore à entreprendre cette guerre, ne purent s'empêcher de lui dire que l'administrateur Suante n'auroit jamais souffert ces corsaires si près de ses états.

Gustave, irrité de ce reproche qui sembloit l'accuser de foiblesse et de lâcheté, leur répondit d'un ton plein de colère que ni ses amis ni ses ennemis ne l'avoient jamais soupçonné de manquer de courage; qu'il se rendoit à leur avis et à leur empressement, mais cependant qu'il n'auguroit rien de bon de cette expédition : il signa le traité; l'ambassadeur y souscrivit de son côté en vertu d'un plein pouvoir dont il étoit chargé, et s'en retourna à Lubeck pour faire avancer la flotte des

villes anséatiques, suivant qu'il en étoit convenu avec Gustave.

Ce ne furent cependant ni les murmures du peuple, ni les reproches de la noblesse qui engagèrent ce prince dans cette guerre : il avoit déja établi trop solidement son autorité pour avoir rien à craindre du mécontentement de ses sujets; la crainte seule que les villes anséatiques ne traitassent avec les Danois à son refus, l'engagea dans cette entreprise : il savoit bien que Norbi ne pouvoit pas résister à toutes les forces de la Suède, quand il n'auroit rien à craindre d'ailleurs qui l'empêchât de porter ses armes dans l'île de Gotlande; mais il n'auroit pas été si aisé d'en chasser les Danois, si une fois ils s'en étoient rendus maîtres. Il assembla dans cette vue une partie de ses troupes, il les fit filer sans bruit vers le port de Calmar, qui regarde l'île de Gotlande; il fit même fondre tous les vases et les meubles d'argent du palais, afin de fournir aux frais de cette guerre, et se rendit à Calmar pour y recevoir les vaisseaux de Lubeck; il y fit embarquer ses troupes, et il donna le commandement et toute la conduite de cette entreprise à Bernard de Milen.

Ce général fit sa descente et débarqua sans peine à la tête de huit mille hommes : il se rendit maître de toute la Gotlande en moins de quinze jours, à l'exception de Visbi, capitale de l'île, qui étoit la seule place fortifiée, et qu'il assiégea étroitement. Norbi surpris d'une attaque imprévue, et ne se sentant pas en état de résister à la puissance du roi de Suède, arbora les armes de Frideric sur le haut de la ville, afin de com-

mettre ces deux princes l'un contre l'autre, et il dépêcha en même temps une de ses créatures au roi de Danemarck, pour lui dire qu'il étoit prêt de le reconnoître pour son souverain s'il vouloit lui fournir du secours pour résister aux Suédois.

Fridéric fut charmé de cette proposition : les conquêtes de Gustave lui donnoient de l'inquiétude, quand même il n'auroit pas regardé la Gotlande comme une dépendance de la couronne de Danemarck, et il étoit de son intérêt, suivant la politique de tous les souverains, d'empêcher l'agrandissement d'un prince voisin: il eût bien voulu profiter de l'offre de Norbi, et lui envoyer du secours; mais la flotte de Lubeck et des autres villes anséatiques tenoit la mer, et il craignoit de s'engager en une guerre étrangère dans un temps où il avoit toujours lieu d'appréhender une descente de la part de Christiern, à qui l'empereur avoit accordé solennellement sa protection.

Il aima mieux tenter la voie de négociation; il dépêcha un ambassadeur à Lubeck, qui se plaignit des entreprises du roi de Suède, et qui pria la régence d'interposer sa médiation pour faire retirer les troupes de ce prince d'une île qui lui appartenoit. Fridéric n'ignoroit pas le traité que cette ville avoit fait avec Gustave, mais il vouloit essayer de le faire rompre, et pour y réussir il fit représenter par son ambassadeur à la régence l'intérêt qu'elle avoit de ne pas souffrir que la Suède devînt plus puissante; que Gustave étoit un prince entreprenant, courageux, et plein d'ambition, qui ne mettroit point de bornes à ses conquêtes si ses

voisins ne s'unissoient de bonne heure pour lui résister; que l'île de Gotlande appartenoit légitimement à la couronne de Danemarck, et que Norbi n'en étoit en possession que parce que le roi Christiern second lui en avoit confié le gouvernement; et que ce gouverneur étant rentré dans son devoir, il ne pouvoit se dispenser de le secourir comme son sujet, et de défendre cette île comme un domaine de sa couronne; que cependant il remettroit volontiers tous ses droits au jugement des villes anséatiques, plutôt que de renouveler la guerre dans le nord, et qu'il consentiroit même que la Gotlande fût mise en séquestre entre les mains de la régence de Lubeck jusqu'au jugement définitif de cette affaire.

La régence fut éblouie d'une proposition si plausible : elle se voyoit à couvert par là des pirateries de Norbi, et exempte en même temps de tenir une flotte en mer pour couvrir les conquêtes du roi de Suède, et d'ailleurs le séquestre la flattoit extrêmement : elle aimoit beaucoup mieux faire les frais d'entretenir une garnison dans l'île de Gotlande, que d'en voir Gustave en possession, qui s'en seroit peut-être servi un jour pour troubler leur commerce, et pour se rendre plus redoutable dans la mer Baltique. Les magistrats de cette ville firent un traité secret avec l'ambassadeur de Fridéric, par lequel ils s'engageoient de laisser passer le secours qu'il voudroit jeter dans Visbi, et ils convinrent qu'il enverroit ensuite un ambassadeur à Gustave pour se plaindre de son invasion dans l'île de Gotlande, et que cet ambassadeur seroit suivi de ceux des villes an-

séatiques qui offriroient leur médiation, avec protestation de se déclarer contre celui de ces princes qui la refuseroit.

Le roi de Danemarck fit embarquer des troupes, qui, par la connivence de ceux de Lubeck, entrèrent sans peine dans Visbi; il fit partir un ambassadeur pour Stockholm, qui se plaignit à Gustave de la part du roi son maître, qu'il eût assiégé une place qui lui appartenoit, sans lui avoir auparavant déclaré la guerre En même temps arrivèrent les ambassadeurs des villes anséatiques, qui proposèrent une trève entre les deux partis; ils demandèrent une entrevue des deux rois à Malmogen; ils offrirent d'y intervenir comme médiateurs de la part de leurs maîtres, et ils exigèrent cette entrevue d'une manière qui ne laissoit que ce parti-là à prendre, ou celui d'une guerre ouverte et déclarée.

Gustave, surpris de l'apparence d'une ligue formée contre lui, fut contraint de consentir à la trève et à cette entrevue. Fridéric, qui étoit maître de la ville de Malmogen, lui envoya pour sa sûreté quatre sénateurs et six autres seigneurs de Danemarck des plus considérables du royaume, qui devoient demeurer en otage à Stockholm durant la conférence des deux rois. Gustave eût bien voulu se défendre de cette démarche, mais la crainte de s'attirer une ligue aussi puissante que celle de villes anséatiques l'y détermina; et d'ailleurs le désir et l'espérance de se faire reconnoître par les Danois mêmes dans cette conférence pour souverain légitime de Suède, l'emportèrent sur la crainte de quelque infidélité. Il se rendit à Malmogen, accompa-

gné du grand maréchal Tureiohanson, et de deux autres sénateurs, après avoir pris de nouveau un sauf-conduit de Fridéric et la caution des villes anséatiques pour sa sûreté, si cependant il y en peut jamais avoir pour un roi qui passe dans le royaume et sous la puissance de ses ennemis.

=Septembre.= On traita dans l'assemblée des prétentions réciproques des deux couronnes sur l'île de Gotlande; l'affaire fut agitée de part et d'autre avec beaucoup de chaleur; chaque parti produisit de différents titres. Bildius, grand-maître de la maison du roi de Danemarck, et Tureiohanson pour Gustave, soutinrent chacun les droits de leurs maîtres; mais le grand maréchal trahit la cause et les intérêts de la couronne de Suède dans la suite de la conférence : ce seigneur ne regardoit qu'avec une secrète envie le bonheur et la puissance de Gustave, et il avoit peine à souffrir pour maître un homme que peu de temps auparavant il avoit vu son égal. Il se laissa gagner par Fridéric, dont il relevoit à cause des grands biens qu'il avoit en Danemarck : ce prince le fit menacer de l'en dépouiller, s'il s'obstinoit trop opiniâtrément contre le grand-maître. Tureiohanson, depuis cette menace, ne se défendit que foiblement; il feignit même un rhume et une toux violente pour se dispenser de parler. Gustave, à son défaut, ne laissa pas de montrer avec beaucoup de force et d'éloquence que cette île avoit toujours fait partie du royaume de Suède, et que les Danois n'y étoient entrés qu'à la faveur du traité de Calmar, et qu'en qualité de rois de Suède; que personne

n'ignoroit que le roi Albert l'avoit engagée aux chevaliers teutoniques pour la somme de vingt mille nobles à la rose; que la reine Marguerite avoit mis un impôt particulier sur la Suède pour la retirer; que le roi Eric, son neveu et son successeur, s'y étoit retiré après son abdication, et que ce prince l'avoit livrée aux Danois au préjudice de la couronne de Suède. Gustave, par la force de ses raisons, réduisoit les Danois au silence; mais les ambassadeurs des villes anséatiques, qui ne vouloient pas qu'on décidât rien sur cette affaire, en renvoyèrent le jugement à la régence de Lubeck, sous prétexte de terminer à l'amiable ce différent : ils vouloient même que le roi de Suède fît retirer ses troupes, et que la ville de Lubeck mît garnison dans Visbi, suivant le traité secret qu'ils avoient fait avec l'ambassadeur de Fridéric; mais Gustave s'y opposa avec fermeté; il protesta qu'il romproit plutôt la conférence et la paix que d'abandonner ses conquêtes : et le roi de Danemarck, qui n'avoit proposé le séquestre que pour leurrer ceux de Lubeck, et qui d'ailleurs avoit jeté une bonne garnison dans Visbi, consentit sans peine que chacun demeurât dans l'état où il se trouvoit jusqu'au jugement définitif de la régence.

Ces deux princes, malgré leurs différents, ne laissèrent pas de se donner des marques réciproques d'estime et de considération : ils firent même une ligue offensive et défensive contre Christiern; un intérêt commun les unit dans cette occasion, et on ne parla point du traité de Calmar : les deux rois se promirent une amitié sincère, quoique leurs royaumes fussent pour

ainsi dire ennemis. Gustave prit ensuite congé de Frideric, et en sortant de Malmogen rencontra l'ambassadeur de Lubeck (*a*) qui l'avoit engagé dans l'entreprise de Gotlande. Ce prince, irrité de la perfidie de ceux de Lubeck, naturellement fier et plein de feu, l'arrêta, et lui demanda avec un ton irrité ce qu'étoient devenus le traité et les promesses magnifiques de ses maîtres; il mit en même temps la main à son poignard comme pour le tuer; mais un des sénateurs qui l'accompagnoient se jeta au-devant, et l'ambassadeur s'enfuit. Gustave rentra sur ses terres et dans son royaume, et dit à ceux qui le suivoient qu'il n'en sortiroit jamais qu'à la tête d'une armée.

Quelques sénateurs, et ceux des officiers de son armée qui avoient le plus de part à sa confiance, prirent cette occasion pour le conjurer de ne plus différer la cérémonie de son couronnement; ils lui dirent qu'il étoit bien difficile que le succès de ses armes et l'éclat de ses victoires n'excitassent la jalousie de ses voisins, et peut-être même l'envie secrète des principaux de ses sujets; que les uns et les autres ne le souhaitoient ni si heureux ni si puissant; que plusieurs seigneurs suédois avoient encore peine à le regarder comme leur roi, sous prétexte qu'il n'avoit pas été couronné : ils lui dirent que c'étoit une cérémonie absolument nécessaire pour consacrer sa royauté, et même pour faire perdre à ses ennemis secrets l'espérance qu'il pût jamais arriver aucun changement dans sa fortune.

Gustave n'ignoroit pas combien cette cérémonie

(*a*) Herman.

étoit essentielle dans un royaume électif; mais cependant il ne pouvoit s'y résoudre qu'il n'eût auparavant fait réussir des desseins secrets qu'il croyoit nécessaires au bonheur de son règne et à l'établissement de son autorité. Il étoit à la vérité reconnu pour roi, il avoit la disposition des troupes et des armées; mais il se voyoit sans fonds pour soutenir la guerre; le domaine étoit aliéné ou usurpé; l'usage des impôts passoit pour tyrannique; le peuple étoit réduit à une extrême misère, et la noblesse épuisée par la longueur de la guerre; le clergé au contraire étoit riche et puissant, et les évêques surtout s'étoient rendus maîtres des principales forteresses, et d'une partie même du domaine et des droits de la couronne; il savoit que ces prélats exigeoient toujours du prince avec grand soin, le jour de son couronnement, des serments solennels de les conserver dans tous leurs privilèges; et bien loin de prêter ce serment, il étoit résolu de révoquer tous ces privilèges, qu'il regardoit comme des concessions forcées, et comme autant d'usurpations sur les droits du souverain.

Il remercia cependant fort obligeamment ces seigneurs du zèle qu'ils faisoient paroître pour ses intérêts; mais il leur dit que la cérémonie de son couronnement ne se pouvoit faire sans de grandes dépenses, et que l'état avoit des besoins plus pressants, et auxquels il falloit pourvoir incessamment; qu'il apprenoit que le parti et les forces de Christiern grossissoient tous les jours; que l'empereur paroissoit résolu de remettre lui-même ce prince en possession de ses états;

qu'il étoit incertain si ces princes feroient leur descente en Suède ou en Danemarck, et qu'on avoit également besoin d'une armée de terre et de mer pour s'opposer à leurs entreprises; qu'il n'avoit cependant aucun fonds pour faire ces levées et l'armement nécessaire; qu'on n'ignoroit point qu'il avoit engagé tous les biens de sa maison pour chasser les Danois du royaume; qu'il venoit même de faire fondre jusqu'à l'argenterie de la couronne au sujet de l'entreprise de Gotlande, qu'on croyoit si nécessaire pour la sûreté et pour la liberté du commerce; qu'au reste, il ne pouvoit comprendre comment, dans la misère du peuple et dans la pauvreté de la noblesse, épuisée par de si longues guerres, on pourroit dorénavant ne pas demander du secours au clergé, qui possédoit lui seul plus de la moitié des biens du royaume, et qui se faisoit peut-être encore un mérite secret auprès de Christiern de ne pas contribuer à la défense de l'état. Il ne voulut pas alors s'expliquer plus clairement, et il se contenta en les quittant de leur dire que c'étoit à ses amis et à ceux principalement qui l'avoient porté sur le trône à lui procurer l'autorité nécessaire pour s'y maintenir avec gloire, au lieu de le flatter du spectacle d'une vaine cérémonie.

Ce prince s'ouvrit ensuite plus particulièrement au chancelier Larz Anderson : c'étoit un homme d'une naissance obscure, mais plein d'ambition, d'un génie élevé et de beaucoup d'étendue, habile et éloquent, hardi dans le conseil, fertile en expédients, et toujours rempli de grands desseins : il étoit entré d'abord dans

l'ordre ecclésiastique; ses amis et sa capacité lui avoient procuré la dignité d'archidiacre dans l'église de Strengnaz, et il eut même quelques voix dans une élection pour l'épiscopat; mais trouvant ce chemin long et pénible pour s'élever, il se jeta dans les affaires, et s'attacha à la cour, où il ne fut pas long-temps sans se faire connoître et estimer de Gustave. Ce prince le trouvant savant dans les lois du pays, et l'esprit aigri contre le clergé de l'exclusion qu'il avoit eue pour l'épiscopat, résolut de se servir de lui dans le dessein où il étoit d'abaisser un corps qui lui étoit suspect et redoutable: il lui donna beaucoup de part dans sa confiance, et il l'éleva même à la dignité de chancelier. Gustave se voyant pressé de se faire couronner, lui dit qu'il ne se croiroit jamais véritablement roi qu'il ne fût maître de toutes les forteresses des évêques, et qu'il n'eût réuni à son domaine les biens et les droits de la couronne que ses prédécesseurs en avoient aliénés en faveur des religieux et du clergé; mais il lui avoua en même temps qu'il craignoit que cette entreprise ne causât de nouveaux troubles dans l'état, et que les Suédois, prévenus par le clergé, ne lui fissent un crime de religion de toucher à des biens que le peuple appeloit consacrés à Dieu, quoiqu'en effet ils ne fussent consacrés qu'à des gens oisifs, remplis de luxe et de vanité, et toujours prêts à sacrifier le bien de l'état à leur ambition.

Anderson, qui étoit imbu des nouvelles opinions de Luther, et qui peut-être ne prenoit les religions différentes que pour des opinions de philosophie, entreprit en courtisan habile, et aux dépens de sa conscience et

de la religion, de confirmer son maître dans un dessein qu'il apercevoit lui être agréable. Il lui dit qu'il ne devoit pas se faire un scrupule de prendre dans les biens ecclésiastiques les secours nécessaires pour défendre le royaume, quand même le clergé auroit acquis ces biens par des fondations et des legs pieux; que l'église ne renfermoit pas les seuls ecclésiastiques, mais tout le corps des fidèles; qu'on n'ignoroit pas que dans la primitive église, et dans ces temps heureux où le nom d'église étoit commun à toute l'assemblée des chrétiens, les peuples étoient tous ensemble maîtres des biens qui s'appellent à présent ecclésiastiques, et qu'ils employoient ces biens à l'utilité commune, et surtout au soulagement des pauvres; que les ecclésiastiques s'étoient ensuite approprié le nom d'église pour pouvoir sous ce titre se rendre maîtres plus facilement de ces biens, dont tout au plus ils n'étoient que les dispensateurs et les économes; que les biens du reste des chrétiens ne devoient pas être moins considérés comme biens de l'église que les biens du clergé; que ce corps ne faisoit certainement que la plus petite partie de l'église, et qu'il devoit contribuer au bien de l'état à proportion qu'il en tiroit d'utilité;

Qu'il convenoit cependant qu'il falloit des prétextes plus plausibles même que le bien de l'état pour empêcher que les peuples, à qui le clergé et les religieux font toujours regarder les entreprises sur leur temporel comme autant d'attentats sur la religion, ne pussent remuer; que pour les guérir de leurs prétentions, il devoit profiter de la réforme de Luther, qui commen-

çoit à faire beaucoup de progrès dans le royaume ; qu'à la faveur de cette doctrine, qui attaquoit également la puissance temporelle et les richesses excessives du clergé, il pourroit dans la suite s'emparer des forteresses des évêques, et réunir à son domaine tous les biens que ses prédécesseurs en avoient aliénés avec plus de zèle que d'habileté;

Que le pape Léon X avoit à la vérité condamné Luther, mais qu'on savoit bien que ce docteur célèbre n'étoit odieux à la cour de Rome que parce qu'il avoit été assez hardi pour en reprendre publiquement les abus et la corruption ; qu'après tout ses opinions, qui pouvoient passer pour indifférentes à l'égard des autres nations tant que l'église ne se seroit pas expliquée dans un concile général, étoient cependant de la dernière importance pour l'établissement de son autorité en Suède, et pour le succès de ses desseins ;

Que les peuples, prévenus par les docteurs luthériens, verroient avec plaisir dépouiller le clergé et les moines de leurs grands biens, surtout si on prenoit soin en même temps de diminuer les charges et les impôts ; qu'il n'y avoit qu'à rendre aux gentilshommes les terres qui venoient de la fondation de leurs pères, et qu'ils ne seroient pas tentés de s'opposer à une doctrine qui feroit rentrer de si grands biens dans leurs maisons ; que la plupart des religieux regardoient leurs couvents, tout magnifiques qu'ils étoient, comme d'affreuses prisons, et qu'il y en auroit plusieurs qui en sortiroient avec plaisir, pour embrasser une religion qui les remettroit dans tous les droits de la société

civile; que les ecclésiastiques du second ordre seroient ravis d'être dispensés des vœux du célibat, et que la plupart quitteroient avec plaisir un concubinage scandaleux pour un mariage légitime; que les évêques seuls, comme plus puissants et plus intéressés dans ce changement, pourroient s'y opposer, mais qu'heureusement on n'étoit plus au règne du roi Canutson, et qu'il n'y avoit plus d'évêques en Suède en état de faire la guerre à leur souverain; qu'il ne savoit pas même s'il ne lui seroit pas avantageux que ces prélats persistassent opiniâtrément dans l'ancienne religion; qu'ils étoient en petit nombre dans le royaume; qu'il seroit aisé, sous différents prétextes, de s'en défaire et de les bannir, au lieu que, s'ils embrassoient le luthéranisme, ils pourroient prétendre en se mariant de séculariser leurs évêchés, et de les ériger en principautés séculières, ce qui le priveroit du principal fruit qu'il espéroit tirer de l'établissement du luth ranisme dans son royaume;

Qu'après tout l'archevêque Jean Magnus, primat du royaume, étoit un homme timide, irrésolu, sans alliance et sans crédit en Suède, et qui se tiendroit bien heureux d'obtenir aux dépens d'une partie de ses biens la liberté de n'être pas de la religion dominante; que les nouveaux évêques de Strengnaz et de Westerahs, à qui il venoit de procurer ces deux riches bénéfices, n'avoient ni naissance ni assez de crédit parmi leurs peuples pour oser résister à ses volontés; que les évêques de Wexio et d'Abo ne savoient guère de quoi il étoit question entre les catholiques romains et les

luthériens, et qu'il étoit bien assuré qu'ils avoient peu d'envie de s'en instruire; que ces bons prélats étoient sans aucune littérature; qu'ils ne seroient sensibles qu'à la diminution de leurs revenus, mais qu'ils avoient donné trop de prise sur eux par leur conduite peu régulière pour s'opposer aux projets du souverain, et qu'ils prendroient sans peine tous les partis qu'on leur proposeroit, hors celui de quitter leurs plaisirs; qu'ainsi il ne restoit presque que les évêques de Linkioping et de Skara qui pussent traverser ses desseins; que c'étoient à la vérité deux hommes entêtés de leur dignité, jaloux de leurs moindres droits, opiniâtres, toujours enclins au parti des Danois, malgré les cruautés de Christiern, et qui se feroient surtout un mérite aux yeux du peuple de la défense de la religion, mais qu'il seroit aisé, quand le luthéranisme auroit été reçu une fois dans les états à la pluralité des voix, de faire un crime d'état à ces évêques de leur résistance, et de les bannir ensuite du royaume avec tous ceux qui paroîtroient les plus attachés à l'ancienne religion; qu'après tout il n'ignoroit pas que les commencements des règnes et des empires n'étoient jamais sans de grandes difficultés, mais qu'il savoit bien aussi que les princes mêmes, que les peuples ne souffroient d'abord qu'avec peine pour maîtres, en étoient à la fin considérés comme pères de la patrie.

Gustave goûta sans peine des raisons qui étoient conformes au plan secret qu'il avoit formé pour assurer sa domination. Ce prince, voyant bien que le crédit de l'empereur empêcheroit toujours le pape de se

déclarer en sa faveur, crut qu'il étoit à propos de ruiner son autorité en Suède, et que rien n'y étoit plus propre que le luthéranisme. Il se laissa aisément prévenir en faveur de ces nouvelles opinions, qu'il ne regardoit peut-être même que comme l'effet de quelques disputes de théologiens, et il se persuada en même temps qu'il pouvoit justement embrasser le parti qui se trouvoit le plus favorable à l'établissement de l'autorité royale, que la plupart des souverains ne distinguent jamais ou ne veulent jamais distinguer du bien de l'état.

Ce prince se seroit volontiers déclaré en faveur du luthéranisme, mais ce n'étoit pas assez pour l'entier succès de ses desseins qu'il changeât de religion; il auroit même été dangereux qu'il en eût changé si promptement : il falloit, dans le commencement d'une autorité naissante, que ce changement commençât par le peuple, et que le prince ne parût ensuite embrasser cette doctrine que par conformité et même par complaisance pour ses sujets : mais tous les Suédois n'avoient pas le même penchant pour les nouvelles opinions que ce prince, ni un intérêt si pressant à changer de religion. Gustave comprit bien que ce changement ne seroit pas l'ouvrage d'une seule année, il prévit même de grandes difficultés dans l'exécution de ce dessein.

Il n'ignoroit pas qu'il y auroit un grand nombre de seigneurs dans le royaume, et même dans sa cour, qui s'opposeroient à son entreprise, et qui se détacheroient de ses intérêts au moindre signe qu'il feroit paroître

de vouloir abolir l'ancienne religion: mais d'un autre côté ce prince ne pouvoit se résoudre à se voir chargé du soin et de la défense de l'état pendant que les meilleures forteresses, les droits de la couronne, et la plus grande partie des biens du royaume, étoient entre les mains de gens qui ne s'en servoient souvent que pour combattre l'autorité souveraine, et pour favoriser les ennemis de la nation. Il semble qu'il aima mieux s'exposer à une guerre civile, et hasarder même sa couronne, que de régner avec tant de dépendance, ou plutôt il se vit si puissant et si révéré des peuples qu'il ne douta pas qu'il ne pût sans péril réunir à son domaine une partie des biens du clergé, sous le prétexte spécieux d'une réforme et du bien de l'état.

Gustave se conduisit dans un dessein si important et dans une affaire si délicate en homme habile et en grand politique; il cacha avec un soin extrême ses sentiments sur les nouvelles opinions de Luther, mais en même temps il donna un ordre secret au chancelier Anderson de protéger comme à son insu Olaüs Pétri et les autres docteurs luthériens, et même d'en attirer des universités d'Allemagne, afin que le luthéranisme se répandît plus promptement dans tout le royaume.

Olaüs et les autres luthériens, assurés de la protection du chancelier, travailloient avec soin à établir leur doctrine; ils l'exposoient tous les jours dans leurs sermons avec un zèle et une ardeur inconcevables. La plupart de ces nouveaux docteurs avoient l'avantage de la science et de l'éloquence sur le clergé, et même certain air de régularité que donnent et qu'inspirent

toujours les premières ferveurs d'une nouvelle religion; ils étoient écoutés avec plaisir par le peuple, qui court toujours après les nouveautés qui ne lui ôtent rien et qui ne tendent qu'à abaisser les supérieurs, et une apparence de faveur qui se répandoit imperceptiblement sur ces ministres leur attiroit l'attention et la complaisance des courtisans et de la première noblesse, qui ne voyoient encore que les prélats attaqués.

Pendant que ces docteurs prêchoient publiquement le luthéranisme, Gustave de son côté cherchoit avec application différents prétextes pour ruiner la puissance temporelle des évêques et du clergé. Il attaqua d'abord les ecclésiastiques du second ordre; il rendit successivement plusieurs déclarations contre les curés et en faveur du peuple, afin d'intéresser les séculiers contre le clergé, et pour accoutumer insensiblement les peuples à voir dépouiller les ecclésiastiques de la plupart de leurs droits.

Les curés dans ce royaume tiroient, pour ainsi dire, tribut de certains péchés publics : ils exigeoient avec beaucoup de rigueur des amendes considérables de ceux qui alloient à la chasse ou à la pêche pendant le service divin, ou qui avoient abusé de leurs fiancées avant la célébration solennelle du sacrement de mariage (*a*). Le roi rendit une déclaration qui abolissoit ce droit, et qui défendoit aux curés d'exiger dans la suite ces sortes d'impôts; ce prince fit publier une autre déclaration qui leur défendoit d'employer les foudres de l'église contre leurs ennemis particuliers ou

(1) Loccenius, Puffendorf.

conte leurs créanciers. Les évêques et leurs officiaux avoient fort étendu la juridiction ecclésiastique; ils tiroient à eux toutes les affaires du royaume sur le moindre rapport qu'elles avoient à la religion; un serment fait dans un traité, l'intervention souvent mendiée d'un ecclésiastique, la moindre dispute sur un contrat de mariage, faisoient sortir une affaire des tribunaux ordinaires, ce qui rendoit le clergé puissant et redoutable. Gustave cassa absolument cette juridiction sous prétexte que la discussion des procès ne convenoit pas avec la fonction ordinaire des ecclésiastiques, et il ordonna par la même déclaration au clergé de se pourvoir pour ses propres affaires devant les juges séculiers, à qui il renvoya la connoissance et le jugement de tous les procès.

Enfin il rendit une dernière déclaration contre les évêques, qui leur défendoit expressément de s'approprier davantage les biens et la succession des ecclésiastiques de leurs diocèses au préjudice de leurs légitimes héritiers, et il ordonna à ces prélats de représenter devant le sénat les titres en vertu desquels ils exigeoient les droits d'amende et de confiscation. Ce prince faisoit succéder ces déclarations l'une à l'autre, et elles ne paroissoient qu'à proportion du progrès que faisoit le luthéranisme. La conduite du roi excitoit la curiosité et attiroit l'attention de tous les Suédois; chacun en parloit suivant son intérêt ou son inclination. Les seigneurs et les gentilshommes, sans se mettre fort en peine de la doctrine nouvelle qu'on leur prêchoit, savoient bon gré à Gustave d'affoiblir la

puissance du clergé qui leur étoit odieuse, et quelques-uns même des plus considérables du royaume se déclaroient déja hautement pour les luthériens, dans la vue de se ressaisir, à la faveur de cette doctrine, des biens que leurs ancêtres avoient donnés pour la fondation de tant de riches monastères dont le royaume étoit rempli.

Ceux même d'entre le peuple qui avoient quelque connoissance des affaires du monde n'étoient pas fâchés que la puissance du clergé fût modérée, ou du moins qu'on abolît une partie de tant d'extorsions dont on disoit que l'invention venoit de la cour de Rome, et que l'on couvroit du nom de dîmes, d'indulgences et d'aumônes, et ils voyoient surtout avec plaisir que le prince mettoit ordre aux vexations que les officiaux et les autres ministres des évêques faisoient dans tout le royaume sous le nom spécieux de correction et de jugement ecclésiastique.

Mais le clergé et les religieux souffroient impatiemment qu'on donnât atteinte à leur autorité, ou qu'on les troublât dans la possession de leurs privilèges. Le roi, sans s'embarrasser de leur mécontentement, mit ses troupes en quartier d'hiver sur leurs terres, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé entreprendre, et il fit même loger la cavalerie jusque dans les abbayes et dans les monastères, sous prétexte que les paysans étoient ruinés, mais en effet pour contenir les moines par la présence et par la terreur de ses soldats. Ses officiers de justice mirent en cause et attaquèrent ensuite par son ordre les chartreux du riche monastère de

Griphysholme, qui reconnoissoient les ancêtres de ce prince pour leurs fondateurs : on obligea ces religieux de justifier la donation ou l'acquisition des grands biens dont ils jouissoient. Les chartreux, se trouvant dépourvus de titres, eurent recours à la prescription; ils représentèrent qu'ils tenoient la plupart de leurs biens de la piété des seigneurs de Vasa, mais qu'ils en avoient perdu les titres pendant la confusion et le désordre des guerres civiles. Le roi, sans s'arrêter à la prescription, fit réunir à son domaine particulier les biens de ce monastère qui venoient de sa maison; il chassa même ces moines de leur couvent sous prétexte qu'il étoit bâti sur ses terres. Peut-être y avoit-il du ressentiment de ce qu'ils avoient refusé de le recevoir dans leur maison pendant la persécution de Christiern; peut-être aussi que c'étoit pour pressentir le goût du peuple, et pour faire naître en même temps dans l'esprit de la noblesse le dessein de rentrer à son exemple dans les fondations de leurs pères.

Les docteurs luthériens, pour faire leur cour, disoient hautement aux principaux seigneurs du royaume qu'ils étoient trop long-temps les dupes du clergé et des moines; que le purgatoire leur coûtoit les biens les plus solides de leurs maisons; qu'à la faveur de cette pieuse fraude les moines surtout leur avoient enlevé ces grandes terres dont ils jouissoient si mollement; qu'ils devoient rentrer dans leur ancien patrimoine comme dans un bien usurpé, sans s'effrayer d'un feu imaginaire, et sans se laisser persuader que les prières ni le chant de quelques moines fussent capables d'en adoucir la rigueur, quand même il y auroit un purgatoire.

Olaüs publia en même temps une version suédoise du Nouveau Testament, et cette version n'étoit qu'une traduction de celle que Luther venoit de faire imprimer en allemand. Les disciples d'Olaüs recommandoient la lecture de cet ouvrage dans leurs sermons ; ils en vantoient la nécessité et le mérite, et ils répandirent avec grand soin ce livre dans tout le royaume, dans la vue que le peuple, et particulièrement les femmes, seroient ravies de pouvoir juger par elles-mêmes des différents de la religion, et qu'elles se laisseroient bien plutôt prendre à l'autorité de quelque passages, traduits conformément à la doctrine qu'on leur prêchoit, qu'elles ne songeroient à révoquer en doute la fidélité de la traduction.

Les évêques de Suède ne doutèrent point que la version d'Olaüs ne partît de la même main qui venoit d'attaquer leurs privilèges ; ils aperçurent qu'on n'attaquoit la religion que pour ruiner ensuite leurs dignités ; ils voyoient dans la conduite du roi une suite de projets et de desseins auxquels il leur paroissoit difficile de s'opposer. Cependant, comme ce prince cachoit avec soin son penchant pour le luthéranisme, et qu'il faisoit toujours à l'extérieur profession de la religion catholique, ces prélats crurent qu'ils ne pouvoient sans l'offenser témo gner qu'ils le soupçonnassent d'être ennemi de la religion.

Ils jugèrent qu'ils devoient dissimuler comme lui, mais ils allèrent le trouver en corps pour le prier d'agréer qu'on fît le procès à Olaüs et à ses sectateurs comme à des hérétiques notoires. L'archevêque d'Up-

sal, qui portoit la parole, lui représenta que la traduction de ce docteur n'étoit qu'une copie de celle de Luther, condamnée par le saint-siège et par les plus fameuses universités de l'Europe; il lui remontra ensuite en peu de mots, et avec beaucoup de respect et de modération, que ses dernières déclarations ne pouvoient lui avoir été inspirées que par les ennemis de la religion; qu'elles violoient les immunités dé l'église et même les privilèges de la nation : il le pria, au nom du clergé du royaume, de vouloir les révoquer, et il l'exhorta, dans des termes également touchants et respectueux, de se rendre le protecteur de la religion et de ses ministres.

Le roi lui répondit que le clergé s'étant emparé des droits et du domaine de la couronne pendant les guerres civiles, il ne devoit pas trouver mauvais que ses officiers en fissent une recherche exacte; qu'il ne redemandoit que les biens usurpés ou injustement aliénés. A l'égard d'Olaüs, il lui dit avec une indifférence apparente qu'il étoit prêt à le lui abandonner, comme tous ses autres sujets qui seroient convaincus d'hérésie; mais qu'il ne pouvoit lui refuser la justice de l'entendre avant que de le condamner. Il ajouta qu'on lui avoit toujours parlé avantageusement de la conduite et des mœurs de cet ecclésiastique; que l'envie et la jalousie de ses confrères pouvoient avoir beaucoup de part dans les accusations qu'on intentoit contre lui; et que ce n'étoit pas d'aujourd'hui que la plupart des théologiens traitoient indifféremment d'hérétiques tous ceux qui n'étoient pas de leur sentiment, souvent sur des questions frivoles de scholastique peu importantes à la religion.

L'archevêque fut également surpris et fâché que le roi ne regardât l'affaire d'Olaüs que comme une querelle de théologiens oisifs et entêtés ; il lui offrit avec chaleur de convaicre cet ecclésiastique, en présence de sa majesté et de tout le sénat, de plusieurs erreurs très dangereuses, sans songer que de pareils témoins sont toujours les juges des conférences auxquelles ils assistent. Le roi, qui étoit bien aise d'accoutumer par son exemple ses sujets à examiner la religion, accepta aussitôt la proposition de l'archevêque, et on convint que cette conférence se feroit à Upsal.

= 2 mars. = Le roi s'y rendit accompagné du sénat, et suivi de toute sa cour. Olaüs parut dans l'assemblée avec toute la confiance que lui donnoit la protection secrète du prince; les évêques refusèrent d'entrer en conférence avec lui sous prétexte de leur dignité qui les rendoit ses juges, et peut-être aussi dans la crainte de se commettre avec un homme savant et éloquent ; ces prélats lui opposèrent un théologien célèbre appelé Gallus.

Le roi ordonna qu'on écrivît les actes de cette conférence (*a*). Les deux docteurs disputèrent long-temps sur le purgatoire, les indulgences, la communion sous les deux espèces, le célibat des prêtres, et sur la puissance temporelle et les dignités du clergé, sans pouvoir cependant convenir entre eux de la nature des preuves dont ils devoient se servir : le docteur catholique employoit indifféremment l'autorité de l'écriture sainte, la tradition, les pères et les conciles; mais Olaüs se

(*a*) Bazius, Historia ecclesiastica suecana.

renfermoit obstinément dans l'autorité seule de l'écriture sainte, et il vouloit obliger son adversaire à lui prouver les dogmes et même la discipline de l'église par autant de passages formels du Nouveau Testament.

Il lui demandoit entre autres choses avec beaucoup de véhémence qu'il lui montrât dans l'évangile, et qu'il lui prouvât par l'exemple des apôtres, que les évêques pouvoient posséder des principautés et des dignités séculières, et se servir, comme ils faisoient tous les jours, des foudres de l'église contre leurs ennemis, et pour des intérêts purement temporels. Les courtisans, qui sont toujours de la religion du prince, applaudissoient tout haut à Olaüs. Quelques sénateurs demandèrent à Gallus s'il étoit possible que l'écriture sainte ne renfermât pas toutes les preuves nécessaires pour soutenir sa confession de foi. Le docteur catholique leur répondit qu'il ne pouvoit abandonner les preuves qu'il tiroit de la tradition en matière de discipline sans trahir la cause qu'il défendoit, mais que quand même il n'emploieroit que l'autorité de l'écriture sainte, il ne consentiroit jamais que son adversaire se servît d'une traduction aussi infidèle que la sienne.

Olaüs alloit répondre pour défendre sa traduction, et il l'auroit assurément mal défendue; il ne lui auroit pas été aisé de justifier les fautes qu'il avoit commises dans cet ouvrage après son maître : mais le roi, craignant que Gallus ne le convainquît d'avoir corrompu le texte sacré pour l'ajuster à ses opinions, termina tout d'un coup leur dispute et la conférence; il pria l'archevêque de faire de son côté une traduction du Nouveau

Testament pour la confronter avec celle d'Olaüs : il l'assura qu'il la liroit avec plaisir ; il lui représenta, pour l'engager à y travailler, que cet ouvrage seroit d'autant plus utile dans le royaume, que la plupart des curés en Suède entendoient peu la langue latine, et qu'ils étoient exposés tous les jours à donner de mauvaises explications au texte sacré, pour ne le pouvoir pas lire dans leur langue naturelle. = 1526. = Il ajouta à ces raisons quelques caresses qu'il fit en particulier à ce prélat : et il le congédia en l'assurant qu'il ne souffriroit point qu'il se passât rien dans le royaume au sujet de la religion, sans son conseil et sans sa participation.

L'archevêque, ébloui par ces raisons spécieuses et par les caresses du prince, convoqua à Stockholm les six évêques ses suffragants, et les principaux du clergé séculier et régulier ; il leur représenta la nécessité de faire promptement une traduction du Nouveau Testament pour l'opposer à celle d'Olaüs : il leur dit que le roi le souhaitoit, que c'étoit un moyen infaillible de plaire à ce prince, et de le retenir dans leur communion. L'évêque de Linkioping s'opposa avec beaucoup de chaleur à l'entreprise de cet ouvrage ; il représenta à l'assemblée que Jésus - Christ avoit laissé l'interprétation de l'écriture sainte aux évêques et aux docteurs de son église, afin que les ignorants et les gens simples n'eussent pas occasion d'en disputer ; qu'une traduction au contraire dans la conjoncture présente ne serviroit qu'à augmenter le progrès que faisoit le luthéranisme dans le royaume ; que le peuple à la faveur de ce livre voudroit s'ériger en juge de controverses ;

que l'église et la religion ne souffroient point d'examen; qu'il n'avoit jamais approuvé la conférence d'Upsal; qu'il falloit commencer par excommunier Olaüs et ses sectateurs; que l'évêque de Strengnaz, qui étoit son supérieur, devoit le faire arrêter, et lui faire faire son procès, ou l'envoyer à Rome, et que ces sortes d'hérétiques ne devoient se convaincre que par le fer et par le feu.

L'archevêque, malgré ces remontrances, ne trouva pas à propos de refuser au roi une chose si juste, et à laquelle même il s'étoit engagé en quelque manière dans la conférence d'Upsal : il persévéra dans ce dessein malgré toutes les oppositions de l'évêque de Linkioping, qui lui reprocha en pleine assemblée qu'il perdroit la religion par son excès de complaisance pour la cour.

Le clergé séculier et les religieux partagèrent entre eux tout l'ouvrage, afin qu'il fût plus tôt achevé (*a*) : les premiers se chargèrent de la traduction des quatre Evangélistes, des Actes des Apôtres, et des Epîtres de S. Paul : les religieux mendiants entreprirent de traduire les Epîtres de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques et de S. Jude; et on confia aux chartreux la traduction de l'Apocalypse.

Olaüs, fier du succès qu'il se vantoit d'avoir remporté dans la conférence d'Upsal, en publia les actes qu'il fit imprimer d'une manière qui lui étoit avantageuse; il se maria ensuite publiquement, quoiqu'il fût prêtre, pour autoriser par un exemple peu difficile la doctrine qu'il prêchoit. Plusieurs de ses confrères l'imi-

(*a*) Puffendorf.

tèrent sans peine, et ils prirent publiquement la qualité de luthériens comme une sauvegarde pour se défendre contre leurs supérieurs, et pour soutenir ces mariages scandaleux. La plupart des seigneurs faisoient prêcher des ministres dans leurs châteaux, les uns par curiosité, et touchés simplement de leur éloquence, d'autres par complaisance pour le prince, et peut-être aussi dans la vue de s'approprier les terres de l'église qui se trouvoient à leur bienséance.

Gustave aperçut avec beaucoup de joie une révolution si prompte dans la religion : ce prince, qui ne faisoit éclater ses desseins qu'à proportion que le luthéranisme faisoit des progrès, crut alors qu'il pouvoit sans péril se rendre maître d'une partie des biens du clergé : il convoqua dans cette vue le sénat à Stockholm sur des avis qu'il se faisoit donner de temps en temps, et qu'il faisoit répandre adroitement dans tout le royaume, que l'empereur se disposoit à marcher lui-même avec toutes les forces de l'empire pour rétablir le roi Christiern.

Les sénateurs ne furent pas plus tôt arrivés à Stockholm qu'il les pria de travailler incessamment à mettre le royaume en état de n'être pas surpris par les ennemis. Ces seigneurs qui tenoient la plupart leur fortune et leurs dignités de ce prince devinèrent sans peine ses intentions, et ils lui répondirent conformément à ses vues que le peuple étoit épuisé par les guerres que la Suède soutenoit depuis si long-temps; que d'ailleurs les négociants de Lubeck et des autres villes anséatiques ruinoient absolument le royaume par le privi-

lège qu'ils avoient extorqué de faire seuls le commerce de la Suède, et même sans payer aucuns droits; qu'il ne devoit pas espérer de faire entrer de l'argent dans son épargne, à moins que d'ouvrir indifféremment tous les ports du royaume aux marchands des autres nations, mais qu'il falloit payer la ville de Lubeck avant que d'abolir les privilèges qu'on avoit été forcé de lui accorder, et qui tenoient lieu d'intérêt pour l'argent et le secours que la régence de cette ville avoit prêté contre les Danois. On convint également dans le sénat de la nécessité et en même temps de l'impuissance de satisfaire cette ville.

Le roi, sous prétexte de soulager le peuple, fit proposer par son chancelier de prendre pour l'entretien et pour la subsistance des troupes les deux tiers des dîmes qui appartenoient la plupart aux évêques ou à de riches abbés; et ce ministre adroit insinua en même temps qu'on pourroit se servir de l'argenterie superflue des églises, et même des choses inutiles, pour payer la régence de Lubeck, et il représenta que par ce moyen on aboliroit tout d'un coup des privilèges qui ruinoient également le prince et ses sujets.

L'autorité et la puissance de Gustave étoient déja si solidement établies, que les délibérations du sénat n'étoient presque plus qu'une vaine cérémonie : tous les sénateurs approuvèrent avec beaucoup de soumission cet expédient; on en dressa un arrêt solennel : le roi nomma des commissaires qui s'emparèrent dans toutes les provinces de l'argenterie et des cloches qu'ils trouvèrent inutiles et superflues dans les églises, et ils

mirent en même temps dans des greniers publics les dîmes et les grains destinés pour la subsistance des troupes.

Cette ordonnance du sénat fut un coup de foudre qui surprit et qui accabla les évêques et le clergé; ils virent qu'on avoit mis sur le trône un prince puissant et habile, ennemi de leur autorité, mais qui savoit cacher sa haine et ses desseins, sous le prétexte toujours plausible du bien de l'état : l'archevêque d'Upsal lui porta ses plaintes, et il lui dit que ses officiers exerçoient dans toutes les églises du royaume, des brigandages qu'à peine on auroit pu craindre des hérétiques et des fanatiques les plus emportés.

Gustave, qui par une action de si grand éclat s'étoit laissé voir pour ainsi dire à découvert, lui répondit avec beaucoup de hauteur que les biens qu'il avoit fait saisir seroient plus utilement employés à la défense de l'état que pour entretenir le faste et l'orgueil de la plupart des ecclésiastiques; et là-dessus il le congédia sans lui vouloir donner une plus longue audience.

Cette réponse et la conduite violente des officiers de ce prince irritèrent au dernier point la plupart des catholiques zélés du royaume : les ecclésiastiques, et surtout les religieux, se déchaînèrent horriblement contre lui; ils semèrent parmi le peuple des libelles injurieux, où ils le traitoient publiquement d'hérétique et d'excommunié; quelques-uns même, plus mutins et plus emportés, proposoient de révoquer son élection. Le petit peuple, qu'on gouverne toujours quand on le sait prendre par la religion, entra avec ardeur dans

leur ressentiment : les paysans surtout souffroient impatiemment qu'on enlevât leurs cloches et les croix d'argent de leurs églises, qui faisoient souvent la partie la plus essentielle de leur culte ; ces paysans naturellement féroces, prévenus par leurs curés, regardoient cette conduite du prince comme un attentat sur la religion et sur leur liberté ; quelques-uns prirent les armes, poursuivirent les commissaires, et enlevèrent leurs cloches qu'ils rapportèrent comme en triomphe dans leurs villages.

Il se faisoit tous les ans en cette saison une foire considérable proche d'Upsal, où il se trouvoit une affluence extraordinaire de peuple de toutes les provinces circonvoisines : c'étoit comme une espèce d'états pour les paysans : ils y traitoient de leur négoce, des intérêts de chaque province, et surtout des différents qu'ils pouvoient avoir au sujet de la conservation de leur liberté et de leurs privilèges. Les mécontents résolurent de profiter de cette assemblée pour exciter quelque révolte ; ils firent secrètement disposer les principaux de ces paysans à demander hautement la révocation du dernier arrêt du sénat au sujet des dîmes et des cloches de leurs églises.

Gustave n'ignoroit rien de leurs desseins ; l'argent qu'il répandoit libéralement faisoit qu'il ne manquoit jamais de ces gens qui courent après les secrets, et dont l'intérêt et le gain sont de connoître sans être connus : il apprit par ses espions que les paysans prévenus par les moines et par le clergé se disposoient à prendre les armes à la foire d'Upsal, si on ne restituoit aux églises

de leurs villages les cloches qu'on en avoit enlevées.

Le roi prévint les mécontents; il se rendit lui-même à cette foire à la tête d'un corps de cavalerie : son arrivée imprévue surprit et fit trembler les plus mutins. Il leur parla d'abord avec un certain air de grandeur et d'autorité, et en prince qui a droit de commander et qui sait se faire obéir; il leur demanda fièrement qui les avoit chargés du soin du gouvernement pour vouloir se mêler de censurer des délibérations du sénat, et s'ils avoient oublié que les évêques et tout le clergé étoient plus ennemis de leur patrie que les Danois mêmes : il leur dit ensuite, comme pour les gagner et pour les intéresser dans sa conduite, qu'il n'avoit en vue que leur soulagement par l'arrêt qu'il avoit rendu avec le sénat au sujet des dîmes; que dans le besoin pressant de payer ceux de Lubeck on avoit mieux aimé tirer quelque secours du clergé que de les accabler par de nouveaux impôts. Gustave se flattoit de les adoucir et de les faire entrer dans ses sentiments par ce discours; mais la populace s'étant récriée avec férocité qu'ils ne souffriroient jamais qu'on changeât la religion, ni qu'on enlevât leurs cloches et l'argenterie de leurs églises, le roi, irrité de leur audace, commanda à ses troupes de faire feu sur les mutins. Ces paysans, effrayés de la contenance des cavaliers qui avoient la carabine couchée en joue, se jetèrent à genoux et lui demandèrent pardon. Gustave fit arrêter les plus mutins; les autres se cachèrent dans la multitude, ou s'échappèrent par leur obscurité : l'assemblée se dissipa en un instant, et chacun se retira avec précipitation, plein de respect et

de crainte pour un prince qui savoit si bien se faire obéir.

Gustave n'eut pas plus tôt dissipé par sa présence cette assemblée séditieuse qu'il se forma une nouvelle conjuration pour le détrôner. Un palefrenier appelé Hans, de la paroisse de Biorchastra dans la Westmanie, forma un dessein qui n'avoit rien de la bassesse de sa condition; il entreprit de se faire passer pour le fils aîné du défunt administrateur, quoique ce jeune prince fût mort un an auparavant : il se flattoit et il s'étoit laissé persuader par quelques mécontents que les Suédois, irrités de la conduite de Gustave, se disposeroient aisément à lui faire remplir sa place plutôt que de souffrir aucun changement dans la religion.

Cet imposteur étoit bien fait, hardi, parloit avec facilité, et il avoit même l'air meilleur et plus noble qu'il ne convenoit à sa naissance et à son éducation. Il parcourut toute la Dalécarlie sous le nom de Nils Sténon; il ne paroissoit que dans les lieux les plus écartés et qui avoient le moins de commerce et de relation avec la cour; il restoit peu dans un même endroit, et il ne se montroit jamais qu'avec beaucoup de réserve et de précaution : il publioit que Gustave ne pouvoit le souffrir, parce qu'il sembloit lui reprocher la place qu'il occupoit, et qu'il avoit enlevé à une maison à qui il devoit cependant sa fortune et son élévation; que ce prince violent ne le regardoit jamais qu'avec des yeux pleins de fureur; que plus d'une fois il avoit mis la main à son poignard pour le tuer; que la princesse sa mère, qui craignoit à tous moments pour sa vie, lui avoit conseillé de se retirer.

Là-dessus il demandoit d'une manière touchante si un traitement si inhumain étoit la récompense de la vie que l'administrateur avoit perdue pour la défense de la patrie : au seul nom de Sténon ce fourbe fondoit en larmes.

Il se jetoit à genoux et il conjuroit ces paysans de prier Dieu pour l'ame du prince son père, et de dire chacun un *Pater* à son intention pendant qu'il leur étoit encore permis de croire le purgatoire : il se déchaînoit après cela contre la conduite de Gustave; il le traitoit d'hérétique et d'usurpateur : il disoit qu'il avoit renoncé à la foi de ses pères; il lui faisoit même un crime parmi ces paysans jaloux de leurs coutumes de s'habiller plus magnifiquement que ses prédécesseurs : il publioit qu'il avoit quitté la foi catholique, et jusqu'aux habits de la nation, et qu'il vouloit forcer tous les Suédois à l'imiter dans son changement.

On prétend que l'évêque de Linkioping et les principaux du clergé avoient poussé cet imposteur à faire ce personnage, dans l'espérance d'exciter une révolte et de causer quelque révolution dans le gouvernement : il est certain au moins que ce prélat et ses partisans firent semblant de croire qu'il étoit véritablement fils de l'administrateur, afin de donner plus de crédit à cette fourbe. Hans, par la protection secrète du clergé et des mécontents, se vit suivi en peu de temps d'une foule de paysans et de personnes abîmées de dettes, gens toujours passionnés pour la nouveauté.

Gustave, incertain s'il devoit marcher contre lui, ou laisser tomber et dissiper ce faux bruit, balançoit

entre la honte et la crainte, persuadé qu'il ne devoit rien négliger, mais aussi qu'il devoit craindre de fortifier lui-même cette imposture, s'il se mettoit en état de la détruire par l'effort de ses armes : il prit le parti de faire écrire la veuve de l'administrateur aux Dalécarliens ; cette princesse les assura par sa lettre qu'elle avoit perdu depuis plus d'un an son fils Nils Sténon ; que la mort de ce jeune prince avoit pour témoin toute la ville de Stockholm qui avoit assisté à ses obsèques, et qu'il ne lui restoit plus qu'un enfant fort jeune que le roi élevoit auprès de lui, et dont ce prince prenoit autant de soin que s'il eût été son propre fils.

Cette lettre fit tout l'effet que Gustave en pouvoit espérer : les paysans désabusés abandonnèrent leur prince imaginaire. Hans craignant qu'on ne le livrât à Gustave, se sauva en Norwège : il y trouva une nouvelle protection ; l'archevêque de Drontheim, à la recommandation des évêques de Suède, le reçut chez lui et le traita publiquement comme prince de Suède : cet imposteur leva de nouvelles troupes dans ce royaume par le crédit de ce prélat ; il fut même assez adroit pour persuader à une femme de la première qualité de Norwège que la couronne de Suède lui appartenoit, et il lui promit d'élever un jour sa fille à la dignité de reine. Cette dame éblouie de la vision d'une couronne, fit prendre les armes à ses vassaux en sa faveur : elle lui fournit beaucoup d'argent pour commencer la guerre, et elle lui donna une chaine d'or d'un poids considérable, comme des marques et des gages de l'alliance qu'elle vouloit contracter avec lui.

Gustave ayant appris que le faux Sténon se disposoit à rentrer dans le royaume, fit avancer aussitôt un corps de cavalerie pour lui en défendre l'entrée; il écrivit en même temps au roi de Danemarck pour se plaindre de la retraite qu'il donnoit dans ses états à un fourbe, et il protesta qu'il iroit le chercher lui-même jusque dans le fonds de la Norwège à la tête de son armée, si on ne le chassoit promptement de ce royaume.

Fridéric ne regardoit qu'avec une secrète jalousie l'union des Suédois et la prospérité du règne de Gustave : ce prince habile et politique n'auroit pas été fâché que le faux Sténon eût fait renaître la guerre civile en Suède; mais craignant de s'attirer de nouvelles affaires dans une conjoncture où il appréhendoit à tout moment une descente de la part de Christiern, il fit commander à Hans de sortir incessamment de ses états. Ce malheureux se voyant chassé de la Norwège, passa à Rostock. Gustave l'envoya demander aussitôt aux magistrats de cette ville, avec menaces de faire arrêter leurs vaisseaux qui se trouvoient dans ses ports, s'ils ne lui livroient cet imposteur. Les magistrats de Rostock, qui n'avoient aucun intérêt de protéger ce malheureux, lui firent couper la tête; et par cette exécution ils dissipèrent l'inquiétude de Gustave, et ruinèrent l'espérance des mécontents.

Quoique le clergé ni les religieux n'eussent pas paru publiquement dans cette affaire, le roi étoit cependant bien persuadé qu'ils n'auroient pas manqué de se déclarer si le dessein de cet imposteur avoit réussi : il savoit qu'ils étoient ses plus dangereux ennemis, et qu'il

n'y avoit que la considération de sa puissance qui les empêchât d'éclater. Les évêques faisoient agir les curés et les ecclésiastiques du second ordre pour retenir les peuples dans l'ancienne religion : ils n'ignoroient pas qu'ils perdroient la plus grande partie de leurs biens par l'établissement du luthéranisme. Des motifs aussi pressants que l'intérêt et la religion mettoient en mouvement tout le clergé; les moines, et surtout les religieux mendiants, couroient toutes les provinces sous prétexte des quêtes qu'ils étoient obligés de faire pour leur subsistance, mais en effet pour fomenter le mécontentement des peuples : ils s'assuroient de leurs amis, ils faisoient agir leurs dévotes; ils cabaloient dans tous les villages, et parloient d'une manière peu respectueuse du prince, comme si le zèle qu'ils affectoient de faire paroître pour la défense de la foi catholique eût justifié cet esprit de rébellion.

Le roi craignant que le clergé et ces religieux ne causassent enfin quelque révolte dangereuse, résolut de gagner les évêques, et surtout les chefs et les supérieurs des maisons religieuses, et d'éloigner ceux qui ne se rendoient pas à ses volontés. La plupart des supérieurs des mendiants étoient allemands et étrangers, tous docteurs dans les principales universités d'Allemagne, que leurs généraux envoyoient pour visiter et pour gouverner les monastères de Suède. Le roi rendit une déclaration qui défendoit à ces étrangers de se mêler du gouvernement des religieux suédois, sous prétexte qu'étant sujets de l'empereur et des princes ennemis de la nation, ils portoient leurs religieux et

même les peuples à la révolte : on les obligea de sortir incessamment du royaume, et le roi mit en leur place des religieux dévoués à la cour.

= 1527. = Ce prince rendit une autre déclaration pour réprimer les visites et les voyages trop fréquents des religieux : il ne leur permit de sortir de leurs monastères que deux fois l'an, et il ne leur accorda que quinze jours chaque fois pour recueillir les aumônes qu'ils recevoient de la piété et de la libéralité de ses peuples. Le roi s'adressa ensuite aux évêques de Strengnaz et de Westerahs, dont il étoit bien assuré; il les assura que toute sa conduite n'avoit pour but que de faire observer la pure parole de Dieu dans son royaume, et d'en bannir les superstitions qu'un esprit d'intérêt avoit introduites dans l'exercice de la religion : il pria ces prélats de lui remettre de bonne grâce les forteresses dont ils étoient maîtres : il leur promit en échange de leur faire des biens considérables en particulier, et d'élever leurs maisons aux premières dignités du royaume. Le roi ne leur eut pas plus tôt témoigné de l'affection et de la confiance, qu'ils lui promirent de se soumettre aveuglément à ses volontés, soit que ces prélats crussent qu'il suffisoit de ne point professer l'erreur, ou qu'ils craignissent de s'attirer l'indignation du prince.

L'archevêque d'Upsal fut plus ferme; les promesses ni les menaces de Gustave ne purent jamais l'ébranler : on saisit son temporel, on persécuta sa famille; on le tint même quelque temps en prison dans un couvent de Stockholm, sous prétexte qu'il étoit complice de la révolte du faux Sténon; enfin on n'oublia aucune de

ces persécutions indirectes que les princes savent si bien employer pour réduire des sujets opiniâtres, ou trop fermes dans leurs sentiments.

Ce prélat fut toujours inébranlable : il dit à ceux qui le sollicitoient de se rendre aux volontés du roi, qu'il n'avoit point recherché la dignité d'archevêque ; que Gustave s'étoit intéressé à son élection, et qu'il ne pouvoit croire que ce prince prétendît exiger pour reconnoissance qu'il trahît indignement sa dignité et son ministère. Gustave ne le pouvant gagner s'en défit habilement, sous le prétexte honorable d'une ambassade : on lui ordonna de partir incessamment pour la Pologne, et le roi lui fit dire qu'il recevroit ses ordres et ses dépêches à Dantzick. L'archevêque comprit bien qu'il falloit sortir du royaume et abandonner sa dignité ; il obéit cependant avec beaucoup de soumission, et se rendit à Dantzick avec Olaüs Magnus son frère : il y resta quelque temps pour attendre ses dépêches et les ordres de la cour ; mais ne recevant aucunes nouvelles de Gustave, et apprenant que le luthéranisme faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans le royaume, il se rendit à Rome pour implorer le secours du pape (*a*), et pour l'avertir du péril que couroit la religion sous le règne d'un prince aussi habile et aussi puissant.

Mais le pape n'étoit guère en état de faire attention ni de donner ordre aux affaires de l'église de Suède. Ce pontife qui avoit une passion violente pour l'éléva-

(*a*) Clément VII.

tion et la grandeur de sa famille, étoit entré l'année précédente (*a*) dans une ligue que François I[er], roi de France, les républiques de Venise et de Florence, et les Suisses, avoient faite contre l'empereur Charles-Quint. Le but des confédérés étoit de faire délivrer les enfants de France qui étoient en otage en Espagne depuis le retour du roi, de revendiquer le royaume de Naples au saint-siège, de maintenir Sforce dans le duché de Milan, et de défendre la liberté de l'Italie; en un mot, de s'opposer à la puissance de l'empereur, qui devenoit formidable à toute l'Europe depuis la bataille de Pavie.

Ce prince irrité contre le pape, qu'il accusoit d'avoir été l'auteur de cette ligue, lui fit une guerre sanglante; et, ce qui fut plus sensible à ce pontife que la guerre même, il fit exhorter les cardinaux de convoquer un concile légitime pour le bien de l'église, qui avoit également besoin, à ce qu'il disoit, de réforme dans son chef et dans ses membres. Clément avoit un éloignement extrême pour un concile; il craignoit la réformation de la puissance papale, mais il craignoit encore plus pour sa personne même et pour sa dignité.

Ce pontife avoit toujours passé pour fils naturel de Julien de Médicis, jusqu'à ce que le pape Léon X, qui étoit de cette maison, le déclarât légitime, sur le rapport du frère de sa mère et de quelques religieux qui déposèrent qu'il y avoit eu une promesse de mariage; témoignage un peu suspect dans une affaire si délicate. Il est bien vrai qu'il n'y avoit pas de loi qui exclût po-

(*a*) 21 mai 1526.

sitivement les bâtards du pontificat; mais c'étoit néanmoins l'opinion commune qu'une dignité si sainte et si éminente n'étoit pas compatible avec ce défaut; et Clément appréhendoit justement que l'empereur ne fît valoir ce prétexte dans un concile, et qu'il ne lui donnât par son autorité une apparence de justice et de religion.

Il savoit de plus que ce prince étoit maître d'un billet qu'il avoit donné dans le conclave au cardinal Colonne pour acheter sa voix, et il se voyoit par là en danger d'être déposé comme Balthasar Cossa, appelé durant son pontificat Jean XXIII, d'autant plus que le pape Jules II avoit fait une bulle rigoureuse qui cassoit absolument toute élection simoniaque, en sorte même qu'un consentement postérieur des cardinaux ne pût jamais la valider.

Mais Charles-Quint en vouloit moins à sa personne qu'aux principautés qui étoient attachées à sa dignité; il ne le menaçoit d'un concile et il n'en demandoit avec tant d'éclat la convocation que pour lui susciter de nouveaux ennemis, et pour le réduire à la fin à dépendre de sa volonté. Ce prince eût bien voulu disposer des terres de l'église, qui lui étoient nécessaires, dans la conjoncture de la guerre, pour la communication du Milanez avec le royaume de Naples : la ligue que le pape venoit de faire avec ses ennemis lui fournit un prétexte spécieux pour s'en emparer.

Il fit entrer son armée sur les terres de l'église : ses troupes assiégèrent et prirent d'assaut la ville de Rome; elles y exercèrent des cruautés qu'à peine on eût pu

craindre des Turcs : le massacre et le pillage durèrent plusieurs jours; on viola les filles dans les bras de leurs mères et jusqu'au pied des autels; les monuments des apôtres et les reliques des saints furent profanés par l'avarice et l'insolence des soldats; on jeta dans des cachots affreux les cardinaux et les prélats de la cour de Rome, et on leur donnoit à tous moments mille frayeurs d'une mort infâme, pour les contraindre de livrer les trésors de l'église; le pape même fut arrêté et mis prisonnier dans le château Saint-Ange par les capitaines de l'empereur; et ce prince, qui affectoit le titre religieux de catholique, vouloit le faire emmener jusqu'en Espagne, comme il en avoit usé à l'égard de François Ier, roi de France, afin de triompher presque en même temps des deux plus grandes puissances de l'Europe, l'une spirituelle, et l'autre temporelle.

Gustave apprit avec une secrète joie la guerre que l'empereur faisoit au pape et la prison de ce pontife : il résolut de se servir de cet exemple et de cette conjoncture pour donner le dernier coup à la dignité des évêques de son royaume; il étoit d'ailleurs si puissant qu'il ne craignoit aucune révolte : il avoit un nombre considérable de troupes sur pied qui le rendoient également redoutable à ses ennemis et à ses sujets; la plupart des officiers étoient étrangers ou luthériens, et ils étoient tous également attachés à sa personne et à sa fortune : le sénat n'étoit composé que de ses créatures, et les Danois étoient devenus ses alliés.

Pendant que tout le monde redoutoit sa puissance

ou révéroit sa grandeur, il fit dessein de retirer des mains des évêques toutes les forteresses qui étoient dépendantes de leurs évêchés, de faire faire en même temps une recherche exacte des biens que le clergé et les religieux avoient acquis ou usurpés depuis la défense du roi Canutson, et surtout il résolut de faire confirmer par les états-généraux du royaume toutes ses déclarations et l'arrêt que le sénat avoit rendu contre le clergé au sujet des dîmes.

Il convoqua dans cette vue les états-généraux à Westerahs : il employa son autorité dans les provinces pour faire élire des nonces et des députés qui lui fussent agréables; il fit dire secrètement à un nombre d'officiers de guerre de s'y trouver sous prétexte de solliciter le paiement des troupes, et il s'y rendit ensuite accompagné de tous les sénateurs, et suivi d'une foule de courtisans qui marquoit sa puissance et qui servoit en même temps à l'entretenir.

Ce prince commença à faire paroître ses intentions dans un repas où se trouvèrent les évêques, les sénateurs, les députés des provinces, et tous les membres des états. Les officiers de sa maison changèrent à table le rang ordinaire des séances : on donna les premières places aux sénateurs séculiers au préjudice des évêques qui étoient en possession de les occuper, et on donna la même préférence aux gentilshommes, qui furent placés au-dessus des députés ecclésiastiques du second ordre; le roi, par ce changement, vouloit commettre les évêques avec les sénateurs, et intéresser la noblesse dans le dessein qu'il avoit d'abaisser le clergé.

Les évêques et les autres députés ecclésiastiques se retirèrent à la sortie de table chagrins et inquiets d'un tel changement : ils sortirent avec précipitation de la salle du festin et du château, et ils furent s'enfermer dans l'église de Saint-Egide. Quand ces prélats et ces ecclésiastiques se virent seuls, et qu'ils se crurent en sûreté, ils se demandèrent réciproquement quelle pouvoit être la cause de l'injustice et de l'affront que le roi leur avoit fait si publiquement.

L'évêque de Linkioping, qui présidoit à l'assemblée en qualité de premier suffragant de l'archevêque d'Upsal, prit la parole : il leur dit qu'ils savoient par leur propre expérience que ce prince ne faisoit jamais rien de public sans des vues secrètes et sans des desseins particuliers; que ce changement injurieux à leur ordre n'étoit que le signal et le commencement de plus grandes persécutions; que les déclarations du roi, les arrêts du sénat, les entreprises des officiers du prince, ses armées et sa puissance, leur annonçoient la perte de leur liberté et de la meilleure partie de leurs biens; que Gustave, sous le spécieux titre de défenseur de la patrie, usurpoit une autorité absolue et indépendante des lois; qu'il vouloit s'emparer de leurs châteaux et de leurs forteresses; qu'il les priveroit ensuite de la part qu'ils avoient eue depuis si long-temps dans le gouvernement, et que peut-être la religion même ne seroit pas en sûreté dans cet état s'ils ne se déterminoient à résister courageusement aux luthériens.

L'évêque de Strengnaz (*a*), qui étoit gagné par la cour,

(*a*) Sommer.

lui répondit qu'on ne pouvoit à la vérité veiller avec trop de soin à la défense de la religion; mais en même temps il insinua qu'on ne devoit pas irriter par un zèle à contre-temps un prince puissant, et qui d'ailleurs avoit si bien mérité de l'état : il ajouta qu'il étoit même d'avis que le clergé contribuât d'une partie de ses biens à la défense du royaume, et il déclara qu'il remettroit volontiers sa forteresse entre les mains du roi, qui la sauroit mieux conserver et défendre contre les ennemis de la nation que ne pouvoit faire une personne de profession ecclésiastique.

L'évêque de Linkioping ne put entendre ce discours sans indignation : il lui demanda d'un ton plein de zèle et de colère s'il prétendoit pouvoir disposer des biens de son église comme de son patrimoine en faveur d'un prince hérétique, ou du moins qui favorisoit ouvertement l'hérésie : il lui reprocha même qu'il parloit plutôt en politique et en homme de cour que comme un véritable évêque. Il adoucit ensuite ce qu'un discours si véhément pouvoit avoir d'offensant; il le conjura dans les termes les plus pressants de demeurer uni avec ses confrères, et d'agir de concert avec eux pour la défense de leurs biens et de leurs dignités : il exhorta toute l'assemblée d'imiter leur archevêque, qui avoit également résisté aux menaces et aux caresses de la cour : il ajouta que c'étoit dans ces occasions qu'ils devoient se souvenir du serment qu'ils avoient fait à leur sacre de maintenir et de défendre au péril de leur vie la religion et les droits de leurs églises. Enfin il n'oublia rien pour tâcher de réveiller en eux toute la

vigueur épiscopale, et pour leur persuader qu'une disgrâce causée par une fermeté apostolique leur seroit plus glorieuse que toute la faveur de la cour.

Ce discours, prononcé avec ardeur, entraîna les trois autres évêques et tous les ecclésiastiques de l'assemblée : on résolut de défendre constamment dans les états les biens et les droits de l'église. Les évêques de Strengnaz et de Westerahs, quoique gagnés par la cour, n'osèrent s'opposer à un avis qui paroissoit si généreux; peut-être même que ces deux prélats n'étoient pas fâchés que leurs confrères entreprissent à leur péril de défendre leurs dignités. Ces six évêques firent entre eux un serment solennel de soutenir courageusement les biens et les privilèges du clergé contre les entreprises du roi : ils en dressèrent un acte qu'ils souscrivirent et qu'ils firent signer à tous les ecclésiastiques de l'assemblée, et ils cachèrent ensuite cette protestation dans un tombeau de l'église même où ils se trouvoient, de peur qu'elle ne tombât entre les mains du prince.

L'évêque de Linkioping, non content de ces mesures, s'assura secrètement du grand maréchal Tureiohanson. Ce seigneur, par sa naissance et par sa dignité, ne voyoit que le roi au-dessus de lui dans le royaume; mais ces avantages étoient balancés par son peu de mérite et par une vanité excessive; il ne parloit que de sa naissance, et, sans courage et sans valeur, il croyoit que le public devoit trouver toutes ces vertus dans la noblesse de son origine. La prière que lui fit l'évêque de Linkioping d'accorder sa protection

au clergé fut un titre pour l'obtenir; Tureiohanson, ébloui de se voir à la tête d'un parti, lui promit de maintenir hautement les intérêts de la religion et de ses ministres. Ce prélat gagna encore quelques seigneurs de la Gothie occidentale et plusieurs députés du corps des paysans, qui s'unirent pour résister aux entreprises des luthériens.

Les états s'assemblèrent le lendemain. Le chancelier en fit l'ouverture par un discours pressant sur les besoins de l'état : il représenta à l'assemblée, de la part du roi, qu'il n'y avoit aucun fonds établi pour payer les troupes; que la plupart des places frontières avoient besoin d'être fortifiées; qu'il y avoit peu de vaisseaux dans les ports, et que les arsenaux étoient fort dépourvus : il n'oublia pas de leur faire peur des desseins et des armes du roi Christiern; il rappela le souvenir de toutes les cruautés que ce prince avoit exercées dans le royaume; il peignit avec les couleurs les plus tristes et les plus touchantes l'état affreux et l'extrême misère où la Suède étoit réduite sous sa domination; le sénat massacré, le pillage, les assassinats publics, l'incendie, le viol, et tous les crimes les plus énormes, autorisés par un prince qui ne daignoit pas même chercher des prétextes à ses crimes; le crédit et les récompenses des traîtres, encore plus insupportables que leurs trahisons; en un mot, tout le royaume en proie à des ennemis irréconciliables, ou à des Suédois perfides et révoltés encore plus cruels que ses ennemis.

Il leur dit que, dans un état si déplorable, le roi seul avoit formé le généreux dessein de délivrer sa pa-

trie; qu'il s'étoit exposé pour cela aux plus grands dangers; qu'il n'avoit jamais ménagé son bien ni sa vie pour leur défense; qu'on n'ignoroit pas qu'il avoit engagé toutes les terres de sa maison pour soutenir la guerre contre les Danois; que la Suède avoit enfin triomphé de ses ennemis par la valeur et la bonne conduite de ce prince; mais que ces mêmes ennemis si cruels étoient près de rentrer dans le royaume avec toutes les forces de l'empereur, si on ne se mettoit de bonne heure en état de leur résister. Il ajouta que le domaine de la couronne étoit si diminué par les usurpations du clergé, qu'à peine les revenus suffisoient-ils pour l'entretien de la maison du prince; que les gentilshommes se trouvoient également ruinés par les fondations indiscrètes de leurs prédécesseurs; qu'on n'ignoroit pas que l'église de Suède possédoit seule plus de biens que le roi et que tous les autres états du royaume ensemble; que les évêques avoient toujours fait servir la religion à leurs intérêts et à l'établissement de leur autorité; qu'ils s'étoient rendus maîtres, par des moyens peu légitimes, des meilleurs fiefs et des principales forteresses; que ces prélats, devenus par la suite des temps plus riches et plus puissants même que leurs souverains, s'étoient souvent révoltés contre leurs princes; qu'on savoit qu'ils avoient causé par leur ambition toutes les guerres civiles et étrangères qui avoient désolé la Suède tour à tour depuis près de six vingts ans; que plus d'une fois ils avoient appelé l'ennemi dans le royaume, qu'ils l'avoient introduit dans leurs forte-

resses, et qu'ils n'avoient jamais épargné ni trahison ni perfidie pour faire réussir leurs révoltes;

Que le sénat, qui connoissoit les besoins de l'état, et combien la puissance excessive et les grandes richesses des évêques étoient préjudiciables au repos de la Suède, avoit judicieusement ordonné qu'on emploieroit les deux tiers des dîmes pour l'entretien et la subsistance des troupes; que le roi demandoit aux états que les déclarations qu'il avoit rendues, et l'arrêt du sénat, qui n'avoit pour but que le soulagement du peuple, fussent confirmés; que les ecclésiastiques et les religieux rendissent incessamment, soit au domaine du prince ou à la noblesse, et à tous les particuliers, les terres et les biens qu'ils prétendoient leur avoir été donnés depuis le règne et la défense du roi Canutson (*a*); qu'ils fussent obligés de contribuer, comme les séculiers, à l'entretien des troupes à proportion de leur ancien domaine et de leurs acquisitions; que les évêques n'usurpassent plus la succession de leurs ecclésiastiques, ce qui ruinoit insensiblement les meilleures familles du royaume; que ces prélats renonçassent aux droits d'amende et de confiscation; qu'ils fussent condamnés à remettre incessamment entre les mains du prince leurs forteresses, qui ne servoient souvent qu'à donner retraite aux séditieux et aux révoltés, et enfin qu'on exclût pour toujours ces prélats du sénat, sans qu'il leur fût jamais permis dans la suite de se mêler du gouvernement.

(*a*) En 1452.

Le chancelier n'eut pas plus tôt cessé de parler que l'évêque de Linkioping prit la parole. Il dit qu'il n'étoit pas surpris qu'on proposât si hautement de s'emparer des biens de l'église, puisqu'on autorisoit les luthériens qui attaquoient la religion même; qu'il déclaroit aux états qu'il étoit résolu avec tout le clergé du royaume de défendre constamment la foi et la religion catholique, et qu'ils ne consentiroient jamais de céder de leurs biens, ni de relâcher de leurs droits et de leurs privilèges sans un ordre exprès du pape qu'ils reconnoissoient pour souverain dispensateur de tous les biens de l'église, comme il étoit le juge infaillible sur les questions de foi et en matière de religion.

Le roi, surpris de la fermeté de cet évêque, se tourna vers les sénateurs et du côté de la noblesse comme pour engager quelques seigneurs à répondre à ce prélat. Tureiohanson se leva aussitôt, et, au lieu d'entrer dans l'intention et dans les intérêts du prince, il lui dit fièrement qu'on ne pouvoit trop louer le zèle de l'évêque de Linkioping, et qu'il souhaitoit que tous les Suédois défendissent avec autant de courage la foi catholique et la liberté de la nation. Les évêques et tout le clergé applaudirent hautement à ce discours, et ils furent soutenus par plusieurs députés de la Gothie occidentale, qui plaignoient secrètement la perte de l'ancienne religion, mais qui n'avoient osé, par la crainte du roi, dire librement leur avis.

Gustave, surpris et irrité du discours de Tureiohanson et des applaudissements qu'il avoit reçus, se plaignit du peu de respect et de l'ingratitude des Suédois. Il leur

reprocha qu'ils n'avoient jamais su se passer de rois ni en souffrir quand ils les avoient une fois élus : il leur dit qu'il n'ignoroit pas que ses déclarations contre le clergé et l'arrêt du sénat au sujet des dîmes lui avoient fait plus d'ennemis dans le royaume qu'il n'en avoit parmi les nations voisines ennemies et jalouses du bonheur de la Suède : il ajouta qu'il étoit bien instruit qu'il y en avoit plusieurs dans l'assemblée qui, suivant le proverbe suédois, voudroient lui avoir vu le fer d'une hache enfoncé dans la tête, quoique personne ne fût assez hardi pour en oser prendre le manche; qu'ils se trompoient fort s'ils se persuadoient qu'il fût monté sur le trône comme sur un théâtre, pour y représenter seulement le personnage de roi : il leur déclara qu'il vouloit être obéi, et que, dans la conjoncture présente, il avoit besoin d'une autorité absolue pour résister aux entreprises et aux desseins de l'empereur et du roi Christiern.

Que si l'obéissance et la soumission qu'il exigeoit leur paroissoient injustes, il étoit prêt à renoncer à son élection; qu'il demandoit seulement qu'on le dédommageât des dépenses qu'il avoit faites pour la défense de l'état depuis qu'il étoit chargé du gouvernement, et qu'après cela il les laisseroit jouir tranquillement du fruit de ses victoires, et qu'il donnoit sa parole de sortir du royaume et de n'y mettre le pied de sa vie. La douleur et la colère lui firent verser quelques larmes malgré lui en finissant ces mots. Il sortit brusquement de l'assemblée, et il se retira dans le château suivi des principaux officiers de ses troupes, qui le

pressoient de se rendre maître absolu du gouvernement, et qui lui offrirent d'exécuter ses ordres sans attendre les délibérations ni le consentement des états.

Le chancelier resta dans l'assemblée pour empêcher qu'on n'y prît en l'absence du roi des résolutions contraires à ses intérêts; mais on ne décida rien ce jour-là. Les sénateurs séculiers et les principaux seigneurs, effrayés de la colère et de la retraite de Gustave, se levèrent aussitôt, comme s'ils eussent craint d'être vus avec des gens qui n'étoient pas de l'avis du prince : les évêques au contraire, tout le clergé, la plupart des seigneurs de la Gothie occidentale, et toute la populace de Westerahs, reconduisirent Thureiohanson comme en triomphe jusqu'à son logis.

Ce seigneur, ébloui de leurs applaudissements, ne pouvoit cacher la joie qu'il avoit de se voir à la tête d'un parti qu'il croyoit formidable au roi. Il se flattoit de régner dans les états et d'en prescrire à son gré toutes les délibérations; il rentra dans sa maison au son des trompettes et au bruit des tambours et des timballes, fier et content du succès qu'il croyoit avoir remporté, sans songer que les favoris du peuple ne durent pas long-temps, et qu'il est toujours dangereux pour un grand seigneur de sortir avec avantage d'une affaire où il semble que l'autorité du prince a été peu considérée.

Les états se rassemblèrent le lendemain. On employa la journée entière en des contestations réciproques : Olaüs Petri fit un nouveau défi au docteur Gallus, mais leur dispute n'eut point de suite, parce que

celui-ci vouloit traiter les matières controversées en latin et d'une manière scolastique, et qu'Olaüs s'opiniâtroit à parler suédois, comme une langue également entendue de tous les députés des états. L'assemblée étoit partagée en deux partis : les uns défendoient les biens et les privilèges du clergé avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étoient persuadés que la conservation de l'ancienne religion en dépendoit, et les autres, qui regardoient les opinions de Luther comme une chose indifférente tant que l'église ne se seroit pas expliquée dans un concile général, vouloient qu'on se soumît sans restriction à la volonté du roi.

Le chancelier représentoit incessamment aux principaux députés que les royaumes ne se devoient pas gouverner par les maximes des prêtres et des moines, qui ont des intérêts différents de ceux de l'état, et qui reconnoissent même un prince étranger pour souverain dans la personne du pape; que, selon l'exigence des temps et du bien public, le salut de l'état devoit être la première de toutes les lois, et que toutes les autres constitutions humaines n'étant faites que pour l'entretien et la conservation de la société civile, le prince et le souverain magistrat devoit être maître de les changer suivant le besoin et la disposition de chaque nation; que la plupart des ecclésiastiques et des moines tiroient à eux tous les biens du royaume sous différents prétextes de dévotion; que les évêques, par la qualité qu'ils prenoient d'uniques héritiers des prêtres, ruinoient tous les jours les meilleures familles; que ces prélats, à titre de succession, d'amende, ou de

confiscation, s'emparoient insensiblement de tous les biens de l'état, et qu'ils mettoient ensuite tant d'usurpations différentes à couvert de toutes recherches sous le nom de biens d'église, qu'ils épouvantoient par le fantôme de l'excommunication ceux qui pourroient justement se plaindre de leurs injustices, et qu'ils appeloient hautement hérésie une opinion condamnée comme hérétique par le pape, qu'ils ne regardoient cependant comme infaillible que lorsque l'infaillibilité étoit conforme à leurs intérêts.

Le chancelier, par de semblables discours, et même par des voies d'autant plus sûres qu'elles étoient cachées, ramena insensiblement la plupart des députés dans le parti du roi : on gagna même plusieurs ecclésiastiques, sous prétexte qu'on ne vouloit point toucher à la religion, et qu'il ne s'agissoit que d'une affaire purement temporelle; on leur fit peur de la puissance et du ressentiment du prince dans le même temps qu'on leur insinuoit qu'une résistance trop opiniâtre n'étoit pas éloignée d'une rébellion et du crime de lèse-majesté.

Gustave étoit déja assuré de la meilleure partie de l'assemblée, que Tureiohanson se flattoit encore de la puissance de son parti : il ne parloit que de faire brûler tous les hérétiques, et il demandoit surtout avec beaucoup d'instance que les états fissent une loi qui déclarât les luthériens incapables de parvenir à la couronne, dans la vue de donner une exclusion formelle à Gustave, et d'avoir un titre pour s'opposer à la cérémonie de son couronnement (*a*). L'affaire fut agitée

(*a*) Loccenius, lib. VI, p. 270.

avec beaucoup de chaleur dans l'assemblée; chacun parloit selon son intérêt ou son inclination, lorsque l'évêque de Strengnaz, qui étoit gagné secrètement par la cour, demanda la liberté de parler.

Ce prélat n'eut pas plus tôt obtenu audience, qu'il représenta aux états qu'il étoit surpris qu'il y eût des gens dans l'assemblée qui osassent traiter si publiquement de l'abdication du roi presque en présence de ce prince et sous le canon de son château : il leur dit qu'une affaire de cette importance ne se décidoit pas par cabale et à la pluralité des voix; qu'on en voyoit plusieurs dans les états qui se signaloient dans l'assemblée comme dans un champ de bataille, qui auroient peut-être bien de la peine à soutenir seulement les regards et la présence de Gustave s'il avoit les armes à la main : il leur demanda quelles forces ils avoient à opposer à ce prince, qui étoit maître de toutes les troupes, et en cas même qu'il voulût bien abdiquer, s'ils avoient les fonds nécessaires pour le dédommager des frais immenses qu'il avoit faits pour la défense de l'état.

Il ajouta qu'il n'étoit pas si aisé de compter avec un grand capitaine qui étoit à la tête d'une armée considérable, et qui retiendroit même la souveraine puissance tant qu'il lui plairoit, comme pour gages de paiement; que d'ailleurs ils se trompoient grossièrement s'ils se flattoient que la Suède, sous un autre prince ou sous une autre forme de gouvernement, pût résister long-temps à tant d'ennemis dont elle étoit environnée; que tous les gens habiles savoient bien que la puissance et les forces du royaume étoient bien plus dans la per-

sonne du roi que dans sa dignité; que ce prince ne feroit aucune démarche pour descendre du trône qui ne servît en même temps pour y faire monter les rois de Danemarck, Christiern ou Fridéric; que la crainte seule de son courage et de sa valeur tenoit en respect tous les ennemis de la nation.

Ce prélat dit encore que quoique le roi parût peu favorable au clergé, cependant la force de la vérité et l affection sincère qu'il avoit pour le bien de l'état l'obligeoient d'avouer que le salut du royaume étoit attaché à la personne de ce prince; qu'il convenoit qu'on ne pouvoit trop louer le zèle du grand maréchal, et que tout le clergé et les religieux lui avoient d'étroites obligations, mais qu'on n'ignoroit pas aussi qu'un zèle trop outré causoit souvent de grands malheurs, et qu'il croyoit qu'il étoit plus à propos d'abandonner quelques droits et de relâcher de leurs privilèges dans une conjoncture où cela étoit si nécessaire pour la défense de l'état, que d'irriter, par trop d'attachement à leur intérêt, un prince également puissant et nécessaire; qu'au reste il n'étoit pas permis de soupçonner le roi d'avoir changé de religion parce qu'il ne faisoit pas brûler tous ceux qui s'obstinoient à prier Dieu en suédois et dans leur langue naturelle; que ce prince s'étoit expliqué plus d'une fois de vouloir persister dans la religion de ses pères; qu'après tout l'on étoit obligé d'avouer que les moines avoient introduit dans l'église, sous l'apparence de dévotion, plusieurs superstitions qui défiguroient entièrement le christianisme; que le roi, avec le secours des plus habiles gens de son royaume, pouvoit

corriger ces abus sans qu'on pût l'accuser de toucher à la religion, comme il pouvoit justement s'affranchir de la servitude de la cour de Rome, sans cependant se séparer de l'église romaine.

Le discours de ce prélat fit d'autant plus d'effet dans les états qu'il étoit moins attendu d'une personne de son caractère : les évêques et tout le clergé en frémissoient d'indignation, mais presque toute l'assemblée lui applaudit hautement; il sembloit que le discours de cet évêque eût dissipé tout d'un coup l'enchantement qui les avoit tenus si long-temps opposés aux intentions du roi. On se reprochoit l'absence de ce prince comme un crime et un grand malheur; on se pressa de lui donner la satisfaction qu'il demandoit, pour avoir celle de le voir plus tôt à la tête des états; on dressa aussitôt une déclaration conforme à ses intentions, malgré les clameurs et toutes les oppositions du clergé; on fit même entendre au grand maréchal qu'il n'étoit pas sûr pour lui de faire tant de bruit dans l'assemblée (*a*). Les députés des paysans, qui croyoient qu'il ne s'agissoit que d'une affaire purement temporelle, jurèrent hautement qu'ils mettroient en pièces le premier qui s'opposeroit aux intentions du roi. Tureiohanson et les seigneurs de la Gothie occidentale, épouvantés de ces menaces, prirent le parti de se taire et de se retirer.

Les états ordonnèrent enfin par un acte solennel que les évêques remettroient incessamment entre les mains des officiers du roi leurs forteresses, et qu'ils congédieroient les troupes et les garnisons qu'ils entretenoient;

(*a*) Puffendorf.

que ces prélats ne pourroient plus être admis dans le sénat, parce que cela les empêchoit de vaquer à leur ministère; qu'ils ne priveroient plus de leurs successions les héritiers légitimes des ecclésiastiques; qu'ils ne s'appliqueroient plus les amendes ni les confiscations qui étoient des droits de la couronne; qu'on emploieroit l'argenterie superflue des églises et les cloches inutiles pour payer la régence de Lubeck; qu'on réuniroit au domaine du prince tous les biens ecclésiastiques que le clergé avoit acquis par des fondations faites depuis la recherche et la défense du roi Canutson; que la noblesse pourroit retirer les biens qu'elle avoit engagés à l'église, en payant le prix de l'engagement; que les deux tiers des dîmes dont jouissoient la plupart des évêques et des abbés seroient mis en séquestre pour la subsistance des troupes, tant que l'on pourroit craindre la guerre dans le royaume; et que dans la paix on emploieroit ces biens à l'établissement et pour l'entretien des écoles publiques, et pour fonder des hôpitaux dans toutes les provinces : qu'on puniroit rigoureusement ceux d'entre le clergé qui entreprendroient d'excommunier quelqu'un pour des intérêts purement temporels; que les magistrats réprimeroient les courses vagabondes des religieux mendiants, et que le roi disposeroit selon son bon plaisir de tous les privilèges du clergé. Le chancelier fit insinuer habilement dans la même déclaration qu'on établiroit dans toutes les églises considérables des hommes savants et vertueux qui expliqueroient au peuple la pure parole de Dieu; ce qui signifioit, dans le langage de ce temps-là, qu'on autorisoit la prédication du luthéranisme.

Cette déclaration ne fut pas plus tôt dressée que tous les députés la signèrent; les évêques même peu unis entre eux, les uns gagnés par la cour, et les autres intimidés, furent contraints d'y souscrire, quoiqu'ils vissent bien qu'ils signoient peut-être l'abdication de leurs dignités, et même un article contraire à la religion catholique : les états prièrent le chancelier et le docteur Olaüs Petri de vouloir bien la porter au roi, et ils les chargèrent d'assurer ce prince qu'il ne trouveroit jamais dans les états aucun obstacle à ses volontés.

Gustave les ayant amenés au point qu'il souhaitoit se rendit dans l'assemblée : il fit remercier les députés par le chancelier de ce qu'enfin ils avoient pris des résolutions utiles et conformes aux besoins du royaume; il les fit assurer qu'on ménageroit le peuple dans la suite avec de grands égards, et qu'il espéroit qu'avec le secours seul qu'ils venoient de lui accorder, la Suède n'auroit rien à craindre de ses ennemis ; il congédia ensuite l'assemblée après avoir assuré de sa reconnoissance ceux d'entre les députés qui avoient porté ses intérêts avec le plus de chaleur dans les états.

Gustave par cette déclaration se trouva maître, pour ainsi dire, de la religion et des biens de l'église : il partit à la tête d'un corps de cavalerie pour faire exécuter lui-même l'ordonnance des états; il parcourut successivement toutes les provinces du royaume, accompagné d'Olaüs Petri et de plusieurs autres docteurs luthériens, qu'il faisoit prêcher en sa présence dans les principales églises; il se faisoit apporter en même temps les titres de tous les biens ecclésiastiques, qu'il réunis-

soit sur-le-champ à son domaine, et il restituoit aux anciens propriétaires ou à leurs héritiers les biens qui venoient des fondations faites depuis le règne du roi Canutson. Il retira par ce moyen plus des deux tiers des revenus du clergé et des religieux, et on compta jusqu'à treize mille terres ou fermes considérables dont il s'empara : il en réunit une partie à son domaine, et des autres il en gratifia ses créatures et les principaux capitaines de son armée; il tira en même temps de grandes sommes de toute l'argenterie des églises qu'il fit fondre, et dont il remplit le trésor public.

Le voyage que ce prince venoit de faire dans les provinces acheva de ruiner la religion catholique : on faisoit ouvertement la guerre aux religieux et au clergé dans la vue que la religion tomberoit d'elle-même par la fuite ou par le changement de ses ministres. On ne manquoit point de prétexte, dans un temps même où il n'en falloit point, pour chasser de leurs bénéfices ceux qui vouloient persévérer dans l'ancienne religion.

La plupart des curés et des autres bénéficiers professèrent publiquement le luthéranisme pour conserver au moins leurs maisons et une partie de leurs bénéfices; il n'en coûta à plusieurs d'entre eux que de se marier et d'introduire dans leurs églises le service divin en langue vulgaire, ce qui étoit la marque la plus assurée qu'on avoit embrassé le luthéranisme. L'évêque de Linkioping se retira en Pologne; les autres prélats, cachés dans leurs maisons, n'osoient presque faire aucunes fonctions de leur ministère, de peur de s'attirer de nouvelles persécutions; ils attendoient servilement

ce que le prince ordonneroit de leurs personnes et de leurs dignités, toujours prêts à lui obéir, et plus inquiets du changement qu'il faisoit dans le temporel de leurs églises que dans la religion. Il n'y eut que l'évêque de Skara qui, peu versé dans les matières controversées entre les théologiens des deux partis, résolut de défendre les armes à la main sa dignité et les biens de son église : il engagea dans son dessein Tureiohanson et plusieurs seigneurs de la Gothie occidentale, qui tâchèrent de faire soulever la province; mais les paysans prévenus d'estime et de respect pour le roi, refusèrent de prendre les armes, et l'évêque se vit même abandonné par tout son chapitre, qui faisoit paroître beaucoup de penchant pour les nouvelles opinions.

La plupart des moines abandonnèrent leurs couvents, les uns par libertinage, et les autres pour n'avoir plus de subsistance réglée : ceux qui persévérèrent dans la religion se retirèrent parmi les Dalécarliens, qui s'étoient déclarés ouvertement contre le luthéranisme, et ils portèrent chez ces peuples leurs plaintes et leur misère. C'est, comme j'ai déja dit, une province éloignée au nord de la Suède, peuplée d'habitants grossiers et ignorants, zélés cependant pour l'ancienne religion, à demi sauvages, accoutumés à une vie dure, et par là propres à la guerre, mais incapables de discipline. Toute la province étoit remplie d'ecclésiastiques, de religieux, de séculiers, de vieillards, et même de femmes chargées de petits enfants, qui avoient abandonné leurs maisons, et qui erroient dans ces montagnes, plutôt que d'embrasser le luthéranisme. Les

Dalécarliens, touchés de leurs plaintes, et irrités à leur tour de voir de nouveaux pasteurs dans leurs églises; ou que les anciens changeassent les cérémonies ordinaires, prirent les armes avec beaucoup de fureur; les prêtres et les moines se joignirent à eux, et tous les catholiques et les mécontents se jetèrent dans le même parti, les uns par zèle pour l'ancienne religion et pour défendre les biens de l'église, et les autres par ressentiment contre le roi, et pour n'avoir pas eu la part qu'ils prétendoient dans ces dépouilles ecclésiastiques.

L'évêque de Skara ayant appris les mouvements de la Dalécarlie, se rendit secrètement dans cette province et dans l'armée des rebelles; il étoit accompagné du grand maréchal et de plusieurs gentilshommes de la Gothie occidentale, qui s'étoient engagés de ne point mettre les armes bas qu'ils n'eussent obtenu le rétablissement de la religion; ils furent reçus avec de grandes acclamations par les Dalécarliens, qui déférèrent le commandement de toutes leurs troupes à Turejohanson. Ce seigneur avoit trois enfants; les deux aînés étoient auprès du roi, et le troisième étoit grand prévôt de l'église d'Upsal; celui-ci ayant appris que son père étoit à la tête des rebelles, répandoit dans toute l'Uplandie des manifestes contre le roi, dans lesquels il exhortoit les peuples à prendre les armes pour venger les injures faites aux autels; il se mit lui-même à la tête de quelques troupes, dans la vue d'engager les peuples par son exemple à se soulever. Le grand maréchal écrivit à ses deux autres enfants de se dérober secrètement de la cour, et de joindre leur frère, ou de se rendre auprès de lui avec

ce qu'ils pourroient lui amener de leurs amis. Ces deux jeunes seigneurs n'apprirent qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin la révolte de leur père ; ils se voyoient réduits à se déclarer contre lui ou contre leur souverain, et il falloit qu'ils choisissent entre deux devoirs qui leur paroissoient également indispensables.

La fidélité pour leur souverain l'emporta sur ce qu'ils devoient à leur père, et même à la religion : ils jugèrent que dans une affaire d'état ils devoient se tenir unis à l'autorité souveraine, et que la différence de culte n'étoit pas un sujet suffisant pour se dispenser de l'obéissance qu'on devoit à son prince légitime : ils crurent même qu'en s'attachant au service et au parti du roi ils pourroient obtenir la grâce de leur père, et qu'il étoit plus à propos de se mettre en état par leur fidélité de faire pardonner un crime d'état que de s'en rendre coupables dans l'espérance d'une meilleure fortune. Ces deux jeunes seigneurs portèrent leurs lettres au roi, et ils protestèrent qu'ils étoient prêts d'exposer leurs vies pour son service. Gustave les reçut fort bien et leur promit de l'emploi; il fit semblant de n'être pas surpris de ces nouvelles et de n'en rien appréhender, il ne fit même en apparence aucun mouvement pour se mettre en état de combattre les révoltés : il disoit qu'il vouloit éviter de prendre les armes pour n'être pas obligé de faire combattre ses sujets les uns contre les autres, et qu'il espéroit sans cela dissiper cette révolte par la douceur.

Cependant il ne perdoit point de temps pour faire filer secrètement ses troupes par différents endroits sur

les frontières de cette province, afin d'être tout d'un coup en état d'obliger les mutins à rentrer dans leur devoir par la crainte d'être punis : d'ailleurs sur les premières nouvelles de la révolte il avoit envoyé quelques personnes de la cour qui avoient des habitudes parmi les mécontents, et qui étoient connus des Dalécarliens, avec ordre de tâcher de ramener les uns et les autres à leur devoir par la douceur. Ses agents s'adressèrent d'abord à l'évêque de Skara, au grand maréchal, et aux autres mécontents qui s'étoient joints aux Dalécarliens; ils tâchèrent de gagner les principaux par des offres avantageuses, mais ils ne rencontrèrent que de l'opiniâtreté dans ceux qui avoient quelque mérite; et ceux qui vouloient bien traiter avoient si peu de considération dans le parti et tant de prétentions qu'ils ne crurent par les devoir acheter si cher : ils réussirent mieux auprès des Dalécarliens; ils obligèrent ces paysans d'envoyer des députés à la cour, sur l'espérance dont ils les flattèrent que Gustave ne refuseroit rien à des gens à qui il devoit toute sa gloire et sa couronne, mais en effet pour les amuser afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes.

Les députés des Dalécarliens, séduits par les manières timides en apparence dont le roi dissimuloit leur révolte, crurent prescrire à leur gré toutes les conditions du traité; ils demandèrent avec beaucoup de hauteur, au nom de leur province et de tous les catholiques du royaume, que le luthéranisme fût puni en Suède comme un crime capital; que l'on cassât le mariage des prêtres et des moines; qu'on restituât les

cloches et l'argenterie des églises; qu'on fit brûler sans distinction et sans égards pour personne tous ceux qui seroient convaincus d'avoir mangé de la viande dans des jours défendus; que le roi s'engageât, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, à ne passer jamais la rivière de Brunebeq, qui sépare leur province de la Westmanie, sans leur avoir donné des otages pour la sûreté de leurs privilèges, et surtout que ce prince et ses courtisans reprissent l'ancienne manière de s'habiller, sans emprunter davantage les modes et les parures des étrangers.

Gustave flatta ces députés de l'espérance d'obtenir une partie de leurs demandes, pendant qu'il se disposoit toujours secrètement à les surprendre avec toutes ses forces. Il n'eut pas plus tôt appris que ses troupes étoient arrivées à une journée du rendez-vous qu'il leur avoit marqué, qu'il renvoya les députés, et il leur ordonna de dire à leurs compatriotes qu'il ne savoit point composer avec ses sujets, et qu'ils eussent à se trouver en armes dans la plaine de Tuna pour y recevoir la bataille qu'il étoit résolu de leur présenter à la tête de son armée, ou qu'ils chassassent les mécontents de leur province, et qu'ils vinssent désarmés lui demander pardon; sinon qu'il mettroit tout dans leurs villages à feu et à sang.

Il partit en même temps en poste pour se rendre à la tête de ses troupes. Les Dalécarliens et les mécontents furent également surpris de la diligence et de la résolution de ce prince : au seul bruit de l'approche du roi la terreur et la défiance se répandirent dans

leur armée. Tureiohanson et ceux de son parti craignoient que les Dalécarliens ne fussent gagnés secrètement, et qu'ils n'eussent fait leur paix en particulier aux dépens de leurs têtes, et ces paysans appréhendoient réciproquement d'être abandonnés de ces seigneurs; ils s'observoient mutuellcment, et la crainte d'être ennemis les rendit insensiblement ennemis.

L'évêque de Skara et Tureiohanson, ne se croyant pas en sûreté dans le camp des Dalécarliens, se sauvèrent secrètement en Norwège, d'où ils re rendirent dans les Pays-Bas auprès de Christiern; les autres mécontents, épouvantés de leur fuite, se dissipèrent chacun de leur côté. Les Dalécarliens, se voyant sans chefs, prirent le parti d'obéir et de se soumettre : ils passèrent dans la plaine de Tuna, où Gustave les attendoit à la tête de son armée. Ce prince les fit envelopper par sa cavalerie; il commanda en même temps qu'on lui nommât les chefs de la révolte : les paysans, saisis de frayeur, ne les eurent pas plus tôt indiqués que ce prince leur fit couper la tête sur-le-champ, afin d'arrêter, par un exemple et une sévérité nécessaires, l'humeur séditieuse et inconstante de ces peuples. C'est ainsi que par un artifice innocent et une vigilance louable il sut apaiser une grande révolte sans qu'il en coûtât de sang à ses sujets, et sans diminuer les forces de l'état.

Ce furent les derniers efforts d'une liberté effrénée et tumultueuse, qui alloit céder la place à une autorité d'autant plus pacifique qu'elle fut plus absoluc. Tout ploya depuis sous la puissance du prince; tout

le monde embrassa le luthéranisme, les uns par intérêt et pour faire leur cour, les autres portés par aversion pour la vie toute séculière des ecclésiastiques. Les docteurs luthériens en gagnèrent quelques-uns en leur persuadant que les opinions de leur maître, qu'on traitoit injustement de nouveautés, n'étoient autre chose que le christianisme des premiers siècles, dégagé de toutes les superstitions des moines; et il y en eut plusieurs qui tâchèrent de se le faire accroire pour n'être pas obligés de quitter leurs biens et leur pays.

Gustave voyant que la plus grande partie des Suédois avoient changé de religion, se déclara enfin lui-même luthérien : il choisit Olaüs Petri pour pasteur de l'église de Stockholm, et il nomma à l'archevêché d'Upsal son frère Laurent Petri; il fit épouser à ce nouveau prélat une demoiselle de ses parentes, afin que l'honneur de son alliance adoucît aux yeux du peuple ce qu'un mariage si extraordinaire pouvoit encore avoir de scandaleux, peut-être aussi dans la vue qu'une alliance aussi illustre lui tînt lieu de compensation pour les grands biens qu'il avoit détachés de ce riche bénéfice. = 1528, 12 janvier. = Le roi se fit couronner quelque temps après par ce prélat : la cérémonie s'en fit à Upsal avec toutes les solennités requises, et ce prince fit en même temps chevaliers tous les sénateurs et les principaux seigneurs de la cour.

Toute la Suède étoit luthérienne; le roi, les sénateurs, les évêques, et toute la noblesse, faisoient profession publique de cette doctrine; mais, comme la plupart des curés de la campagne et les ecclésias-

tiques du second ordre n'avoient pris ce parti que par contrainte ou par foiblesse, on voyoit dans plusieurs églises du royaume un mélange bizarre de cérémonies catholiques et de prières luthériennes: des prêtres et des curés mariés disoient encore la messe en plusieurs endroits suivant le rituel et la liturgie romaine; on administroit le sacrement de baptême avec toutes les prières et les exorcismes que l'église a établis, et on enterroit encore les morts avec les mêmes prières qu'on emploie pour demander à Dieu le soulagement des ames des fidèles, quoique la doctrine du purgatoire fût condamnée par les luthériens.

Le roi voulant établir dans son royaume un culte uniforme, si nécessaire pour la paix d'un état, surtout dans une monarchie, convoqua une assemblée générale de tout le clergé du royaume en forme de concile national.

= 1529. = L'assemblée se tint à Œrebro (*a*), capitale de la Néricie, et le chancelier Larz-Anderson y présida de la part du roi : les évêques, les docteurs, et les pasteurs des principales églises composèrent ce concile luthérien; ils reconnurent la confession d'Ausbourg pour règle de leur foi; ils renoncèrent solennellement à l'obéissance qu'ils devoient au chef de l'église; ils ordonnèrent qu'on aboliroit entièrement le culte de l'église romaine; ils défendirent qu'on fît à l'avenir aucune prière pour les morts; ils empruntèrent des églises luthériennes d'Allemagne la manière d'administrer le baptême et la cène; ils déclarèrent le mariage

(*a*) Loccenius, lib. VI, p. 276. Bazius, Historia ecclesiastica Suec.

des prêtres légitime; ils proscrivirent le célibat et les vœux des religieux; ils approuvèrent de nouveau l'ordonnance des états de Westerahs, qui les avoit dépouillés de leurs privilèges, et de la plupart de leurs biens; et les ecclésiastiques qui firent ces règlements étoient presque les mêmes qui un an auparavant avoient fait paroître tant de zèle pour la défense de la religion : tant il est vrai qu'il n'y a presque personne qui résiste long-temps à la crainte de la persécution ou à l'espérance de la faveur.

Ils eurent cependant beaucoup de peine à abolir la pratique de l'église romaine dans l'administration des sacrements : le peuple et les femmes surtout souffroient impatiemment qu'on eût retranché les cérémonies du baptême et les prières pour les morts; on entendoit des plaintes et des murmures sur cela dans tout le royaume : la plupart des femmes, par un excès de crainte qui venoit peut-être autant de tempérament que de vertu, appréhendoient que faute de l'usage du sel et des exorcismes ordinaires leurs enfants ne fussent pas bien baptisés; et un reste de foi sur l'article du purgatoire excitoit en elles une inquiétude pour leurs parents décédés, que toute l'éloquence des pasteurs luthériens ne pouvoit calmer.

Gustave craignant que les plaintes et le mécontentement du peuple ne causassent une nouvelle révolte, ordonna aux pasteurs et aux ministres luthériens d'user de condescendance pour ceux qui demandoient avec opiniâtreté les anciennes cérémonies, et de n'établir les nouvelles qu'autant qu'ils y trouveroient de disposition dans l'esprit des peuples.

= 1530. Ce prince ayant terminé l'affaire de la religion, en entreprit une autre qui ne devoit pas faire entrer moins d'argent dans ses coffres. La plupart des provinces de Suède étoient autrefois remplies de vastes forêts. Les rois Olaüs Tratælia, Braut-Amund (*a*), et quelques-uns de leurs successeurs en firent défricher la plus grande partie; ils donnèrent ces nouvelles terres à titre de fief à la noblesse, à condition de payer une certaine redevance à la couronne; les seigneurs et les gentilshommes s'étoient exemptés insensiblement et à la faveur des guerres civiles de payer ces anciens droits, et une longue prescription en avoit aboli entièrement l'usage. Le roi fit revivre ces droits; il demanda à la noblesse qu'elle abandonnât les fiefs, ou qu'elle se soumît d'en payer les redevances. Les demandes et les prétentions de ce prince étoient peu différentes des lois et des ordres les plus absolus. La noblesse, effrayée de cette recherche, demanda à composer : les principaux de chaque province traitèrent avec le chancelier; ils convinrent de payer au roi dix marcs d'argent pour chaque fief, et comme on l'appeloit en ce temps-là pour chaque terre tributaire de la couronne.

Tout succédoit à ce prince selon ses désirs, et au-delà même de ses espérances. Le changement qu'il venoit de faire dans la religion lui paroissoit la plus heureuse et la plus importante affaire de son règne; il lui sembloit qu'il avoit conquis la Suède une seconde fois sur le clergé, qui ne lui étoit pas moins redoutable que

(*a*) En 824 et 891.

les Danois. De tous ses ennemis il n'y avoit plus que Christiern qui lui donnât de l'inquiétude.

Ce prince étoit toujours retiré en Flandres, d'où il sollicitoit continuellement l'empereur son beau-frère de contribuer à son rétablissement. Gustave entretenoit auprès de lui des espions qui l'avertirent que ce prince faisoit des levées de troupes dans toute la Hollande. Ces nouvelles lui firent croire qu'on alloit enfin voir éclore les menaces et le dessein d'une descente dans les royaumes du nord, et que la Suède et le Danemarck alloient devenir le théâtre de la guerre. Il en donna aussitôt avis au roi Fridéric, et il songea en même temps à se fortifier contre la maison d'Autriche par quelque alliance considérable : il crut que les princes luthériens d'Allemagne, jaloux et inquiets de la puissance de l'empereur, seroient plus disposés à entrer dans ses intérêts par la conformité de religion. Dans cette vue il fit demander en mariage la fille aînée du duc de Saxe-Lawenbourg : le duc, charmé de la valeur et de la réputation de Gustave, lui accorda avec plaisir la princesse sa fille ; il la fit conduire avec une escorte nombreuse à Lubeck. Gustave l'y envoya prendre = 1531, 24 septembre = avec toute sa flotte, qui l'emmena heureusement à Stockholm, où le mariage se célébra avec toute la joie et la magnificence ordinaires en pareilles fêtes. Le roi fit passer en même temps auprès du duc de Saxe, son beau-père, le fils du défunt administrateur sous prétexte de le faire voyager, mais en effet pour ôter de devant les yeux des Suédois un jeune prince, à qui il sembloit que la couronne appartenoit

et dont la présence excitoit la compassion des plus modérés, et pouvoit servir de prétexte aux mécontents.

A peine les cérémonies des noces de Gustave étoient achevées, qu'il apprit que Christiern faisoit enfin embarquer secrètement beaucoup de troupes dans un port de Hollande. Il dépêcha un nouveau courier au roi de Danemarck, comme ils en étoient convenus, et il se rendit en même temps à la tête de son armée pour observer les ennemis, et pour empêcher les mécontents et les catholiques de favoriser la descente de ce prince.

L'empereur l'avoit toujours flatté de l'espérance de le rétablir lui-même dans ses états à la tête de toutes les forces de l'empire; mais la guerre presque continuelle qu'il avoit avec la France ne lui permettoit guère de songer à cette expédition. Christiern, rebuté de ne voir nul effet de ses promesses, et ennuyé surtout de représenter si long-temps dans un pays étranger le triste personnage de roi sans couronne, résolut de tenter avec quelques troupes qu'il avoit ramassées de rentrer dans ses états.

Tureiohanson, toujours brave dans les conseils, ne cessoit d'exhorter ce prince à faire quelques entreprises sur la Suède : il lui représentoit, pour le flatter et pour se rendre nécessaire, que tous les Suédois, au désespoir du changement de religion, lui tendoient les mains, et soupiroient après son rétablissement; qu'il ne demandoit lui-même que trois mille hommes de cavalerie pour débarquer en Suède, et qu'il étoit sûr que la première messe qu'il feroit dire dans son camp attireroit tous les mécontents, et jusqu'aux soldats de Gustave; que ce

prince si habile en apparence et si grand politique venoit de signer son abdication dans l'assemblée ecclésiastique d'OErebro, où l'on avoit aboli entièrement la religion catholique; qu'excepté un petit nombre de courtisans, et quelques officiers de guerre à qui il avoit fait part des dépouilles du clergé, tout le reste de la nation détestoit sa tyrannie et le changement de religion. Il ajouta qu'il s'étoit défait de la cavalerie étrangère, et que son infanterie n'étoit composée que des milices ordinaires, qui passeroient en foule sous ses enseignes sitôt qu'il auroit fait publier qu'il ne revenoit en Suède que pour rétablir la religion et le clergé.

Christiern, ébloui de ces raisons, se détermina à tenter le sort des armes. Il avoit environ dix mille hommes, tous aventuriers de différentes nations, qu'il avoit ramassés pendant sa retraite dans les Pays-Bas; il en chargea trente vaisseaux, et partit d'un port de Hollande dans le dessein de faire sa descente en Norwège. Il y avoit peu de troupes dans ce royaume, qui semble être assez défendu par la stérilité du terroir, et par les rochers et les montagnes dont presque tout le pays est couvert. Ce prince savoit qu'il y étoit moins attendu que dans les deux autres royaumes du nord : il espéroit entrer ensuite dans la Suède par la Gothie occidentale, ou par la Dalécarlie, et il se flattoit que les paysans, irrités du supplice de leurs compatriotes, prendroient de nouveau les armes, et se déclareroient en sa faveur.

= 1532. = Ce prince fut battu pendant sa route d'une horrible tempête, qui écarta toute sa flotte, et qui fit

périr quelques vaisseaux : il pensa lui-même faire naufrage proche les côtes de Norwège ; ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il gagna le golfe de Bahus avec le reste de sa flotte ; il débarqua ses troupes sans trouver personne qui s'opposât à sa descente. Il avoit fait dessein de passer dans la Gothie occidentale, où il espéroit faire subsister ses troupes plus aisément que dans la Norwège ; mais ayant appris que Gustave avoit fait avancer un corps considérable de cavalerie pour lui défendre l'entrée de cette province, il fut contraint de tourner du côté du nord et vers la Dalécarlie. Il assiégea Opslo qui se trouvoit sur son chemin. Cette ville n'étant point en état de faire résistance, lui ouvrit ses portes ; il força ensuite le château de Carlostat, et se rendit maître quelques jours après de Konghell. Ces petits succès attirèrent dans son armée quantité de paysans norwégiens, qui ne prirent les armes que dans l'espérance de piller les frontières de Suède. L'archevêque Troll se rendit auprès de lui à la tête de quelques troupes qu'il avoit levées dans le Brandebourg. Christiern n'étoit guère plus catholique que Gustave ; mais il avoit intérêt de le paroître parce que son ennemi s'étoit déclaré luthérien, et il ne pouvoit espérer de le chasser et de se rétablir que par le moyen du clergé et des catholiques. Il fit publier une amnistie générale en forme de manifeste, que les émissaires de l'archevêque répandirent avec soin dans toute la Suède : il protestoit dans cet écrit qu'il ne revenoit principalement dans le royaume que pour défendre la religion : ses créatures publioient que l'adversité l'avoit heureusement corrigé ;

qu'il étoit devenu doux, affable, bienfaisant, et surtout qu'il avoit repris en Flandres et auprès de la maison d'Autriche un attachement inviolable pour la religion catholique.

Ces discours et son manifeste attirèrent dans son parti, et jusque dans son armée, plusieurs catholiques suédois, et entre autres quelques Dalécarliens qui l'invitèrent de passer dans leur province. Ces paysans souffroient impatiemment qu'on eût changé les cérémonies de l'église, et surtout ils ne pouvoient s'accoutumer à entendre chanter les louanges divines en leur langue : ils offrirent à Christiern de prendre les armes, et de se soulever en sa faveur sitôt qu'il entreroit dans leur province, pourvu que de son côté il voulût s'engager à faire brûler tous les luthériens quand il seroit rétabli sur le trône.

Christiern eût bien souhaité de pouvoir passer dans la Dalécarlie, mais il en fut empêché par la neige qui couvroit toutes les montagnes qui séparent cette province du royaume de Norwège; cependant, comme il ne vouloit pas laisser ses troupes inutiles, il s'avança du côté d'Aggerhuns, qu'il assiégea malgré la rigueur de l'hiver. Magnus Gyllinstiern, seigneur danois et vice-roi de Norwège, se jeta dans cette place. Christiern employa inutilement les promesses et les menaces pour le gagner : ce seigneur fut inébranlable. Il dépêcha plusieurs couriers l'un sur l'autre au roi Fridéric pour lui donner avis de la descente de son ennemi : il lui fit savoir que ce prince avoit beaucoup de peine à recouvrer des vivres, et il l'assura que le froid seul et la neige

défendoient si bien Aggerhuns, qu'il se voyoit en état d'attendre tranquillement plus de quatre mois le secours de Danemarck.

Frideric fit embarquer des troupes sur sa flotte sitôt que la mer fut dégagée des glaces; il donna la conduite de cette armée à Canut Gyllinstiern, élu évêque d'Odensée en Fionie, et à Eric Gyllenstiern; tous deux frères du vice-roi de Norwège. Frideric fit choix de ces deux seigneurs comme plus intéressés à la défense de leur frère, et dans la vue qu'ils feroient de puissants efforts pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un prince qui, malgré la foi de tous les traités, faisoit ordinairement peu de quartier à ses ennemis.

Gustave de son côté fit plusieurs détachements de son armée pour couvrir toute la frontière de Suède; il ordonna aux commandants de ses troupes d'observer les mouvements de Christiern, et d'agir de concert avec les généraux de Frideric; il fit passer un nombre considérable de troupes dans la Dalécarlie pour empêcher les paysans de remuer, et il se tint lui-même à la tête de son armée pour contenir les catholiques et les mécontents dans l'obéissance. Les deux frères Gyllinstiern ayant monté la flotte de Frideric mirent à la voile; ils tinrent leur route du côté de la Norwège, dans le dessein de combattre la flotte de Christiern : ils trouvèrent les vaisseaux de ce prince dans le golfe de Bahus; ils les attaquèrent, et après un combat qui dura un jour entier ils les brûlèrent tous sans qu'il en échappât un seul; ils mirent ensuite à terre les troupes de débarquement, qui marchèrent en même temps au secours du vice-roi.

Christiern, ayant appris la perte de ses vaisseaux et la descente des Danois, leva le siège d'Aggerhuns : il voulut encore tenter d'entrer en Suède par la Gothie occidentale; mais il trouva en son chemin trois mille chevaux suédois qui s'opposèrent à son passage; il se vit alors pressé par les Danois et par les Suédois qui agissoient de concert, et qui s'avançoient pour le combattre. Il se jeta dans la petite ville de Konghell, et il s'y retrancha, plutôt pour différer sa perte de quelques jours que dans l'espérance de se sauver : il se trouva investi de tous côtés, enfermé dans des montagnes affreuses et encore couvertes de neiges; il n'avoit ni vivres ni provisions, et la faim le pressoit encore plus que ses ennemis. Les malheurs de ce prince lui aigrirent l'esprit, qui n'étoit que trop susceptible de colère et d'emportement; il soupçonna Tureiohanson, qui lui avoit dit en Flandres que Gustave avoit peu de cavalerie, de s'entendre avec ce prince; et le regardant avec des yeux pleins de fureur, et qui sembloient lui annoncer la mort, il lui demanda si c'étoient des escadrons de femmes suédoises que toutes les troupes qu'on voyoit répandues du côté de la Gothie. Le grand maréchal vouloit lui répondre et se justifier, mais il lui commanda de se retirer, et on trouva le lendemain dans les rues de Konghell ce seigneur qui nageoit dans son sang, et qu'on avoit égorgé la nuit, apparemment par les ordres secrets de Christiern.

Cependant ce malhéureux prince se trouvoit pressé de plus en plus par la faim; ses ennemis occupoient tous les passages, et ils s'y étoient retranchés d'une

manière qu'on ne pouvoit pas même les contraindre d'en venir à un combat. La faim combattoit pour eux, et dans un état si misérable Christiern ne pouvoit pas même espérer la triste consolation de mourir l'épée à la main. La plupart de ses troupes périrent de misère; ses soldats, pressés par la faim, désertoient même à sa vue; il n'y avoit plus ni ordre ni commandement : la mort qui paroissoit inévitable fit abandonner un prince qu'on n'aimoit pas, et qu'on ne craignoit plus; plusieurs officiers de son armée passèrent dans le camp des Danois, et ils se trouvèrent bien heureux qu'on voulût leur donner du pain pour prix de leur liberté.

L'évêque d'Odensée, touché de compassion pour un prince qui avoit été autrefois son souverain, lui fit proposer une entrevue. Christiern s'étant trouvé au lieu de la conférence, ce prélat l'exhorta de se rendre plutôt que de périr de faim et de misère : il lui dit qu'il pouvoit encore faire un accommodement utile avec le roi son oncle, et qu'il y avoit assez de souveraineté dans la maison royale d'Oldenbourg pour qu'ils pussent faire entre eux un traité également avantageux aux deux partis; il l'exhorta de venir à Copenhague; il lui représenta que l'état malheureux de sa fortune toucheroit infailliblement Fridéric; que dans une entrevue la force du sang agiroit sur le cœur de ce prince; et il l'assura en même temps qu'en cas qu'il n'en pût obtenir des conditions honorables et conformes à sa naissance et à sa première dignité, il s'engageoit à le ramener lui-même en Norwège, et jusque dans Konghell, dont il reconnoissoit qu'il étoit encore maître, ou qu'il le feroit

conduire en toute sûreté jusque sur les terres de l'empereur.

Christiern, flatté par ce discours et pressé par ses soldats, traita avec ce prélat et avec ses deux frères qui commandoient les troupes de Fridéric. Il en obtint un sauf-conduit et des vivres pour l'archevêque Troll et pour tous ceux qui avoient suivi son parti. Il se remit entre les mains de l'évêque d'Odensée. Ce prélat demeura encore quelque temps en Norwège pour rétablir le calme dans ce royaume : il en partit avec Christiern, auquel il renouvela les assurances d'une sûreté inviolable : mais ce prélat s'étoit engagé à des conditions délicates, et qui passoient sa commission et ses pouvoirs : il ne savoit pas qu'un prince ne pardonne guère les entreprises qu'on fait sur sa couronne, et qu'un usurpateur hasarde beaucoup en laissant la vie et la liberté à un prince qu'il a dépouillé.

Christiern ne fut pas plus tôt arrivé à Copenhague que le roi Fridéric l'envoya arrêter par le capitaine de ses gardes. Il fut conduit dans le château de Sonderbourg malgré les protestations de l'évêque d'Odensée : il y fut enfermé pendant quatorze ans. Christiern III, son cousin germain, fils et successeur de Fridéric, adoucit un peu la rigueur de sa captivité; il en coûta à ce malheureux prince une renonciation expresse aux couronnes de Danemarck, de Suède et de Norwège : on lui permit, après qu'il eût signé cet acte, de sortir pour prendre le plaisir de la chasse ou de la pêche. Christiern III lui assigna les revenus du château de Kallundborg et de l'île de Scebygaard pour son entre-

tien, et il lui donna le château de Koldinger pour sa demeure; il y fut traité en prince jusqu'à sa mort (en 1556) par un seigneur danois, qui sous la qualité de gouverneur du château veilloit cependant à sa conduite, et devoit répondre de sa personne.

L'archevêque Troll, unique et malheureux confident de ce prince, se retira à Lubeck à la faveur du sauf-conduit qu'il avoit obtenu de l'évêque d'Odensée. Il y forma quelque temps après une ligue avec la régence de cette ville et le prince Christophle d'Oldenbourg, cadet de cette maison =1535.= Le but des confédérés étoit de délivrer Christiern II, qui étoit encore dans le château de Sonderbourg. Ce prélat leva des troupes, et prit lui-même les armes, parmi lesquelles il n'avoit déja que trop profané la sainteté de son caractère. Il fut blessé et pris dans un combat qui se donna dans la Fionie entre les troupes de Christiern III et celles de Lubeck, et il fut conduit à Sleswich en Holsace, où il mourut de ses blessures.

Gustave, heureusement délivré de tous ses ennemis, régna dans la suite sans inquiétude, et avec autant d'autorité que s'il fût né sur le trône. Tous les princes de l'Europe qui n'étoient pas dépendants de la maison d'Autriche, lui donnèrent des marques éclatantes de l'estime qu'ils faisoient de son mérite et de sa valeur. =1542.= François Ier, roi de France, nonobstant la différence de religion, lui envoya l'ordre de S. Michel, le seul qui fût établi dans ce temps-là en France; il se fit même une ligue défensive entre ces deux princes contre l'empereur et la maison d'Autriche, et ils s'en-

gagèrent par leur traité à s'assister mutuellement, en cas de guerre, de six mille hommes soudoyés, et même de vingt-cinq mille hommes et de cinquante vaisseaux, si le prince attaqué et en guerre le requéroit, à condition d'en payer l'entretien et la dépense. Gustave fut le premier roi de Suède qui fit connoître de quel poids ce royaume pouvoit être dans les affaires générales de l'Europe. Les princes de la ligue de Smalkalde l'invitèrent de s'unir avec eux pour la défense commune de leur religion, et ils se trouvèrent heureux et honorés d'avoir un si grand roi dans leur parti.

Il ne manquoit au bonheur de ce prince que de voir sa couronne, qui étoit élective, assurée à ses enfants et à sa postérité. C'étoit une affaire d'autant plus difficile que la noblesse étoit infiniment jalouse de ce droit, et qu'elle n'ignoroit pas que la succession héréditaire entraînoit la puissance absolue, et ruineroit insensiblement tous les privilèges de la nation.

Le roi ne laissa pas de convoquer les états-généraux à Westerahs dans la vue d'y faire abolir le droit et l'usage de l'élection. Ce prince habile représenta à toute l'assemblée les services que sa maison avoit rendus à la Suède, et en même temps il fit souvenir les députés de tous les malheurs que les brigues et les différents partis avoient causés dans le concours des élections. Il ne se trouva personne dans les états qui osât s'opposer à ses desseins. Les chefs des premières maisons et les anciens sénateurs avoient péri dans le massacre de Stockholm, et les jeunes seigneurs étoient nés depuis son règne, et accoutumés à une obéissance aveugle; il ne

paroissoit plus aucune trace de la première liberté, et de la forme de l'ancien gouvernement. Les députés consentirent avec beaucoup de soumission à supprimer le droit d'élection en faveur du prince Eric et des autres princes ses enfants et leurs successeurs tant en ligne directe que collatérale.

=1544.= On fit un acte solennel de cette renonciation, qui fut appelée l'union héréditaire, et qui assura la couronne et la puissance absolue à ses enfants et à ses successeurs. Christiern III, roi de Danemarck, n'apprit cette nouvelle qu'avec beaucoup de chagrin et de jalousie. Les Danois conservoient toujours leurs anciennes prétentions sur la Suède; l'union héréditaire ruinoit absolument l'union de Calmar. Christiern écartela dans son écu les trois couronnes, qui sont les armes particulières de Suède, comme une protestation publique de ses droits, et sous prétexte apparemment que la reine Marguerite de Waldemar avoit régné sur les trois royaumes du nord, quoique peut-être par une pareille raison les rois de Suède eussent pris ces trois couronnes pour armes, puisqu'on les trouvoit dans l'écu et les sceaux des rois S. Eric et Birger II dès le milieu du douzième siècle.

Gustave envoya des ambassadeurs à Christiern pour se plaindre de cette entreprise; mais il ne put rien obtenir de ce jeune prince ambitieux, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés sur les villes anséatiques, et entêté surtout de ses anciennes prétentions. Le roi se trouvant avancé en âge, affoibli et cassé par les fatigues de la guerre, dissimula son ressenti-

ment; il ne trouva pas à propos de s'engager dans une nouvelle guerre, ni de commettre sa fortune et celle de ses enfants dans un temps où il conservoit son autorité plutôt par sa réputation que par ses armes; il savoit combien vaines étoient des prétentions sans jouissance contre la possession actuelle où il étoit de la couronne, et qu'il venoit d'assurer à sa postérité par un acte solennel. = 1546. = Il mit adroitement l'affaire en négociation; et les deux rois convinrent par un traité fait à Bromsebro d'en surseoir la décision jusqu'à cinquante ans.

Gustave ayant établi une paix solide dans ses états, ne songea plus qu'à y faire fleurir le commerce; il reçut indifféremment dans ses ports les vaisseaux marchands des François et des Hollandois, pour se tirer de la dépendance de la ville de Lubeck, qui s'étoit emparée de tout le négoce de la Suède. Ce prince fit ensuite construire plusieurs citadelles sur les frontières de son royaume, et il bâtit en différents endroits des maisons royales avec une magnificence peu connue auparavant des Suédois: il ne séjournoit guère cependant dans un même endroit; il parcouroit successivement toutes les provinces; il étoit toujours accompagné d'une cour nombreuse, qui excitoit la curiosité et l'admiration des peuples, et qui servoit à les accoutumer par son exemple à révérer l'autorité du prince. Il signoit lui-même les ordres et les dépêches; toutes les affaires alloient directement à lui; il écoutoit tout le monde avec bonté, et rendoit justice avec exactitude, et même avec beaucoup de sévérité; religion, finances, bâtiments,

et jusqu'aux différents et aux procès de sa noblesse, tout lui étoit rapporté ; il gouvernoit dans la paix sans ministre, comme il avoit fait la guerre sans généraux ; il régnoit lui seul sans favori, et même sans maîtresse, n'ayant pour objet que sa gloire et que la félicité et le repos de ses sujets. Il songea peu de temps avant sa mort à marier le prince Eric, son fils aîné, et à fortifier sa maison par quelque alliance considérable ; il jeta les yeux sur Elisabeth, reine d'Angleterre, que les plus grands princes de l'Europe recherchoient avec empressement : cette habile princesse leur donnoit tour-à-tour des espérances selon son inclination et les différents intérêts de son état ; mais il parut par sa conduite qu'elle avoit pris une résolution secrète de n'en épouser jamais aucun.

Gustave lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer une alliance étroite entre les deux nations, et le chef de l'ambassade étoit chargé de pressentir le goût et les inclinations de la reine au sujet de ce mariage. Denis Beuré, gouverneur du prince, avoit obtenu cette commission ; il étoit françois de naissance, mais calviniste zélé, et qui se flattoit à la faveur de ce mariage, sous le règne d'Eric, de pouvoir un jour établir le calvinisme en Suède.

La reine reçut avec des marques extérieures de bienveillance tout ce qu'il lui proposa de la part du roi son maître au sujet du commerce et de l'alliance entre les deux nations : elle s'expliqua même d'une manière favorable, quoiqu'en termes généraux, au sujet du prince Eric. L'ambassadeur ayant pris pour des engagements

effectifs tout ce que cette princesse avoit dit d'obligeant du fils de son maître, s'en retourna promptement à Stockholm comme s'il eût consommé sa négociation; il assura le roi à son retour qu'il ne manquoit que la présence du prince pour achever cette grande affaire, et qu'il ne doutoit pas que sa bonne mine et son mérite ne déterminassent la reine en sa faveur. Le prince Eric, prévenu par son gouverneur, sollicitoit instamment le roi son père de consentir qu'il passât en Angleterre; mais Gustave, jaloux de la gloire de sa maison, ne vouloit point exposer l'héritier présomptif de sa couronne à un refus, ni consentir qu'il sortît du royaume qu'il n'y eût des articles signés.

Peut-être même qu'une raison encore plus importante, quoique plus secrète, l'obligea à rejeter ce voyage. Le prince Eric étoit né avec beaucoup de grâces de la nature, le visage et le port majestueux, un air d'empire et d'autorité, du feu et de l'ardeur dans toutes ses manières, et certaine impétuosité que le peuple prend volontiers pour de la valeur et du courage; mais ces avantages et ces grâces extérieures étoient effacés par des défauts secrets, que le roi son père connoissoit, et qu'il ne vouloit pas que les Anglais pénétrassent. Ce prince avoit hérité de la reine sa mère une espèce de transport dans la tête, et un égarement de sa raison qui lui prenoit par accès, et qui se tournoit toujours du côté de la fureur; cette maladie lui avoit laissé une impression de chagrin qui se répandoit sur tous ceux qui l'approchoient, et dans sa meilleure santé il faisoit paroître une dureté de cœur et une férocité dans ses

mœurs qui faisoient craindre sa domination, avant même qu'il fût désigné et reconnu pour successeur du roi son père.

Ces raisons avoient plus d'une fois fait naître la pensée à Gustave de laisser sa couronne à son second fils, prince généreux, bienfaisant, et qui par ses caresses et ses manières pleines de bonté s'étoit fait des créatures dévouées de tous ceux qui devoient être les sujets de son frère; mais le roi craignant d'exciter par cette préférence une guerre civile dans sa famille et dans le royaume, résolut de régler sa succession selon l'ordre de la naissance : cependant pour contenter le prince Eriç, à qui son gouverneur avoit inspiré une passion violente pour le mariage d'Angleterre, il consentit à la fin que le prince Jean, son second fils, passât à Londres sous prétexte de voyager, et qu'il tâchât de tirer un aveu et des paroles positives de la reine.

Ce jeune prince étant arrivé à la cour d'Angleterre, fut reçu d'Elisabeth avec beaucoup de démonstrations de joie; elle le traita magnifiquement; elle l invita à des parties de chasse, et le mit de tous ses plasirs; enfin cette habile et adroite princesse, qui faisoit servir ces différents projets de mariage à ses intérêts et à sa politique, n'oublia rien pour éblouir ce jeune prince, et pour lui faire comprendre que sa présence et les propositions dont il étoit chargé lui étoient également agréables : mais elle se défendit d'entrer plus particulièrement en matière, sur ce qu'elle disoit que l'état présent de ses affaires ne lui permettoit pas de conclure ce mariage aussitôt qu'elle l'eût pu souhaiter; prétexte or-

dinaire dont elle amusoit tous les princes qui s'attachoient à elle, et qu'elle souffroit volontiers pour amants, mais qu'elle ne pouvoit se résoudre d'accepter pour maris.

Le retour du prince Jean en Suède fit comprendre aisément au roi que le prince Eric son fils aîné ne seroit pas plus heureux à la poursuite de ce mariage que le roi d'Espagne (*a*), le duc d'Alençon, l'archiduc, le comte de Leycestre, mylord Courtenay, et tant d'autres que cette princesse flattoit de cette espérance tour à tour, et souvent en même temps. Mais le prince Eric, entêté et prévenu par son gouverneur, crut que sa présence triompheroit de tous les obstacles; il accusa même le prince son frère d'avoir traversé cette affaire par jalousie de son élévation, et peut-être par des vues d'intérêt : il fit agir par prières et par menaces tous les sénateurs et les ministres du roi son père pour obtenir la liberté de faire ce voyage. Gustave craignant que cet esprit farouche et indomptable ne partît sans son consentement, ou qu'il ne causât quelques troubles dans le royaume, lui permit enfin de passer en Angleterre, et il nomma les personnes qui le devoient suivre et accompagner.

Il fit ensuite son testament et le partage des princes ses enfants; il laissa sa couronne au prince Eric; il donna le duché de Finlandie au duc Jean, la Gothie orientale à Magnus, et la Sudermanie à Charles : ces princes devoient posséder ces provinces à titre de prin-

(*a*) Philippe I.

cipauté, quoique toujours relevant de la couronne de Suède pour la foi et hommage.

Le prince Eric ne vit ce partage qu'avec beaucoup de jalousie et un violent chagrin : il fut sur le point de prendre les armes pour en demander la révocation; mais la crainte de Gustave, qui étoit le roi de ses enfants comme du reste de ses sujets, l'empêcha d'éclater; il dissimula son ressentiment dans la résolution de se faire justice lui-même quand il seroit dépositaire de la souveraine puissance. Il se disposoit à partir pour l'Angleterre lorsqu'il fut retenu dans le port d'Elfsbourg par les nouvelles de la mort du roi son père.

Ce prince se sentit attaqué à Stockholm d'une fièvre interne qui le consuma insensiblement. Il ne relâcha rien pour cela de son travail et de son application; il voulut régner jusqu'au dernier moment de sa vie. Peu d'heures avant que de mourir il envoya quérir le secrétaire d'état, Eric Sténon, auquel il dicta des mémoires qui concernoient les plus secrètes affaires du royaume; il fit venir ensuite les princes ses enfants; il leur recommanda l'union entre eux, et l'obéissance au prince Eric, qui alloit devenir leur souverain; il leur donna sa bénédiction, et les fit retirer aussitôt de peur de s'attendrir parmi les larmes de toute sa famille : il congédia même ses médecins, qui dans cette extrémité le flattoient encore de l'espérance de recouvrer sa santé; il voulut employer les derniers moments de sa vie à penser uniquement à Dieu. = 1560, 29 septembre. = Il mourut tranquillement entre les bras des officiers de sa chambre, âgé de soixante-dix ans. Son corps fut porté

à Upsal, et ses obsèques y furent célébrées par des éloges publics, par les larmes de tous ses sujets, et par le souvenir de toutes les grandes actions dont sa vie avoit été remplie.

Ce prince ne dut la couronne de Suède qu'à sa valeur : il régna avec une autorité aussi absolue que s'il fût né sur le trône; il disposa à son gré de la religion, des lois et des biens de ses sujets, et cependant il mourut adoré du peuple, et révéré par la noblesse. On peut reprocher justement à la mémoire de ce grand homme le malheur d'avoir introduit le luthéranisme dans son royaume, quoique peut-être il ne prétendît d'abord que réformer quelques abus du clergé, et tout au plus appliquer aux besoins pressants de l'état une partie des grands biens des évêques; mais les suites funestes de cette entreprise ne permettent point d'excuser un prince qui d'ailleurs mérite de si justes louanges. Il laissa son royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié par l'alliance de la France, et enrichi par le commerce de toutes les nations de l'Europe, le domaine royal beaucoup augmenté, son épargne remplie, ses arsenaux fournis abondamment, une flotte considérable dans ses ports, les places frontières fortifiées; en un mot la Suède redoutable à ses ennemis, et en état de se faire considérer par ses alliés.

FIN DES RÉVOLUTIONS DE SUÈDE.

ABRÉGÉ

CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DE SUÈDE.

Toutes les nations ont eu des historiens qui ont parlé de l'antiquité de leur origine avec tant d'exagération et de partialité, que l'on ne peut guère s'assurer sur ce qu'en disent les auteurs des anciennes chroniques, et les relations de ces temps si éloignés. La moindre convenance de nom a suffi à la plupart de ces écrivains anciens ou modernes, pour choisir à leur gré parmi les héros de l'antiquité, et jusque dans les premiers hommes, tel fondateur qu'il leur a plu donner à leur patrie. Entre ces historiens zélés pour l'honneur de leur pays, ceux qui nous ont donné un corps entier de l'histoire de Suède ont, ce me semble, renchéri sur tous les écrivains des autres nations. Ils assurent que la Suède est la plus ancienne monarchie, non seulement du nord, mais même de toute l'Europe. Selon ces auteurs, ou trop crédules, ou passionnés, Magog, petit-fils de Noé, passa de la Scythie dans la Finlandie, et de là, en faisant le tour du golfe Bothnique, dans la Gothie, où il établit son fils Gethar ou Gog, que ces historiens reconnoissent pour le premier prince des Goths, et pour la tige de leurs rois. Je n'entreprends point de décider ici cette fameuse question, si la Suède

est la patrie originaire ou seulement une colonie des anciens Goths : l'une et l'autre opinion a ses partisans; mais je suis persuadé qu'on auroit bien de la peine à nous prouver quels ont été les premiers habitants de ce royaume, de quelle contrée ils y sont passés, et dans quel temps ils s'y sont établis. Il ne seroit pas moins difficile de prouver que la Suède ait eu des rois presque aussitôt que des habitants, comme ces anciens chroniqueurs semblent le supposer : il est assez vraisemblable que les pères et les chefs de famille ont été les premiers princes de la terre. Les hommes ne se sont point déterminés tout d'un coup à choisir l'état monarchique, et ce n'a été apparemment qu'après avoir éprouvé assez long-temps les incommodités d'une liberté tumultueuse qu'ils se sont réunis sous l'obéissance d'un souverain.

Mais quand même quelque vieux manuscrit auroit conservé fidèlement les noms de plusieurs seigneurs qui ont dominé en Suède, qui nous a dit qu'ils étoient rois, ou simplement princes de quelque contrée particulière, et peut-être seulement juges et capitaines chacun dans leur canton? Il se peut même fort bien que la plupart de ces chefs, dont on a conservé les noms, soient contemporains, et qu'ils aient gouverné en même temps différentes provinces, mais que les historiens les aient placés successivement dans leurs ouvrages, afin d'avoir une plus longue suite de rois pour remplir le vide de leur chronologie : on sait cependant que l'histoire de Suède ne nous fournit d'époque fixe et suivie que vers le milieu du douzième siècle; avant ce temps-là on ne trouve presque partout qu'obscurité, que confusion,

que faits mêlés de fables, et embellis d'un faux merveilleux, le tout tiré de vieilles légendes ou d'anciennes chansons en vers héroïques, qui faisoient toute l'histoire de ces temps-là.

Dans ces siècles reculés les princes et les héros sont toujours géants ou d'insignes magiciens, qui signalent leurs forces et leur prétendu pouvoir par des brigandages et des cruautés inouïes contre leurs ennemis; on ne connoissoit encore ni justice ni honnêteté; ces vertus même n'avoient pas de nom parmi ces peuples barbares; la force décidoit de tout; les plus violents étoient les plus estimés, et un prince auroit été déshonoré qui auroit épousé une princesse qu'il n'auroit pas ravie : une bête sauvage tuée à la vue de tout le peuple, ou un ennemi surpris et assassiné dans sa maison, en faisoient un héros pendant sa vie, et souvent un dieu après sa mort.

Je ne laisserai pas de donner tous les noms de ces anciens rois comme je les ai recueillis des auteurs suédois. Je commencerai par le roi Eric Ier, qui régnoit, si on les en croit, deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ : je marquerai la chronologie telle que ces écrivains la supposent; mais je n'assurerai rien jusqu'à ce que je descende à des temps moins éloignés, où la vérité commence à se faire connoître avec un peu de sûreté et d'exactitude.

HISTOIRE
FABULEUSE
DE SUÈDE.

An du monde 1849. Éric I.

La naissance de ce prince nous est entièrement inconnue ; on n'est pas plus instruit des moyens dont il se servit pour se rendre maître de son pays, ni de ce qui se passa sous son gouvernement. Quelques auteurs rapportent qu'il envoya des colonies considérables dans les îles de la Chersonèse cimbrique, qui font aujourd'hui partie du royaume de Danemarck. Les historiens danois ne conviennent pas du fait ; apparemment que cette prétendue colonie a été supposée par quelque écrivain suédois, pour attribuer à sa nation l'honneur de l'antiquité, et même quelque supériorité sur ses voisins.

2200. Uddo. Alo. Othen. Charles I. Biorn Gethar. Gylfo.

Nous n'avons rien du règne de ces princes, et la fable même nous manque ; on a conservé seulement leurs noms : quelques auteurs les appellent juges ; on ne sait pas même s'ils ont gouverné en même temps ou successivement différentes provinces de ce royaume.

Intervalle de 400 ans, où la fable ne fournit pas même de noms.

2600. OTHIN, OU ODIN L'ANCIEN.

Fameux magicien, disposoit à son gré des vents, prenoit telle forme de bête sauvage qu'il vouloit, et n'ignoroit rien de ce qui se passoit dans les lieux les plus éloignés, par le moyen de deux démons domestiques qui lui en rendoient compte. Cette réputation le fit redouter par ses ennemis, et révérer de ses sujets, qui, après sa mort, le mirent au nombre de leurs dieux. Les contes de sorciers et de magiciens étoient aisément crus dans des pays et dans des siècles où régnoit l'ignorance.

2637. HUMBLUS, OU HUMELUS.

Si on en croit les historiens suédois, ce prince établit son fils aîné, appelé Dan, dans la Chersonèse cimbrique, à qui il donna le nom de Danemarck. Norus, son second fils, passa par son ordre dans les provinces du nord, où il fonda le royaume de Norwège. Il n'est pas difficile d'apercevoir que la convenance du nom de Dan avec Danemarck, et de Norus avec Norwège, a donné lieu à cette histoire.

2712. SIGTRUG, OU SICTRUG.

On ne sait ce que devint la postérité d'Humblus; l'histoire n'en dit rien : les auteurs suédois marquent seulement que Sigtrug s'empara de la souveraine puissance. Il paroît que la forme du gouvernement n'étoit

pas encore déterminée dans ce royaume : apparemment que la couronne n'étoit héréditaire que quand les enfants du roi se trouvoient assez puissants après sa mort pour se maintenir en sa place, et ils ne l'occupoient même qu'après s'être signalés dans quelque entreprise hardie et extraordinaire.

2821. SUIBDAGER, OU SUIGDAGER.

Roi de Norwège, conquête le Danemarck sur Gram, roi de ce pays. Les Suédois, charmés de sa valeur, et peut-être intimidés par sa puissance, le reconnurent pour leur souverain; et par cette élection il se vit en même temps maître absolu de trois royaumes du nord. L'histoire marque ce prince pour le premier étranger à qui les Suédois aient déféré leur couronne.

2891. HASMUND, OU AMUND.

Fils et successeur de Suibdager, périt dans une bataille qu'il donna contre les Danois.

2939. UFFO.

Fils et successeur de Hasmund, fit la guerre avec avantage contre les Danois. Hading, roi de Danemarck, sous prétexte d'une entrevue pour traiter de la paix, l'attira dans un endroit où il le fit assassiner.

2983. HUNING, OU HUDING.

Frère et successeur d'Uffo après une guerre sanglante qu'il fit au roi de Danemarck pour venger la mort de son frère, passa tout d'un coup d'une haine violente

contre son ennemi à une amitié extrême : ces deux princes firent entre eux une paix solennelle, et jurèrent même de ne se point survivre. Huning, sur un faux bruit, apprend quelque temps après que Hading, son ami, avoit été assassiné par sa propre fille : il songe aussitôt à dégager sa parole et à mourir; il assemble ses amis et les principaux de ses sujets; il leur fait un repas magnifique, à la fin duquel il se jeta tout ivre dans une cuve d'hydromel, où il se noya. Hading apprend avec douleur sa mort : mais ne voulant pas paroître moins généreux, il se pend lui-même courageusement à la vue de tout son peuple, si on en croit les anciennes chroniques, ou plutôt les chroniques des anciens évènements.

3031. REGNER.

Fils et successeur de Huning, fut reconnu pour roi de Suède malgré les oppositions de Torilla, sa belle-mère. Ce prince gouverna ses sujets avec beaucoup d'équité et de modération; mais ces vertus pacifiques n'étoient pas du goût de ses sujets, gens féroces et barbares : il n'en fut pas estimé parce qu'il ne ravagea pas les terres de ses voisins, et peut-être parce qu'il ne fit pas assassiner ses ennemis particuliers.

3060. HOTHEBROD.

Fils et successeur de Regner, prince belliqueux et entreprenant, porta ses armes avec succès contre les Finlandois, Russes, Esthoniens, et Curlandiens; il attaqua ensuite Roé, roi de Danemarck, qu'il tua à la

tête de son armée. Cette victoire lui facilita la conquête de ce royaume; mais sa domination dura peu de temps; Helgo, frère de Roé, fit soulever les Danois, défit et tua Hothebrod, et par cette victoire chassa les Suédois de Danemarck. Ces prétendues conquêtes de royaume n'étoient proprement en ce temps-là que des incursions que le victorieux faisoit sur le pays ennemi; il n'y avoit point de places fortes où l'on mît des garnisons pour contenir les vaincus, les vainqueurs se retiroient après s'être chargés de butin, et les vaincus reprenoient bientôt les armes, et nommoient un nouveau roi ou capitaine pour les commander.

3125. ATTILA I.

Fils et successeur de Hothebrod épousa la mère de Rool, roi de Danemarck : ce mariage, qui devoit produire la paix entre les deux royaumes, et une intelligence parfaite entre ces deux princes, ne servit qu'à rallumer la guerre avec plus de fureur que jamais : la reine de Suède s'empara des trésors du roi son mari, et se retira auprès de son fils le roi de Danemarck. Attila, pour se venger de cette perfidie, porte ses armes en Danemarck; Rool est défait et tué par un des généraux du roi de Suède, qui établit son frère Hother roi de Danemarck.

3174. HOTHER.

Roi de Suède et de Danemarck, triompha des Danois qui s'étoient révoltés à l'instigation de Balder, prince de cette nation; il porta ensuite ses armes contre les Russes, et mourut dans cette expédition.

3252. RODERIC.

Se rend célèbre par ses conquêtes, et venge la mort du roi son père par la défaite des Russes finlandois, Vuendes, et Sclaves, qu'il soumit à son empire.

3336. ATTILA II.

Fils et successeur de Roderic, se battit en combat singulier à la tête de son armée contre Frowin, général des troupes de Wuermund, roi de Danemarck. Attila tua son ennemi. Frowin laissa deux enfants (*a*), qui étant devenus grands passèrent en Suède, et allèrent offrir leurs services à Attila, comme des aventuriers qui cherchoient de l'emploi : ils furent reçus dans la maison du prince, qu'ils assassinèrent ensuite pour venger la mort de leur père.

3351. BOTVUILD. CHARLES II. GRIMMER. TORDON. GOTHARD. ADOLPHE. ALGOTH. ÉRIC II. LINDORM

La chronologie fabuleuse marque seulement les noms de ces neuf princes, sans nous raconter rien de leurs exploits ni de la durée de leur règne.

3916. ALARIC.

Sous le règne de ce prince la monarchie suédoise paroît partagée en deux royaumes : Alaric régnoit en Suède, et Gestiblinde dans les deux Gothies; ce partage et la proximité de deux nations féroces causèrent entre elles des guerres sanglantes. Alaric, selon la coutume de ce temps-là, fit appeler en duel Gestiblinde.

(*a*) Kethon et Vigon.

Ce prince à cause de son âge avancé refusa le combat, mais il substitua en sa place Eric, prince de Norwège, qui étoit venu à son secours : les deux champions se battirent avec toute la fureur et l'opiniâtreté de gens qui veulent vaincre ou mourir. Alaric succomba sous les armes de son ennemi, il fut tué dans le combat. Gestiblinde, pour reconnoître la valeur d'Eric, lui fit déférer la couronne de Suède, et il le désigna en même temps pour son successeur au royaume de Gothie; ainsi peu de temps après ces deux couronnes furent réunies sur la tête de ce prince.

3931. ÉRIC LE SAGE, 3 du nom.

Ce prince vécut dans une profonde paix, et ne s'appliqua qu'à faire régner les lois et la justice : ses sujets, charmés de la douceur de son gouvernement, lui donnèrent le nom de sage, et il le préféra à celui de brave ou de courageux qu'il avoit justement mérité par la valeur qu'il avoit fait paroître dans son combat contre le roi Alaric.

An de Jésus-Christ 43. HALDAN I.

Fils et successeur d'Eric le Sage, se signale dans les guerres de Norwège, rétablit Fricdelef, roi de Danemarck, sur le trône de ses pères, dont il avoit été chassé par un usurpateur. Ce prince étant de retour en Suède à la tête d'une armée victorieuse, voulut établir sa volonté seule pour règle du gouvernement : ses sujets se révoltèrent, les soldats de son armée et ses capitaines l'abandonnèrent, et il fut tué enfin par les mécontents.

100. SIVARD, OU SIGUARD I.

Fils de Haldan, fut reconnu pour son successeur, à condition de ne rechercher personne au sujet de la mort du roi son père. Sous le règne de ce prince les Goths se séparèrent encore une fois de la monarchie suédoise : ils élurent pour leur roi un prince de la maison de leurs anciens rois, appelé Charles. Ce prince pour se maintenir sur le trône fit alliance avec le roi de Danemarck, appelé Harald, et lui donna sa fille en mariage. Sivard, pour traverser cette alliance ou pour se fortifier d'une pareille, donna sa fille Ulvilda à Frothon, frère du roi de Danemarck, qui par la réputation de sa valeur avoit plus de crédit parmi les Danois que le roi son frère par sa dignité. Les deux frères se brouillèrent au sujet de ces alliances : la guerre civile s'alluma en Danemarck; les plus braves se rangèrent du côté de Frothon : il livra bataille au roi son frère, le défit et le tua de sa propre main dans la chaleur du combat. Le roi Harad laissa deux enfants, Haldan et Harald. Ces deux jeunes princes ne respiroient que la vengeance de la mort de leur père; ils surprirent Frothon dans sa maison, le brûlèrent vif, et lapidèrent la reine Ulvilda. Cette furieuse vengeance, qui passoit parmi ces peuples barbares pour un acte de la plus haute générosité, fit accourir tous les Danois sous leurs enseignes : ils passèrent en Suède, donnèrent bataille au roi Sivard, taillèrent en pièces ses troupes, et le tuèrent dans le combat.

169. ÉRIC IV.

Les deux frères victorieux partagèrent entre eux leurs conquêtes ; Harald prit pour lui le Danemarck, et Haldan resta en Suède : mais les Suédois lui opposèrent Eric, petit-fils de Sivard; cela excita une nouvelle guerre civile. Eric fut victorieux quatre fois sur terre; mais Harald étant venu au secours de son frère avec une grosse flotte, Eric fut défait dans un combat naval, et il se précipita dans la mer plutôt que de se rendre à ses ennemis.

181. HALDAN II.

Fut reconnu pour successeur d'Eric, selon l'usage de ce temps-là où la couronne et les biens du vaincu étoient toujours le prix du victorieux. Ce prince tua de sa main deux géants d'une énorme grandeur, et se battit ensuite seul contre Sivard et sept fils qu'il avoit, que Haldan tua dans un combat singulier. Ces actions lui attirèrent l'admiration des Suédois, qui célébrèrent ses louanges dans leurs chansons héroïques, et après sa mort le comptèrent parmi leurs plus grands héros.

194. UNGUIN.

Haldan désigna ce prince, qui étoit déja roi des Goths, pour son successeur à la couronne de Suède ; mais les Suédois, jaloux du privilège qu'ils avoient de se choisir eux-mêmes un maître, élurent Raguald pour les gouverner. Une bataille décida de ce différent et de la vie d'Unguin, qui fut tué par Raguald.

203. RAGUALD.

Ce prince, non content d'avoir défait et tué le roi Unguin, poursuivit Siguald son fils jusqu'en Danemarck, où il s'étoit retiré. Ce prince assisté des Danois lui donna bataille dans l'île de Zéé-land, et le tua de sa propre main à la tête des deux armées.

220. AMUND.

Fils et successeur de Raguald. Ce prince ne fit aucune entreprise considérable pendant son règne; mais il eut quatre fils, qui s'étant attachés à la cour du roi de Danemarck, y causèrent de grands troubles. Les chroniques disent qu'en ces temps-là les jeunes princes voyageoient dans les contrées voisines, et cherchoient des aventures et des périls dignes de leur valeur et de leur courage; quelque géant vaincu en combat singulier, une bête sauvage tuée à la vue d'un roi, sa fille enlevée, et souvent sa femme violée, acquéroient une gloire immortelle à un jeune prince, et lui assuroient à son retour dans sa patrie la couronne et la succession de son père par préférence à tous ses frères.

226. HAQUIN, OU HACHO.

Ce prince, du vivant du roi Amund son père, porta ses armes an Danemarck, défit en bataille rangée Sigar, roi de ce pays, et mit tout à feu et à sang dans le royaume pour venger la mort d'un de ses frères que le roi de Danemarck avoit fait mourir. Après la mort d'Amund il régna et mourut paisiblement, sans que son règne soit marqué par aucune guerre civile ni étrangère.

230. OSTEN.

Fils d'un roi de Norwège, appelé Géthar, fut élu par les Suédois pour leur roi. Les Norwégiens ayant massacré le roi son père, qui les traitoit trop cruellement, ce prince, pour venger sa mort entre en Norwège, met tout à feu et à sang, ne pardonne ni à l'âge ni au sexe, et pour comble d'ignominie établit son chien pour les gouverner, comme étant indignes d'obéir à un homme. Peut-être que celui à qui il laissa en son absence le soin du gouvernement, s'appeloit Chien, et que cela a donné lieu à cette fable; il peut bien être aussi que ce fut à un véritable chien qu'il donna la qualité de vice-roi: c'étoit un genre de vengeance assez conforme au génie et à la férocité de ces temps-là. N'a-t-on pas vu un empereur extravagant (*a*) désigner son cheval pour consul?

235. ALVER, OU ALARIC.

Ce prince, après la mort d'Osten, fut choisi entre les principaux de la nation suédoise pour roi. Il remporta une victoire sur les Russes, qu'il obligea de payer tribut à la couronne de Suède : il régna peu, et mourut paisiblement.

240. INGO.

Fils et successeur d'Alver, fixa sa demeure à Upsal, dont il fit la capitale du royaume : les successeurs de ce prince prenoient souvent la qualité de rois d'Upsal,

(*a*) Caligula.

pour se distinguer d'autres petits rois qui régnoient chacun dans différentes provinces.

262. FIOLMUS.

L'histoire nous a conservé seulement le nom de ce prince, sans nous instruire de la durée ni des particularités de son règne : il se trouve même cent ans d'intervalle vide sans qu'on marque les noms des princes qui régnoient.

378. INGELL.

Olaüs, frère d'Ingell, ayant entrepris de l'éclairer sur la conduite de la reine sa femme, cet avis indiscret fit naître entre eux une querelle qui ne finit que par la mort d'Ingell qu'Olaüs tua.

382. GERMUNDER, OU JORUNDER.

Fils et successeur d'Ingell, fit la guerre à Harald, roi de Danemarck, son beau-frère. Le Danois ne se trouvant pas en état de résister à son ennemi, demande la paix, l'obtient, invite Germunder à venir voir la reine sa sœur. Ce prince congédie ses milices, suit Harald chez lui, qui viole le droit des gens et d'hospitalité ; il fait arrêter le roi de Suède, et quelques jours après il fit pendre ce malheureux prince à la vue de tous ses vassaux qu'il avoit invités à ce funeste spectacle.

On ne savoit ce que c'étoit en ce temps-là de donner des otages; les rois n'avoient point de gardes, ni un grand nombre d'officiers pour leur maison; en guerre ils étoient servis par les princ paux de la nation, mais

en paix chacun se retiroit chez soi, et le prince demeuroit avec sa famille et ses seuls domestiques.

387. HAQUIN RINGO.

Fils et successeur de Germunder. Ce jeune prince ne se vit pas plus tôt capable de porter les armes qu'il résolut de les employer pour venger la mort du roi son père contre son oncle Harald, roi de Danemarck, qui l'avoit fait périr avec tant de perfidie : il fit pour ce dessein une levée extraordinaire de troupes; il appela à son service tous les aventuriers qui s'y voulurent engager. Les nations voisines prirent parti dans cette guerre suivant leurs intérêts et les engagements de leurs souverains. Les Anglois, Hibernois et Saxons se déclarèrent pour le roi de Danemarck; les Norwégiens, Curlandois et Esthoniens prirent le parti de Haquin. Ces deux princes amassèrent chacun deux armées nombreuses, et où il sembloit que tous les peuples des deux nations se trouvoient; il s'y rencontra même des femmes qui voulurent avoir part au péril et à la gloire. Hetha commandoit une compagnie de femmes dans l'armée de Haquin, et Visna suivoit le parti des Danois. On en vint enfin à une bataille décisive : Harald fut défait et tué dans le combat; Haquin victorieux se rendit maître du Danemarck, et il y établit l'héroïne Hetha pour vice-reine. L'histoire marque que ce prince fut redevable de la victoire à la valeur des Dalécarliens, peuples suédois qui habitent vers le nord de la Suède.

399. ÉGILL.

Fils et successeur de Haquin, contraignit Amund, roi de Danemarck, de lui payer tribut, triompha de quelques mécontents qui s'étoient révoltés, et fut tué malheureusement à la chasse par un bœuf sauvage qu'il manqua.

405. GOTHAR, OU OTHAR, fils d'Egill.

Enlève la fille d'Amund, roi de Danemarck, fait sur les Danois la conquête de la Scanie et de l'Hallandie. Ce prince fut tué par ses propres sujets, mécontents de ce qu'il avoit établi de nouvelles lois qui sembloient donner atteinte aux priviléges et à la liberté de la nation.

433. ADELUS.

Fils et successeur de Gothar, fit la guerre à Jamric, roi de Danemarck, son beau-frère. Ce prince avoit épousé la sœur d'Adelus, appelée Suavida, et il avoit fait mourir cette princesse injustement sous quelque ombrage qu'il avoit pris de sa conduite. Le roi de Suède porta ses armes en Danemarck, assiégea ce prince, qui n'étoit pas moins odieux à ses propres sujets qu'à ses ennemis. Il fut pris après un siége de quelques mois : les Suédois lui coupèrent les bras et les jambes, enlevèrent ses trésors, et réunirent les provinces de Schonie, de Haland et de Blekingie à la Gothie, dont ils faisoient partie anciennement.

437. OSTEN II, OU EISTEN.

Ce prince ayant été assez hardi pour vouloir mettre un impôt sur ses sujets, ces peuples féroces et jaloux de leur liberté, coururent aux armes avec fureur, et ayant surpris Osten dans sa maison, l'y brûlèrent avec toute sa famille. On voit par cet exemple et par tout ce qui a précédé que la destinée de ces princes sembloit être entre les mains de leurs sujets, et qu'elle dépendoit de leur caprice.

453. INGEMAR OU INGVAR.

L'histoire marque que la Gothie avoit en ce temps-là un roi, et ce prince une fille d'excellente beauté, comme sont toutes les filles de roi dans ces anciennes histoires. Snio, roi de Danemarck, et Ingemar, roi de Suède, la firent demander en mariage. Le Danois étoit plus agréable à la princesse; mais le roi de Gothie se déclara en faveur d'Ingemar, comme étant tous deux de la même nation : il donna sa fille et assura sa couronne au roi de Suède. Snio arme pour se venger de cette préférence, entre en Suède, combat et défait Ingemar, enlève la reine sa femme, à qui cette sorte de violence ne déplut pas. Le roi de Suède lève de nouvelles troupes, entre à son tour en Danemarck, défait et tue Snio, se rend maître du royaume de Danemarck, et reprend sa femme sans scrupule, peut-être même qu'elle lui fut plus chère, et qu'elle lui parut plus agréable après l'avoir arrachée à son ennemi. Ce prince fut tué dans une guerre qu'il entreprit contre les Russes.

460. HALSTAN I. RAGUALD. SWARTMAN. TORDON. RODOLPH GOSTAG. ARTHUS. HAQUIN. CHARLES IV. CHARLES V. BIRGER. ÉRIC V. TORILL. BIORN II. ALARIC II.

Ces princes remplissent le vide et l'intervalle depuis 415 jusqu'au commencement du neuvième siècle. On ne sait aucune particularité de leur règne; on n'est pas plus instruit de leurs familles : on a conservé seulement leurs noms

816. BERO, OU BIORN III.

Le règne de ce prince est marqué par une époque considérable. L'empereur Louis-le-Débonnaire fit passer en Suède Ansgarius, évêque de Brême, qui y prêcha la foi, et qui fut assez heureux pour y convertir quelques petits rois du pays; mais ces conversions n'eurent point de suite, la Suède demeura toujours idolâtre, jusque vers la fin du dixième siècle que l'on commença à bâtir des églises au vrai Dieu sous le règne d'Olaüs le tributaire, qui fit hautement profession de la religion chrétienne.

824. BRAUT-AMUND.

Ce prince voyant un peuple nombreux sous son gouvernement, fit abattre des forêts entières, et défricher les terres incultes, qu'il donna à ses sujets, à condition de payer un certain tribut, ou de servir le prince à cheval dans les guerres qu'il auroit à soutenir : on voit dans cet établissement l'origine des fiefs dans ce royaume, qui relevoient tous immédiatement de la couronne, mais dont les droits furent usurpés dans la suite

par le clergé et la noblesse. Braut-Amund ne régna que trois ans : Sivard, frère de ce prince, se rébella contre lui, le défit et le tua à la tête de son armée.

827. SIVARD II, surnommé FROUS.

La couronne de Suède fut le prix de sa victoire : les Suédois la lui déférèrent sans peine, quoiqu'il fût encore teint du sang du roi son frère et son souverain; mais dans ce temps-là la force décidoit de tout, et qui étoit victorieux, étoit loué du crime même qu'on auroit puni s'il eût été vaincu. Sivard se voyant affermi sur le trône, porta ses armes en Norwège ; il pilla ce royaume, qu'il surprit et qu'il trouva d'abord sans défense; les plus belles femmes devinrent la proie de sa passion; et après en avoir joui il les abandonnoit indifféremment aux principaux chefs de ses troupes. Les Norwégiens irrités de ces violences prennent les armes, leurs femmes même se mêlent dans le combat. Sivard périt par la main d'une de ces héroïnes qu'il avoit déshonorée, et qui par la mort de ce prince vengea son honneur et celui de sa nation.

834. HEROT, OU HARALD.

Ce prince eut une fille d'une parfaite beauté. Regner, roi de Danemarck, la demanda en mariage. Herot, suivant l'usage de ce temps-là, ne lui accorda la princesse qu'à condition qu'il donneroit auparavant des preuves de sa valeur et de son courage; il exigea qu'il combattît contre deux ours d'une énorme grandeur, qui causoient beaucoup de désordre auprès

d'Upsal : quelques auteurs prétendent que c'étoient deux brigands à qui le peuple avoit donné le nom de bêtes sauvages à cause des cruautés qu'ils exerçoient. Regner accepta la condition ; il combattit les ours ou les brigands, les tua, et épousa la princesse.

856. CHARLES VI.

Fut élu par les suffrages de tous les Suédois, au préjudice des enfants de Herot. Regner, roi de Danemarck, exhorte son beau-frère, fils de Herot, de s'opposer par la voie des armes à cette élection. Les deux partis lèvent des troupes, donnent une bataille ; les deux compétiteurs y furent tués, Charles et le fils de Herot. Regner recueillit le fruit de la victoire. Il établit son fils Biorn roi de Suède.

868. BIORN IV.

Fils de Regner, roi de Danemarck, et petit-fils de Herot, roi de Suède, entreprit de gouverner ses nouveaux sujets comme des esclaves et des peuples conquis par la force des armes ; mais ces peuples, jaloux de leur liberté, et ennemis surtout d'une domination étrangère, prirent les armes, et chassèrent ce prince, qui se retira en Norwège.

883. INGIELD, OU INGEVALD.

Petit-fils de Braut-Amund, est porté sur le trône par les vœux de tous les Suédois. On prétend que ce prince avoit été nourri dans sa jeunesse avec des cœurs de loups pour le rendre plus féroce et plus fort : sa conduite répondit à sa nourriture et à son éducation.

L'inauguration et la cérémonie de prendre possession de la couronne consistoit en ce temps-là dans un repas magnifique que le nouveau prince faisoit aux principaux de l'état, et à la fin de ce repas il prenoit un grand vase, appelé bragagebar, qu'on remplissoit de vin : le prince avant que de s'asseoir sur le trône le buvoit tout entier, et juroit solennellement après l'avoir bu d'étendre les bornes du royaume, et de faire sentir son épée aux ennemis de la nation. Ingield à son avènement à la couronne fit ce serment. La plupart des provinces de Suède obéissoient à plusieurs petits rois, qui ne reconnoissoient le roi d'Upsal qu'autant qu'il étoit puissant. Pour les y contraindre Ingield les invita suivant la coutume à la cérémonie de son couronnement : ces princes y furent régalés avec beaucoup de magnificence; mais la scène changea la nuit. Le roi d'Upsal qui vouloit se défaire de tous ces petits rois qui n'avoient la plupart pour lui qu'une obéissance arbitraire, fit mettre le feu dans la maison où ces princes s'étoient retirés : ils y furent brûlés, et Ingield s'empara aussitôt de leurs biens et du gouvernement de leurs provinces. Cet attentat sur le droit des gens et la liberté de la nation rendit Ingield odieux à ses sujets : le roi de Danemarck étant entré en armes sur les terres de Suède, ils refusèrent de le suivre à la guerre. Ingield se vit roi sans sujets et sans armée; son ennemi s'approcha sans obstacle du pays et de la maison qu'il habitoit : le roi de Suède craignant de tomber entre ses mains, se brûla lui-même dans sa maison avec toute sa famille.

891. OLAÜS TRATÆLIA.

Ce nom fut donné à ce prince parce qu'à l'exemple du roi Braut-Amund il fit défricher quantité de terres qu'il donna en fief aux Suédois, en sorte que presque toutes les terres labourables de ce royaume étoient dans ces temps-là tributaires de la couronne.

900. INGO II.

Fils et successeur d'Olaüs, prince paisible, méprisé par ses sujets, peuples féroces et belliqueux qui ne respiroient que la guerre.

907. ÉRIC VI.

Ce prince monta sur le trône à la faveur de quelques prestiges dont il épouvanta les Suédois; ils le prirent pour un grand magicien, et il leur persuada qu'il disposoit à son gré des vents et des tempêtes; opinion qui ne fut pas inutile pour lui concilier l'admiration et le respect de ces peuples simples et grossiers.

917. ÉRIC VII, dit LE VICTORIEUX.

Ce prince est un peu mieux connu que ses prédécesseurs : il sortit de Suède, passa la mer Baltique à la tête de son armée, descendit en Livonie, et se rendit maître de cette province; il conquit sur les Danois les provinces de Schonie et de Hallandie. Il mourut dans un âge avancé, aimé de ses sujets et redouté de ses voisins et de ses ennemis.

940. ÉRIC VIII.

Deux prêtres de Hambourg, appelés Alderwart et Étienne, passèrent en Suède et convertirent ce prince à la foi chrétienne. Il voulut signaler son zèle en faisant abattre le temple des faux dieux qui étoit à Upsal; mais le peuple qui regarda cette action comme un sacrilège, le massacra avec les deux missionnaires allemands, auxquels il semble qu'on ne peut refuser non plus qu'à ce prince la qualité glorieuse de martyrs.

980. OLAÜS LE TRIBUTAIRE.

Frère et successeur du roi Eric. La mort de ce prince ne l'épouvanta point; il fit à son exemple hautement profession de la religion chrétienne. Quelques auteurs le marquent pour le premier roi chrétien de ce royaume, à cause que sous son règne on bâtit plusieurs églises en l'honneur du vrai Dieu, et que la plupart du peuple se convertit à la foi de Jésus-Christ par le ministère de quelques prêtres anglois. On accusa ces missionnaires d'avoir mêlé des vues d'intérêt et de politique à l'établissement de l'évangile. Olaüs par leur conseil soumit son royaume au saint-siège, et obligea ses sujets de payer au pape un tribut appelé le denier de S. Pierre; dévotion qui tiroit à conséquence pour la souveraineté de ce royaume, et dont les successeurs d'Olaüs s'affranchirent de bonne heure.

1019. AMUND LE BRULEUR.

Fils et successeur d'Olaüs, fut appelé brûleur, parce qu'il ordonna de brûler la maison de celui qui

auroit fait tort à son voisin. Cette loi fait assez connoître le génie de la nation, et à quel point d'ignorance et de simplicité les Suédois en étoient encore vers le onzième siècle. Amund périt dans une bataille qu'il donna contre Canut le Riche, roi de Danemarck.

1035. ÉMUND SLEMME.

Ce prince fut odieux à ses sujets pour avoir fait un traité désavantageux avec le roi de Danemarck au sujet de la Schonie, que les Suédois prétendoient faire partie de l'ancien royaume de Gothie, et que ce prince, plus brave qu'habile, reconnut appartenir à la couronne de Danemarck. L'histoire ne fait mention presque d'aucun traité où cette même supériorité des Danois dans les négociations ne paroisse plus d'une fois. Un trait de plume les a souvent amplement dédommagés de ce qu'ils avoient perdu par l'épée de leurs ennemis.

1041. HAQUIN LE ROUGE.

Les suffrages furent partagés dans l'élection; les peuples de Gothie donnèrent leurs voix à Haquin, leur compatriote, fils d'un paysan, mais célèbre par sa valeur. Les Suédois se portèrent pour Stenchill, qui par sa mère étoit petit-fils d'Olaüs le Tributaire. Selon l'usage de ce temps-là un combat singulier devoit décider ce différent; cependant les deux concurrents s'accordèrent amiablement. Haquin, déja fort âgé, régna le premier, et après sa mort il laissa sa couronne à Stenchill, qui étoit désigné pour lui succéder.

1059. STENCHILL II.

Prince sage, pieux, amateur des lois et de la religion, ne régna que deux ans : il laissa deux jeunes princes, qui, prétendant tous deux au trône, armèrent pour soutenir leurs prétentions, et périrent tous deux dans un combat.

1061. INGO III.

Fut élu par les suffrages de toute la nation. Ce prince ne céda point à son prédécesseur ni en piété ni en justice : il défendit par une loi expresse qu'on sacrifiât aux faux dieux ; il voulut réprimer plusieurs petits seigneurs qui tyrannisoient le peuple, mais il succomba dans cette entreprise : les mécontents le surprirent dans sa maison et l'y massacrèrent inhumainement.

1064. HALSTAN.

Frère d'Ingo, prince doux, bienfaisant, plein de bonté, et qui fut assez heureux et assez habile pour faire goûter ces vertus aux Suédois.

1080. PHILIPPE.

Fils de Halstan, et imitateur de ses vertus. On marque sous le règne de ce prince le commencement de l'illustre maison des Folquingiens, qui eurent beaucoup de part dans le gouvernement de l'état pendant plusieurs règnes.

1110. INGO IV.

Fils et successeur de Philippe, fut, à l'exemple de ses prédécesseurs, plein de zèle pour l'avancement de

la religion ; il voulut faire régner la justice et les lois et punir les réfractaires. Quelques seigneurs ostrogoths redoutant sa puissance l'empoisonnèrent.

Sous les cinq derniers rois la Suède jouit d'une profonde paix; ce fut pour ainsi dire l'âge d'or de cette monarchie; nulle guerre civile ni étrangère : ce fut l'effet de la modération de ces princes, qui ne voulurent faire aucune entreprise ni sur les terres de leurs voisins ni sur les privilèges et la liberté de leurs sujets.

1129. RAGUALD.

Les Suédois, ennuyés d'une longue paix contraire à leur humeur guerrière et entreprenante, mirent sur le trône ce prince, charmés de la grandeur de sa taille et de la force apparente de son corps; mais ils ne furent pas long-temps sans s'en repentir. Raguald fut cruel, violent, ennemi des lois et des privilèges de son pays, jaloux avec fureur de l'autorité souveraine, qu'il voulut porter jusqu'au pouvoir despotique dans un état où les rois n'étoient presque considérés que comme les généraux de la nation. Il traita ses sujets comme des ennemis; il en fut traité à son tour de la même manière. C'étoit la coutume dans ce royaume que lorsque le prince entroit dans une province il donnoit aux habitants des otages pour la sûreté de leurs privilèges, et il en recevoit réciproquement pour la sûreté de sa personne. Raguald, passant par la Gothie occidentale, méprisa cet usage : il entra dans cette province les armes à la main; les peuples de Gothie se soulevèrent, et, dans une rencontre, ils défirent et tuèrent ce prince violent.

1140. SUERCHER II.

Fut élu par les suffrages de toute la nation : ce fut un prince religieux, amateur des lois, et plein de zèle pour l'avancement de la religion. Son règne auroit été heureux s'il n'eût pas été père d'un fils violent, déréglé dans ses mœurs, ennemi des lois et de la religion. Ce jeune prince fit une course dans l'Hallandie à la tête d'un bon nombre de libertins et de gens dévoués à ses passions, qu'il tenoit toujours auprès de lui : il enleva avec leur secours la femme et la sœur du gouverneur de la province; il les viola et les abandonna ensuite à cette troupe de brigands dont il étoit toujours environné. Les Danois armèrent pour se venger de cet attentat : ils poursuivirent ce prince, que les peuples de Suède refusèrent de secourir. Suercher eut la douleur de les voir succomber sous les armes de ses ennemis : ce malheureux prince périt avec tous les ministres de ses passions dans une rencontre où il se trouva inférieur en nombre aux Danois. La fin du règne de Suercher ne fut pas si heureuse que les commencements : une troupe de mécontents l'assassinèrent dans son traîneau une nuit de Noël, comme il alloit à l'église avec sa famille et ses domestiques. On prétend que c'est de ce prince que vient la maison des comtes de Brahé, illustre dans le royaume de Suède.

HISTOIRE
CHRONOLOGIQUE
PLUS EXACTE.

1150. ÉRIC IX.

Les suffrages furent partagés dans l'élection, et en conséquence le royaume encore une fois divisé. Les peuples des deux Gothies reconnurent pour roi Charles, fils de Suercher; mais le reste des Suédois se déclara pour Éric, dont la postérité a régné deux cents ans dans ce royaume : ce fut un prince que sa valeur fit élire par les Suédois pour leur roi, et qui après sa mort en fut révéré comme un grand saint. Il porta ses armes en Finlandie moins par des sentiments d'ambition et de conquête que pour frayer aux missionnaires le chemin d'y annoncer l'évangile : il étoit lui-même l'apôtre de ces peuples; il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à leur conversion; il fit compiler les anciennes lois du royaume, et il y en ajouta d'excellentes pour l'utilité et la sûreté publiques. Ces vertus pacifiques ne furent pas du goût de gens accoutumés à vivre des rapines et des brigandages qu'ils exerçoient les uns contre les autres : quelques mécontents ne purent souffrir que ce prince entreprît de les assujettir aux lois de l'équité et de la justice, dans un temps et dans un royaume où il sembloit que le plus fort et le plus violent fût toujours en droit de piller les plus foibles : ils assassinèrent

cruellement ce prince religieux et dévot. On soupçonna le roi de Gothie d'avoir contribué à ce crime par ses intelligences secrètes avec les rebelles.

1162. CHARLES VII.

Ce prince n'oublia rien pour effacer le soupçon qu'on avoit qu'il eût contribué à la mort de S. Eric. Les Suédois l'ayant élu pour roi, afin de réunir les deux Gothies à la monarchie suédoise, il commença son règne par ordonner que toutes les lois de S. Eric seroient exactement observées: il rappela Canut, fils de ce prince, qui, après sa mort, s'étoit sauvé en Norwège; il fit même une loi pour éteindre toutes les semences d'une guerre civile; qu'après sa mort ce prince lui succéderoit, et que l'élection rouleroit tour à tour entre leurs deux maisons. Il s'appliqua ensuite à faire bâtir plusieurs monastères pour se concilier l'estime du peuple, toujours sensible à ces marques extérieures de piété.

Il envoya jusqu'à Rome pour demander au pape Alexandre III le titre d'archevêque avec le Pallium en faveur de l'évêque d'Upsal, primat du royaume. Le pape lui accorda cette grâce, qu'il ne laissa pas de lui bien faire valoir suivant le style de la cour de Rome : il exigea en reconnoissance que tous les biens des Suédois qui mourroient sans enfants fussent dévolus au saint-siège. On prétend que les Suédois se débarrassèrent de bonne heure d'un tribut si onéreux.

1168. CANUT.

Fils de S. Eric. Ce prince ne put se résoudre à attendre la mort du roi Charles, qui l'avoit désigné pour son successeur : il assembla des troupes en Norwège, et, soit impatience de régner ou de venger la mort du roi son père, il entra en armes en Suède, défit Charles, le tua dans le combat, et, par cette victoire, s'assura la couronne. Il n'oublia rien pour exterminer toute la race de son prédécesseur; mais comme jamais tyran ne fit mourir son successeur, toutes les cruautés qu'il exerça sur la maison du roi Charles n'empêchèrent pas que les Suédois après sa mort ne missent sur le trône Suercher, fils de ce prince, suivant la disposition de Charles même, qui avoit ordonné que les deux maisons régneroient alternativement.

1192. SUERCHER III.

Ce prince imita la cruelle politique de son prédécesseur : il rechercha avec soin tous les parents du roi S. Eric, qu'il fit massacrer. Un seul échappé prit les armes, et lui livra bataille.

1211. ÉRIC X.

Vainqueur de Suercher, fut roi par conséquent après la mort de ce prince, la couronne étant toujours le prix du victorieux. Eric chercha des voies d'accommodement avec la maison de son prédécesseur : il leur proposa de rétablir l'élection, ou plutôt la succession alternative dans les deux familles; et pour leur donner

des preuves qu'il vouloit exécuter ce traité de bonne foi il désigna Jean fils de Suercher, pour son successeur, au préjudice du prince Eric son fils, qui ne devoit revenir à la couronne qu'après la mort du prince Jean.

1220. JEAN I.

Suivant ce traité succéda au roi Éric. Ce prince fit quelques conquêtes dans la Livonie, et il entreprit même de contraindre par la force de ses armes les peuples de Schonie à renoncer au culte des idoles; mais ces peuples regardèrent ce changement forcé comme une espèce d'esclavage; ils prirent les armes, et chassèrent les Suédois de leur province. Le roi Jean, après trois ans de règne, mourut dans l'île de Wiensingso.

1223. ÉRIC LE BÈGUE, XIe du nom.

Fils d'Eric X revient à son tour à la couronne sans effusion de sang; chose bien rare qu'une famille se dessaisisse si tranquillement de la souveraine puissance, et qu'elle laisse passer si aisément la couronne dans une autre maison. Eric, pendant son règne, rendit un service très considérable à la régence de Lubeck : les Danois avoient assiégé cette ville avec une armée de terre nombreuse, et ils tenoient le port fermé avec une chaîne de fer qui étoit défendue par une puissante flotte; Eric envoya un convoi considérable, escorté d'un bon nombre de vaisseaux de guerre qui défirent les Danois, percèrent au travers de leurs escadres, rompirent la chaîne qui tenoit toute l'embouchure de la rivière de

Trave, portèrent des vivres, des munitions et des troupes dans Lubeck, et par ce secours important délivrèrent cette ville anséatique de la domination danoise. La régence en reconnoissance affranchit dans son port tous les vaisseaux marchands de Suède de tous impôts.

1251. WALDEMAR.

C'étoit à la maison de Suercher à monter sur le trône, suivant la convention faite avec la maison de S. Eric; cependant il ne paroît point que les Suédois fissent attention à ce traité. Eric le Bègue n'ayant point laissé d'enfants, ils élurent pour leur souverain le fils de sa sœur, qui étoit mariée au Ierl ou comte Birger, général des armées de Suède sous le règne précédent. On sera peut-être surpris qu'ils ne choisirent pas ce seigneur lui-même plutôt que le prince son fils qui n'étoit qu'un enfant; mais il paroît dans toutes les histoires de ce royaume que quoique le droit d'élection fût toujours en vigueur, les peuples cependant choisissoient toujours un prince de la maison dominante de préférence à tous les autres seigneurs du royaume. Le comte Birger, autrement dit, selon l'usage de ce temps-là, Birger Ierl, fut chargé par les états du soin du gouvernement pendant la minorité du roi Waldemar : ce seigneur, ministre de son propre fils, entreprit de donner à la couronne tout l'éclat qu'elle devoit avoir sous un prince puissant et habile. Il fit la paix avec les ennemis étrangers, et il tourna ensuite tous ses soins à se rendre absolu dans le royaume; il fit bâtir et fortifier la ville de Stockholm; il établit de bonnes lois, qu'il fit observer

rigoureusement. Ayant trouvé quelques seigneurs jaloux de son autorité, et qui se plaignoient qu'il la portoit trop loin, il fit couper la tête aux principaux; il maria ensuite le roi son fils avec Sophie, fille d'Eric, roi de Danemarck, afin de fortifier sa maison par cette alliance. Ce jeune prince en devenant majeur donna à Birger Ierl son père le titre de duc au lieu de celui de Ierl, comme une reconnoissance de ses bons soins, et il déclara par le conseil de son père son frère Magnus, prince de Sudermanie; Eric, prince de Smalandie, et Benoît, prince de Finlandie. Birger ayant si bien établi toute sa maison, mourut peu de temps après. La tranquillité et le bonheur de la Suède finirent avec la vie de ce grand homme.

Le roi Waldemar se repentit des apanages qu'il avoit donnés aux princesses frères; il voulut les en dépouiller, et surtout le duc Magnus, qu'il accusoit d'aspirer à la couronne : cela fit naître une furieuse guerre civile, où les Danois se mêlèrent, et qui ne finit que par leur défaite et l'abdication de Waldemar, qui fut pris prisonnier. Ce prince ayant renoncé à la couronne, se retira avec les Danois qui avoient suivi son parti, à Malmogen dans la Schonie.

1277. MAGNUS LADULAS, second fils de Birger.

Ce prince, aussi digne de régner que son frère en étoit incapable, s'appliqua au commencement de son règne à grossir son domaine, et à augmenter son épargne, comme le moyen le plus sûr d'établir sa puissance. Il obtint des états-généraux toutes les mines du royaume,

les quatre grands lacs Méler, Wéner, Wéter et Hielmer, et tous les droits qui se devoient payer pour les terres défrichées.

Ce prince habile se servit de ses revenus pour se fortifier contre l'inconstance naturelle d'une nation qui ne pouvoit se passer d'un roi, et qui n'en pouvoit souffrir un puissant ni autorisé. Il appela auprès de lui plusieurs seigneurs allemands, à qui il distribua les principales charges de l'état. Les seigneurs suédois, jaloux de cette préférence, et inquiets des relations que leur souverain avoit dans les pays étrangers, firent assassiner ces Allemands. Le roi dissimula son ressentiment : il arma avec beaucoup de secret, il surprit les mécontents, et fit couper la tête aux principaux. Rien ne résista plus à son autorité, et il est certain que ce prince habile et entreprenant l'auroit portée si loin, qu'il l'eût laissée absolue à ses enfants, s'il n'eût pas été prévenu par la mort. Il laissa trois jeunes princes, dont l'aîné n'avoit pas onze ans, savoir Birger II, Eric et Waldemar.

1291. BIRGER II.

Pendant la minorité de Birger, Torckel Canutson fut chargé du soin du gouvernement. Il se rendit maître pendant son administration de la Carélie, prit Hexholm sur les Russes, et fit fortifier Wibourg pour arrêter les courses de ces peuples. Birger étant majeur, épousa Mérette, fille d'Eric, roi de Danemarck. Le prince Waldemar, son frère, épousa la fille du régent Canutson; et le prince Eric épousa Ingeborgh, fille de Haquin, roi de Norwège. Les mêmes causes qui avoient troublé

le règne de Waldemar agitèrent celui de Birger son neveu. Ce prince voulut établir des impôts extraordinaires sur ses sujets; il s'empara des dîmes, et emprisonna quelques évêques, qui entreprirent de lui faire des remontrances. Il ne traita pas mieux les princes ses frères; il prétendit leur prescrire des lois dans le gouvernement de leurs états, qui les rendoient dépandants et esclaves des volontés de la cour. Ces princes firent servir le ressentiment du peuple à leur propre vengeance; ils prirent les armes, et furent suivis par tous ceux qui étoient jaloux de la liberté et des privilèges de la nation. Le roi Birger arma de son côté, et il fut secouru par le roi de Danemarck son beau-frère. Les armes ne lui ayant pas été favorables, il eut recours à une infâme trahison; il attira les princes ses frères à sa cour sous prétexte d'une réconciliation sincère; on les jeta aussitôt dans le fond d'un cachot, où on les laissa mourir de faim.

Les Suédois détestant la perfidie et la cruauté de ce prince, prennent les armes, élèvent sur le trône Magnus, fils du duc Eric, et poursuivent le roi Birger. Ce prince leur oppose quelques troupes qui sont défaites, et son fils prisonnier. Les mécontents, pour prémices de leur vengeance, et pour assurer la couronne à Magnus, font couper la tête à ce malheureux prince. Le roi son père, accablé de tant de malheurs, et craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, se sauve en Danemarck, où il mourut dans une grande obscurité.

On trouve au commencement de cet ouvrage les noms des princes qui suivent, et un abrégé de leur vie.

1330. Magnus Sméek, fils du duc Eric.

1372. Albert de Meklenbourg.

1395. Marguerite de Waldemar, reine des trois royaumes du nord.

1424. Eric duc de Poméranie, treizième du nom, roi des trois royaumes du nord.

1441. Christophe de Bavière, roi des trois royaumes du nord.

1445. Charles Canutson, seigneur suédois, élu roi de Suède et de Norwège.

1457. Christiern d'Oldenbourg, premier du nom, chef de la maison qui règne à présent en Danemarck, et roi des trois royaumes.

1470. Sténon premier, neveu du roi Canutson, administrateur du royaume de Suède.

1504. Suante Sture, administrateur du royaume de Suède.

1512. Sténon second, fils de Suante Sture, administrateur.

1520. Christiern d'Oldenbourg second du nom, roi des trois royaumes du nord.

1523. Gustave Wasa, seigneur suédois, administrateur, et ensuite élu roi de Suède, rend la couronne héréditaire dans sa maison.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

N.

O.

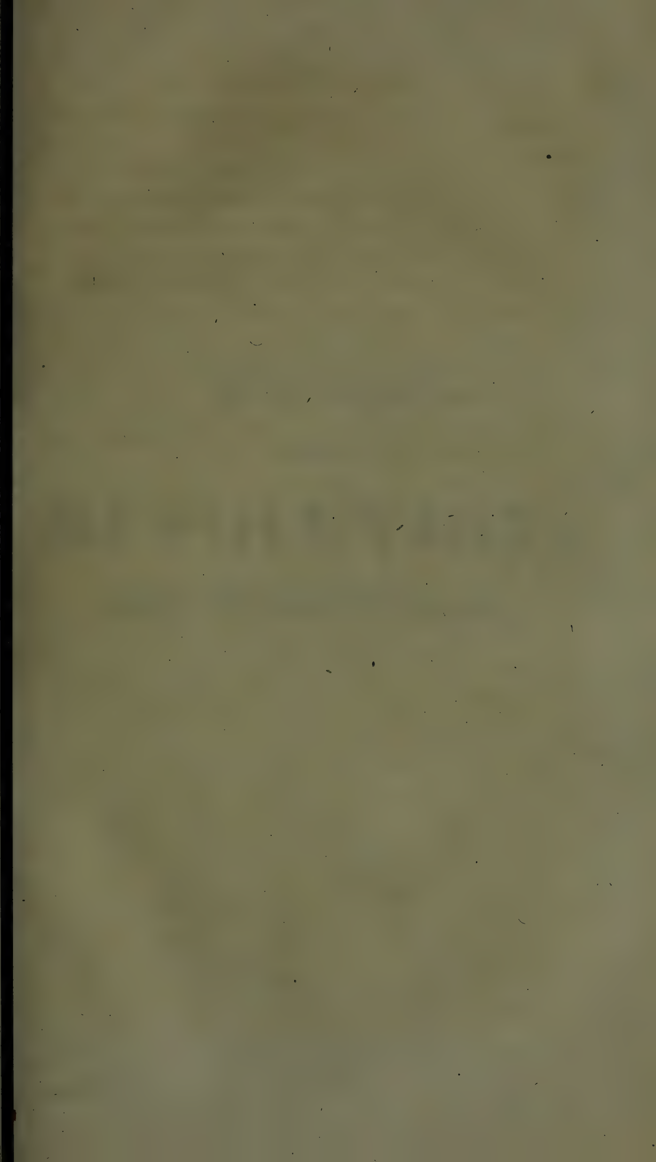
P.

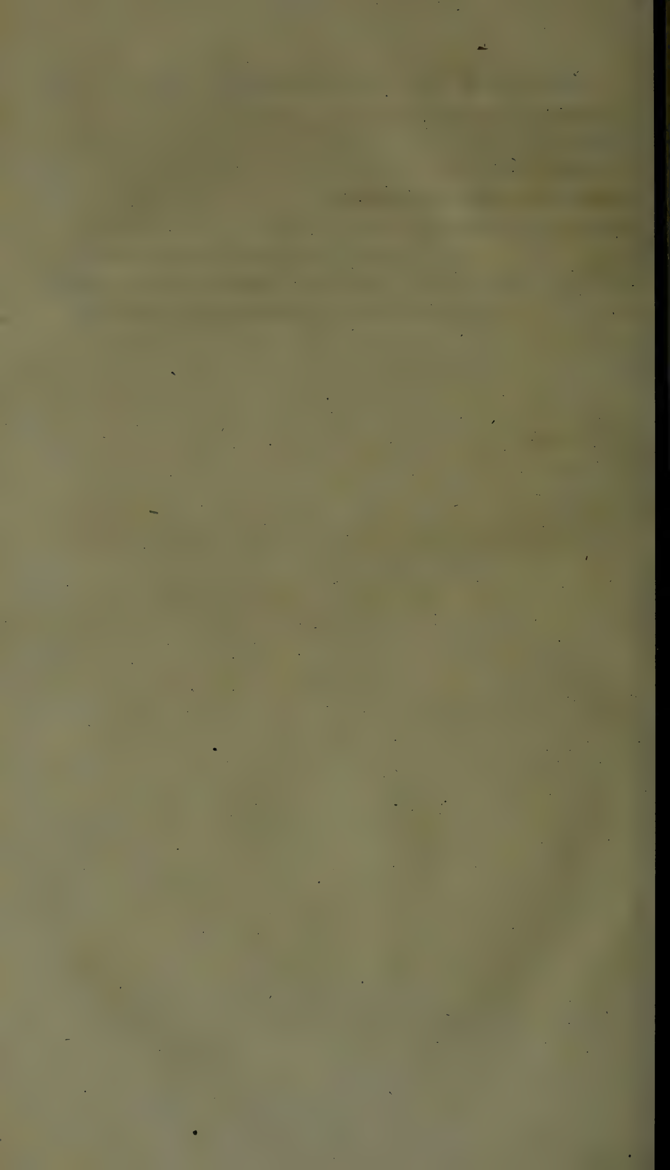
R.

S.

T.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE.

Cette édition, d'après le procédé D'HERHAN,

SE TROUVE,

A PARIS, chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Et chez A. Aug. Renouard, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL,

PAR VERTOT.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1689),

SOUS LE TITRE

DE *CONJURATION DE PORTUGAL*.

Entre les évènements les plus considérables de notre siècle, la révolution arrivée en Portugal en 1640 m'a toujours paru digne d'une attention particulière. On n'a peut-être jamais vu dans l'histoire d'autre conjuration qu'on puisse nommer juste, soit que l'on regarde les droits du prince, l'intérêt de l'état, l'inclination du peuple, ou même les motifs de la plupart des conjurés. On n'en a point vu qui ait été confiée à un si grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, et d'un tempérament si plein de feu, et par conséquent si peu propres au secret; qui ait eu enfin un succès aussi entier, et qui ait si peu coûté de sang.

Ces considérations m'ont inspiré le désir de m'instruire à fond des causes de cet évènement. Le loisir dont on jouit souvent malgré soi à la campagne m'a fait naître l'envie d'en écrire l'histoire; et j'avoue que des

raisons assez ordinaires aux auteurs, et qui ont après tout leur solidité, m'obligent présentement à la donner au public. J'ai à dire en sa faveur que c'est la première fois qu'elle a paru en notre langue dans une juste étendue, et comme un morceau détaché du corps de l'histoire générale; et je voudrois bien par là lui procurer quelque petit air de nouveauté que l'on demande à tous les livres, et que l'on a raison de demander.

Pour les mémoires dont je me suis servi, ce ne sont ni manuscrits rares, ni originaux précieux qui m'aient été communiqués par des personnes qui aient exigé de moi de ne les point citer : ce sont des livres assez communs (*a*), et quelques-uns même assez mal écrits, mais qui m'ont paru avoir un caractère d'exactitude et de fidélité. J'ai aussi consulté plusieurs personnes qui se sont fait conter l'affaire par des gens qui étoient à Lisbonne en ce temps-là; et de tout cela, avec un peu de méditation pour accorder et lier les faits entre eux, j'ai formé ce petit ouvrage. Je ne prétends point avoir dit tout ce qu'il falloit dire, ni même n'avoir point trop dit. Peut-être ai-je trop appuyé sur certains faits et sur certaines vues; et il se peut fort bien que je n'aie pas été assez exactement informé de tous les ressorts

(*a*) *Portugal restaurado* de Menezes; Caët. Passarel; *Lusitania reparata* de Macedo; Mercure françois de Renaudot; Siry, etc.; recueils différents de relations extraordinaires.

secrets de cette grande affaire : mais s'ils sont si secrets ils en sont d'autant plus suspects, et des motifs qu'on ne devine point sont souvent du nombre de ceux qu'on ne doit point deviner. Ce que je prétends, c'est de raconter la chose non comme elle est arrivée, mais comme je crois qu'elle est arrivée; et ce que j'espère, c'est que les lecteurs équitables se contenteront de la savoir comme un homme qui l'a étudiée assez long-temps, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui qui naît des choses mêmes qu'il raconte. Il me reste à dire un mot sur le droit de la maison de Bragance à la couronne de Portugal.

Dom Sébastien, roi de Portugal, qui périt malheureusement (*a*) en Afrique dans la bataille d'Arzille (*b*), ne laissa point d'enfants. Le cardinal dom Henri, son grand-oncle, lui succéda à la couronne, et, n'ayant régné que seize mois, on vit paroître après sa mort plusieurs princes et plusieurs princesses qui prétendoient à la couronne. Catherine, duchesse de Bragance, Philippe II, roi d'Espagne, le duc de Parme, le duc de Savoie, et dom Antoine, grand prieur de Crato, sortoient tous du roi don Emmanuel, père du cardinal roi, mais dans de différents degrés : il n'y avoit que la duchesse de Bragance et le roi d'Espagne qui se trou-

(*a*) 1578, 4 août.

(*b*) Ou Alcacer.

vassent dans le même degré, et le plus proche de la couronne. Catherine étoit fille de l'infant Edouard, et Philippe étoit fils de l'impératrice Elisabeth, tous deux enfants de dom Emmanuel. Le grand prieur n'étoit que fils naturel de l'infant don Louis, second fils de dom Emmanuel; mais il faisoit publier par ses partisans qu'il y avoit eu un mariage secret entre ce prince et sa mère. Catherine de Médicis, reine de France, députa aussi aux états généraux de Portugal pour représenter ses droits à la couronne, comme descendant d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut se mettre sur les rangs et tirer quelque avantage de ce que le roi don Henri étoit mort cardinal. On eut peu d'égards à toutes ces prétentions. Tout le monde convenoit, et les plus habiles jurisconsultes décidèrent que la duchesse de Bragance avoit le droit le plus apparent, non seulement parce que les lois du royaume excluent les princes étrangers de la succession à la couronne, mais encore par le droit de représentation, comme fille de l'infant Edouard, à qui l'impératrice Elisabeth sa sœur, mère du roi d'Espagne, n'eût pas pu la disputer. Ainsi cette duchesse auroit été reconnue pour reine de Portugal, du consentement de tout le royaume, si elle avoit eu les forces nécessaires pour soutenir ses légitimes prétentions.

PRÉFACE
DE L'ÉDITION DE 1711.

Quoique l'histoire de la conjuration de Portugal ait déja paru, on peut dire qu'on trouve, dans les différentes éditions qu'on en a faites depuis, comme un ouvrage nouveau, par les différents morceaux que l'auteur a jugé à propos d'y ajouter, et qui en sont même la cause ou des suites nécessaires; et c'est cette augmentation d'évènements qui a engagé à substituer le titre de *Révolutions* à celui de *Conjuration*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les chefs n'avoient pour objet que de rendre la couronne à un prince qu'ils en regardoient comme l'héritier légitime. L'auteur remonte sommairement jusqu'aux commencements de cette monarchie; il passe à la funeste révolution qui arriva sous le règne de dom Sébastien. On voit de quelle manière les Castillans, sous le règne de Philippe II, se rendirent maîtres de cet état, avec quelle heureuse témérité un petit nombre de fidalques et de gentilshommes portugais les en chassèrent sous le règne de Philippe IV; de nouvelles conjurations formées par les partisans et les créatures de ce prince pour y rétablir son autorité:

enfin l'auteur, après avoir fait voir le duc de Bragance sur le trône, descend jusqu'à l'abdication du roi Alphonse VI, son fils, et à la régence de dom Pèdre, père du roi qui règne aujourd'hui.

On verra dans cet ouvrage un prince qu'on croit du sang de nos rois, et sorti d'un petit-fils de Hugues Capet, signaler son zèle et son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, se faire de ses conquêtes un état souverain, et devenir la tige de la maison royale qui règne aujourd'hui si glorieusement; ses successeurs conserver les états qu'il leur avoit laissés par de nouvelles conquêtes; et, après avoir souvent triomphé de la puissance et de la valeur des Castillans leurs voisins, porter les armes en Asie et en Afrique, y faire des établissements considérables, et, ce qu'on ne peut trop estimer, y faire connoître le vrai Dieu, dont les barbares ignoroient jusqu'au saint nom.

Le roi dom Sébastien, à leur exemple, ne trouvant plus d'infidèles à combattre dans ses états, les va chercher jusqu'en Afrique, passe la mer avec une poignée de soldats, et entreprend avec plus de zèle que de prudence de détrôner un souverain grand capitaine, qui se trouvoit à la tête de soixante mille hommes, et qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa couronne passe sur la tête de don Henri, son grand-oncle, prince âgé

de soixante-sept ans, prêtre, cardinal et archevêque d'Evora, et qui ne régna que seize mois. Sa mort fait éclater les prétentions des différents princes qui se portoient pour ses héritiers. Philippe II, roi d'Espagne, le plus puissant de tous, décide la question par la force des armes; il se rend maître du Portugal par la valeur du fameux duc d'Albe, le plus grand capitaine des Castillans; et les successeurs de Philippe gouvernent ce nouvel état comme un pays de conquête.

Les Portugais, nation brave, courageuse, et impatiente du joug étranger, s'en délivrent par une conspiration presque générale de tous les ordres du royaume; le duc de Bragance est porté sur le trône, et, sans être ni soldat ni capitaine, il s'y maintient par sa prudence, par la douceur de son gouvernement, et surtout par l'habileté et les sages conseils de la reine sa femme. Après sa mort cette princesse fait éclater sa capacité dans le grand art de régner pendant une régence tumultueuse, et encore plus agitée par des intrigues de cour que par les armes des Castillans; enfin on verra un fils peu reconnoissant, qui, à la faveur de sa majorité, l'éloigne du gouvernement, mais qui dans la suite perd lui-même son autorité par l'habileté d'un frère qui, sur des raisons autorisées par les lois et soutenues du crédit et de la force de ce prince, le priva de

sa liberté, de sa couronne, et lui enleva jusqu'à la reine sa femme, qu'il épousa depuis.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet ouvrage, qu'on a tirés d'historiens portugais et espagnols; on les a préférés aux étrangers, et surtout dans les endroits où les écrivains partisans de la cour d'Espagne conviennent de bonne foi des avantages que remportèrent les Portugais dans cette fameuse révolution. On ose espérer que les lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un écrivain qui n'est ni Castillan, ni Portugais, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui de la vérité, et qui naît du fond même des évènements qu'il rapporte.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL

Le Portugal fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, et dont la plupart des provinces portent le titre de royaume; celui de Portugal est situé à l'occident de la Castille, et sur les rivages de l'Océan les plus au couchant de l'Europe : ce petit état n'a au plus que cent dix lieues de longueur et cinquante dans sa plus grande largeur; le terroir en est fertile, l'air sain, et les chaleurs ordinaires sous ce climat se trouvent tempérées par des vents rafraîchissants et par des pluies fécondes. La couronne est héréditaire, l'autorité du prince absolue; il se sert utilement du redoutable tribunal de l'inquisition comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la religion, mais plus superstitieux que dévots; tout est prodige parmi eux; et le ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitants du pays; leurs historiens les font descendre de la postérité de Tubal : on ne peut guère remonter plus haut, même

avec le secours de la fable; chaque nation a sa chimère au sujet de son origine. Ce qui est de certain, c'est que les Carthaginois et les Romains se disputèrent l'empire de ces provinces, et l'ont possédé successivement. Les Alains, les Suèves et les Vandales, et toutes ces nations barbares qui, sous le nom général de Goths, inondèrent l'empire vers le commencement du cinquième siècle, s'emparèrent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelquefois des rois particuliers, et quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des princes qui régnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitième siècle (*a*), et sous le règne de Roderic, le dernier roi des Goths, que les Maures, ou pour mieux dire les Arabes, sujets du calife Valid Almanzor, passèrent d'Afrique en Espagne, et s'en rendirent les maîtres. Le comte Julien, seigneur espagnol, les introduisit dans le pays, et facilita leur conquête pour se venger de l'outrage que Roderic avoit fait à sa fille.

Ces infidèles étendirent leur domination depuis le détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les chrétiens se réfugièrent sous le commandement du prince Pélage (*b*), qui y jeta les fondements du royaume de Léon ou d'Oviédo.

Le Portugal suivit la destinée des autres provinces d'Espagne, il passa sous la domination des Maures; ces infidèles y établirent différents gouverneurs, qui, après la mort du grand Almanzor, se rendirent indépendants,

(*a*) 712.
(*b*) 717.

et s'érigèrent en petits souverains. L'émulation et la différence d'intérêt les désunit, et le luxe et la mollesse achevèrent de les perdre.

Henri, comte de Bourgogne (*a*), et issu de Robert, roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du douzième siècle. Ce prince, animé du même zèle qui forma en ces temps-là tant de croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les infidèles. Il fit ses premières armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar, ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid. Il se distingua dans ces guerres de religion par une valeur extraordinaire. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, lui confia depuis le commandement de ses armées. On prétend que le prince français défit les Maures en dix-sept batailles rangées, et qu'il les chassa de cette partie du Portugal qui est vers le nord. Le roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand capitaine, lui donna en mariage une des princesses ses filles, appelée Thérèse, et ses propres conquêtes pour dot et pour récompense. Le comte les étendit par de nouvelles victoires. Il assiégea et prit les villes de Lisbonne, de Visée et de Conimbre; il eut le même succès dans les trois provinces entre Douro et Minia. Henri en forma une souveraineté considérable, et, sans être roi, et sans en avoir pris le titre, il jeta les fondements du royaume de Portugal.

Le prince Alphonse son fils succéda à sa valeur et à ses états; il les augmenta même par de nouvelles con-

(*a*) Théodore Godefroi, dans son *Traité de l'origine des rois de Portugal.*

quêtes. Ce sont des héros qui fondent des empires, et des lâches qui les perdent. Les soldats du comte Alphonse le proclamèrent roi après une grande victoire qu'il avoit remportée contre les Maures (*a*); et les états généraux, assemblés à Lamego, lui confirmèrent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs. Ce fut dans cette assemblée des principaux de la nation qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. « Que le seigneur Alphonse, roi, « vive, et qu'il règne sur nous, » ainsi que le porte le premier article de ces lois. « S'il a des enfants mâles, « qu'ils soient nos rois; le fils succédera au père, puis « le petit-fils, et ensuite le fils de l'arrière petit-fils, et « ainsi à perpétuité dans leurs descendants.

ARTICLE II.

« Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie de son « père, le second fils, après la mort du roi son père, « sera notre roi; le troisième succédera au second, le « quatrième au troisième, et ainsi des autres fils du roi.

ARTICLE III.

« Si le roi meurt sans enfants mâles, le frère du roi, « s'il en a un, sera notre roi; mais pendant sa vie seu- « lement. Car, après sa mort, le fils de ce dernier roi « ne sera pas notre roi, à moins que les évêques et les « états ne l'élisent, et alors ce sera notre roi, sans quoi « il ne pourra l'être.

ARTICLES IV ET V.

« Si le roi de Portugal n'a point d'enfant mâle, et

(*a*) 1139.

« qu'il ait une fille, elle sera reine après la mort du roi,
« pourvu qu'elle se marie avec un seigneur portugais;
« mais il ne portera le nom de roi que quand il aura un
« enfant mâle de la reine qui l'aura épousé. Quand il
« sera dans la compagnie de la reine, il marchera à sa
« main gauche, et ne mettra point la couronne royale
« sur sa tête.

ARTICLE VI.

« Que cette loi soit toujours observée, et que la fille
« aînée du roi n'ait point d'autre mari qu'un seigneur
« portugais, afin que les princes étrangers ne devien-
« nent point les maîtres du royaume. Si la fille du roi
« épousoit un prince ou un seigneur d'une nation étran-
« gère, elle ne sera pas reconnue pour reine, parce que
« nous ne voulons point que nos peuples soient obli-
« gés d'obéir à un roi qui ne seroit pas né portugais,
« puisque ce sont nos sujets et nos compatriotes qui,
« sans le secours d'autrui, mais par leur valeur et aux
« dépens de leur sang, nous ont fait roi. »

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en augmentèrent l'éclat et la puissance par les conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, et depuis dans l'Amérique. On ne peut donner de trop justes louanges aux Portugais, qui, dans ces entreprises si éloignées et si surprenantes, n'ont pas fait paroître moins de courage que de conduite; mais parmi les avantages que leur ont donnés des conquêtes si étendues, ils ont celui de porter la religion chrétienne et la connoissance du vrai Dieu

dans les royaumes idolâtres, et chez des barbares où des missionnaires portugais n'ont pas fait des conquêtes spirituelles moins considérables. Tel étoit le royaume de Portugal vers l'an 1557, quand le roi dom Sébastien monta sur le trône; il étoit né posthume et fils du prince dom Juan, qui étoit mort avant le roi dom Juan III, son père, fils du grand roi Emmanuel.

Dom Sébastien n'avoit guère plus de trois ans quand il succéda au roi son aïeul (*a*); on confia pendant sa minorité la régence de l'état à Catherine d'Autriche son aïeule, fille de Philippe I, roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Dom Alexis de Menezès, seigneur qui faisoit profession d'une piété singulière, fut nommé pour gouverneur du prince; et le père dom Louis de Camara, de la compagnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même temps des sentiments pleins de gloire et dignes d'un souverain; mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menezès n'entretenoit dom Sébastien que des conquêtes que les rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le jésuite de son côté lui représentoit à tous moments que les rois, qui ne tenoient leur couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs états, et surtout dans tant de pays éloignés où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuses et guerrières,

(*a*) 1557.

mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu; il ne parloit plus que d'entreprises et de projets de conquêtes; et à peine eut-il pris le gouvernement de ses états, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment tantôt avec des officiers, et souvent avec des missionnaires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile qui s'étoit allumée dans le royaume de Maroc lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle et son courage. Mulei Mahamet avoit succédé à Abdala son père, dernier roi de Maroc; mais Mulei Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le trône à son préjudice, et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appeloit successivement à la couronne les frères du roi préférablement à ses propres enfants. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu. Mulei Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses états et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à dom Sébastien que, malgré sa disgrâce, il avoit encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets qui n'attendoient que son retour pour se déclarer; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué d'une maladie mortelle qui le consumoit insensiblement; que le

prince Hamet, frère de Moluc, étoit peu estimé dans sa nation; que dans cette conjoncture il n'avoit besoin que de quelques troupes pour paroître sur les frontières; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets; et que si, par son secours, il pouvoit recouvrer sa couronne, il la tiendroit à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattoit d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc : en vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée; son zèle, son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois; les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentoit que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter, et comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avoit un corps de quarante mille

hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandoit que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étoient accourus à son secours; mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venoient à tous moments escarmoucher à la vue du camp, et ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de dom Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchements, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine; le roi barbare s'éloigna d'abord comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive; il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite; mais Moluc ne le vit pas plus tôt éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant pour enfermer toute

l'armée chrétienne. Il avoit mis le prince Hamet son frère à la tête de ce corps; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement; mais que s'il étoit assez lâche pour fuir, il l'étrangleroit de ses propres mains, et qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, et sa foiblesse étoit si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux évènements qui pouvoient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides-de-camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière comme s'il eût été encore en vie; en quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers moments de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; et, autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent en-

suite et se chargèrent avec beaucoup de fureur; tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupoit le roi de Maroc; ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière, et, plein de colère et de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposoient en vain à son passage; il se fit faire jour à coups d'épée; mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plus tôt qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis; les chrétiens paroissoient jusque-là avoir de l'avantage, mais la cavalerie des Maures, qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de dom Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent, en se retirant, sur leur infanterie, et elles y portèrent avec la crainte le désordre et la confusion.

Les infidèles se jetèrent aussitôt le cimeterre à la main dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils

vainquirent sans peine des gens étonnés et déja vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage : les uns se mettoient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchoient leur salut dans la fuite ; mais comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontroient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avoient massacrés, et que lui-même avoit pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen (*a*). Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et dom Sébastien par les armes (*b*).

Le cardinal dom Henri, son grand oncle, lui succéda; il étoit frère de Jean III, son aïeul, et fils du roi Emmanuel : mais comme ce prince étoit prêtre, et d'ailleurs infirme, et âgé de plus de soixante et sept ans, ceux qui prétendoient à la couronne ne la regardoient sur sa tête que comme un dépôt, et chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendants étoient en grand nombre, et la plupart sortis du roi Emmanuel, quoiqu'en différents degrés. Philippe II, roi d'Espagne, Catherine de Por-

(*a*) Le 4 août 1578.

(*b*) Conneltagio, liv. II.

tugal, femme de dom Jacques, duc de Bragance, le duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, chevalier de Malte et grand prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différents écrits au nom de ces princes, et dans lesquels les jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler.

Philippe étoit fils de l'infante Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. La duchesse de Bragance sortoit du prince dom Edouard, fils du même roi Emmanuel. Le duc de Savoie étoit fils de la princesse Béatrix, sœur cadette de l'impératrice, et le duc de Parme avoit pour mère Marie de Portugal, fille cadette du prince Edouard, et sœur aînée de la duchesse de Bragance. Le grand prieur étoit fils naturel de dom Louis de Béja, second fils du roi Emmanuel et de Violante de Gomez, dite la Pélicane, l'une des plus belles personnes de son temps, et qu'Antoine son fils prétendoit que le prince avoit épousé secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, et demandoit cette couronne comme issue d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le roi étoit cardinal, comme si la couronne eût été un bénéfice dévolu à la cour de Rome. On eut peu d'égard à ces prétentions étrangères, la plupart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession regardoit principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bra-

gance. Cette duchesse étoit aimée; son mari sortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des rois de Portugal, et elle prétendoit la couronne de son chef parce qu'elle étoit Portugaise, et que, par les lois fondamentales du royaume, les princes étrangers en étoient exclus, comme nous le venons de dire au commencement de cet ouvrage. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux ducs de Savoie et de Parme, mais il ne prétendoit pas qu'un roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal, d'autant plus que ce petit royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des rois de Castille. Ils avoient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal roi étoit obsédé par leurs sollicitations : il n'osa toucher à cette grande affaire, et peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur; il vouloit vivre et régner, et il renvoya à une jonte la discussion des droits des prétendants, dont on ne devoit décider qu'après sa mort.

Ce prince ne régna que dix-sept mois : sa mort (*a*) remplit le Portugal de troubles et de divisions; chacun prenoit parti entre les prétendants suivant son inclination. Les plus indifférents attendoient le jugement de la jonte que le feu roi avoit établie par son testament; mais Philippe, qui n'ignoroit pas que de si grands intérêts ne se terminoient pas par l'avis des jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, et commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

(*a*) 1580.

Il ne paroît point que le duc de Bragance se mît en état de soutenir ses droits par la voie des armes; il n'y eut que le grand prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans : la populace l'avoit proclamé roi, et il en portoit le titre comme s'il l'eût reçu des états du royaume. Ses amis levèrent quelques troupes en sa faveur, mais le duc d'Albe les tailla en pièces, tout plia devant un aussi grand capitaine que le général espagnol. Les Portugais, peu unis entre eux, sans généraux, sans troupes réglées, et sans autres forces que leur animosité naturelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions; la plupart des villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime (*a*) : ce prince prit possession de ce royaume (*b*) comme petit neveu et héritier du roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût le plus sûr : ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs. Philippe III et Philippe IV, son fils et son petit-fils, traitèrent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels que comme des peuples soumis par les armes et par le droit de la guerre; et ce royaume devenoit insensiblement province d'Espagne, comme il l'avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination castillane. Les grands du royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dûs à leur rang, de peur d'ex-

(*a*) Etats de Tomar.
(*b*) 1581.

citer les soupçons des ministres espagnols dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance et par son mérite, pour être suspect et persécuté. La noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, et le peuple étoit accablé d'impôts.

Le comte duc d'Olivarès (*a*), premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes : il savoit qu'une antipathie ancienne et comme naturelle rendroit toujours, quoi qu'il pût faire, la domination espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les charges et les gouvernements remplis par des étrangers ou par des gens souvent tirés de la poussière, mais qui avoient le mérite d'être entièrement dévoués à la cour. Ainsi il prétendoit avoir assuré l'autorité de son maître en laissant les grands sans emploi, en tenant la noblesse éloignée des affaires, et rendant peu à peu le peuple si pauvre qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela il tiroit de ce royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens et d'hommes propres à porter les armes, et les faisoit servir dans les guerres étrangères, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du gouvernement.

Mais cette politique qui auroit pu réussir, portée jusqu'à un certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la cour d'Espagne que par le caractère du premier ministre, qui étoit naturellement

(*a*) 1640.

dur et inflexible. On ne gardoit plus de mesures en Portugal; on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple : il sembloit que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un pays ennemi plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, et ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs misères que dans le changement de l'état, songèrent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit toujours paru injuste, et qui devenoit tyrannique et insupportable (*a*).

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal (*b*) en qualité de vice-reine; mais ce n'étoit qu'un titre éclatant auquel la cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires et presque toute l'autorité étoient entre les mains de Michel Vasconcellos, portugais, qui faisoit la fonction de secrétaire d'état auprès de la vice-reine, mais en effet ministre absolu et indépendant. Il recevoit directement les ordres du comte duc, dont il étoit créature, et auquel il étoit devenu agréable et nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal; et, par un esprit d'intrigue qui faisoit réussir ses plus secrètes intentions, il faisoit naître des haines et des inimitiés entre les grands du royaume, qu'il fomentoit habilement par des grâces et des distinctions affectées qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient qu'elles

(*a*) Lusitania liberata, lib. III, cap. 1.
(*b*) 1640.

excitoient le dépit et la jalousie des autres. Ces divisions, qui s'entretenoient entre les premières maisons, faisoient la sûreté et le repos du ministre, persuadé que tant que les chefs de ces maisons seroient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulières, ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince étoit né d'une humeur douce, agréable, mais un peu paresseuse : son esprit étoit plus droit que vif ; dans les affaires il alloit toujours au point principal ; il pénétroit aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le duc Théodose son père, qui étoit d'un tempérament impétueux et plein de feu, avoit tâché de lui laisser comme par succession toute sa haine contre les Espagnols, et les lui avoit toujours fait regarder comme des usurpateurs d'une couronne qui lui appartenoit. Il avoit fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un prince qui pouvoit espérer de remettre cette couronne sur sa tête, et toute l'ardeur et le courage nécessaires pour tenter une si haute et si périlleuse entreprise (a).

Dom Juan avoit pris à la vérité tous les sentiments du duc son père, mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille et modéré. Il haïssoit les Espagnols, mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur in-

(a) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. I.

justice. Il avoit de l'ambition, et il ne désespéroit pas de monter sur le trône de ses ancêtres; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience que le duc Théodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vûe ce dessein, sans hasarder mal à propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite, qui étoit des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le duc Théodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le comte duc le faisoit observer de si près que, si sa vie oisive et voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bientôt pénétré; et si on l'eût pénétré, c'étoit fait de son repos et de sa fortune. La cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, et ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son pays.

La plus fine politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols que celle qu'il tenoit par un penchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la couronne, n'étoient pas des crimes; mais, selon les lois de la politique, il étoit assez criminel puisqu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien, il savoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, et il le prit autant par inclination que par raison. Il falloit pour diminuer son crime, c'est-à-dire pour se faire moins redouter et pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, et qu'il ne fût et ne parût occupé que de divertisse-

ments et de plaisirs. Il faisoit parfaitement bien ce personnage : on ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des ducs de Bragance, que parties de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter et à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin il sembloit que la nature et la fortune avoient conspiré l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là, l'autre à disposer les affaires d'une manière qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire roi, mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un gouvernement doux, sage, et plein de modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon : mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, et dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier ministre. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nouvelles impositions, s'étoit soulevé, et, dans la chaleur de la sédition, il étoit échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la maison de Bragance (*a*). On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avoit manqué contre ses véritables intérêts en laissant dans un royaume nouvellement conquis une maison aussi

(*a*) Caëtan Passar, lib. I.

riche, et dont les droits à la couronne étoient si évidents.

Cette considération détermina le conseil d'Espagne à s'assurer du duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal (*a*). On lui offrit d'abord le gouvernement du Milanez, qu'il refusa en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie pour se bien acquitter d'un emploi si important et si difficile.

Le ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons, mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la cour. (*b*) Le voyage que le roi devoit faire sur les frontières d'Arragon, pour punir la revolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la noblesse de son pays se joindre aux troupes de Castille dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, et où le roi commanderoit en personne. Le ministre d'Espagne, pour affoiblir la noblesse portugaise, avoit fait publier un édit du roi Philippe IV qui ordonnoit à tous les fidalques de se rendre incessamment dans l'armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs fiefs relevants de la couronne, et il se flattoit que le duc de Bragance, comme connétable né du Portugal, ne pourroit pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la cour, il démêla aisément l'artifice, et il pria le ministre de faire agréer au roi ses

(*a*) 1639.

(*b*) 1640, mai.

excuses, sous prétexte de la grande dépense que sa naissance et son rang l'eussent obligé de faire, et qu'il n'étoit pas, disoit-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublés commencèrent à alarmer le ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille et pacifique du duc de Bragance, il craignit qu'on ne lui eût fait apercevoir des droits qu'il avoit à la couronne, et que la tentation de régner dans son pays ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainsi concevant de quelle importance il étoit au roi de se rendre maître de la personne de ce prince, il n'oublia rien pour y réussir : mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, et de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincère et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étoient en guerre : la flotte française avoit paru sur les côtes de Portugal; cela fournit au ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il falloit dans ce royaume un général pour commander les troupes qui étoient destinées pour la défense des côtes où les François pouvoient faire quelques descentes. Il lui en envoya la commission, mais accompagnée de tant d'agréments, et revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les villes qui en avoient besoin, augmenter ou changer les garnisons, et disposer des vaisseaux qui se trouvoient dans les ports, qu'il sembloit, par une confiance aveugle, lui

livrer le royaume entier en sa puissance. Mais le piège n'en étoit que mieux caché. (a) Il avoit envoyé en même temps un ordre secret à don Lopez Ozorio, qui commandoit la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il apprendroit que seroit le duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers, et cet Espagnol devoit l'attirer sur ses vaisseaux en lui donnant quelque fête, et l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement : une violente tempête surprit l'amiral espagnol, fit périr plusieurs de ses vaisseaux, et dissipa le reste sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le comte duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès : il lui sembloit que le hasard seul et la fortune avoient sauvé le duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté si don Lopez eût pu arriver dans les port du royaume, comme il l'avoit projeté. Il tourna l'artifice d'un autre côté; il écrivit à ce prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, et comme s'il eût partagé avec lui le ministère et le gouvernement de l'état. Il se plaignoit par sa lettre du malheur de la flotte dans un temps où les ennemis étoient redoutables; qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes de Portugal, le roi souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les places et les ports de ce royaume où les François pouvoient faire quelque insulte, et lui envoyoit en même temps une ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes s'il en étoit besoin, et fournir aux frais de son voyage.

(a) De Bello lusitano, lib. I.

Cependant les gouverneurs des citadelles, qui étoient la plupart Espagnols, avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne s'ils en trouvoient l'occasion favorable, et de le faire passer aussitôt en Espagne (a).

Le duc de Bragance, trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées et trop peu conformes à la conduite ordinaire du ministre pour être sincères, s'en défia, et le fit tomber dans le piège même qu'il lui tendoit. Ce prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptoit avec bien de la joie l'emploi de général que le roi lui donnoit, et qu'il espéroit par son application et son zèle pour son service justifier son choix et mériter la grâce dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envisager de plus près qu'il n'étoit pas impossible de remonter sur le trône de ses pères, il se servit du pouvoir de sa charge pour placer ses amis dans les emplois et dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles créatures, et, lorsqu'il visita les places, il se fit toujours si bien accompagner qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu faisoit murmurer hautement toute la cour d'Espagne (b). Comme on ne pénétroit point les raisons du ministre, qui n'étoient connues que du roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au prince, parce qu'il étoit allié de la maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à

(a) Caëtan Passar, p. 1.
(b) Ibid.

confier toute l'autorité de général des troupes de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce royaume; que c'étoit armer ses droits, et l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son souverain. Mais le roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution qu'il s'aperçut qu'on étoit bien éloigné de pénétrer son secret. Ainsi le duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal; et ce fut dans ce voyage qu'il jeta les premiers fondements de son élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il passoit; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur et de bonté; il réprimoit l'insolence du soldat, et en même temps combloit de louanges les officiers; il les gagnoit par toutes les récompenses dont il étoit maître; son honnêteté charmoit la noblesse; il la recevoit avec des distinctions obligeantes, et selon le mérite et la qualité de chacun : enfin il répandoit des biens partout où il passoit, il s'acquéroit encore plus d'amis par les grâces qu'on espéroit de lui que par celles qu'il faisoit; de sorte que ceux qui le voyoient croyoient ne souhaiter que leur bonheur en faisant des vœux pour son élévation.

Les partisans de ce prince de leur côté n'oublioient rien pour établir sa réputation. Pinto Ribeiro, intendant de sa maison, étoit celui de tous qui travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires, et à réduire dans un plan exact les vues qu'il avoit pour la grandeur de son maître. C'étoit un homme actif, vigi-

lant, consommé dans les affaires, et qui avoit une passion violente pour l'élévation du duc, sans doute parce qu'il se flattoit d'avoir un jour beaucoup de part au ministère s'il pouvoit venir à bout de le faire régner. Ce prince lui avoit avoué plusieurs fois qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le trône (*a*), mais qu'il n'étoit point résolu de tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'auroit rien à perdre; que cependant il pouvoit toujours ménager les esprits et lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, et qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traiter (*b*).

Pinto travailloit depuis long-temps dans Lisbonne avec beaucoup d'application à remarquer les mécontents et à en faire de nouveaux (*c*). Il répandoit secrètement des plaintes contre le gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manières plus retenues, selon le caractère et la qualité des personnes avec qui il se trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Espagnols étoit si générale, qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution; et il n'y avoit point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avoit pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto faisoit souvenir les gens de qualité des emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs maisons quand le Portugal étoit gouverné par ses princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la noblesse que

(*a*) Lusitania liberata, lib. III, cap. 2.

(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 9.

(*c*) Idem, ibidem.

l'arrière-ban que le roi avoit convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisoit envisager cette expédition comme un exil dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine; qu'outre la grande dépense ils auroient à souffrir les hauteurs ordinaires des Espagnols, et que la politique d'Espagne ayant un intérêt secret à perdre les plus braves, on les exposeroit toujours aux occasions où il y auroit plus de périls à essuyer, sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvoit avec des bourgeois et des marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols, qui avoient ruiné Lisbonne et tout le Portugal en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misère extrême où ils étoient réduits sous une domination si tyrannique, et de la félicité des peuples (*a*) qui s'en étoient si généreusement délivrés.

Enfin il faisoit souvenir le clergé en combien de rencontres on avoit violé ses privilèges et les immunités de l'église; que les bénéfices et les dignités les plus considérables du royaume étoient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite et à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savoit être mécontents il tournoit habilement le discours sur les qualités de son maître pour sonder les inclinations. Il se plaignoit de la vie oisive où ce prince paroissoit enseveli; qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul remédier efficacement à tant de désordres eût si peu d'affection pour son pays, et même tant d'indifférence pour sa propre grandeur :

(*a*) Hollandais, Catalans.

et remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusqu'à flatter les uns du glorieux titre de libérateurs de la patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'état.

Il sut ménager si heureusement les esprits qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier il assembla enfin un nombre considérable de noblesse, et à la tête se trouva l'archevêque de Lisbonne.

Ce prélat étoit d'une des meilleures maisons du royaume *(a)*, savant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssoit réciproquement parce qu'ils lui préféroient l'archevêque de Brague *(b)*, créature de la vice-reine, qu'ils avoient fait président de la chambre d'Opaço, et à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formèrent cette assemblée, dom Michel d'Almeida s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable vieillard qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite; il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune; il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentiments avec beaucoup de courage et de fermeté, sans que les prières de sa famille et les conseils de ses amis l'eussent pu obliger d'aller au palais et de faire sa cour aux ministres d'Espagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit de

(a) D'Acugna.

(b) Dom Sébastien de Mattos de Norogna.

venu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jeta les yeux pour se déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne couroit aucun risque avec un homme de ce caractère, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'archevêque, s'y trouva aussi avec dom Louis son fils, dom Louis d'Acugna, neveu de ce prélat, et qui avoit épousé la fille de dom Antoine d'Almada; le grand veneur Mello, dom George son frère, Pierre Mendoze, dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, et plusieurs officiers de la maison royale, dont les charges étoient devenues des titres inutiles depuis que le Portugal avoit perdu ses rois naturels (*a*).

Dans cette assemblée l'archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du royaume depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Philippe II, pour assurer sa conquête, avoit fait périr un nombre infini de noblesse; qu'il n'avoit pas épargné les ecclésiastiques, témoin ce fameux bref d'absolution (*b*) qu'il avoit obtenu du pape pour deux mille prêtres et religieux qu'il avoit fait mourir pour assurer son usurpation; que depuis ces malheureux temps les Espagnols n'avoient point changé de politique; qu'ils avoient, sous différents prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite qui ne pouvoient être accusées que d'aimer trop leur pays; qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée dont la vie et les

(*a*) Lusitania liberata, lib. III.
(*b*) Conestagio.

biens fussent en sûreté; que la noblesse étoit méprisée, les grands reculés du gouvernement, sans emplois et sans considération; que l'église n'avoit eu que d'indignes ministres depuis que Vasconcellos faisoit des bénéfices la récompense de ses créatures; que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs, et les villes désertes par les soldats qu'on prenoit par force pour les envoyer en Catalogne; que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la noblesse sous prétexte de l'arrière-ban, étoient le dernier coup de la politique du ministre qui se vouloit défaire des gentilshommes, seul obstacle dans le royaume à ses pernicieux desseins; que le moindre mal qui leur en pouvoit arriver étoit un exil très long; qu'ils vieilliroient comme malheureux étrangers dans le fond de la Castille pendant que de nouvelles colonies s'empareroient de leurs biens comme dans un pays de conquête; que l'idée funeste de tant de malheurs lui feroit souhaiter la mort plutôt que de voir la ruine entière et la destruction de son pays, s'il n'espéroit qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seroient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvela dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-temps. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices : il avoit enlevé à d'autres des charges et des gouvernements héréditaires pour y placer ses créatures : plusieurs avoient gémi long-temps dans les prisons pour satisfaire aux soupçons des Espagnols : quelques-uns regrettoient encore

leurs pères, leurs frères ou leurs amis retenus à Madrid ou envoyés en Catalogne comme de malheureux otages de la fidélité de leurs compatriotes. Enfin il n'y en avoit aucun qui, dans l'intérêt général, ne trouvât une injure particulière à venger. Le voyage de Catalogne excitoit surtout leur colère et leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leur secours que le dessein de les ruiner qui engageoit la cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considérations, jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçus, achevèrent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer sûrement un joug qui leur paroissoit si pesant; et, n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprochèrent leur patience comme une bassesse et une lâcheté, et convinrent enfin de la nécessité pressante de chasser les Espagnols; mais ils se partagèrent sur l'espèce du gouvernement qu'ils devoient choisir.

Une partie de l'assemblée penchoit à un gouvernement républicain à peu près semblable à celui de Hollande (*a*); l'autre partie souhaitoit un roi (*b*); et entre ceux-ci quelques-uns proposèrent le duc de Bragance, d'autres le marquis de Villaréal, et d'autres enfin le duc d'Aveïro, tous trois princes du sang royal de Portugal; et chacun prenoit son parti selon son inclination et ses intérêts particuliers. Mais l'archevêque, qui étoit dévoué à la maison de Bragance, se servant habilement de toute l'autorité de son caractère, leur re-

(*a*) Lusitania liberata, pag. 525.
(*b*) Caëtan Passar, de Bello lusitano.

montra avec beaucoup de force que le choix du gouvernement n'étoit point arbitraire; qu'ils ne pouvoient en conscience rompre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, si ce n'étoit pour rendre justice à l'héritier légitime de la couronne; que tout le monde savoit qu'elle appartenoit au duc de Bragance, et ainsi qu'il falloit se déterminer ou à le reconnoître pour leur roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens, et le nombre considérable des vassaux de ce prince, dont presque le tiers du royaume relevoit, que dans le dessein de chasser les Espagnols ils ne pouvoient raisonnablement espérer d'y réussir, s'ils ne l'avoient à leur tête, et que, pour l'y engager, ils devroient lui offrir la couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables comme premier prince du sang. Delà il passa à ses bonnes qualités; il fit valoir sa prudence, sa sagesse, et surtout la douceur et la bonté qui paroissoient dans sa conduite : enfin il sut tourner si heureusement les esprits, qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur roi, et ils convinrent avant que de se séparer qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce dessein. L'assemblée se sépara, et on demeura d'accord des jours et de l'heure que l'on se rassembleroit pour délibérer sur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt et heureux succès.

Pinto voyant les esprits disposés en faveur de son maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les conjurés par sa présence,

et de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous les ressorts de cette affaire sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier qui auroit été animé seulement par le zèle du bien public. Il faisoit semblant de douter que son maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hasardeuses et qui demandent beaucoup de suite et d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultés qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pu prendre qu'il s'entendoit avec son maître, et telles néanmoins que, n'étant pas assez grandes pour les décourager, elles n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur et à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto le duc partit quelques jours après de Villaviciosa, et arriva à Almada, qui est un château proche de Lisbonne, et dont il est seulement séparé par le Tage, comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisoit de toutes les places fortes du royaume. Il avoit un équipage si magnifique, et il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité et d'officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un roi qui prend possession de son royaume qu'à un simple gouverneur de province qui visite les places de son gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne, qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la vice-reine. Lorsqu'il entra la grande cour du palais et toutes les avenues se trouvèrent remplies d'un nombre infini de peuple qui s'empressoit pour le voir passer : toute la noblesse se rendit auprès de lui pour l'accom-

pagner chez la vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la ville, et il se répandit dans tous les esprits tant de joie de le voir, qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un héraut au peuple pour le proclamer roi, ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête.

Mais ce prince étoit trop sage et trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger et inconstant : il savoit combien il y a loin de ces vains applaudissements, où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvements constants qui sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi, après avoir pris congé de la vice-reine, il se retira à Almada sans vouloir même descendre à l'hôtel de Bragance, ni passer par la ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressements du peuple n'avoient déja que trop alarmés.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son maître : il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, et lui faire même une espèce de violence pour l'engager à recevoir la couronne et assurer par-là le salut de l'état. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois conjurés qui conféreroient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada, et Mendoze, se rendirent chez lui la nuit, et, ayant été introduits secrètement dans le cabinet du prince, d'Almada, qui portoit la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice et de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats; qu'il étoit trop éclairé pour ne pas s'apercevoir avec quelle application le ministre cherchoit à le perdre; qu'il n'avoit d'asile, pour échapper à ses mauvais desseins, que le trône, et que, pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité qui sacrifieroient leurs biens avec plaisir, et qui étoient tous prêts à exposer leurs vies pour ses intérêts et pour venger la nation de la tyrannie des Castillans.

Il lui dit ensuite que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint et de Philippe II, où les Espagnols donnoient des lois et se faisoient craindre presque dans toute l'Europe; que cette monarchie, qui embrassoit autrefois de si vastes desseins, avoit bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée et souvent battue par les Français et les Hollandais qui lui faisoient la guerre; que la Catalogne seule occupoit toutes ses forces; qu'elle étoit sans troupes considérables, sans argent, et gouvernée par un prince foible, qui étoit gouverné lui-même par un ministre odieux à tout le royaume.

Il lui fit envisager l'alliance et la protection qu'il

pouvoit espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche; que la Hollande et la Catalogne lui apprenoient ce qu'il devoit attendre d'un grand ministre (*a*) dont le génie sublime et élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la maison d'Autriche; que la mer lui ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires; enfin que le royaume se trouvant délivré de la plupart des garnisons castillanes que le roi d'Espagne avoit été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa maison, et sa vie, en sûreté, et pour délivrer son pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du duc de Bragance; mais, se renfermant dans le caractère froid et modéré qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux députés, qu'il ne sembloit ni leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter (*b*).

Il leur dit qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le royaume, et que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop louer le zèle qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, et qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vues favorables qu'ils avoient pour ses intérêts: mais après tout qu'il doutoit qu'il fût encore

(*a*) Le cardinal de Richelieu.

(*b*) Caëtan Passar, lib. I, p. 13.

temps de songer à des remèdes aussi violents que ceux qu'on lui proposoit, et qui avoient toujours des suites terribles quand ils ne réussissoient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manières si caressantes et des remercîments si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugèrent bien que leur députation avoit été agréablement reçue; mais qu'après tout ils ne devoient guère attendre que le prince fît d'autres pas dans cette entreprise que d'y donner son consentement, quand ils l'auroient mise en état, et que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussitôt à Villaviciosa avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, et qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusque-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du duc de Medina Sidonia, grand d'Espagne, et gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, et cette inclination étoit peu à peu devenue une passion démesurée pour la gloire et pour l'élévation. Le duc son père, qui s'étoit aperçu qu'on ne devoit pas moins attendre de son esprit que de son courage, avoit pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singulière. Il avoit mis auprès d'elle des personnes habiles, qui lui avoient inspiré des sentiments pleins

de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, et comme la première vertu des princes (*a*). Elle s'étoit appliquée de bonne heure à démêler les différents caractères des hommes, et à deviner par les dehors les plus fins et les plus délicats les sentiments les plus cachés de ceux qu'elle voyoit; et par cette attention elle étoit devenue si habile et si pénétrante, qu il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des courtisans les plus dissimulés. En un mot il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes et glorieuses, ni lumières pour trouver les moyens d'y parvenir. Ses manières étoient nobles, grandes, aisées, et pleines d'une certaine douceur majestueuse qui inspiroit de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchoient.

Elle prit toutes les manières de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, et elle y réussit parfaitement par l'austérité de sa conduite, par une dévotion solide, et par une complaisance parfaite pour la plupart de ses goûts. Elle négligeoit tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité et de son âge, et ne paroissoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit, et rendre son jugement plus juste.

(*a*) Ad hæc politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii non modò intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caëtan Passar, de Bello lusitano.*

Le duc de Bragance étoit charmé de posséder une personne si accomplie ; il avoit pour elle une estime infinie et une confiance parfaite, il n'entreprenoit jamais rien sans la consulter; ainsi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante qu'il n'eût pris son avis et consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la conjuration, les noms des conjurés, l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour la faire réussir, et ce qui s'étoit passé tant à Lisbonne que dans la conférence d'Almada. Il ajouta que sur la nouvelle du voyage de Catalogne il avoit pressenti que la noblesse étoit résolue d'éclater plutôt que de sortir du royaume, et qu'il étoit à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vues d'un autre côté et sur un autre chef; que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer que la grandeur du péril l'épouvantoit; que quand il n'avoit envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le trône, cette idée flatteuse de grandeur s'étoit agréablement emparée de son esprit, mais qu'à présent qu'il falloit essayer la fortune et courir tous les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager sans quelque frayeur le péril où il s'alloit jeter lui et toute sa maison; qu'il y avoit peu de fonds à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute et dissipe facilement; que ce n'étoit pas assez d'avoir la noblesse de son côté, si elle n'étoit appuyée des grands du royaume; mais que bien loin de se flatter qu'ils entrassent dans ses intérêts, il les trouveroit toujours à son chemin comme ses plus

cruels ennemis, la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur maître de celui qui étoit leur égal.

Ces considérations jointes à beaucoup d'autres prises du côté de la puissance du roi d'Espagne, et du peu de sûreté qu'il y avoit à se confier au secours des étrangers, balançoient dans l'ame de ce prince la passion qu'il avoit de régner. Mais la duchesse, dont l'ame étoit plus ferme, et l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la conjuration : la vue d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, et réveiller ses désirs d'élévation. Elle demanda au duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en république, quel parti il prendroit entre ce nouveau gouvernement et le roi d'Espagne (*a*). Le duc lui dit qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre résolution, lui dit la duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire, et que vous deviez faire même aux députés de la noblesse; et puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers en qualité de sujet de la république, il est plus avantageux, et il vous sera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une couronne qui vous appartient, et que le peuple et la noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite avec beaucoup de force les droits incontestables qu'il avoit à la couronne; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portu-

(*a*) Il y a des auteurs qui attribuent ce trait à Paës, secrétaire du duc de Bragance.

gal, il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité et de son rang de demeurer dans l'indifférence; que ses enfants et toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire comme une lâcheté indigne de son sang de n'avoir pas profité d'une occasion aussi favorable. Ensuite elle exagéra à ce prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissoit même qu'avec crainte; les charmes d'une couronne, la facilité de s'en emparer; que quand même il n'auroit pas le secours étranger qu'on lui offroit, il étoit assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, surtout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin elle sut lui montrer la couronne par des côtés si brillants, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laisser grossir le nombre des conjurés, avant que de se déclarer plus positivement, et de ne paroître ouvertement dans cette affaire qu'au moment de l'exécution.

Cependant la cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joie que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du duc de Bragance, avoient fait impression sur le ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des assemblées secrètes; et certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands évènements, augmentoient fort son inquiétude.

Le roi tint sur cela plusieurs conseils, et on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le duc de Bragance, le seul chef qui étoit à craindre dans ce royaume. Le comte duc lui

envoya un courrier (*a*), et lui mandoit que le roi vouloit être instruit par sa bouche et conférer avec lui de l'état où étoient les troupes et les places de Portugal; qu'il étoit fort souhaité à la cour par ses amis, et qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit due à sa naissance et à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris davantage qu'il ne le fut par cette nouvelle. Les empressements et les différents prétextes que l'on employoit pour le tirer du Portugal, le confirmèrent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, et que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque, ce sont des ordres précis, et qui seront suivis de la force et de la violence s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit; et comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croient que le monde appliqué à leurs démarches devine toujours leur secret, ce prince habile, mais un peu timide et défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant, pour gagner temps, et pour avoir le loisir d'avertir les conjurés du péril où il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la duchesse sa femme, un gentilhomme de sa maison, homme d'esprit et fidèle, pour assurer le ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du roi (*b*). Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de temps en temps différents prétextes pour

(*a*) Le 20 octobre 1640.
(*b*) Caëtan Passar, lib. I, p. 18.

excuser son retardement, et prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la conspiration. Ce gentilhomme ne fut pas plus tôt à Madrid qu'il assura le roi et le premier ministre que son maître le suivoit. Il prit un grand hôtel qu'il fit meubler magnifiquement; il arrêta en même temps un nombre considérable de domestiques, à qui il donna pas avance des livrées : il faisoit tous les jours des dépenses considérables; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce prince arriveroit incessamment, et qu'il vouloit paroître à la cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après d'avoir reçu avis qu'il étoit malade considérablement. Ensuite ayant usé ce prétexte, qui ne pouvoit durer long-temps, il présenta un mémoire au premier ministre, où il demandoit au nom du duc son maître que le roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la cour. Il croyoit faire durer long-temps cette affaire par l'opposition des grands qui pourroient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le ministre, à qui tous ces retardements devenoient suspects, applanit toutes les difficultés, et fit décider la chose par le roi en sa faveur, et d'une manière qui lui devoit être fort honorable, tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays et de le voir à Madrid.

Les conjurés n'eurent pas plus tôt appris les ordres que le duc avoit reçus de la cour que, craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, et pour le déterminer en même temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce seigneur parce qu'étant gouverneur

d'une place proche Villaviciosa (*a*), le prétexte d'aller à son gouvernement cachoit aux Espagnols l'intention secrète de son voyage. Il prit son temps pour rencontrer le prince à la chasse. Ils s'enfoncèrent aussitôt dans le bois (*b*), et, s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'alloit jeter en allant à la cour; qu'il ruinoit absolument l'espérance de la noblesse et du peuple en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis; qu'il y avoit un très grand nombre de gentilshommes qualifiés, résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service, qui n'attendoient que son aveu pour éclater; que le moment étoit venu où il falloit choisir ou la mort ou la couronne; qu'il étoit dangereux de différer davantage, et qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance répandue parmi tant de gens ne vînt enfin à la connoissance des Espagnols. Le duc lui répondit qu'il entroit dans ses sentiments, et qu'il pouvoit assurer ses amis qu'il étoit entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer les soupçons que pouvoit causer son voyage; il se contenta de mander aux conjurés qu'il s'étoit trouvé à une partie de chasse, et que le gibier s'étoit fait battre long-temps, mais qu'à la fin la chasse avoit été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne; il apprit à ses amis le succès de son voyage, et que le prince deman-

(*a*) Mouraon.

(*b*) La forêt de Tapadé.

doit Pinto. Ils le firent partir en même temps (*a*) avec toutes les instructions nécessaires pour l'informer du plan et de moyens de l'exécution (*b*). Pinto lui apprit en arrivant que la cour de Lisbonne étoit sérieusement brouillée; que la vice-reine se plaignoit hautement de l'insolence et de la fierté de Vasconcellos; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que, revêtue d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans fonction et sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées que c'étoit une princesse d'un grand mérite, et qui se sentoit capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi; mais elle ne s'apercevoit pas que c'étoit son mérite même et la grandeur de son esprit qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le gouvernement. Pinto fit remarquer à son maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins; qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du palais, qui laissoient moins d'attention au ministre d'Espagne pour observer ses démarches.

Le duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolutions ordinaires; plus l'affaire s'engageoit, et plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage; et, mêlant des menaces à ses raisons et à ses prières, il lui déclara qu'il seroit proclamé roi

(*a*) 1 novembre 1640.

(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 22.

malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution que de courir un plus grand péril et faire de plus grandes pertes. La duchesse sa femme se joignit à ce fidèle domestique, et lui reprocha sa lâcheté de préférer la sûreté d'une vie caduque à la dignité royale. Le duc, honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, se rendit à ses reproches et à ses raisons : il se trouvoit encore pressé par ce gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence et ses retardements auprès du ministre, qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda cependant à ce gentilhomme, pour gagner temps, de représenter au comte duc d'Olivarès qu'il seroit déja arrivé à Madrid s'il avoit eu assez d'argent pour en faire le voyage et pour y paroître selon sa naissance et le rang qu'il tenoit dans le royaume, et que sitôt qu'il auroit pu recouvrer les fonds nécessaires il partiroit pour se rendre à la cour.

Il examina ensuite avec la duchesse et avec Pinto plusieurs moyens différents pour l'exécution de son dessein. Et enfin le duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui, étant la capitale, donneroit le branle à tout le royaume; que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se feroit proclamer roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances; que ceux de ses amis qui étoient gouverneurs de place, en fissent autant dans les lieux où ils commandoient; que jusques aux bourgs

et aux villages, dont les conjurés étoient seigneurs, on y fit soulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restés dans le Portugal sussent où porter leurs armes; qu'il feroit entrer son régiment dans la ville d'Eluas, dont le gouverneur étoit tout à lui; que pour la manière dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendroient; que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du palais, afin de s'assurer de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui pourroient servir d'otages pour faire rendre la citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la ville quand on en seroit maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeïda et Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivoit que pour leur dire seulement qu'il souhaitoit qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage et de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'assurer de tenir toujours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il espéroit dans sa fortune.

Il ne fut pas plus tôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda et à Mendoze. Ils envoyèrent quérir aussitôt Lemos et Corée, que Pinto avoit mis dans

les intérêts de son maître depuis long-temps (*a*). C'étoient deux riches bourgeois qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les charges de la ville, et disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un et l'autre de fomenter de longue main, et d'entretenir l'aversion des bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils répandoient sourdement de nouveaux impôts qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir; mais en effet afin que la misère et la faim les portât plus aisément à se soulever : et cependant ils les assistoient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences secrètes avec les principaux de chaque quartier, en sorte qu'ils assurèrent les conjurés, que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto, assuré des artisans, tourna ses soins du côté des autres conjurés; il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution au premier avis qu'ils en recevroient; qu'ils s'assurassent de leurs amis sous prétexte de quelque querelle particulière, sans leur confier l'occasion où on les vouloit employer, bien des gens pouvant fournir de courage et de résolution l'épée

(*a*) Lusitania liberata, lib. III, cap. 2.

à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada et Mello, qui, trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixèrent le jour de l'exécution à un samedi, 1er décembre (*a*). On en donna avis aussitôt au duc de Bragance, afin que de son côté il se fît proclamer roi le même jour dans toute la province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entière de lui; et ils convinrent, avant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble afin de prendre les dernières mesures pour l'exécution.

Le 25 novembre ils se rendirent la nuit à l'hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouvèrent qu'ils pouvoient compter à peu près sur cent cinquante gentilshommes, la plupart chefs de maison, avec tous leurs domestiques, et environ deux cents bourgeois et artisans, tous gens de main, dont on étoit assuré, et qui par leur crédit dans la ville entraîneroient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue comme d'une victime qui étoit due au ressentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui proposèrent de traiter de même l'archevêque de Brague : ils représentèrent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire; qu'il pour-

(*a*) 1640.

roit remplacer le secrétaire en se mettant à la tête des Espagnols et de leurs créatures qui étoient dans la ville; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du palais, il pourroit se jeter dans la citadelle, ou venir au secours de la vice-reine, à laquelle on savoit bien qu'il étoit tout dévoué; que dans une affaire aussi importante il ne falloit point laisser d'ennemis derrière eux qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié et d'une compassion qu'ils auroient eue à contretemps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'assemblée à sa mort; et ce prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si dom Michel d'Almeïda (*a*) n'eût pris son parti. Il remontra aux conjurés que la mort d'un homme de ce caractère, et revêtu d'une aussi grande dignité, les rendroit odieux à tout le monde; que c'étoit attirer sur le duc de Bragance la haine de tout le clergé et de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands princes, et qui joindroient aux noms de rebelle et d'usurpateur celui d'excommunié; que le prince lui-même seroit au désespoir que l'on marquât son avènement à la couronne par une action si cruelle; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près le jour de l'exécution qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin il parla si fortement en sa faveur qu'il obtint de ses amis la vie de ce prélat, qui ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche et l'ordre de

(*a*) Sousa de Macedo dit que ce fut d'Almada, p. 554.

l'attaque. Ils arrêtèrent qu'ils se partageroient en quatre bandes pour se jeter dans le palais en même temps par quatre endroits différents, afin d'occuper toutes les avenues sans que les Espagnols pussent communiquer ensemble ou se secourir mutuellement; que don Michel d'Almeïda attaqueroit la garde allemande qui étoit à l'entrée du palais; que le grand veneur Mello son frère, et dom Estevan d'Acugna à la tête des bourgeois, surprendroient une compagnie d'Espagnols qui montoient tous les jours la garde devant un endroit du château qu'on appeloit le Fort; que Teillo de Menezès, le grand chambellan Emmanuel Saa, et Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur-le-champ, et que dom Antoine d'Almada, Mendoze, dom Carlos Norogna et Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la vice-reine et de tous les Espagnols qui étoient dans le palais, pour servir comme d'otages s'il en étoit besoin; que pendant qu'ils seroient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes on détacheroit quelques cavaliers avec des principaux bourgeois pour proclamer dans la ville don Juan, duc de Bragance, roi de Portugal; qu'ayant assemblé le peuple dans les rues ils s'en serviroient pour se jeter du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver le samedi, 1er décembre, les uns chez dom Michel d'Almeïda, et les autres chez d'Almada et Mendoze, où les conjurés devoient s'armer.

Pendant que les amis du duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses inté-

rêts, et que lui-même n'oublioit rien pour s'assurer de toute sa province, le premier ministre, alarmé de ses retardements, lui dépêcha un courrier qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la cour; et, afin que ce prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le courrier lui remit entre les mains, de la part du comte duc, une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le trésor royal (*a*).

C'étoit s'expliquer en termes clairs et intelligibles. Le duc ne pouvoit différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du roi; il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux qui auroient pu déconcerter tous ses desseins et ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la manière dont il se servit pour parer à des ordres si pressants : il fit partir aussitôt la plus grande partie de sa maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son gouvernement, à la vue du courrier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un gentilhomme à la vice-reine pour lui donner avis de son départ. Il écrivit au premier ministre qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la cour; et, afin d'avoir un témoin qui déposât en sa faveur, il intéressa le courrier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course et de reconnoître la

(*a*) Caëtan Passar, pag. 28.

peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du roi. Il avertit en même temps les conjurés des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avoit d'exécuter leurs desseins le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettoit guère de pouvoir rien entreprendre si promptement (*a*).

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le gouvernement des Espagnols; il ne les appeloit jamais que des tyrans et des usurpateurs. Il déclamoit publiquement contre leurs injustices, mais surtout il paroissoit déchaîné contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada, l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avait pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, et qu'il seroit ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement quand, l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la conjuration, cet homme, en effet aussi timide et aussi lâche qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part et de vouloir prendre aucun engagement avec les conjurés, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire! Fier et intrépide tant qu'il crut la chose fort éloignée, mais timide et retenu à la vue du péril qu'il falloit partager : « Où sont, dit-il à d'Almada, les « forces nécessaires pour soutenir un aussi grand des-

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, pag. 25.

« sein? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes
« Espagnoles qui se répandront dans tout le pays au
« premier mouvement que vous ferez paroître? Quels
« sont les grands qui sont à la tête de cette affaire? et
« ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subve-
« nir aux frais d'une guerre civile? Je crains bien,
« ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des
« Espagnols, et à la liberté du royaume, vous ne con-
« tribuiez à sa ruine en leur donnant le prétexte qu'ils
« cherchent depuis si long-temps d'achever de ruiner
« le Portugal. »

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentiments, au désespoir d'avoir si mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main; et le pressant vivement, les yeux pleins de colère: « Il
« faut, lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon
« secret, ou que je te punisse de l'avoir surpris par tes
« discours pleins d'imposture. » Mais l'autre, dont la prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit à la vue d'une épée nue à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la conjuration; il trouva même des raisons pour détruire les premières qu'il avoit avancées. Il fit plusieurs serments de garder inviolablement le secret: enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada que ce n'étoit ni faute de courage ni manque de ressentiment contre les Espagnols s'il n'avoit pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses et ses serments ne rassurèrent pas si fort d'Almada qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude

de cette aventure. Sans perdre son homme de vue, il avertit les principaux conjurés de l'accident qui lui étoit arrivé. L'alarme se répandit aussitôt parmi eux : on fit plusieurs réflexions sur la légèreté et l'inconstance de cet homme; on craignit que la vue du péril qu'il faudroit partager, ou l'espérance d'une grosse récompense, ne le rendissent infidèle malgré toutes leurs précautions. Là dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, et ils forcèrent Pinto d'écrire à son maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise qu'il eût reçu de leurs nouvelles (*a*). Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au prince de n'avoir aucun égard à sa lettre; que ce n'étoit qu'une terreur panique des conjurés, et dont ils seroient revenus avant que le courier fût arrivé à Villaviciosa (*b*).

En effet, voyant le lendemain que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement; et celui qui leur avoit causé cette inquiétude leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avoit promise, soit qu'il eût pris des sentiments plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal à propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécution au jour déterminé. Mais à peine étoient-ils sortis de cet embarras qu'ils retombèrent dans un autre qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 25.

(*b*) Sousa, lib. III, cap. 2.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des conjurés répandus dans le palais pour découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment, comme des courtisans oisifs, lorsque, la veille de l'exécution, qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils aperçurent ce ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des conjurés n'y auroient seulement pas fait d'attention, parce qu'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussitôt parmi eux; ils se persuadèrent que cet homme fin et habile, qui avoit des espions de tous côtés, avoit découvert quelque chose de la conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve pour faire entrer dans la ville quelques troupes qui étoient répandues dans les villages voisins. Aussitôt l'image des supplices avec toutes les horreurs de la mort se présenta à l'esprit de plusieurs; la peur leur faisoit voir leurs maisons environnées d'officiers de justice pour les arrêter : déja quelques-uns songeoient à se sauver en Afrique ou en Angleterre pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin ils passèrent une partie de la nuit dans ces agitations, et pour ainsi dire entre la vie et la mort, lorsque ceux des conjurés qui étoient restés sur le port pour observer ce qui se passeroit vinrent leur apprendre que le secrétaire étoit rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié (*a*). La joie succéda parmi

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 2, p. 557.

les conjurés à leurs inquiétudes, et ils se retirèrent après être assurés que rien ne branloit dans le palais, que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, et qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard quand ils se séparèrent, et de là au moment de l'exécution il ne restoit que quelques heures de la nuit, et dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux conjurés avant que la conjuration eût pu éclater; tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très incertaines et souvent fort périlleuses, surtout quand la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres et des infidèles. (*a*) George Mello, frère du grand veneur, logeoit ordinairement chez un de ses parents qui demeuroit dans un faubourg éloigné de la ville. Ce seigneur crut que, comme il touchoit au moment que le conjuration alloit éclater, son parent, et qui étoit son ami depuis quelque temps, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût caché une affaire de cette importance, et où le bien commun de la patrie l'intéressoit comme lui; qu'il l'engageroit aisément dans la conspiration, et qu'il le méneroit avec lui au rendez-vous des conjurés. Dans cette vue il monta à sa chambre au retour de l'assemblée, et, le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, et de s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, et en véritable Portugais. L'autre, surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 26.

pas d'affecter quelque démonstration de joie de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoroit, et l'assura qu'il se tiendroit heureux d'exposer sa vie et de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste et si glorieux.

Sur cela ils se séparèrent pour se reposer quelques heures avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre qu'il se repentit de l'excès de sa confiance; il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme dont il n'étoit pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux et dans toute sa contenance une inquiétude secrète et des marques de surprise et de frayeur à la vue d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices ou l'espérance d'une récompense assurée ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions qui agitoient son esprit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre lorsqu'un bruit confus de gens qui parloient assez bas, et comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la faveur d'une lumière assez sombre il aperçut son parent à la porte de la maison, prêt à monter à cheval. Aussitôt, la colère et la fureur s'emparant de son ame, il descendit brusquement de sa chambre, et, courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement quelle affaire extraordinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, et où il vouloit aller. L'autre,

extrêmement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie : mais Mello, le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, et, s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vue jusqu'à ce que l'heure de l'exécution étant arrivée il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres conjurés.

Enfin le jour parut (*a*) où le succès alloit décider si le duc de Bragance méritoit le titre de roi et de libérateur de la patrie, ou le nom de rebelle et d'ennemi de l'état.

Les conjurés se rendirent de grand matin chez don Michel d'Almeïda et chez les autres seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution et de confiance qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre, composé de prêtres, de bourgeois et de gentilshommes, qui étoient la plupart animés par des intérêts différents, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole et à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution comme s'il avoit été le chef et l'auteur de l'entreprise, et que la couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'histoire (*b*) conserve la mémoire de dona Philippe de Villènes, qui arma de ses propres mains ses deux fils; et après leur avoir donné leurs cuirasses : « Allez, mes enfants, leur dit-elle,

(*a*) Samedi 1 décembre 1640.

(*b*) Caëtan Passar, lib. I, p. 26.

« éteindre la tyrannie, et nous venger de nos enne-
« mis; et soyez sûrs que, si le succès ne répond pas à
« nos espérances, votre mère ne survivra pas un mo-
« ment au malheur de tant de gens de bien. »

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au palais par différents chemins, et la plupart en litières, afin de mieux cacher leur nombre et les armes qu'ils portoient. Ils se partagèrent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'aperçût de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paroissoient au palais ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnèrent; et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se poussèrent en même temps brusquement, chacun du côté qui lui étoit assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande sur la garde allemande, qui prise au dépourvu, la plupart sans armes, fut bientôt défaite sans avoir presque rendu de combat.

Le grand veneur, Mello son frère, et dom Estevan d'Acugna, chargèrent la compagnie espagnole, qui étoit en garde devant un endroit du palais qu'on appeloit le Fort. Ils étoient suivis de la plupart des bourgeois qui avoient part à l'entreprise. Ils se jetèrent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le corps-de-garde où les Espagnols s'étoient retranchés. Mais per-

sonne ne s'y distingua davantage qu'un prêtre du bourg d'Ajembuza; il marchoit à la tête des conjurés tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre; il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces leurs ennemis; au milieu de ses plus vives exhortations il chargeoit lui-même les Espagnols; tout fuyoit devant lui; car paroissant armé d'un objet que la religion nous apprend à révérer, personne n'osoit l'attaquer ni se défendre; en sorte qu'après quelque résistance l'officier espagnol avec ses soldats fut obligé de se rendre, et, pour sauver sa vie, de crier comme les autres : Vive le duc de Bragance, roi de Portugal!

Pinto s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance et de résolution, que rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il alloit avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il vouloit faire : « Rien autre « chose, lui dit-il en souriant, que de changer de maî- « tre, et vous défaire d'un tyran pour vous donner un « roi légitime. »

En entrant dans l'appartement du secrétaire ils trouvèrent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant civil (*a*), qui ne faisoit que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer; mais entendant crier de tous côtés : Vive le duc de Bragance! il crut que son honneur et le devoir de sa charge

(*a*) Corrégidor de civil.

l'obligeoient de crier : Vive le roi d'Espagne et de Portugal ! ce qui lui coûta la vie. Un des conjurés lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une fidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautés, et que, semblable à son maître, il traitoit la noblesse avec beaucoup de mépris, dom Antoine de Menezès lui enfonça son poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité étoit finie ; car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de ressentiment : « Quoi ! tu oses me frapper ? » lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui le jetèrent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après d'une manière plus honteuse par la main du bourreau (*a*).

Les conjurés s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avoit arrêtés sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia, capitaine d'infanterie, qui voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jeter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux conjurés, et lui donner le temps de

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3.

se sauver; mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jeta par une fenêtre, et fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussitôt les conjurés entrèrent en foule dans la chambre du secrétaire : on le cherche partout, on renverse lits, tables; on enfonce les coffres pour le trouver; chacun vouloit avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, et les conjurés étoient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur où le jeta la vue d'une mort qu'il voyoit présente de tous côtés l'empêcha de dire un seul mot (*a*). Dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet; ensuite percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre en criant : « Le tyran est mort; vive la liberté et dom Juan, « roi de Portugal! »

Le peuple, qui étoit accouru au palais, poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux : chacun en le frappant crut venger l'injure publique, et donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, portugais

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 565.

de naissance, mais ennemi juré de son pays, et tout espagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, et par conséquent impitoyable, inflexible, et dur jusqu'à la cruauté; sans parents, sans amis, sans égards, personne n'avoit de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience, il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de sa charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendoit avoir reçus durant son ministère.

Pinto, sans perdre de temps, marcha pour se joindre aux autres conjurés qui devoient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. Il trouva que c'en étoit déja fait, et qu'ils avoient eu un pareil succès partout. En effet, ceux qui étoient destinés pour attaquer l'appartement de cette princesse s'étant présentés à la porte, et le peuple furieux menaçant d'y mettre le feu si elle ne faisoit ouvrir promptement, la vice-reine, accompagnée de ses filles d'honneur et de l'archevêque de Brague, se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence apaiseroit la noblesse, et feroit retenir le peuple. « J'avoue, messieurs, leur dit-elle en « s'avançant vers les principaux conjurés, que le se- « crétaire s'est attiré justement la haine du peuple et « votre indignation par la dureté et l'insolence de sa « condu te : sa mort v ent de vous délivrer d'un mi-

« nistre odieux. Votre ressentiment ne doit-il pas être
« satisfait? Songez que ces mouvements peuvent en-
« core se donner à la haine publique contre le secré-
« taire : mais si vous persévérez plus long-temps dans
« ce tumulte, vous ne pourrez vous disculper du crime
« de rébellion, et vous me mettrez moi-même hors d'état
« de pouvoir vous excuser auprès du roi. »

Dom Antoine de Menezès lui répondit que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un misérable qui la devoit perdre par la main du bourreau; qu'ils étoient assemblés pour rendre au duc de Bragance une couronne qui lui appartenoit légitimement, qu'on avoit usurpée sur sa maison, et qu'ils sacrifieroient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le trône. Elle vouloit lui répondre, et interposer l'autorité du roi; mais d'Almeïda craignant qu'un plus long discours ne ralentît l'ardeur des conjurés l'interrompit brusquement, lui disant que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre roi que le duc de Bragance; et en même temps tous les conjurés crièrent à l'envi : Vive dom Juan, roi de Portugal :

La vice reine, voyant qu'ils ne gardoient plus de mesure, crut trouver plus d'obéissance dans la ville, et que sa présence imposeroit davantage au peuple et aux bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des conjurés. Mais comme elle vouloit descendre, dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore dans le royaume, et qu'il n'étoit pas à propos d'exposer une grande princesse aux

insultes du peuple encore en mouvement, et plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles qu'elle étoit prisonnière. Outrée de dépit, elle lui demanda avec hauteur : « Eh! que me peut faire le peuple? » A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement : « Rien autre chose, madame, que de « jeter votre altesse par les fenêtres (*a*). »

L'archevêque de Brague ne put entendre Norogna sans frémir de colère; il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui (*b*), et plein de fureur, voulant se jeter au travers des conjurés pour venger la vice-reine, il alloit se faire tuer, lorsque dom Michel d'Almeïda l'embrassant, le conjura de songer au péril où il s'exposoit; et le tirant par force à l'écart, il lui dit que sa vie ne tenoit à rien, et qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des conjurés, à qui sa personne étoit assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile et peu convenable à un homme de son caractère. Il fut donc obligé de se retirer, et même de dissimuler toute sa colère, dans l'espérance que le temps lui fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, et son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des conjurés s'assura des Espagnols qui étoient dans le palais ou dans la ville. Ils arrêtèrent le marquis de Puëbla, major-dome de la vice-reine, et frère aîné du marquis de Leganez, dom Didace Cardenas, mestre de camp général, dom Fernand de Castro,

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 457.

(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 1.

intendant de marine, le marquis de Baynetto, Italien, grand écuyer de la vice-reine, et quelques officiers de marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité que s'ils avoient été arrêtés par un ordre du roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir, et eux-mêmes n'étoient guère en état de se défendre, ayant été arrêté la plupart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne, à la tête de ses amis et d'une foule de peuple dont il étoit suivi, monta à la chambre souveraine de *Relation*. Il exposa à la compagnie le bonheur du Portugal qui avoit recouvré son roi légitime; que la tyrannie venoit d'être détruite, et que les lois, si long-temps méprisées, alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un prince si sage et si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général; on n'y répondoit que par de vives acclamations en faveur du nouveau prince. Et Gonzalez de Souza de Macedo, premier président de cette cour souveraine, et père de l'historien que nous avons consulté, prononça aussitôt ses arrêts au nom de dom Juan, roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposoit la chambre de *Relation* à reconnoître le duc de Bragance pour roi, dom Gaston Coutingno tiroit des prisons tous ceux que la dureté des ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot, et de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés de sentiments de reconnoissance, et agités de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composèrent comme une nouvelle compagnie

de conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le trône du duc de Bragance, que le corps de noblesse qui en avoit formé le premier dessein.

Au milieu de la joie que causoit aux conjurés le succès favorable de l'entreprise, Pinto avec les principaux n'étoit pas sans inquiétude.

Les Espagnols étoient encore dans la citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville, et faire repentir le peuple d'une joie inconsidérée. C'étoit d'ailleurs une porte assurée au roi d'Espagne pour rentrer dans la ville, et y rétablir son autorité. Ainsi croyant n'avoir rien fait tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette place, ils allèrent trouver la vice-reine, à laquelle ils demandèrent un ordre pour le gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejeta bien loin cette proposition, et leur reprochant leur rébellion, elle leur demanda avec indignation s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu, et la colère dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur-le-champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtés. La princesse, effrayée de l'emportement de cet homme, et craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le gouverneur savoit trop bien son devoir pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence : ainsi elle signa cet ordre, mais il eut un autre effet qu'elle ne pensoit; le gouverneur espagnol don Louis Delcampo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la citadelle tous les con-

jurés en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçoit de le mettre en pièces avec toute sa garnison s'il ne se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, et avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté. Il rendit la citadelle. Les conjurés, assurés de tous côtés, dépêchèrent aussitôt Mendoze et le grand veneur au duc de Bragance pour lui porter ces heureuses nouvelles, et l'assurer de la part de toute la ville qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhaitée de tout le monde. Les grands du royaume ne voyoient son élévation qu'avec une secrète jalousie; et ceux de la noblesse qui n'avoient point eu de part à la conjuration observoient un silence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient jusqu'à dire qu'il n'étoit pas sûr que ce prince voulût avouer une action aussi hardie, et qui auroit infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols surtout étoient dans une consternation étrange; ils n'osoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté: chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre ou espérer des desseins du duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toujours leur chemin. Ils s'assemblèrent au palais pour donner quelques ordres en attendant l'arrivée du roi. Ils déclarèrent unanimement l'archevêque de Lisbonne président du conseil, et lieu-

tenant général pour le roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la ville et de tout le royaume demandoit plutôt un général qu'un homme de son caractère. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prières de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres, pourvu qu'on lui donnât l'archevêque de Brague pour collègue dans l'expédition des affaires et des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du roi.

Par là ce prélat, fin et habile, espéroit, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, et par conséquent criminel envers les Espagnols s'il acceptoit la qualité de gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre, ou, s'il la refusoit, le perdre auprès du prince, et le rendre odieux à ses peuples mêmes et à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le royaume.

L'archevêque de Brague sentit bien le piège qu'on lui tendoit; mais comme il étoit tout dévoué au parti des Espagnols par l'attachement qu'il avoit pour la vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au gouvernement. Ainsi l'archevêque de Lisbonne s'en trouva chargé seul, et on lui donna pour conseillers d'état dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, et dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du gouverneur fut de se rendre maître de trois grands galions espagnols qui étoient dans le port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la ville se jeta, dans l'impatience de se signaler; mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les officiers et la plupart des soldats ayant été

arrêtés dans la ville dans le temps que la conjuration éclata.

Il dépêcha le soir du même jour des couriers dans toutes les provinces pour inviter les peuples à rendre grâce à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer le duc de Bragance roi de Portugal, et de s'assurer de tous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau prince qu'on attendoit à tous moments. L'archevêque fit entendre à la vice-reine qu'il étoit à propos qu'elle se retirât du palais pour faire place au roi et à toute sa maison. Il lui fit préparer un appartement dans la maison royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la ville. La princesse sortit du palais aussitôt qu'elle eut appris les intentions de l'archevêque ; mais d'un air fier et sans dire un seul mot elle traversa toute la ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de courtisans qui l'accompagnoient ordinairement ; à peine avoit-elle quelques domestiques, et le seul archevêque de Brague, toujours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques dans un temps qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le duc de Bragance souffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée : tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable, et tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passoient tour à tour dans l'esprit : l'éloignement de Villaviciosa, qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit d'en

apprendre des nouvelles aussitôt qu'il eût bien souhaité. Tout ce qu'il savoit, c'est que dans ce moment on y décidoit de sa vie et de sa fortune. Il avoit résolu d'abord, comme nous avons dit, de faire soulever le même jour toutes les villes de ses dépendances : mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se seroit passé dans cette ville. Il lui restoit le royaume des Algarves, et la ville et la citadelle d'Elüas, où il pouvoit se retirer si le succès n'étoit pas favorable dans la capitale; et il crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la conjuration, dans un temps surtout où les Espagnols consentiroient aisément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé plusieurs courriers sur la route de Lisbonne; et quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déja passé toute la journée et une partie de la nuit dans ces agitations, lorsqu'enfin Mendoze et Mello ayant fait une extrême diligence, arrivèrent à Villaviciosa. Ils se jetèrent d'abord aux pieds du prince, et par cette action respectueuse et la joie qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles qu'il étoit roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise : mais le prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la duchesse. Ces deux seigneurs la saluèrent avec le même respect que si elle eût été déja sur le trône; ils l'assurèrent de tous les vœux de ses sujets, et pour lui mar-

quer qu'ils la reconnoissoient pour leur souveraine, ils la traitèrent toujours de majesté; ce qui lui devoit être d'autant plus agréable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'altesse pour les rois de Portugal.

On peut juger de la joie du prince et de cette princesse par les cruelles inquiétudes dont ils sortoient, et par la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevés. Tout le château retentit alors de cris de joie : la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elüas. Chacun accourut en foule rendre ses devoirs au nouveau roi : et peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne touchèrent pas moins l'ame de ce prince que ceux qu'il reçut quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'archevêque régent dépêchoit courriers sur courriers au duc de Bragance pour lui représenter de quelle importance étoit sa présence à Lisbonne. Son dernier courrier le trouva le lundi à moitié chemin dans la plaine de Montemor, où, pour couvrir sa marche, ce prince timide feignoit de chasser à l'oiseau; mais il n'eut pas plus tôt ouvert le paquet du régent qu'il prit la poste pour se rendre à Aldegalègue, dont il étoit éloigné de dix lieues; et y ayant trouvé une barque avec deux pêcheurs, il se jeta dedans, et se fit conduire à Lisbonne en traversant le Tage, qui en cet endroit a trois lieues de largeur. D'Ablancourt, envoyé du feu roi en Portugal, rapporte dans ses mémoires que ce prince aborda

à la place du palais, qui est un carré long, fort spacieux, fermé de trois cours du palais de l'Alfardègue et de quelques maisons particulières, et de l'autre du Tage, qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse; que cette grande place étoit remplie d'une infinité de personnes de toutes conditions, qui attendoient depuis deux jours leur prince les yeux toujours tournés vers Aldegalègue; mais que pas un, dit cet écrivain, ne conjecturoit en voyant aborder cette barque de pêcheur qu'elle portoit le roi; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupoit la place; qu'il passa au travers de la foule comme un particulier, et que ce ne fut qu'après être monté sur une espèce d'échafaud où on avoit placé son trône qu'il fut salué et proclamé roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le soir il y eut des feux d'artifices disposés dans toutes les places publiques. Les bourgeois en particulier en avoient fait chacun devant leurs maisons, toutes les fenêtres brillèrent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux et de bougies; il sembloit que toute la ville fût en feu : ce qui fit dire à un Espagnol que ce prince étoit bien heureux qu'un si beau royaume ne lui coutât qu'un feu de joie.

En effet un soulèvement général de tout le royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette capitale chaque ville eût une conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte et générale. Il arrivoit tous les jours des courriers au roi pour lui apprendre que les villes et

les provinces entières avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéissance. Les gouverneurs de places ne furent pas plus fermes que celui de la citadelle de Lisbonne; et soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet : chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos; rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire qu'ils s'enfuirent de Portugal avec la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté, et tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que dom Fernand de la Cuéva, gouverneur de la citadelle de Saint-Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale et conserver la place au roi son maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols, commandés par de braves officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premières approches des Portugais. Il fallut se résoudre à l'assiéger dans les formes; on fit venir du canon de Lisbonne; la tranchée fut ouverte, et poussée jusqu'à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel et les sorties fréquentes que faisoient les assiégés. Mais comme la voie de la négociation est toujours la plus sûre, et souvent la plus courte, le roi fit faire des propositions si avantageuses au gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considérables qu'on lui offrit, jointes à une commanderie

de l'ordre de Christ dont ce prince l'assura. Il fit son traité, et rendit la citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux officiers de sa garnison, qui refusèrent de signer la capitulation.

Le roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa royauté, et rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 décembre avec toute la magnificence possible : le duc d'Aveïro, le marquis de Villaréal, le duc de Camine son fils, le comte de Monsano, et tous les autres grands du royaume s'y trouvèrent. L'archevêque de Lisbonne, à la tête de son clergé, et accompagné de plusieurs évêques, le reçut à la porte de la cathédrale, et il fut reconnu solennellement pour roi de Portugal par tous les états du royaume, qui lui prêtèrent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la cour sortit bien loin au-devant d'elle : les officiers qui étoient nommés pour composer sa maison s'étoient déja rendus auprès d'elle : le roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce prince n'oublia rien de toutes les magnificences qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, et qui pouvoient lui faire croire qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune le personnage de reine ne lui coûta rien, et qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grâce et de majesté qu'elle sembloit être née sur le trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre, ou les diverses qualités des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentiments d'aversion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-temps contre le gouvernement espagnol; sentiments que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins, ont toujours eues entre eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, et de fréquents démêlés dans le commerce, avoient fort augmentés, et qui étoient dégénérés en une haine violente depuis que les Portugais avoient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la cour d'Espagne. Le ministre en fut sensiblement touché; il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le roi son maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires, il étoit assez embarrassé à se défendre contre les armes de la France et de la Hollande; et surtout la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, et lui causoit de violentes inquiétudes.

Toute la cour savoit la nouvelle, le roi étoit le seul qui l'ignoroit : personne n'osoit se hasarder de lui en parler, par la crainte du ministre, qui n'auroit pas pardonné aisément à ceux qui se seroient chargés de ce soin. Enfin cette affaire faisant trop de bruit pour être cachée davantage, et le comte duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une manière qui lui fût plus désavantageuse que s'il

le faisoit lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au roi. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce prince, il sut tourner la chose d'une manière si fine, que le roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. « Sire (*a*), lui dit-il en l'abordant avec un visage « ouvert et plein de confiance, je vous apporte une « heureuse nouvelle, votre majesté vient de gagner un « grand duché et plusieurs belles terres. Et comment, « comte? lui dit le roi tout surpris. C'est, répondit ce « ministre, que la tête a tourné au duc de Bragance, « il s'est laissé séduire par une populace qui l'a pro- « clamé roi de Portugal : voilà tous ses biens confis- « qués; il n'y a qu'à les réunir à votre domaine, et par « l'extinction de cette maison votre majesté régnera « désormais sans inquiétude dans ce royaume. »

Quelque foible que fût ce prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espérances magnifiques qu'il ne comprît bien que cela ne seroit pas si aisé. Mais comme il n'osoit plus voir que par les yeux de son ministre, il se contenta de lui dire qu'il falloit travailler à éteindre une rébellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet le roi de Portugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne il avoit nommé aussitôt pour toutes les places frontières des gouverneurs, gens fidèles et pleins de valeur et d'expérience, qui partirent incessamment, et allèrent se jeter chacun dans son gouvernement avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, et travaillèrent avec toute la diligence possible

(*a*) De Bello lusitano, lib. I, p. 49.

à mettre leurs places en état de défense. Il délivra en même temps quantité de commissions pour lever des troupes, et immédiatement après son couronnement il convoqua les états du royaume (*a*). Il y fit examiner ses droits à la couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais; et par un acte solennel il fut reconnu pour véritable et légitime roi de Portugal, comme descendant, par la princesse sa mère, de l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel, à lexclusion du roi d'Espagne, qui ne sortoit de ce roi que par une fille, qui par les lois fondamentales du royaume étoit exclue de la couronne, ayant épousé un prince étranger (*b*).

Il déclara dans l'assemblée générale des états qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison, et qu'il réservoit tout le domaine royal pour les nécessités du royaume; et afin de faire goûter aux peuples la douceur de son gouvernement il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avoient accablés.

Il remplit les charges de l'état et les emplois les plus considérables de ceux des conjurés qui en étoient plus capables, et qui avoient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eut point de part à cette promotion; le prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domestiques d'une naissance médiocre dans une grande charge : il n'en eut cependant pas moins d'autorité sur l'esprit du roi

(*a*) Le 28 janvier 1641.

(*b*) Sousa, p. 582.

et dans tout le royaume; et l'on peut dire que sans être ministre ni secrétaire d'état en titre il en faisoit toutes les fonctions, par la confiance étroite que son maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit désirer dans le dedans du royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du roi d'Espagne, et même à lui en susciter de nouveaux; et il tâcha d'insinuer au duc de Médina Sidonia, son beau-frère, et gouverneur de l'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son gouvernement, et de s'en faire, à son exemple, le souverain. Le marquis Daïamonté, seigneur espagnol, parent de la reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau roi de Portugal dépêcha ensuite des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe pour s'y faire reconnoître. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans: il se trouvoit assuré de la protection de la France. Le roi d'Espagne même montra sa foiblesse; car il n'entreprit rien de considérable sur les frontières de Portugal pendant toute la campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas (*a*), ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après on apprit que Goa et tout ce qui reconnoît la domination portugaise, soit dans les Indes, ou dans l'Afrique et le Pérou, avoient suivi la révolution générale du royaume.

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3.

De sorte que tout sembloit promettre au roi de Portugal une suite d'heureux succès, et un règne toujours tranquille au dedans, et victorieux au dehors, lorsqu'il étoit sur le point de perdre le sceptre et la vie par une détestable conspiration qui s'étoit formée sourdement dans Lisbonne, et au milieu même de la cour de ce prince (*a*).

L'archevêque de Brague étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la cour d'Espagne, dont il étoit un des ministres dans le Portugal (*b*). Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à espérer pour lui que dans le rétablissement du gouvernement espagnol : il craignoit même que le roi, qui sembloit avoir eu quelques égards pour son caractère en ne le faisant pas arrêter comme les autres ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin quand son autorité seroit entièrement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de lui faire entreprendre quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la vice-reine : il ne voyoit cette princesse en prison, et dans des lieux surtout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir; et ce qui avoit particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, et à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, dequis qu'on s'étoit aperçu qu'elle se servoit de la liberté que le roi lui avoit laissée pour inspirer des sentiments de révolte à tous les Portugais qui l'approchoient. Cette conduite lui parut

(*a*) Sousa, Lusitania liberata, l. III, cap. 7, p. 627.

(*b*) Caëtan Passar, lib. II.

tyrannique et insupportable : il lui sembloit à tous moments que cette princesse lui demandoit sa liberté pour prix de toutes les grâces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontés allumoit sa colère, et le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, et pour la venger de ses ennemis. Mais comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les gardes que le roi lui avoit donnés, il résolut d'aller droit à la source, et par la mort du roi même, rendre à cette princesse et sa liberté et sa première autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas long-temps la charge de président du palais, et qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il falloit prendre une autre route que celle que le roi venoit de tenir ; qu'il n'auroit jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il portoit aux Espagnols ; que d'un autre côté l'élévation du roi étant l'ouvrage de la noblesse, elle n'entreroit pas dans cette conspiration, dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réussir que du côté des grands, dont la plupart, bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffroient impatiemment l'élévation de la maison de Bragance. Ainsi, après s'être assuré de la protection du ministre d'Espagne, il jeta les yeux sur le marquis de Villaréal.

Il fit comprendre à ce prince que le nouveau roi étant un esprit timide et défiant, chercheroit toujours les moyens d'abaisser sa maison, de peur de laisser à

son successeur des ennemis redoutables dans des sujets trop puissants; que lui et le duc d'Aveïro, tous deux du sang royal de Portugal, étoient éloignés des emplois, pendant que toutes les charges de l'état et les dignités du royaume devenoient la récompense d'une troupe de séditieux; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le mépris qu'on faisoit de sa personne; qu'il alloit languir dans une indigne oisiveté au fond de sa province; qu'il songeât qu'il étoit trop grand par sa naissance et ses grands biens pour être sujet d'un si petit roi; et qu'il venoit de perdre un maître dans la personne du roi d'Espagne, qui pouvoit seul lui donner des emplois conformes à sa naissance par le nombre considérable de royaumes et de gouvernements où il avoit à pourvoir.

Voyant que ces discours faisoient impression sur l'esprit de ce prince, il lui dit qu'il avoit ordre de la cour d'Espagne de lui promettre la vice-royauté de Portugal pour récompense de sa fidélité. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de l'archevêque; il vouloit uniquement la liberté et le rétablissement de la princesse de Mantoue. Mais il falloit intéresser le marquis de Villaréal par les motifs les plus puissants. Ces considérations, que l'archevêque sut lui remettre plusieurs fois et en plusieurs manières devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire avec le duc de Camine son fils.

L'archevêque, s'étant bien assuré de ces deux princes, engagea aussi le grand inquisiteur, son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au

dessein de l'archevêque, qu'il étoit sûr en l'engageant d'y faire entrer tous les officiers de l'inquisition, nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, et qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, et qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un rebelle; peut-être aussi par des vues fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs charges, sous un prince qui aimoit à remplir tous les emplois de gens qui lui fussent dévoués.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres conjurés. Les principaux furent le commissaire de la Cruzade, le comte d'Armamar, neveu de l'archevêque, le comte de Ballerais, dom Augustin Emmanuel, Antoine Correa, ce commis de Vasconcellos, à qui Menezès donna quelques coups de poignard quand la conjuration éclata, Laurent Pidez Carvable, garde du trésor royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devoient leurs charges et leur fortune, et qui n'en espéroient la conservation ou le rétablissement que par le retour de la domination des Castillans.

Les Juifs même, qu'on sait être en grand nombre à Lisbonne, et qui y vivent en s'accommodant au dehors de la religion chrétienne, eurent part à ce dessein. Le roi venoit de refuser des sommes considérables qu'ils lui avoient offertes pour faire cesser les poursuites de l'inquisition, et pour obtenir la permission de professer publiquement leur religion. L'archevêque se servit ha-

bilement du ressentiment où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux, qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal-à-propos, et qui se voyoient par là exposés à toute la cruauté de l'inquisition.

Ce prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins; il les assura de sa protection auprès du grand inquisiteur, qu'on savoit bien qui n'agissoit que par ses mouvements: ensuite il leur fit craindre d'être chassés de tout le Portugal par un prince qui affectoit une grande catholicité; et en même temps il leur promit au nom du roi d'Espagne la liberté de conscience, et celle d'une synagogue dans le royaume, s'ils pouvoient contribuer à rétablir son autorité.

La passion de cet archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de Jésus-Christ pour chasser du trône son roi légitime: ce fut peut-être la première fois que l'on vit l'inquisition agir de concert avec la synagogue.

Les conjurés, après plusieurs projets différents, s'arrêtèrent enfin à celui-ci, qui étoit le sentiment de l'archevêque, et qu'il avoit concerté avec le premier ministre d'Espagne; que les Juifs mettroient le feu la nuit du 5 août aux quatre coins du palais, et en même temps à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier; que les conjurés se jeteroient dans le palais sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, et qu'au milieu du trouble et de la confusion que causent nécessairement ces sortes d'accidents, ils s'approcheroient du roi, et le poignarderoient; que le

duc de Camine s'assureroit de la reine et des princes ses enfants pour s'en servir comme on avoit fait de la princesse de Mantoue, pour faire rendre la citadelle; qu'il y auroit en même temps des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice pour mettre le feu à la flotte; que l'archevêque et le grand inquisiteur avec tous ses officiers marcheroient par la ville pour apaiser le peuple et l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'inquisition; et que le marquis de Villaréal prendroit le gouvernement de l'état en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas sûrs que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il falloit obliger le comte-duc à envoyer une flotte considérable sur les côtes, prête à entrer dans le port au moment que la conjuration éclateroit; et que sur l'avis du succès, il fît avancer aussitôt vers Lisbonne des troupes qui seroient sur la frontière, pour achever de soumettre ce qui feroit encore quelque résistance.

Mais il étoit difficile aux conjurés d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier ministre d'Espagne. Depuis que le roi avoit su que la vice-reine avoit écrit à Madrid, il avoit mis des gardes si exacts sur les frontières, qu'il ne sortoit plus personne du royaume sans sa permission expresse; et il n'étoit pas sûr d'entreprendre de corrompre les gardes, de peur que par une double trahison ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin pressés de faire savoir de leurs nouvelles au ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, et ne sachant de quelle voie se servir, ils jetèrent les yeux sur un riche marchand de Lisbonne, qui étoit trésorier de la douane, et qui, à cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avoit permission particulière du roi d'écrire en Castille. Cet homme appelé Baëse faisoit profession publique de la religion chrétienne, mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal chrétiens nouveaux, et qu'on soupçonne toujours d'observer en secret les lois de la religion juive. On lui offrit une grosse somme d'argent pour l'engager dans l'entreprise. Cela joint aux exhortations des Juifs qui avoient le secret de la conjuration, il accepta les offres, et se chargea de faire tenir les lettres au comte-duc d'Olivarès.

Il adressa son paquet au marquis d'Aïamonté, gouverneur de la première place frontière d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, sitôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce marquis, proche parent et ami de la reine de Portugal, et qui étoit actuellement en négociation avec le nouveau roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit aussitôt, dans la crainte que ce ne fût quelqu'avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrètement avec le roi et la reine de Portugal; lorsqu'il trouva que c'étoit le projet et le plan d'une conjuration prête à éclater contre lui, et qui alloit perdre toute la maison royale. Il ren-

voya aussitôt le paquet au roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva à l'ouverture de ces lettres, en voyant que des princes ses parents, un archevêque et plusieurs des grands de sa cour, qui sembloient avoir marqué le plus de joie de son élévation, conspiroient non seulement contre sa couronne, mais en vouloient encore à sa vie.

Il fit aussitôt assembler son conseil secret; et quelques jours après on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5 août étoit le jour où la conspiration devoit éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avoit été intercepté; le roi fit entrer ce jour là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devoit faire dans la grande cour du palais. Il donna de sa propre main et en secret plusieurs billets cachetés à ceux de sa cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, et pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite ayant fait appeler dans son cabinet l'archevêque et le marquis de Villaréal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur vouloit communiquer, on les arrêta sans bruit environ à midi; et un capitaine des gardes dans le même temps arrêta le duc de Camine dans la place publique. Ceux qui avoient reçu du roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouvèrent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des conjurés, de le conduire en telle prison, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si justes, et furent exécutées si

ponctuellement qu'en moins d'une heure les quarante-sept conjurés furent arrêtés, sans qu'aucun songeât à échapper.

Le bruit de cette conjuration s'étant répandu dans la ville, tout le peuple accourut en foule au palais, demandant avec de grands cris que l'on lui livrât les traîtres. Quoique le roi aperçût avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde qui s'étoit assemblé si brusquement ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvements, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi après les avoir remerciés du soin qu'ils prenoient de sa vie, et les avoir assurés de la punition des coupables, il se servit du magistrat pour les faire retirer.

Cependant de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur et de la colère la plus violente contre les criminels aux sentiments de pitié et de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux, ce prince fit publier que les conjurés avoient eu dessein de l'assassiner, et toute la maison royale, et de mettre le feu à la ville; que ce qui seroit resté de l'incendie, auroit été en proie aux séditieux, et que la politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, et pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la ville d'une colonie de Castillans, et d'envoyer tous les bourgeois aux mines de l'Amérique, et là de les ensevelir tout vivants dans ces abîmes où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des juges aux conjurés, qu'il prit du corps de la chambre souveraine; il y joignit deux grands du royaume à cause de l'archevêque de Brague, du marquis de Villaréal, et du duc de Camine.

Le roi avoit ordonné aux commissaires de ne se servir des lettres qu'il leur remit qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les conjurés de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Espagne ses liaisons avec le marquis d'Aïamonté, et par quelle voie ces lettres étoient tombées entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëse se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé; et ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premières douleurs que, le courage lui manquant, il confessa son crime, et déclara tout le plan de la conspiration. Il avoua qu'ils avoient eu dessein de faire périr le roi, que l'office de l'inquisition étoit plein d'armes, et qu'ils n'attendoient que la réponse du comte-duc pour exécuter leurs desseins.

La plupart des autres conjurés furent exposés à la question, et leurs dépositions se trouvèrent conformes à celle du juif. L'archevêque, le grand inquisiteur, le marquis de Villaréal, et le duc de Camine, confessèrent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les juges condamnèrent les deux derniers d'avoir la tête tranchée, les autres conjurés à être pendus et mis par quartiers, et réservèrent au roi le jugement des ecclésiastiques.

Le roi assembla aussitôt son conseil, et dit à ses mi-

nistres qu'il craignoit que le supplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des suites dangereuses; que les chefs des conjurés étant des premières maisons du royaume, leurs parents seroient autant d'ennemis secrets qu'il auroit, et que la passion de venger leur mort seroit une malheureuse source de nouvelles conjurations; que la mort du comte d'Egmont en Flandre et celle des Guises en France avoient eu l'une et l'autre des suites funestes; que la grâce qu'il accorderoit à quelques-uns, et un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroient tous les cœurs, et les mettroient eux, leurs parents et leurs amis, dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de reconnoissance; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avoit assemblés que pour savoir leur sentiment et suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un roi dans ces occasions ne doit écouter que la justice seule; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites; que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foiblesse du prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté; que l'impunité attireroit le mépris sur le gouvernement présent, et donneroit la hardiesse à leurs parents de vouloir les délivrer de prison, et peut-être de pousser la chose plus loin; qu'il devoit un exemple de sévérité à son avènement à la couronne pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin que les

criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de sa majesté, mais qu'ils étoient coupables envers l'état qu'ils alloient bouleverser, et qu'il devoit encore plus considérer la justice qu'elle doit à son peuple en les punissant comme ils le méritoient, que de faire attention au penchant qu'il avoit à la clémence dans une occasion où la conservation de sa majesté et la sûreté publique étoient des intérêts inséparables.

Tout le conseil ayant été du même avis, le roi s'y rendit, et l'arrêt fut exécuté le lendemain. L'archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis; il demanda sa grâce à la reine, et la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuser à ses services. Mais la reine, qui avoit compris la justice et la nécessité indispensable de la punition, et qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parents et les amis des autres conjurés, persuadée qu'il pouvoit y avoir des actions de clémence très injustes, sut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'archevêque, mais d'un ton qui ne lui permît pas de repartir. « Monsieur l'arche-» vêque, lui dit-elle, la plus grande grâce que vous » pouvez attendre de moi sur ce que vous me deman-» dez, c'est d'oublier que vous m'en avez jamais parlé. »

Le roi, voulant ménager le clergé du royaume, et surtout la cour de Rome, qui, par considération pour la maison d'Autriche, refusoit de recevoir ses ambassadeurs, changea la peine de l'archevêque et du grand inquisiteur en prison perpétuelle. On publia peu de

temps après que l'archevêque y étoit mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'état que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaud. On fut long-temps à la cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le roi de Portugal avoit découvert cette conjuration; et ce ne fut que par une nouvelle conspiration qui se tramoit en même temps contre le roi d'Espagne que ce prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'archevêque de Brague.

Le roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la monarchie espagnole. Ses ports étoient ouverts aux flottes de France et d'Hollande : il avoit un résident à Barcelone et parmi les révoltés de Catalogne; et il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne qui laissassent moins d'attention à Philippe IV pour les affaires de Portugal. Le nouveau roi avoit déja jeté quelques semences de rébellion dans l'esprit du duc de Medina-Sidonia son beau-frère; le marquis d'Aïamonté, seigneur castillan, et leur confident mutuel, acheva de le séduire : il étoit proche parent de la reine de Portugal et du duc de Médina; ses terres, situées à l'embouchure de la Guadiane, et proche les frontières de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette cour, et il espéroit augmenter sa fortune et trouver son élévation dans celle de ces deux maisons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du ministre, et prévenu de cette indifférence pour la vie si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au duc de Médina-Sidonia pour le féliciter sur la découverte de la conjuration de l'archevêque qui avoit pensé faire périr la reine sa sœur et toute la maison royale, et il lui insinuoit en même temps combien il devoit souhaiter que le nouveau roi pût conserver une couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux; que le Portugal, contigu à la Castille, lui assuroit un asile dans des temps fâcheux, et surtout pendant le ministère du comte duc, dont la politique superbe et absolue n'avoit pour objet que l'abaissement des grands : il ajouta qu'il n'étoit pas même sûr que ce ministre, quoique son parent, lui laissât long-temps le gouvernement d'une grande province si voisine du Portugal; que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, et que, s'il vouloit qu'il achevât de lui communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le duc de Médina-Sidonia, naturellement vain et superbe, et qui n'avoit vu qu'avec une jalousie secrète l'élévation de son beau-frère, comprit bien que la lettre du marquis cachoit de plus hauts desseins; il fit partir aussitôt un certain Louis de Castille, son confident, pour conférer avec lui. Le marquis, ayant vu sa lettre, de créance, s'ouvrit sans peine; et, après lui avoir fait voir avec quelle facilité le duc de Bragance s'étoit emparé de la couronne de Portugal, il lui dit que le duc de Médina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison, et la rendre indépendante de la couronne d'Espagne.

Il lui représenta que le roi étoit épuisé par la guerre qu'il soutenoit depuis si long-temps contre la France et la Hollande; que la Catalogne seule occupoit ses principales forces; qu'il falloit faire soulever l'Andalousie et porter la guerre jusque dans le centre du royaume; que le peuple toujours avide de la nouveauté, et d'ailleurs accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de souverain; que le duc de Médina n'étoit pas moins aimé dans son gouvernement que celui de Bragance dans le Portugal; qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins; qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importants; qu'il lui seroit aisé ensuite de s'assurer des galions qu'on attendoit incessamment des Indes; que l'argent dont ils étoient chargés serviroit à soutenir la guerre, et que, pour faciliter l'exécution de ce projet, le roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable composée de ses vaisseaux et de ceux de ses alliés, et chargée de troupes de débarquement qui acheveroient de soumettre ceux qui s'opiniâtreroient mal à propos à vouloir conserver une fidélité inutile au roi d'Espagne.

Le confident du duc de Médina lui ayant rendu compte de son voyage, ce seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Il étoit maître des forces de terre et de mer comme capitaine général de l'océan et gouverneur de toute la province; il y possédoit en propre des villes considérables et de grandes terres: tout cela lui donnoit une autorité presque absolue, et

il crut, dans les premiers mouvements de son ambition, qu'il ne lui manquoit que la volonté d'être roi pour mettre une couronne sur sa tête, et pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussitôt Louis de Castille au marquis d'Aïamonté pour l'assurer qu'il entroit dans ses vues, et pour prendre avec lui des mesures plus précises, par rapport surtout à la cour de Portugal. Il s'appliqua en même temps à s'assurer de ses créatures et à s'en faire de nouvelles; il laissoit échapper des plaintes contre le gouvernement; il plaignoit les soldats qui n'étoient point payés, et le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe et déterminé; il étoit question d'en conférer avec le roi de Portugal; le marquis, trop connu sur les frontières, n'osa passer dans ce royaume: il jeta les yeux, pour une négociation si délicate, sur un moine intrigant attaché de tout temps à sa fortune, et dont l'habit, si révéré dans ce pays d'inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches (*a*). Ce religieux, de l'ordre de saint François, et appelé le P. Nicolas de Valesco, passa à Castro-Martin, première ville de Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y étoit prisonnier. Le roi de Portugal, de concert avec le marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un espion, et on le fit venir à Lisbonne chargé de chaînes, et comme un criminel que les ministres

(*a*) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. II, p. 99.

vouloient interroger eux-mêmes; on le jeta dans une prison où il étoit gardé avec une sévérité apparente : on le relâcha peu après sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le royaume que pour traiter de la liberté de l'officier espagnol, et on lui permit même de venir au palais la solliciter, afin qu'il pût conférer avec les ministres sans se rendre suspect aux espions secrets de la cour de Madrid.

Le roi le vit plusieurs fois, et l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire évêque. Le cordelier, ébloui de cette espérance, ne partoit plus du palais; il faisoit sa cour à la reine et obsédoit les ministres; il entroit même dans les intrigues des courtisans; il vouloit qu'on s'aperçût de son crédit et de sa faveur; et, sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manières fastueuses et indiscrètes. Le courtisan, attentif et toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit été qu'un prétexte pour l'introduire à la cour; on publioit différentes conjectures sur le sujet de son voyage, et un Castillan qui étoit prisonnier à Lisbonne en pénétra tout le secret.

Ce Castillan, appelé Sanche, étoit créature du duc de Médina-Sidonia; il faisoit la fonction de trésorier de l'armée avant la dernière révolution. Le nouveau roi l'avoit fait arrêter comme tous les Castillans qui se trouvèrent alors à Lisbonne, et il gémissoit dans une dure captivité; il n'eut pas plus tôt appris le nouveau crédit du cordelier, son pays, et sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'étoit à la cour que pour y ménager quel-

que intrigue; et il fonda sur ce soupçon le projet de sa liberté; il écrivit à ce religieux pour implorer sa protection, et en des termes respectueux et propres à flatter sa vanité. Il se plaignoit par sa lettre de ce que le roi de Portugal retenoit si long-temps dans une dure prison un serviteur et une créature du duc de Médina son beau-frère; et, pour répandre quelque vraisemblance sur ce qu'il avançoit, il envoya au cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit reçues de ce seigneur avant la révolution, et dans lesquelles il lui recommandoit différentes affaires avec cette confiance et la supériorité que lui donnoient son rang et la protect on dont il l'honoroit.

Le cordelier répondit en peu de mots à Sanche qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les intérêts de ceux qui appartenoient au duc de Médina, qu'il alloit travailler à lui procurer sa liberté, et qu'il lui recommandoit seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque temps l'effet de ses promesses; il lui écrivit ensuite pour lui représenter qu'il y avoit sept mois qu'il gémissoit dans la captivité; que le ministre d'Espagne sembloit l'avoir oublié dans les fers; qu'on ne parloit ni de sa rançon, ni de son échange, et qu'il n'attendoit plus sa liberté que des soins qu'il en voudroit bien prendre.

Le cordelier, qui se vouloit faire un nouveau mérite auprès du duc de Médina de la liberté de Sanche, la demanda au roi et l'obtint. Il fut tirer lui-même le Castillan de prison, et lui offrit de le faire comprendre

dans un passe-port que le roi avoit accordé à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue qui s'en retournoient à Madrid. Mais le rusé Castillan lui répondit que la ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangère ; qu'il ne pouvoit paroître à la cour sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison ; que le ministre sévère et inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de sa recette, quoique dans la révolution on eût pillé sa caisse, et qu'on ne lui eût pas même laissé ses registres ; et il ajouta, pour pressentir le cordelier, qu'il ne respiroit qu'à servir auprès du duc de Médina son patron, et que ce seigneur étoit assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le religieux ayant besoin d'une voie sûre pour rendre compte au marquis d'Aïamonté de sa négociation, et pour recevoir de nouveaux ordres, jeta les yeux sur le Castillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché aux intérêts du duc de Médina : il le garda quelque temps, sous prétexte de lui ménager un passeport, mais en effet pour l'observer et s'assurer de sa fidélisé ; le commerce fréquent qu'ils avoient forma insensiblement une liaison étroite entre eux : le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au cordelier par vanité. Ce religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit et de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bientôt sous un autre habit ; qu'il étoit assuré d'un évêché, et qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu de la pourpre romaine. Sanche,

pour achever de lui arracher son secret, affectoit de n'en rien croire : son incrédulité apparente piqua le cordelier; Et que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne sur la tête du duc de Médina? Sanche, par des doutes affectés, le conduisit peu à peu jusqu'à faire une entière confidence de ses desseins. Le cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation où des rois entroient; qu'il verroit au premier jour le duc de Médina souverain de l'Andalousie; que le marquis d'Aïamonté conduisoit cette grande affaire; que c'étoit à ce seigneur castillan que le roi de Portugal étoit redevable de la découverte de la dernière conspiration; que les Espagnes alloient entièrement changer de face; et qu'à son égard il pouvoit l'assurer d'une fortune considérable, s'il vouloit seulement se charger de rendre au duc et au marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avoit données plusieurs fois de son attachement aux intérêts du duc de Médina. Il prit les lettres du cordelier, et il lui assura que si on le jugeoit à propos il se tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponse. Il partit pour l'Andalousie; mais il ne fut pas plus tôt sur les terres d'Espagne qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le ministre, auquel il fit dire que Sanche, trésorier de Portugal, échappé des prisons de l'usurpateur, avoit une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le comte-duc, naturellement superbe et de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'au-

dience. Sanche, rebuté si durement, s'écria qu'il falloit absolument qu'il lui parlât, qu'il y alloit du salut de la monarchie, et il prit le ciel à témoin de sa fidélité, et de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au comte-duc, il commanda qu'on le laissât entrer. Sanche se jeta à ses pieds, et lui dit que l'état étoit sauvé puisqu'il étoit parvenu en sa présence; il lui rendit compte de la manière dont il avoit été arrêté dans la dernière révolution : il passa ensuite à la conjuration du duc de Médina-Sidonia; il lui en développa tous les projets, les liaisons avec le roi de Portugal, le dessein de s'emparer des galions, de livrer Cadix aux ennemis de la couronne, et de tourner contre le roi même les armes qu'il commandoit en Andalousie pour son service; et pour justifier tout ce qu'il avançoit il lui remit différentes lettres du cordelier, écrites en chiffres au marquis d'Aïamonté, et au duc de Médina, et qui contenoient le plan de la conspiration.

Le comte-duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante; il resta quelque temps sans dire mot, mais après s'être remis il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avoit ordinairement : il loua Sanche de sa fidélité envers son roi, et il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, et pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration; il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui

que ce soit, et il passa aussitôt chez le roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre : et il lui présenta en même temps les lettres du cordelier.

Philippe fut frappé d'une si noire trahison : il y avoit long-temps que la fierté extraordinaire des Guzman lui étoit suspecte et odieuse ; et songeant en même temps à la perte récente du Portugal, qu'il attribuoit à l'ambition de la duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son ministre par une espèce de reproche que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit ; mais il aimoit les plaisirs, et haïssoit les affaires : toute attention lui étoit pénible, et il eût volontiers abandonné une partie de ses états, pourvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi après avoir évaporé sa colère il remit les lettres du cordelier au comte-duc sans les avoir décachetées, et il lui ordonna de les faire examiner par trois conseillers d'état, qui lui en feroient leur rapport.

C'étoit rendre le ministre maître de cette affaire. Il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du cordelier ; Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du duc de Médina, que le ministre vouloit sauver : il le fit appeler avant qu'il parût devant les commissaires, et affectant ces manières pleines de confiance dont les grands savent si bien se servir pour éblouir et pour gagner ceux dont ils ont affaire : (a) « Comment, mon cher Sanche, lui dit-il, pourrons-

(a) De Bello Lusitano, lib. II, pag. 104.

« nous justifier le duc de Médina d'une accusation qui « ne roule que sur les lettres d'un moine inconnu, et « qui vraisemblablement a été corrompu par nos enne- « mis, pour rendre suspecte la fidélité du duc, qui sert « si utilement le roi dans sa province d'Andalousie ? »

Sanche, pénétré de la vérité de sa déposition, et qui craignoit peut-être qu'en l'affoiblissant il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espéroit, soutint toujours avec beaucoup de fermeté qu'il y avoit une conspiration formée contre l'état, que le duc en étoit le chef, le marquis d'Aïamonté le principal négociateur, qu'il en avoit vu des lettres entre les mains du cordelier, et qu'infailliblement on verroit l'Andalousie soulevée, si on ne prévenoit de bonne heure les mauvais desseins du gouverneur de la province.

Le ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au roi; il dit à ce prince qu'on avoit déchiffré les lettres du cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le duc de Médina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce moine intrigant; qu'on ne produisoit ni lettres du duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui; et que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage de la calomnie; que cependant, comme on ne pouvoit prendre trop de précaution dans une affaire si importante, il croyoit qu'il falloit tirer adroitement le duc de son gouvernement, où il n'auroit pas été aisé de l'arrêter, faire entrer des troupes dans Cadix avec un nouveau commandant, et s'assurer en même temps du mar-

quis d'Aïamonté, et que s'ils se trouvoient criminels, le roi pourroit alors les abandonner à toute la rigueur de sa justice.

Les conseils du ministre étoient des lois encore plus impérieuses à l'égard du prince que pour le reste de ses sujets. Philippe, qui n'aimoit pas à répandre du sang, et d'un caractère doux et paresseux, lui dit qu'il le laissoit maître de cette affaire. Le comte-duc fit partir aussitôt don Louis de Haro, son neveu, avec ordre de dire au duc qu'innocent ou coupable il se rendît incessamment à la cour; qu'il étoit assuré de sa grâce s'il étoit criminel, mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du roi. Un autre courrier fit arrêter le marquis d'Aïamonté, et le duc de Ciudadréal se jeta en même temps dans Cadix à la tête de cinq mille hommes.

Le duc de Médina fut accablé par cette nouvelle : il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de se sauver en Portugal; mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit et dans un pays étranger lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal; et comme il connoissoit le pouvoir absolu que le comte-duc avoit sur l'esprit du roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce ministre : il partit, et il fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le duc alla descendre chez le ministre, et après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grâce, il lui

déclara le plan de la conjuration, dont il rejeta tout le projet sur le marquis d'Aïamonté. Le min stre l'introduisit secrètement dans le cabinet du roi : le duc se jeta à ses pieds, qu'il mouilla de ses larmes, et dans cette posture humiliante il lui avoua son crime, et lui demanda sa grâce dans les termes les plus touchants. Le roi, naturellement doux, se laissa attendrir; il mêla ses larmes à celles du duc, et lui dit qu'il donnoit sa grâce à son repentir, et aux prières que lui en avoit faites le comte-duc d'Olivarez; il le congédia ensuite : mais comme il n'étoit pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la cour. On confisqua même une partie de ses grands biens, qui n'avoient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance, et le roi mit un gouverneur et une garnison dans la ville de Saint-Lucar de Barameda, résidence ordinaire des ducs de Médina-Sidonia.

Le ministre, pour persuader le roi du repentir sincère de son parent, proposa à ce seigneur de faire appeler en duel le duc de Bragance. Le duc de Médina parut d'abord surpris d'une pareille proposition; il dit au ministre que les lois divines et humaines défendoient le duel : mais comme il vit que le comte-duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frère, à moins que le roi n'obtînt en sa faveur une bulle du pape qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'église punit les duellistes.

Le ministre lui repartit qu'il n'étoit pas temps de

s'arrêter à ces scrupules; qu'il devoit songer à mériter sa grâce par une action d'éclat, et qui fit perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles; et il ajouta que s'il ne vouloit pas absolument se battre, il suffisoit qu'il ne désavouât pas le cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au cartel. Le comte-duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, et même dans la plupart des cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une pièce singulière, qui convenoit mieux à un chevalier errant qu'à un grand d'Espagne et à un seigneur revêtu de si grandes dignités.

« Dom Gaspar Alonço Perez de Guzman, duc de « Médina - Sidonia, marquis, comte et seigneur de « Saint - Lucar de Baraméda, capitaine général de la « mer Océane, côtes d'Andalousie, et des armées de « Portugal; gentilhomme de la chambre de S. M. ca- « tholique.

« DIEU LE GARDE.

« Je dis que comme c'est une chose notoire à tout le « monde que la trahison de Juan de Bragance, jadis « duc, que l'on sache aussi la détestable intention avec « laquelle il a voulu tacher d'infidélité la très fidèle « maison des Guzmans, laquelle par tant de siècles est « demeurée et demeurera à l'avenir en l'obéissance de

« son roi et maître, et vérifiée telle par tant de sang de
« tous les siens répandu pour ce sujet. Ce tyran a in-
« troduit dans l'esprit des princes étrangers, et dans
« celui des Portugais errants qui suivent son parti, pour
« mettre en crédit sa méchanceté, les animer en sa fa-
« veur, et me mettre mal, bien qu'en vain, dans l'es-
« prit de mon maître (Dieu le garde) que je sois de son
« opinion; fondant et établissant sa conservation sur
« le bruit qu'il en faisoit courir, et duquel il infectoit
« un chacun, se promettant que s'il pouvoit gagner ce
« point que de faire douter au roi d'Espagne de ma fi-
« délité à son service, il ne trouveroit pas de ma part
« une si grande opposition qu'il la rencontre en tous
« ses desseins. Et pour y parvenir il s'est servi d'un frère
« religieux qui avoit été envoyé par le corps de la ville
« d'Aïamonté à Castro-Marino en Portugal pour déli-
« vrer un prisonnier, lequel frère ayant été amené pri-
« sonnier à Lisbonne, fut pratiqué pour dire que j'étois
« de son parti, publia même à cette fin quelques lettres
« qui le confirmoient, et que je donnerois libre entrée
« et faveur à toutes les armées étrangères qui vien-
« droient aux côtes de l'Andalousie.

« Tout cela afin de faciliter l'envoi du secours qu'il
« demandoit auxdits princes étrangers; et plût à Dieu
« que cela fût, je ferois le monde témoin de mon zèle
« et de la perte de leurs vaisseaux, comme ils auroient
« expérimenté par les ordres que j'avois laissés, s'ils
« eussent entrepris quelque chose de semblable.

« Voilà bien quelques-uns de mes motifs; mais le
« principal sujet de mon déplaisir est que sa femme

« soit de mon sang, lequel étant corrompu par cette
« rébellion, je désire le répandre, et me sens obligé de
« montrer à mon roi et maître par cette action le res-
« sentiment que j'ai de la satisfaction qu'il témoigne
« avoir de ma fidélité, et la donner pareillement au
« public, pour le relever du doute qu'il a pu concevoir
« des fausses impressions qu'on lui a données.

« C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bragance,
« jadis duc, comme ayant faussé la foi à son Dieu et à
« son roi, et l'appelle à un combat singulier, corps à
« corps, avec parrain, ou sans parrain; ce que je re-
« mets à son choix, comme aussi le genre d'armes : la
« place sera près de Valence d'Alcantara, à l'endroit
« qui sert de limites aux deux royaumes de Portugal et
« de Castille, où je l'attendrai quatre-vingts jours, à
« commencer dès le 1er d'octobre et à finir le 19 dé-
« cembre de la présente année : les vingt derniers jours
« je serai en personne dans ladite place de Valence; et
« le jour qu'il me signifiera je l'attendrai sur ces limites,
« lequel temps bien qu'il soit long je donne audit tyran,
« afin qu'il le puisse savoir, et la plupart des royaumes
« de l'Europe, voire tout le monde, à la charge qu'il assu-
« rera au désir des cavaliers que je lui enverrai une lieue
« avant dans le Portugal, comme je l'assurerai aussi à
« ceux qu'il enverra de sa part une lieue dans la Cas-
« tille, et me promets de lui faire entendre lors plus à
« plein l'infamie de l'action qu'il a commise. Que s'il
« manque à l'obligation qu'il a de gentilhomme de se
« trouver à l'appel que je lui fais, pour exterminer ce
« fantôme par les voies qui seules me resteront en ceci,

« voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de se trouver en
« ce combat, et de m'y faire paroître tel que je suis, et
« tels qu'ont toujours été les miens au service de leurs
« rois, comme les siens, au contraire, ont été traîtres,
« j'offre dès à présent, sous le bon plaisir de sa majesté
« catholique (Dieu le garde) à celui qui le tuera ma
« ville de Saint-Lucar de Baraméda, siège principal
« des ducs de Médina-Sidonia, et étant prosterné aux
« pieds de sadite majesté, ne me donner point en cette
« occasion le commandement de ses armées, pour ce
« qu'il a besoin d'une prudence et d'une modération
« que ma colère ne me pourroit dicter en cette occur-
« rence; me permettant seulement que je la serve en
« personne avec mille chevaux de mes sujets, afin que
« ne m'appuyant lors que sur mon courage, non seu-
« lement je serve à la restauration du Portugal, et pu-
« nition de ce rebelle, mais que ma personne et celle
« de mes troupes, en cas qu'il refuse mon appel, puisse
« amener mort ou prisonnier cet homme aux pieds de
« sadite majesté. Et pour ne rien oublier de ce que
« pourra mon zèle, j'offre une des meilleures villes de
« mon état au premier gouverneur ou capitaine portu-
« gais qui aura rendu quelque place de la couronne de
« Portugal, trouvée tant soit peu importante, au ser-
« vice de sa majesté catholique, demeurant toujours
« trop peu satisfait de ce que je pourrai faire pour sa-
« dite majesté, puisque tout ce que j'ai je le tiens et le
« dois à elle et à ses glorieux ancêtres. Fait à Tolède le
« 29 de septembre 1641. »

Le duc de Médina, en exécution de son cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille; il y parut armé de toutes pièces, et escorté par dom Juan de Garray, mestre de camp général des troupes espagnoles; on fit les chamades et les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du roi de Portugal. Ce prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette comédie; et quand même l'affaire auroit été plus sérieuse, il ne convenoit pas à un souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le ministre d'Espagne amusoit le public par ce vain spectacle, il songeoit en même temps à faire retomber sur le marquis d'Aïamonté l'indignation du prince et toute la rigueur des lois. Ce seigneur avoit été arrêté; il étoit question d'en tirer un aveu de son crime: il le flatta de l'espérance de sa grâce, et il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprouver comme le duc de Médina la clémence du meilleur roi du monde; mais que les souverains, semblables à Dieu, dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordoient le pardon des fautes qu'au repentir sincère et à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le marquis, séduit par ses promesses, et surtout par l'exemple du duc son complice, signa tout ce qu'on voulut; on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès: il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir: il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre (a). Il soupa ensuite comme à

(a) De Bello lusitano, lib. II, p. 103.

l'ordinaire; il passa toute la nuit dans un profond sommeil; il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice : il y marcha sans dire un seul mot, et il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le roi d'Espagne n'échappa que par un heureux hasard, ou, pour mieux dire, par un ordre de la Providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le trône à force ouverte, et par le secours de ses alliés. La France l'assista puissamment; cette couronne se faisoit un mérite de protéger la plus ancienne branche de la dernière race de ses rois; et d'ailleurs cette guerre étrangère causoit une diversion utile, et occupoit une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remportèrent différents avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignèrent toujours de leurs frontières. Le roi de Portugal eût pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles généraux, et un corps de troupes réglées: mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la campagne : ce prince manquoit même souvent de fonds pour les payer. Il avoit aboli la plupart des impôts à son avènement à la couronne, pour se rendre plus agréable au peuple; et il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus

habiles généraux que le Portugal. L'une et l'autre nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire que par ses propres forces; et l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son règne tint lieu de richesses au nouveau roi de Portugal. Ce prince mourut le 6 de novembre de l'année 1656. Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété et de sa modération. Les historiens indifférents lui reprochent son peu de courage, et une extrême défiance de lui-même et des autres; qu'il étoit de difficile accès pour les grands, familier et ouvert seulement avec ses anciens domestiques, et surtout avec le compagnon de son confesseur. Ce qui paroît résulter de sa conduite, c'est que ce prince peu guerrier, et tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple particulier que les vertus d'un grand roi : et il ne dut sa couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté qu'eut la reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison. Le roi son mari la nomma par son testament pour régente, persuadé que celle qui par son courage l'avoit porté lui-même sur le trône, sauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ses enfants. Il en avoit trois, deux garçons et une fille; l'aîné, appelé dom Alphonse, avoit près de treize ans quand il lui succéda; jeune prince d'une humeur sombre, et qui étoit perclus de la moitié du corps. L'infant dom Pedro, son frère, n'avoit que huit ans; et l'infante dona Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alphonse fut mon-

tré au peuple, et déclaré roi dans les formes ordinaires; et la reine prit le même jour la régence de l'état.

Cette princesse eût bien souhaité d'en signaler les commencements par quelque action d'éclat; mais ses généraux étoient plus soldats que capitaines; il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une place, ou de conduire un siège. Le conseil n'étoit pas rempli de plus habiles ministres; les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'état, qu'à y remédier; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le royaume, ne formoient que de vastes projets; et il ne sortoit souvent de ces suprêmes conseils que des desseins mal concertés, et suivis de mauvais succès.

De là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença et Badajos, dont ils furent obligés de lever le siège (*a*); ils étoient d'ailleurs brouillés avec les Hollandais au sujet du commerce des Indes. Et la France, par la paix des Pyrénées, sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La reine se voyoit sans alliance étrangère, sans troupes disciplinées, et sans habiles généraux : mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage : le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse et l'étendue de son esprit fournissoient à tout : il falloit pour ainsi dire une régence aussi agitée pour faire éclater les grandes qualités de cette princesse. Elle rappela toute l'autorité des conseils dans sa personne; elle lisoit elle-même les dépêches; rien n'échappoit à ses soins et

(*a*) 1657.

à sa prévoyance, et elle porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne; mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avoit besoin de troupes étrangères pour former les siennes, et surtout d'un habile général, elle jeta les yeux sur Frédéric comte de Schomberg, capitaine déja célèbre par sa valeur et par sa capacité : cette princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses armées; mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *gouverneurs des armes*, qui n'auroient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un chef étranger : ainsi le comte de Soure, son ambassadeur en France, convint par son ordre avec le comte de Schomberg, qu'il ne passeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de mestre de camp général de l'armée, mais qu'il la commanderoit seul, si le *gouverneur des armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingts officiers, tant capitaines que subalternes, et plus de quatre cents cavaliers, tous vieux soldats, capables d'en former de nouveaux et de les commander. Le comte passa par l'Angleterre, il y vit le roi Charles II nouvellement rétabli dans ses états (*a*). Il avoit des ordres secrets de la régente de pressentir si ce prince protestant n'auroit point d'éloignement d'épouser l'infante de Portugal. Le comte s'acquitta avec adresse et avec succès de sa commission; il fit désirer cette al-

(*a*) 1661

liance au roi, et à Hyde, chancelier d'Angleterre. La reine, assurée de cette favorable disposition, envoya dans ce royaume le marquis de Sande pour continuer la négociation. Le roi d'Espagne, qui en vit les conséquences, n'oublia rien pour la traverser; il fit offrir à Charles jusqu'à trois millions s'il vouloit épouser une princesse protestante; et son ambassadeur lui proposa les princesses de Danemarck, de Saxe, et d'Orange, et il lui dit que le roi son maître marieroit comme sa fille la princesse sur laquelle son choix tomberoit : mais le chancelier d'Angleterre représenta si vivement au roi quel intérêt il avoit à maintenir la maison de Bragance sur le trône, et à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même prince, qu'il détermina Charles II à épouser l'infante (*a*): et on vit un ministre protestant faire épouser à son roi une princesse catholique, pendant qu'un prince de cette communion, et qui affectoit par préférence le titre de roi catholique, offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une princesse protestante; tant il est vrai que la raison d'état est la première religion des souverains qui ne consultent que leurs intérêts.

Le roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un traité pour le commerce entre les états-généraux et le Portugal; il fit passer depuis dans ce royaume un corps considérable de troupes sous les ordres du comte d'Inchequin; mais l'ayant rappelé, il ordonna aux Anglois d'obéir au comte de Schomberg, en sorte que ce seigneur, peu après son arrivée en

(*a*) 31 mai 1662.

Portugal, se vit commander les troupes de trois rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur général, mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flattoit l'ambition de quelque grand. Le comte avoit la confiance de la reine et toute l'autorité; il s'en servit pour établir une exacte discipline dans l'armée; il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, et l'art de se camper avec avantage, et il fit faire dans la suite des fortifications régulières à la plupart des places frontières de ce royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La régente, ayant trouvé un général si habile, poussa la guerre avec vigueur; ses armes eurent presque partout d'heureux succès : jamais les troupes n'avoient été en si bon état ni si bien disciplinées; le peuple bénissoit son gouvernement, et la crainte et le respect tenoit les grands dans une parfaite soumission; un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques et par des intrigues qui changèrent toute la face de la cour.

Pendant que la régente travailloit avec tant de succès à affermir la couronne sur la tête du roi son fils, ce prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite : il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre et farouche; l'autorité de la reine sa mère lui étoit insupportable; il rejetoit avec mépris les avis de ses ministres; il ne pouvoit souffrir la compagnie des seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui; tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des nègres et des mulâtres, ou avec des jeunes gens de la lie du peuple; il s'en étoit

formé une petite cour malgré tous les soins de son gouverneur; il les appeloit ses braves, c'étoit son escorte ordinaire, et il couroit la nuit avec eux les rues de Lisbonne, et insultoit tous ceux qui étoient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le déréglement de son esprit avoit sa source dans une parallysie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, et qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts pour ne pas ajouter une éducation trop sévère à une enfance infirme, et dans l'espérance que le temps, en fortifiant le corps, adouciroit son esprit; mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité; sa santé devint à la vérité meilleure par le secours du temps et des remèdes; les exercices les plus violents ne l'incommodoient point, il faisoit des armes et étoit fort bon homme de cheval; mais son humeur fut toujours également féroce, il avoit plus d'emportement que de raison; et l'âge ayant amené le temps des passions, il faisoit venir jusque dans le palais des femmes perdues, et souvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, et il y passoit la plupart des nuits dans des plaisir faciles et honteux.

La régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglements feroient dans la suite tomber ce prince du trône, et même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années, et le fruit de ses soins : elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, et à mettre l'infant à sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auroient pas man-

qué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie ; elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du roi en lui ôtant un certain Conti, fils d'un marchand, dont il avoit fait son favori, et le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre, on l'embarqua aussitôt, et il fut conduit au Brésil, avec défense sous peine de la vie de revenir en Portugal. Le roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori ; il affecta ensuite un air plus tranquille : il parut même plus docile, la régente se savoit bon gré du parti qu'elle avoit pris ; et ses ministres et les courtisans la félicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du roi cachoit de profonds desseins dont la régente ne le croyoit pas capable ; et cette princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécille.

Le roi avoit confié sa douleur au comte de Castel-Melhor, seigneur portugais, d'une naissance illustre, habile courtisan, et plein d'ambition, mais plus capable de conduire une intrigue de cour que les affaires d'état. Le comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrâce, et de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce prince qu'il ne devoit se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti ; qu'il étoit roi, qu'il y avoit même long-temps qu'il étoit majeur, et qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente, et qu'il feroit revenir ensuite Conti son favori,

triomphant de la reine même et de tous ses ennemis.

Le roi, flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance; leur liaison étoit cependant cachée, sa faveur étoit encore un secret, le comte avoit exigé du roi cette précaution pour ne pas se rendre suspect à la reine : cette princesse ne laissa pas de s'apercevoir de son nouveau crédit, et l'ayant rencontré à la suite du roi, elle l'arrêta par le bras, et le regardant avec cet air de majesté qui faisoit trembler tout le monde : « Comte, lui dit-elle, je suis « bien instruite que le roi prend créance en vous : s'il « fait quelque chose contre ma volonté, vous m'en ré- « pondrez sur votre tête. »

Le comte ne repartit au discours menaçant de la reine que par une profonde révérence, et suivit le roi qui l'appeloit. Il ne se vit pas plus tôt seul avec ce prince, qu'il lui rendit compte de ce que la reine lui avoit dit; il ajouta qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti, mais qu'il s'en consoleroit s'il voyoit son maître affranchi d'une régente si impérieuse, et qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de roi, sans puissance et sans autorité.

Ce discours artificieux jeta le roi dans des emportements extraordinaires; il vouloit aller sur-le-champ demander lui-même à la régente les sceaux de l'état, qui sont la marque de l'autorité souveraine; mais le comte, qui connoissoit sa foiblesse et l'empire que la reine avoit pris sur son esprit, lui conseilla de se retirer à Alcantara sans la voir, et de là d'envoyer des courriers aux magistrats de Lisbonne, et aux gouverneurs des

provinces, pour faire savoir qu'il avoit pris en main le gouvernement de ses états. Ce prince, par son conseil, se travestit le soir, et suivi du comte seul et de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara; il écrivit le lendemain aux secrétaires d'état de se rendre auprès de lui; il manda la garde allemande, et il fit savoir dans tout le royaume que la régence de la reine sa mère étoit expirée par sa majorité.

La plupart des seigneurs de la cour se rendirent aussitôt à Alcantara; la cour de la reine fut déserte; et elle s'aperçut bientôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette princesse ne s'abandonna pas à elle-même; et la manière noble et généreuse dont elle se dépouilla de la souveraine puissance fit voir qu'elle méritoit de régner plus long-temps, et qu'elle n'avoit même prolongé sa régence que pour le bien de l'état (*a*). Elle écrivit un billet au roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre trône d'une manière furtive et comme un usurpateur, qu'il se rendît au palais le lendemain, et que dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville, elle lui remettroit entre les mains les sceaux et le gouvernement de ses états. Le roi revint à Lisbonne; et la reine, en exécution de sa parole, convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordre, et en leur présence, prenant les sceaux renfermés dans une bourse: « Voilà, dit-elle en les présentant au roi, les sceaux

(*a*) Relation des troubles de Portugal, p. 67.

« qui m'ont été confiés avec la régence de vos états, en
« vertu du testament du feu roi monseigneur : je les
« remets entre les mains de votre majesté, avec l'au-
« torité qui les accompagne, et je prie Dieu que tout
« réussisse sous votre conduite comme je le désire. »
Le roi les prit et les donna au secrétaire d'état; l'infant
et tous les grands furent baiser les mains de ce prince,
qu'ils reconnurent de nouveau pour leur souverain.

La reine avoit déclaré que dans six mois elle se re-
tireroit dans un couvent, et avoit pris ce terme pour
voir quel train prendroit le gouvernement. Le favori,
qui redoutoit la grandeur de son génie et le pouvoir si
naturel d'une mère sur l'esprit de son fils, engagea le
roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à pré-
cipiter sa retraite. La reine, naturellement fière et hau-
taine, ne put souffrir ce manque de respect. Elle se jeta
dans un couvent; désabusée alors des vaines grandeurs
de la terre, elle ne parut plus occupée que de celle que
les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an
dans sa retraite : elle mourut le 18 février de l'an-
née 1660. Princesse d'un génie supérieur, et qui eut
les vertus de l'un et de l'autre sexe : elle fit éclater sur le
trône toutes les grandes qualités d'une souveraine, et
il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût
jamais régné.

Le roi, n'étant plus retenu par l'autorité de cette
sage princesse, s'abandonna ouvertement à son hu-
meur féroce. Il attaquoit de nuit avec ses braves tout
ce qu'il rencontroit dans les rues, et il chargeoit même

souvent le guet et ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortoit jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques : on redoutoit sa rencontre comme celle d'une bête féroce qui seroit échappée de ses liens. Le comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité, aussi bon courtisan que peu habile ministre, fier dans les bons succès, abattu et sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le roi dom Alphonse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son palais, abandonnoit à son favori le gouvernement de tout le royaume, et ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flattèrent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un prince furieux et imbécille. Ils mirent une armée considérable sur pied, et à la tête don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le roi de Portugal lui opposa le comte Schomberg, quoique le comte de Villa-Flor eût le titre de général. Le roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa couronne au comte Schomberg. Ce grand capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; et on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du général portugais, qui, jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter : mais le général français avoit la

confiance de la cour, et surtout celle des troupes, qui suivoient avec plaisir un commandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guère d'autre part que d'être le premier à qui on en adressoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours, et il jouissoit de 'autorité souveraine sous le nom du roi. Il gouvernoit e prince comme une machine dont il faisoit agir les essorts à son gré et suivant ses intérêts; il se servoit de on humeur violente pour perdre sur de faux rapports eux qui lui étoient suspects; c'est ainsi qu'il se défit de a plupart des ministres de la régente, et il les fit remlacer par des gens qui lui étoient entièrement dévoués. e conseil et toute la cour changèrent de face, et on e s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable u ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de ouveau Conti, ce premier favori de son maître, et ue ce prince avoit fait revenir depuis peu du Brésil. onti lui étoit redoutable par l'inclination que le roi onservoit pour lui : il n'eut pas plus tôt appris qu'il toit débarqué, qu'il lui fit faire défense d'approcher e la cour; et il lui envoya l'ordre par le même courrier ue le roi avoit dépêché pour lui marquer la joie de on retour. Ce malheureux prince, esclave de son miistre, n'osoit le voir qu'en secret, et le comte, pour ompre entièrement un commerce qui auroit pu ruiner a fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une onspiration contre le prince, dont il n'y avoit ni reuve ni témoins, et qui manquoit même de vraisem-

blance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le ministre, défait de Conti, tourna ses vues du côté de l'infant dom Pedro, frère du roi. Ce jeune prince devenoit grand, ses inclinations paroissoient nobles, et il attiroit l'estime et les vœux de tous les Portugais par la régularité de sa conduite, et par la comparaison qu'on en faisoit avec celle du roi.

Le comte mit son frère dans la maison de l'infant dans la vue qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de sa confiance, et que par son moyen il gouverneroit les deux frères en même temps. Le jeune prince reçut bien le frère du favori; il le traitoit même avec distinction; mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur; la place étoit prise : la régente, qui avoit toujours regardé l'infant comme l'unique soutien de la maison royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du royaume. De sages gouverneurs et des amis fidèles firent envisager à ce jeune prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il montât sur le trône, si le roi continuoit dans ses dérèglements; et on lui laissa entrevoir qu'il n'étoit pas bien sûr que son frère pût jamais avoir des enfants : mais on lui fit appréhender en même temps le crédit et les artifices du comte, si intéressé par sa propre grandeur à faire durer le règne d'Alphonse. Ces vœux différents formèrent insensiblement deux cabales à la cour; celle du comte étoit la plus nombreuse, et il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des grâces; mais les anciens ministres, qui prévoyoient qu'un gouverne-

ment aussi violent que celui du roi ne pourroit pas durer long-temps, et les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvoient se résoudre à plier sous l'autorité du favori, faisoient leur cour à l'infant comme à l'héritier présomptif de la couronne.

Le comte, qui s'aperçut que le parti qui lui étoit opposé ne se soutenoit que par les bruits que ses ennemis répandoient de l'infirmité du roi, résolut de les faire tomber par le mariage de ce prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France pour femme Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie, fille de Charles Amédée, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme; cette princesse lui fut accordée. César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, évêque et duc de Laon, et si connu dans toute l'Europe sous le nom illustre de cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce prélat étoit accompagné du marquis de Ruvigni, ambassadeur extraordinaire de France, et d'un grand nombre de gentilshommes et de personnes de qualité, amis et serviteurs de la maison de Savoie, ou attachés par différents engagements à celles de Vendôme et d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareille fête; toute la cour admira la rare beauté de la jeune reine : l'infant en parut vivement touché : le roi seul étoit insensible à ses charmes; et on ne fut pas long-temps sans soupçonner que la qualité de reine et de femme du roi n'étoit qu'un vain titre dont on tâchoit de couvrir la foiblesse de ce prince.

Le ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune

princesse avec le même empire qu'il faisoit le roi son maître. Il eut d'abord pour elle de grands égards; mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que cette princesse avoit le courage trop haut pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le ministre, pour s'en venger, ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'état; celles des particuliers auxquelles il paroissoit qu'elle prît part ne manquoient jamais d'échouer; c'étoit un titre d'exclusion pour le ministre que la recommandation de la reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions, ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'état et les besoins de la guerre consommoient tous les fonds du trésor royal. Et le roi, que son favori tenoit par les cordons, et qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient désagréables, fit des brusqueries si violentes à l'infant et à la reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les dames du palais, et ses officiers, qu'on ne payoit plus, lui attirèrent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur : ce fut un troisième parti qui se forma à la cour. On ne parloit que de la stérilité de la reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit soin d'augmenter les soupçons du public au sujet d'une porte que le roi avoit fait ouvrir à la ruelle du lit de la reine, et dont lui seul cependant se réserva la clef *(a)*. La reine parut alarmée d'une nouveauté qui

(a) Memoires de Fremont d'Ablancourt.

exposoit, disoit-elle, sa vertu et sa gloire. Ses partisans publioient que le ministre vouloit que le roi eût des enfants à quelque prix que ce fût, et qu'il se flattoit, à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du prince aux dépens de l'honneur de la reine.

Cette princesse découvrit à son confesseur les scrupules de sa conscience, et en fit confidence par son ordre au confesseur de l'infant. Ces deux religieux leur proposèrent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, et où ils avoient l'un et l'autre de si grands intérêts, quoiqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la régente. Ces deux cabales se réunirent, et ne formèrent plus dans la suite qu'un même parti ; la reine eut même l'habileté d'y faire entrer le comte de Schomberg, qui étoit à la tête de l'armée ; et l'infant, qui ne mettoit point de bornes à ses désirs ni à ses espérances, s'assura en même temps des premiers magistrats de la ville, et de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

Le roi par lui-même n'étoit qu'un vain fantôme de la royauté, et aisé à détruire ; mais il étoit soutenu par un ministre adroit, ambitieux, et qui savoit faire valoir ce nom si respectable de souverain. Il étoit question avant toutes choses d'arracher du palais un homme si habile, et qui ne se dessaisiroit que le plus tard qu'il pourroit du gouvernement de l'état. On gagna secrètement un de ses amis, qui lui donna avis que l'infant lui attribuoit tous les mauvais traitements qu'il recevoit du roi ; que ce prince avoit juré sa perte, et qu'il n'étoit pas en sûreté s'il s'opiniâtroit à rester à la cour. Le mi-

nistre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné; il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde et pour faire prendre les armes à tous les officiers du palais, et il vouloit que le roi allât lui-même à leur tête arrêter l'infant chez lui. Mais le roi, furieux de nuit et contre ceux qui ne se défendoient point, rejeta un dessein où il prévoyoit de la résistance, et il se contenta d'écrire à l'infant de se rendre auprès de lui. Ce prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire qu'il disoit que le comte avoit publiés contre lui; et il représenta au roi que le ministre étoit maître du palais, et qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût sorti. Le roi et l'infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, et qui furent rendues publiques. Le roi offrit enfin d'envoyer le comte se jeter à ses pieds et lui demander pardon; mais l'infant, qui avoit de plus grandes vues que de se venger d'un discours dont il étoit même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du palais. La cour et la ville étoient dans une agitation continuelle, tout se disposoit à une guerre civile. Le comte s'aperçut avec douleur que le comte de Schomberg n'étoit pas dans ses intérêts; la plupart des grands se déclarèrent hautement pour le prince dom Pedro, et ses amis et ses propres parents lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec lui, et qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'infant, soutenu de celui de la reine. Le comte, se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même; il sortit du palais de nuit et déguisé; il se retira d'abord dans un monastère à sept lieues de Lisbonne, d'où il passa en Italie, et il chercha un asile à la cour de Turin.

L'infant vint ensuite au palais sous prétexte de rendre ses devoirs au roi. Tout ploya sous son autorité, et il écarta ce qui restoit de créatures du ministre. Le roi, destitué de conseil, étoit pour ainsi dire à sa discrétion : ce prince n'osoit cependant toucher à la couronne, à moins de s'exposer à passer pour un usurpateur : il falloit que la souveraine puissance lui fût déférée par une autorité légitime, et il n'y en avoit point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie que l'assemblée générale des états du royaume.

Le roi seul pouvoit la convoquer ; on lui en fit la proposition sous le prétexte ordinaire des besoins de l'état, et on lui représenta qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ses plus fidèles sujets. Ce prince n'étoit point si stupide qu'il ne se doutât bien qu'une pareille assemblée étoit une conspiration contre son autorité : prévenu de cette opinion, il éluda long-temps de répondre à plusieurs requêtes que l'infant lui fit présenter par différents corps de l'état ; enfin le conseil en dressa une délibération qu'on fit signer à ce malheureux prince, et qui par cette démarche signa lui-même sa perte et son abdication ; l'assemblée par cet acte étoit convoquée pour le premier de janvier de l'année 1668.

L'infant étant venu à bout de cette entreprise qu'il regardoit comme le fondement de son élévation, la reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scène (*a*). Elle se retira d'abord dans un couvent ; elle n'y fut pas plus tôt qu'elle écrivit au roi que, pressée par sa cons-

(*a*) Mémoires de Fremont d'Ablancourt, p. 340.

cience, elle avoit cru être obligée de quitter le palais; que personne ne savoit mieux que lui qu'elle n'étoit point sa femme; qu'elle lui demandoit pour toute grâce sa dot, et la permission de retourner dans sa patrie, et de chercher un asile dans le sein de sa famille.

Le roi n'eut pas plus tôt reçu cette lettre qu'il courut au couvent comme un furieux pour en arracher la reine; mais l'infant, déja plus maître que lui dans sa capitale, et qui avoit bien prévu cette saillie, se trouva à la porte du couvent avec tous les seigneurs de son parti; il empêcha le roi de s'en faire ouvrir les portes, et il ramena ce prince au palais, qui prenoit tout haut ses maîtresses à témoin de sa santé, et qui menaçoit également l'infant et la reine.

L'infant, peu inquiet de ses menaces destituées de conseil et de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité; il se rendit le lendemain au palais (*a*). Il étoit accompagné de toute la noblesse, des magistrats, et de la maison de ville, et une foule innombrable de peuple le suivoit pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le palais, où tous les conseillers d'état l'attendoient, et après avoir eu avec eux une courte conférence il envoya arrêter le roi dans son appartement.

On lui fit ensuite signer son abdication: l'infant n'osa cependant prendre le titre de roi; il se contenta de celui de régent, qui lui fut confirmé par les états-généraux du royaume, qui lui prêtèrent en cette qualité le serment de fidélité. Les premières vues de ce prince furent de se procurer la paix avec l'Espagne: le roi

(*b*) 23 novembre 1667.

d'Angleterre s'en rendit médiateur; et le roi d'Espagne par un traité solennel (*a*) reconnut la couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il manquoit au bonheur du régent de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette princesse, en entrant dans le couvent, avoit présenté (*b*) une requête au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du siège, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pu être consommé pendant près de quinze mois d'habitation. Le chapitre le déclara nul (*c*), « sans « autre contestation que celle du promoteur par néga- « tion; et au défaut de partie (ainsi que porte la sen- « tence), (*d*) l'empêchement étant tenu pour morale- « ment assuré, et sans qu'il fût besoin d'autres preuves « ni de plus long délai. » Et au moyen de ces formalités, que la plupart des juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le régent se vit en état de pouvoir épouser la reine. On lui conseilla cependant, « pour l'honnêteté publique, » d'obtenir une dispense du saint siège. Heureusement, et par un concours de hasards qui paroissoient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette dispense. On avoit obtenu ce bref du cardinal de Vendôme, légat *à latere*, et qui avoit été revêtu de cette dignité passagère pour assister au nom du pape à la cérémonie du baptême de monseigneur le dauphin (*e*).

(*a*) 13 février 1668.

(*b*) 22 novembre 1667.

(*c*) 24 mars 1668.

(*d*) Relation des troubles arrivés dans la cour de Portugal. A Paris, chez Clousier, 1674.

(*e*) 2 mars 1668.

L'évêque de Targa, coadjuteur de l'archevêché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au régent et à la reine en vertu de ce bref, et qui fut depuis confirmé par celui du pape Clément IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs consciences, et à la tranquillité du royaume.

Le roi dom Alphonse (*a*) fut confiné aux îles Tercères, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, disoit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie; mais un prince détrôné ne trouve guère de protecteurs. Il n'y eut aucun grand qui osât parler en sa faveur, et on s'aperçut bien que le régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675 que le régent l'en retira. Il le fit revenir en Portugal sur le soupçon qu'il eut qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des îles Tercères, et le rétablir sur le trône. Il mourut près de Lisbonne en l'année 1683; et par sa mort le régent prit enfin le titre de roi, qui lui manquoit, et qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux prince.

(*a*) 10 décembre 1668.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

